



EX LIBRIS O'REILLY, HAVRE
R. CHARDEY.
HAVRE.



JOURNAL HISTORIQUE, DE CH. COLLÉ.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.



SE VEND A PARIS,

A l'Imprimerie bibliographique, rue Gît-le-Cœur, N°. 7.

Et chez Delaunay, Libraire, Palais du Tribunat, 2e galerie de bois.

JOURNAL HISTORIQUE,

OU

MÉMOIRES CRITIQUES

ET LITTÉRAIRES;

Sur les Ouvrages Dramatiques et sur les Evénemens les plus mémorables, depuis 1748 jusqu'en 1772, inclusivement.

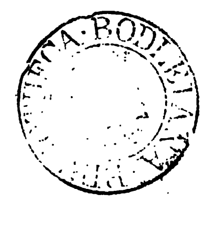
PAR CHARLES COLLÉ,

Auteur de *la Partie de Chasse de* HENRI *IV*.

Imprimés sur le Manuscrit de l'Auteur, et précédés d'une Notice sur sa Vie et ses Écrits.

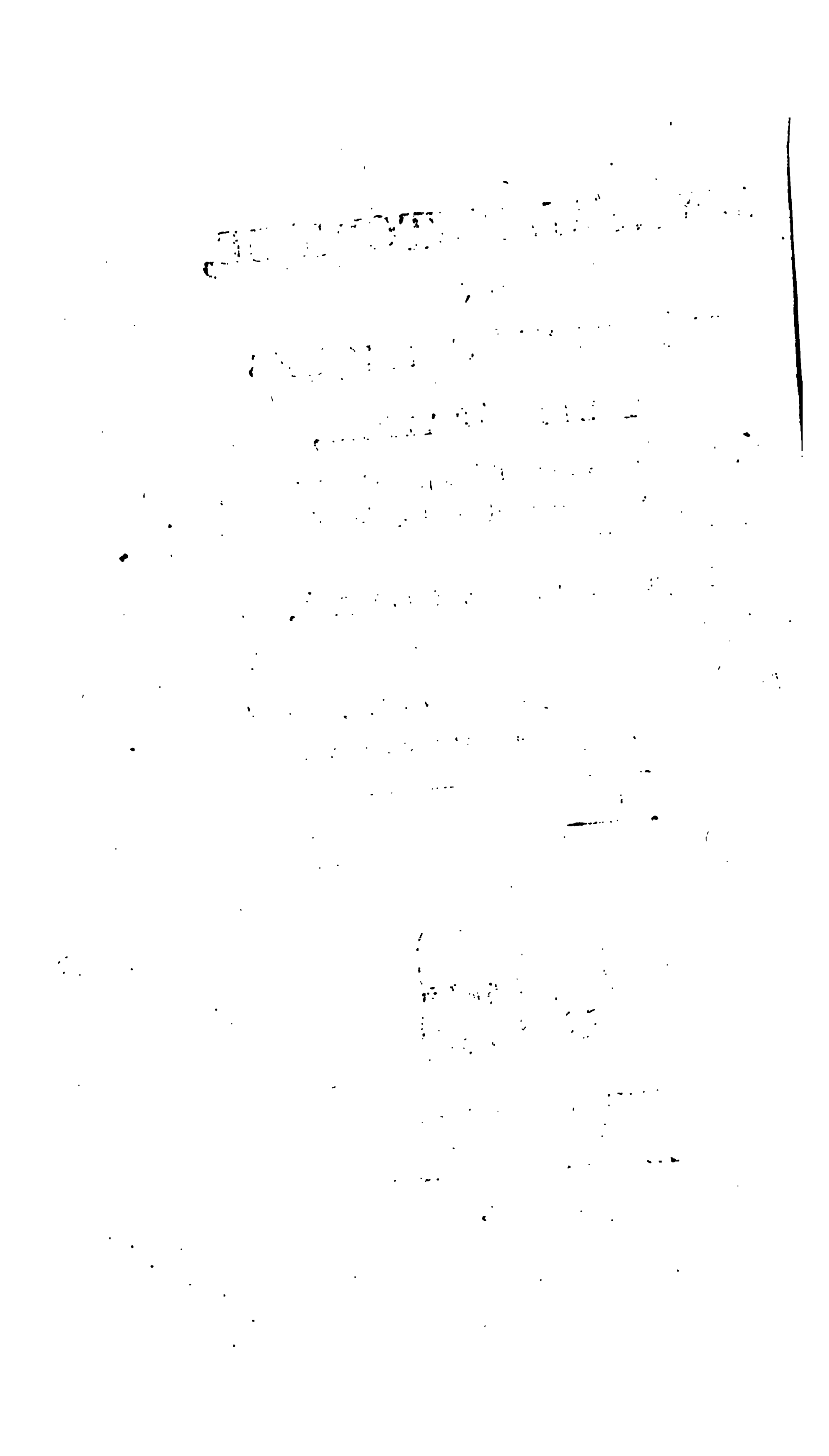
TOME SECOND.





DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,
Rue Gît-le-Cœur.

1807.



OBSERVATION DE L'AUTEUR.

J'OBSERVERAI en 1780, que dans les années 1752, 1753 (*), 1754, 1755, 1756, et dans quelques autres encore, je ne fais autre chose que de parler de moi, de mes affaires, de mes parades, de mes succès, de mes chansons, de mes fêtes, de mes comédies, de mes succès. On pourroit croire que j'en étois enivré : je proteste aujourd'hui de la meilleure foi du monde, que mes succès n'avoient mis mon amour-propre qu'en *pointe* ; ils m'avoient seulement animé et allumé ; ils me firent soigner davantage tout ce que je faisois ; ils me firent entreprendre et oser davantage.

Je l'ai dit plus d'une fois dans quelques Préfaces manuscrites : découragé par les beaux-esprits

(*) Nous avons dit, à la note de la *Notice sur la vie et les ouvrages de Collé*, tom. I.er, page xxiv, que nous ne possédions pas les années 1752 et 1753 de son Journal. Nous souhaitons que les personnes qui les ont, n'en privent pas plus long-temps le public. (*Note des éditeurs.*)

d'une société qui, en 1747, n'avoient trouvé *la Vérité dans le Vin*, qu'une parade renforcée, et qui n'avoient vu dans *le Rossignol* qu'un opéra-comique, au lieu d'y voir une comédie, etc., etc., leurs jugemens, que je croyois bêtement, m'avoient abbattu l'ame. Il n'y avoit pas jusqu'à mes vaudevilles et mes chansons qu'ils déprisassent, quoiqu'ils fussent les premiers à en rire.

Né heureusement, avec une défiance extrême de moi-même, j'avoue ici, avec la plus grande vérité, que ce n'est que par mes réussites multipliées sur le Théâtre de M. le Duc d'Orléans, et celle de ma chanson du *Port Mahon* et de *Marote*, que je commençai à sentir le peu de talent que j'ai, et à m'en apercevoir.

Je jure que jusques-là, je ne me jugeois capable que de faire des parades, genre que dès-lors je méprisois au fond du cœur, tout en m'égayant à en faire. Quand ma femme m'excitoit à tenter de m'élever jusqu'à la comédie, je lui soutenois avec vivacité et une intime persuasion, que je serois un présomptueux et un sot de m'en croire le talent.

Vaincu par elle, je fis du sujet de *Nicaise* une comédie, que je ne voulois traiter qu'en parade.

La scène tendre et passionnée du galant Escroc, que je me croyois hors d'état d'écrire (n'ayant jamais traité que des gaîtés), me fit composer l'acte de *la Veuve;* et cet acte me fit oser *Dupuis et Desronais;* et le tout, par les encouragemens et les sollicitations très-vives de ma femme. Je puis dire, avec la dernière vérité, que sans elle je n'aurois pas connu mes forces, et que sans ses critiques judicieuses, fines, et son goût délicat, mes ouvrages auroient été pleins de défauts, et peut-être grossiers et rebutans; je dois prodigieusement à ses conseils. Je suis peut-être l'unique auteur de comédie qui ait rencontré dans sa femme un conseil aussi sûr, des lumières aussi délicates, et, si je puis le dire, une espèce d'*instinct* pour la vraie comédie.

Pour en revenir à mes succès et un peu à ma justification, s'il est possible, sur l'égoïsme qui règne dans plusieurs volumes de ces journaux, je dirai d'abord que j'y parle à *mon bonnet*,

et que peu de gens ont vu ces mauvais recueils, que je n'estime pas.

Pour mes succès, ils ne m'ont jamais tourné la tête, pas même celui de Henri IV, pièce nationale; je dois plus ma réussite à ce prince adoré, qu'à mon talent, et je réduis encore mon talent au taux qu'il doit avoir, c'est-à-dire, à peu de chose.

JOURNAL HISTORIQUE

JANVIER, 1754.

CE Journal s'est senti, et se sentira sans doute encore quelque temps, des petits ouvrages que je compose pour le théâtre privé du Duc d'Orléans. Je tâcherai pourtant que l'article des spectacles ne souffre point d'interruption ; c'est en grande partie le but que je me suis proposé, et je m'efforcerai de ne point m'en éloigner.

Voici un couplet que je mis dans une annonce, et que le Duc d'Orléans chanta.

Air : *Quand la Mer Rouge apparut.*

Nous n'aimons point, en ces lieux,
Les Esprits critiques ;
Et nous n'aimons guères mieux
Les mélancoliques ;
Soyez fous vifs et fous gais,
Fous doux et fous gaillards, mais
Foin de ces fous, fous,
De ces tri, tri, tri,
De ces fous, de ces tri,
Foin de ces fous tristes ;
C'est pis que des Jésuistes.

Les Princes du sang, et sur-tout Mademoiselle de Charolois, ayant trouvé mauvais que le Comte de Clermont n'eût point, à l'Académie, les préséances et prérogatives qui sont dues par-tout ailleurs à sa qualité de Prince du sang, on croit qu'il ne s'y fera pas recevoir; il restera élu, sans être reçu; du moins, c'est ce que l'on dit aujourd'hui.

Le vendredi 11, l'Académie royale de musique donna la première représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*, auquel Rameau a fait près de trois actes tous neufs. Bernard a fait aussi beaucoup de changemens, et son poëme n'en est pas meilleur pour cela; mais il faut avouer aussi, qu'actuellement une tragédie lyrique est un ouvrage impossible.

Cet opéra, au reste, a été applaudi avec fureur, et aura le plus grand succès. Les connoisseurs pensent que Rameau n'a jamais rien fait de plus varié. Il y a, dit-on, de la musique grande et noble, il y en a de gaie, de voluptueuse, de toutes sortes. Jamais on n'a loué aucun de ses ouvrages avec tant de vivacité. La haîne que l'on porte aux Bouffons, jointe à l'excellence de son opéra, peut bien y contribuer un peu. Les Bouffons vont, à ce qu'on assure, être renvoyés dans peu de jours.

Je n'ai pas encore vu *Castor et Pollux*. Depuis quelque temps, je n'ai été à aucun spectacle à

cause de la maladie de Saurin, qui a été à l'extrémité, et qui n'est point hors de péril tout à-fait. Il est tombé malade quelques jours après que son roman a paru.

Mirza et Fatmé a beaucoup réussi, si l'on en juge par le débit, et encore plus, sur le bien et le mal que l'on en dit. Je crois qu'il eût eu un plus grand succès, sans l'épître en vers qui est à la fin, et que Saurin m'a adressée; je n'étois point d'avis qu'il la fît imprimer; je le lui avois dit.

L'histoire d'Abdalla, qui est dans ce roman, est une chose bien faite, fort naturelle, et bien écrite. Il n'y a point d'écrivain auquel elle ne fît honneur; il y a de la gaîté dans le commencement, et des portraits singuliers. On n'a pas manqué d'en faire des applications, et j'ai craint pendant quelques jours, que l'on ne lui fît du chagrin; il n'a pas été sans crainte, lui-même. Il n'avoit eu sûrement personne en vue; mais quand on peindra les mœurs des hommes, il faut qu'il s'en trouve à qui la peinture ressemble; sinon, on n'est plus un peintre, on n'est qu'un barbouilleur. Ce roman a paru à la fin de novembre.

Le lundi 21, je fus aux Français voir la première représentation de *Paros*, tragédie du sieur Mailhol; c'est un jeune homme de 26 à 27 ans, qui est secrétaire de M. le Commandeur de Fleury, frère du Duc de Fleury.

Cette pièce, qui est pitoyable, fut applaudie du parterre. Outre les billets donnés par l'Auteur, M. Bertin, trésorier des parties casuelles, en avoit donné un très-grand nombre. Mademoiselle Hus, qu'il entretient, y jouoit le grand rôle, et même l'unique rôle de femme qui soit dans cette pièce. On ne peut guère le rendre plus mal qu'elle l'a rendu; il faut lui rendre cette justice-là. Mais, quand Mademoiselle le Couvreur seroit revenue au monde pour jouer ce rôle, elle ne l'auroit pas fait trouver meilleur, et n'en auroit pas davantage imposé, je ne dis pas aux connoisseurs, mais aux gens qui ont un peu de sens commun.

Toute cette comédie ressemble à ce rôle-là, et la salle entière l'a trouvée détestable, malgré les applaudissemens de ce funeste parterre. Comme elle a eu une espèce de succès, elle sera imprimée, et je me dispenserai, moyennant cela, d'en faire l'extrait.

Il n'eût pas été facile d'en venir à bout, car le fond du drame est si déraisonnable et si décousu, que je ne sais si j'eusse pu aisément en suivre le fil. La seule situation qui se trouve dans cette tragédie, est prise de l'*Artaxerxes* de l'Abbé de Metastazio, et encore, est-elle si défigurée, qu'elle n'est presque pas reconnoissable. Cette situation est celle d'un père qui, ayant voulu assassiner son roi, en accuse son fils, avec la différence que, dans Paros, celui qui charge du crime son fils prétendu,

n'en est pas réellement le père ; et que le spectateur est dans la confidence que c'est le fils du roi, et que l'accusateur le sait. On sent combien cela affoiblit la situation. D'ailleurs, elle est fondée dans Metastazio, et toutes les vraisemblances se trouvent pour que le roi croie que l'accusé est coupable ; dans Paros, c'est précisément le contraire. Mais une situation que M. Mailhol n'a sûrement point dérobée à Metastazio, ni à qui que ce soit, c'est celle-ci :

Paros voit ses desseins renversés, une conspira- qu'il avoit faite, étouffée, et tous ses projets ambitieux anéantis ; il croit très-extravagamment, que, dans ce cas, il ne lui reste point d'autre parti à prendre que de tuer le roi ; je dis que ce parti est extravagant, attendu que ses complots n'ayant point été découverts, et n'ayant point, d'un autre côté, de grandes ressources, ou plutôt, les ayant vu toutes s'évanouir, il court à une mort certaine en assassinant son maître ; mais, n'importe, cet homme, qu'on veut nous donner pour un habile scélérat, veut tuer le roi, et tire son épée pour en passer sa fantaisie ; dans le moment, arrive son fils prétendu ; il change tout-à-coup de dessein, et il remet son épée au roi, en qualité de criminel, parce qu'un instant auparavant ce bon monarque lui a dit qu'on le soupçonnoit de tous les troubles du royaume ; l'on observera que le roi a ajouté qu'il étoit bien loin d'ajouter foi à ces

bruits là, et qu'il pensoit au contraire n'avoir point de sujet plus fidèle.

Peut-on voir rien de plus ridicule et de plus révoltant que cette situation ? Y a-t-il la moindre vraisemblance ? 1.° Ce fils qui vient seul peut-il empêcher que le père ne commette ce crime ? Plus il est vertueux, et moins il accusera son père de ce forfait, quand même il le verroit commettre.

En second lieu, est-il possible que les spectateurs, et à plus forte raison l'acteur, puissent se méprendre au mouvement qu'un homme fait pour en assassiner un autre, ou au mouvement simple que l'on fait quand on remet son épée ? Ce beau coup de théâtre a pourtant été fort applaudi du parterre et même de quelques personnes du théâtre, et des loges; après cela, ne risquez point des extravagances !

Tous les caractères de cette tragédie sont manqués, ou plutôt il n'y en a point. Le roi est un imbécille; le héros un doucereux; l'ambitieux, un sot et un fou; la princesse ne fait rien à la pièce, et d'ailleurs on ne sait qui elle est, d'où elle vient, ni à qui elle appartient; elle tombe des nues. La versification en est boursoufflée et pleine d'amphigouri; jamais le mot propre; point de dialogue, nul intérêt. Elle a eu huit représentations.

Le 27 de ce mois, Chassé jouant dans l'opéra de Castor et Pollux, dit une chose qui marque

combien il est fanatique de son métier; aussi, est-il le plus grand comédien qui ait paru sur ce théâtre (je ne dis pas le plus grand chanteur). Voici ce que c'est :

Dans le premier acte de cet opéra, il conduit des troupes au combat, et marche à leur tête après les avoir rangées en bataille, ce qu'il a exécuté dans toutes les représentations avec une vérité, une grace et une dignité singulières. Le jour dont je parle, le pied lui ayant glissé, il tomba dans la coulisse; mais, sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivoient, et avec un enthousiasme qui a en soi quelque chose de bien plaisant : *Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi.*

J'ai voulu vérifier si le fait étoit bien vrai; et il s'est trouvé qu'il étoit exactement comme on me l'avoit dit, et comme je viens de le conter.

FÉVRIER, 1754.

LA fin du mois dernier, et le commencement de celui-ci, ont été rigoureux par le froid excessif qu'il a fait et qu'il fait encore. Mais ce qui est singulièrement remarquable, c'est la prodigieuse quantité de neige qui est tombée pendant les premiers jours de février. Il y en a sept pouces sur terre; je n'en ai jamais autant vu; les rues sont comme des champs labourés. Je me souviens qu'en 1728, il tomba aussi une grande quantité de neige: mais il n'y en avoit pas moitié de ce qu'il y en a, aujourd'hui sept du mois. J'ai entendu dire, à des gens âgés, que de mémoire d'homme, on n'en avoit autant vu dans ce pays-ci. On prétend qu'il y en a une fois davantage en Bourgogne. L'on s'attend à une inondation, si le dégel ne vient doucement, ou, pour dire vrai, l'on regarde l'inondation comme inévitable. Il fait aujourd'hui, d'ailleurs, un froid excessif; il a duré quatorze jours : le dégel est venu doucement, et il n'y a point eu d'inondation.

Le 7, les Bouffons donnèrent *les Voyageurs*, intermède italien, en trois actes, avec trois divertissemens; leurs partisans ont élevé cet opéra aux nues; leurs antagonistes l'ont trouvé mortel-

lement ennuyeux. Quelques personnes désintéressées, et il y en a peu, à cet égard ; ont jugé qu'il étoit bien au-dessous des trois intermèdes qu'ils ont donnés en arrivant; inférieur même de beaucoup à *Berthokle* ; sans jeu de théâtre, comme à la *Bohémienne* et aux autres; enfin ils soutiennent, et je crois avec raison, que Paris n'est point fait pour soutenir un spectacle entier, tout italien, pendant trois heures; que ce retour continuel d'arriettes, fussent-elles toutes excellentes, est d'une monotonie insoutenable, pour nous autres français, qui avons un Opéra bien autrement varié, pour les danses, les chœurs, tous les différens airs de violon, les belles fêtes, la noblesse et la beauté du spectacle, sans compter notre chant, lorsque nous avons d'excellens acteurs, pour rendre bien nos scènes.

Le 13, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Adieux du goût*, petite pièce, en un acte et en vers, de MM. Portelance et Patu. Le premier est l'auteur d'*Antipater*, tragédie ; quant au second, voilà la première fois que j'en entends parler.

Je n'y pus pas aller ce jour là. J'en ai été fâché, car, à la troisième représentation, où je fus, l'on me dit qu'il y avoit eu beaucoup de retranchemens faits, et notamment dans la scène de Plutus; on y reconnoissoit M. de la Popelinière, à ce que l'on m'assura : d'autres prétendent qu'il n'y étoit

pas désigné si directement, mais que la fureur où l'on est actuellement, de chercher à faire des applications, avoit fait rassembler des traits épars, qui, réunis sous un même point de vue, pouvoient effectivement lui convenir.

Quoi qu'il en soit, cette rapsodie ne méritoit, ni le petit succès qu'elle paroît avoir eu, ni même que l'on se donnât la peine de s'embarrasser de ce qui y étoit dit.

C'est un tissu de scènes à tiroir, sans invention de fond, et sans nouveauté dans les détails. Nul trait, nulle épigramme, nulles saillies. Ce ne sont que des lieux communs, et des choses dites mille fois, qui ont seulement le mince avantage, d'être versifiées avec facilité, mais sans talent, sans coin distinctif.

Les deux premières scènes sont les moins ennuyeuses : les autres le sont assez complettement. Comme l'on y plaisante les Bouffons, leurs fanatiques ont crié à l'impiété, et ont traité les auteurs de *petits coquins*, de *petits gredins*, etc. Il y a un trait ironique, contre le *Jaloux corrigé*, qui ne m'a pas fait grande sensation. Somme totale, c'est une vraie drogue. Elle a eu onze représentations.

Le 21, mourut le Duc d'Aquitaine. Quelques courtisans, pleins d'esprit, disoient sérieusement, à Versailles, que c'étoit le bon cœur de cet enfant qui l'avoit fait mourir; qu'il avoit été touché de

la mort de Mademoiselle de Tallard, sa gouvernante, qui a pris son parti le mois dernier; quoiqu'il n'eût que neuf ou dix mois, ils voyoient dans cet enfant, assez de connoissance pour sentir cette perte.

Le même jour on remit *Platée*, qui sera continué pendant les jours gras. J'ai passé ces jours-là dans la plus grande tristesse et dans les craintes les plus affreuses; j'ai été sur le point de perdre la personne la plus chère que j'aie au monde : une femme qui est ma maîtresse et mon amie; elle n'a été hors de danger, totalement, que le 27 ou le 28 de ce mois.

MARS, 1754.

LE lundi, 4 mars, se fit l'ouverture du théâtre de M. le Duc d'Orléans ; je n'y jouai, ni n'y assistai. Je priai M. de Montauban de dire à Son Altesse que ma mère étoit dangereusement malade ; il me servit en ami, et je fus débarrassé des répétitions et de la représentation. J'aurois bien pu cependant assister à la représentation, puisque ma très-digne amie étoit hors de tout péril ; mais je me privai de ce plaisir , afin que le duc d'Orléans ne pût pas croire que la prétendue maladie de ma mère n'étoit qu'un prétexte pour me soustraire à mes rôles et à l'ennui des répétitions.

On joua le prologue de l'*Espérance,* et *Isabelle-Précepteur.* Je ne puis pas douter que ces deux pièces n'ayent réussi davantage que ce que j'ai jamais donné. Non-seulement je l'ai appris de cinq ou six côtés différens ; mais j'ai encore su ce succès d'un homme, porté plutôt naturellement à blâmer et à mortifier, qu'à donner le moindre éloge. C'est un homme qui ne loue, et qui n'entend jamais rien louer, que malgré lui ; galant homme, vrai et assez aimable d'ailleurs, à cette petite incommodité près.

Le Chevalier de Valory, qui y fut, m'a dit qu'il avoit été plus content des pièces, que de leur exécution. Les acteurs, à commencer par Gaus-

sin, ne savoient pas bien leurs rôles. M. Danesan, lui seul, joua, dit-il, supérieurement, parce qu'il le savoit parfaitement.

Il a trouvé la salle admirable et les décorations charmantes. Je n'ai point encore vu tout cela, et je me meurs d'envie de le voir.

Le lundi 11, je fus à la première représentation des *Troyennes*, tragédie de M. de Chateaubrun, ci-devant maître-d'hôtel de feu M. le Duc d'Orléans. C'est un homme de soixante-neuf ou dix ans, fort galant homme, et fort estimé en cette qualité.

Il est l'auteur d'un *Mahomet II*, qui fut donné en 1714, et qui, par parenthèse, est mauvais, et par le fond, et par les détails.

Le juste soin de sa fortune, qui est médiocre, et que M. de Chateaubrun auroit pu faire très-grande, s'il eût été avide et importun, l'a, heureusement pour lui, comme pour nous, détourné de travailler pour le théâtre, pour lequel il n'a ni génie, ni talent.

Quoique les Troyennes aient eu une espèce de succès, et même une grande réussite apparente, je n'en crois pas pour cela cette tragédie meilleure; elle est cependant moins mauvaise que le Mahomet.

Des occupations sérieuses, telles que des emplois qu'il a eus chez M. d'Argenson, et dans les Affaires étrangères, ont été l'occasion de cette bienheureuse lacune littéraire, à quoi l'on peut

ajouter la dévotion de feu M. le Duc d'Orléans, auquel il appartenoit, et qui a contenu la muse dramatique de notre auteur, pendant la vie de ce prince.

M. de Chateaubrun avoit encore deux tragédies faites, qu'il avoit aussi travaillées sur l'antique ; mais les ayant laissées dans un tiroir qui ne fermoit point, son valet (par bonheur encore), en a fait des papillotes à des cotelettes qu'il lui servoit, et nous en a délivrés innocemment (*).

Ce bonhomme a pris cet événement avec un flegme philosophique et qui seroit, lui seul, capable de prouver qu'il n'est pas poète, si ses ouvrages laissoient quelque chose à désirer à cet égard.

Cette tragédie des Troyennes a été suivie, pendant neuf représentations, avant pâques, avec une espèce de fureur. Presque toutes les chambrées ont passé mille écus ; à la différence de *Paros*, dont aucune des représentations, excepté la première, n'a été à 2000 livres ; mais quatre ou cinq n'ont atteint qu'à 8, 7 ou 600 livres.

Il faut avouer que la protection que le Duc d'Orléans a donnée aux Troyennes, une décoration nouvelle, et le jeu de Clairon et de Gaussin, n'ont pas peu influé sur le succès ; mais quoique tout cela réuni y ait beaucoup contribué, il seroit injuste, cependant, de ne pas convenir que le mé-

---

(*) *Antigone* et *Ajax* sont les deux tragédies mises en papillottes (*Note de l'Auteur*).

rite du fond du sujet n'en ait pas été la cause première. Ce sujet, puisé dans l'Hécube et les Troyennes d'Euripide, et la Troade de Sénèque, ne pouvoit pas manquer, par lui-même, de faire son effet. M. de Chateaubrun a arrangé son poème, entièrement, sur ces trois tragédies. Ce qu'il y a ajouté de son invention, est absurde, et gâte ce qu'il a pris des anciens, comme on va le voir.

Ce qu'il a judicieusement imité du poète grec, c'est une espèce d'unité d'intérêt; (elle n'est pourtant pas dans l'Hécube). Il étoit difficile de conserver cette unité dans une tragédie où il y a de quoi en faire quatre, bien comptées, pour un poète qui auroit du génie et l'esprit créateur; je sais bien que ce n'est pas le sentiment du plus grand nombre, et que la plûpart des spectateurs ont trouvé l'intérêt divisé; mais il m'a paru, au contraire, qu'Hécube, que l'auteur ne fait jamais perdre de vue, est un point de réunion, pour l'intérêt commun de cette famille infortunée. On ne sauroit immoler Polyxène, enlever Cassandre et Andromaque, demander Astianax pour le précipiter du haut d'une tour, qu'Hécube ne meure de douleur à chacun de ces événemens, et de même, que réciproquement Cassandre, Andromaque et Polixène, ne soient dans la plus affreuse désolation lorsque l'on vient leur annoncer leurs malheurs, et n'y prennent part mutuellement. C'est cette unité d'intérêt, qui est une chose admirable dans les Troyennes d'Euripide, et que cet ancien n'a pu

trouver moyen de conserver dans son Hécube, que suivant moi, M. de Chateaubrun a observée assez bien dans sa pièce, qui, peut-être, sans cela, auroit fait *capot.*

Les prédictions de Cassandre, qu'il a jettées dans son second acte, et qu'il a encore imitées d'Euripide, sont un morceau poétique par le fond, mais les vers y manquent. Cet auteur n'en a jamais su faire; les siens, en général, sont au-dessous du médiocre, pour ne point dire pis; ses expressions sont prosaïques ou boursoufflées, communes, sans noblesse. J'ai été si surpris de trouver les quatre vers suivans, qui sont assez beaux, que je serois tenté de croire qu'ils ne sont pas de lui, tant ils sont différens des autres :

Nous avons vu les Dieux lutter dans la carrière,
Et dans l'affreux cahos de la Nature entière,
Après neuf ans entiers, ils combattoient encor,
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

Et si, peut-on trouver qu'*entrer dans la carrière*, au lieu de dire : *des Dieux combattre, et quelques fois être vaincus par des hommes ;* qu'*entrer dans la carrière,* dis-je, ne rend pas toute la grandeur de cette idée, qui pouvoit être placée dans ces deux premiers vers. Le second vers est d'un style enflé, et ne rend pas, ne peint pas ce qu'il doit peindre ; mais il n'y a pas, il me semble, la moindre critique à faire sur les deux derniers qui me paroissent parfaitement beaux, d'autant plus qu'ils sont dans la bouche d'Andromaque.

Mais laissant cette digression sur la poésie de de style, sur laquelle, moyennant cela, je ne reviendrai plus, retournons aux prédictions de Cassandre, dont il a tiré un très-grand parti, autant que la foiblesse de sa versification le lui a pu permettre. Il a fait précéder ce morceau d'un autre, qui est encore dans la bouche de Cassandre qui se défend, quelque temps, de découvrir l'avenir, et qui s'étend à ce sujet sur le bonheur que les hommes ont de l'ignorer; cet endroit, qui est de M. de Châteaubrun, est bien et fortement pensé. Quel effet n'eût-il point fait, s'il eût été bien écrit? Il falloit là le style de Voltaire, ainsi que dans la plus grande partie des endroits de détail de cette tragédie; un sujet de la fable veut être traité pompeusement, poétiquement, et même d'une façon un peu épique; nous sommes si fort accoutumés, après les avoir lus dans Homère, Virgile, Ovide, etc., à un style élevé, quelquefois majestueux, quelquefois même emphatique, que lorsqu'on nous remet ces mêmes sujets devant les yeux, nous voulons y retrouver cette même dignité et cette même pompe de style; et d'ailleurs elle est presque toujours nécessaire dans les fonds tirés de la fable, pour en couvrir les défauts, les manques de vraisemblance et les absurdités, comme dans les Iphigénie, dans Phèdre, etc. C'est toute autre chose lorsqu'on traite des sujets historiques; un style mâle, simple et majestueux suffit; le style épique y est déplacé.

Il faut convenir, cependant, que ce morceau

sur notre ignorance de l'avenir est assez beau, et bien à sa place; aussi, en refusant et génie et talent à M. de Châteaubrun, on doit lui rendre la justice de dire que c'est un homme de beaucoup d'esprit.

La situation d'Astianax, caché dans le tombeau d'Hector, qu'il a prise dans Sénèque, et qu'il a employée (non pas dans toute la beauté qu'elle a dans le poète latin), est sans contredit l'endroit le meilleur et le plus tragique de sa pièce; et Sénèque, en cela, me paroît l'avoir emporté de beaucoup sur Euripide. J'aimerois mieux avoir inventé cette seule situation de la Troade, que d'avoir fait les Troyennes et l'Hécube, jointes ensemble.

M. de Châteaubrun sauve Astianax, sans nécessité et sans raison essentielle; et par là, il a prodigieusement affoibli cette même situation qui, dans Sénèque, tire, de la façon dont Astianax est livré aux Grecs, ses beautés les plus sublimes. D'ailleurs, Sénèque, en faisant qu'Ulysse l'emporte sur les finesses et l'adresse d'Andromaque, conserve à ce Prince grec son caractère, et M. de Châteaubrun en a fait un sot.

Polixène est immolée sur le tombeau d'Achille, au cinquième acte; cette scène est, à mon sens, bien traitée par M. de Châteaubrun; il l'a rendue fort théâtrale. Cette Princesse vient trouver Hécube, et lui dit que les Grecs veulent la faire Prêtresse d'un temple qu'ils veulent élever à Achille, qu'en cette qualité, ils lui rendent toutes sortes

d'honneurs; elle ignore le sort qui l'attend : Hécube le sait. Cette jeune Princesse est parée en victime; elle imagine que ce sont les ornemens d'une Prêtresse; chaque mot qu'elle dit sur cette erreur perce le cœur d'Hécube; enfin, on vient l'arracher des bras de cette mère, pour la sacrifier aux mânes d'Achille; Hécube veut la défendre, on la lui enlève, et l'on emmène Hécube elle-même pour suivre Ulysse, à qui elle est échue en partage.

Cette scène est la seule invention raisonnable, dont on puisse faire honneur à M. de Châteaubrun, dans sa tragédie; le reste de ses inventions est absurde, comme je l'ai déjà dit, et comme je vais le montrer en peu de mots.

Il a imaginé d'introduire dans sa pièce un Thestor, qu'il a fait grand Prêtre de Priam. Ce personnage est totalement inutile, et il ne paroît que pour allonger le sujet, et faire une action dont le fond ne peut être vraisemblable; l'Auteur feint que Priam a remis des trésors immenses à ce Thestor qui veut employer, vis-à-vis des Grecs, ce dépôt à payer les rançons de toutes les Princesses. Mais pourquoi Priam auroit-il remis ces trésors aux mains de ce Prêtre? où celui-ci peut-il les avoir cachés? Priam, suivant la fable, avoit confié ces mêmes trésors à Polymnestor, roi de Thrace, auquel il envoya son fils Polidore.

Que Priam donne ses trésors à son fils, cela est plus naturel, même quand cela ne seroit pas appuyé par l'histoire; qu'il les eût remis à Hécube,

à Andromaque, à Cassandre, il y auroit eu encore quelque ombre de vraisemblance; mais, qu'il les remette à Thestor, et que cette remise, absurde dans son principe, soit inutile dans les conséquences, et que cela ne produise rien dans la pièce, c'est ce qu'on ne sauroit passer à l'Auteur; et, en effet, sitôt que ce Pontife généreux a été offrir aux Grecs ces richesses cachées, pour la rançon des quatre Princesses (eh! quelles devoient être ces richesses?), on l'arrête, et on l'oblige à remettre ces trésors, sans lui accorder rien de ce qu'il demande, comme l'on croit bien, et il revient sans trop savoir comment ni pourquoi il a été relâché sitôt.

On voit le bel effet que produit ce grand Prêtre, et la force de l'imagination de celui qui a trouvé une pareille situation, et qui l'a mise à côté de celles des Poètes grecs et latins. Il est vrai qu'au quatrième acte, ce Thestor fait encore une autre sottise en sauvant le fils d'Hector, et qu'il se trouve en scène fort mal-à-propos avec Ulysse, avec lequel il n'a rien à démêler, et à qui il débite quelques maximes communes, en vers plus communs, plus louches et plus mauvais qu'il n'est permis d'en faire.

Ce personnage de Thestor est donc, à tous égards, une invention misérable, nullement vraisemblable, puérile, et qui ne sert qu'à éloigner du sujet, bien loin de lui être utile. J'en dis autant d'une autre invention de notre Tragique moderne; la voici: Andromaque cache son fils

dans le tombeau d'Hector; Ulysse veut faire abattre le tombeau; celle-ci obtient un délai, on ne sait pourquoi. L'Auteur a eu la manie de sauver Astianax, on ne sait pourquoi, on l'a dit; pour cela, il faut qu'Andromaque trompe Ulysse; elle le trompe, ce qui va contre le caractère de ce dernier, on l'a dit encore; mais enfin elle le trompe, et quand il est parti, elle fait sortir Astianax du tombeau, et le remet entre les mains de Thestor, qui l'emmène; au camp des Grecs, on apprend cet événement, et, pour ratraper cet enfant, ces derniers font une enceinte de feu qui enveloppe les Troyens fugitifs, parmi lesquels on soupçonne que doit se trouver Astianax, qui cependant ne s'y trouve pas.

Peut-on voir un moyen tragique plus ridicule que cette enceinte de feu? Et d'ailleurs, comment Thestor se sauve-t-il si facilement? Pourquoi les Troyennes ne l'accompagnent-elles pas? Je crois pourtant que l'Auteur en donne les motifs; mais je ne m'en souviens pas.

Les caractères d'Andromaque et de Cassandre sont assez bien rendus; celui de Polixène ne l'est point mal; mais celui d'Ulysse est méconnoissable. Si M. Châteaubrun avoit voulu suivre Sénèque, à cet égard, il ne se seroit pas égaré, et, d'ailleurs, il eût fait jouer à ce même Ulysse un bien plus grand rôle; il nous eût épargné, par-là, ce nombre de personnages subalternes qui viennent, de moment en moment, du camp des Grecs, apporter leurs

ordres cruels aux Troyennes. Ces Confidens ressemblent à des Exempts qui viennent apporter des lettres de cachet; c'est un défaut qu'il auroit pu éviter en donnant plus d'étendue au rôle d'Ulysse, qui en joue un très-beau dans la Troade.

Ce sujet de tragédie, au reste, n'est point dans nos mœurs, et est fort peu intéressant pour nous. Les Grecs, républicains forcenés, étoient comblés de joie lorsqu'on leur peignoit les malheurs des Rois, même avec les couleurs les plus atroces; nous sommes, nous, révoltés aujourd'hui de l'inhumanité abominable de vainqueurs assez cruels pour tuer de sang-froid des prisonniers de guerre, sur-tout des femmes. Et, d'ailleurs, ces sujets fabuleux sont actuellement si éloignés de nous et de notre siècle, qui, par malheur, se livre de plus en plus à l'esprit philosophique, qu'il semble qu'on ne doit plus traiter au théâtre que des sujets historiques et raisonnables; j'avoue que, si nous gagnons du côté de la raison, nous perdons cent contre un du côté du plaisir. La philosophie tuera le goût et les arts; mais qu'y faire?

J'ai oublié de mettre, avant cet article, la mort de M. de la Chaussée, arrivée le jeudi 7 mars.

Il est mort d'un crachement de sang auquel il n'a pas remédié assez promptement, et qu'il s'est attiré par imprudence. Il étoit à sa petite maison, avec son infante; il travailla à son jardin, quelques huit à dix jours auparavant sa mort, avec tant de

vivacité et si peu de précaution, que s'étant procuré la plus grande sueur, et étant resté à l'air, qui n'étoit pas absolument chaud, et, après son souper même, étant encore retourné à son jardin, vêtu trop légèrement, il lui prit, à trois heures du matin, un crachement de sang qui l'a tué, parce qu'au lieu de se faire saigner sur-le-champ, et plusieurs fois de suite, il différa jusqu'au lendemain ou au surlendemain.

Il est mort avec fermeté; il dit à M. de la Place, quelques jours avant de mourir: *Je me meurs, et il sera bien singulier que ce soit Bougainville qui ait ma place à l'Académie; et, vraisemblablement, cela sera pourtant.*

Il y a toute apparence que sa prédiction aura son effet; cependant, on disoit assez sérieusement ces jours-ci, que le Roi Stanislas demandoit cette place; mais, comme c'est une chose si singulière, que rien plus, il faut voir cet événement avant que de le croire. Si c'est Bougainville qui lui succède, il sera plaisant de lui entendre faire l'éloge du pauvre défunt, qui l'a empêché d'être de l'Académie, en persuadant au Comte de Clermont d'y entrer, ainsi que je l'ai dit à la fin de l'année dernière.

Pour en revenir à la Chaussée, uniquement, je n'ai pu encore savoir entre les mains de qui sont tombés ses manuscrits; il laisse plusieurs pièces qui n'ont point été jouées, entre autres, *l'Homme de Fortune*, qui a été représenté sans succès à Bellevue, ainsi que je l'ai dit dans le temps.

Cet Auteur, qui malheureusement avoit toute la perfection de la médiocrité, a, selon moi, fait un tort presqu'irréparable au théâtre, par le succès qu'ont eu quelques-uns de ses poèmes larmoyans.

Ce genre méprisable a porté un si grand coup à la gaîté et au véritable comique, que l'on s'est accoutumé actuellement à trouver tout bas et polisson; et que l'on confond inhumainement la bonne plaisanterie et les choses gaies avec la bassesse et les tréteaux : il a habitué le peuple à ne plus rire. Le moindre et le plus plat bourgeois veut à-présent de la noblesse en tout, et une décence pédante qui est la plus grande ennemie de la gaîté.

En formant ses caractères sur des romans, il n'a peint que des chimères; et, par malheur, cela a été du goût des femmes qu'il s'est toujours attaché à peindre si fort en beau, qu'elles ne sont nullement reconnoissables; j'ai bien vu de ces femmes-là dans la Calprenède et dans Mademoiselle de Scuderi, mais on n'en a jamais vu de telles dans le monde.

Enfin, je crois que la Chaussée, qui assurément n'avoit pas un mérite assez grand pour donner le ton à son siècle, y a pourtant influé beaucoup en cette partie, et qu'il est une des causes que nous n'avons plus de gaîté sur nos théâtres, sur lesquels, à son imitation, en voulant tout annoblir, on a tout gâté; on n'y voit plus que la nature fardée; la joie et l'épigramme en sont bannies, le madrigal et l'ennui ont pris leurs places. Il n'y a pas jusqu'à

l'Opéra Comique qui a la rage d'ennoblir toutes ses pièces; actuellement, on n'en compose plus d'autres, et les Acteurs, pour s'ennoblir aussi, chantent le vaudeville, comme Jeliotte chante un grand air. Avec toutes ces petites manières là, et d'autres qu'il seroit trop long de détailler, il ne faut pas être surpris si le goût diminue tous les jours.

Le 26, M. le Comte de Clermont alla prendre sa place à l'Académie française, sans en avoir prévenu les Académiciens. Il a fait sagement d'éviter une réception d'apparat, et de se dispenser de faire un compliment public, qui, s'il avoit été bon, ne lui auroit pas été attribué, mais à son teinturier, et qui eût été critiqué, peut-être plus impitoyablement que le discours d'un autre, s'il l'eût fait médiocre ou mauvais.

Il avoit été long-temps à se déterminer à faire la démarche de se faire recevoir, même de cette façon, attendu que les autres Princes du sang exigeoient de lui, absolument, qu'il demandât à l'Académie les honneurs dûs à son rang. Comme il avoit promis, auparavant, le contraire aux Académiciens, il s'est trouvé embarrassé; et il a contenté en quelque sorte les uns et les autres, en ne se faisant pas recevoir en cérémonie et publiquement; car, moyennant cet expédient, M. de Mirabaud, qui présidoit ledit jour 26 mars à l'Académie, ne quitta point sa place pour la

lui donner; il se plaça à la première venue; il leur fit toutes sortes de caresses; les appela ses amis et ses chers confrères: il prit les jettons, lorsque l'on en fit la distribution, leur dit obligeamment, qu'il en étoit si honoré, qu'il auroit envie de les faire percer pour les porter à sa boutonnière.

Il s'excusa, sur des affaires, des délais qui avoient retardé le plaisir et l'honneur de se faire recevoir parmi eux; il se servit toujours des mots, d'*honoré*, d'*honneur* et de *respect* pour l'Académie; et il dit qu'il n'avoit pû se résoudre à rendre sa réception publique, à cause de la timidité extrême dont il est, et qu'il n'a jamais pû vaincre quand il lui a fallu parler en public; et je crois, qu'effectivement, il n'y a jamais, ni n'auroit pû y parler; je ne connois point d'homme plus timide, quoiqu'assurément il soit bien reconnu pour brave, qu'à l'armée il ait fait ses preuves, et qu'il ait donné les marques de la plus grande intrépidité. La première fois que je lui fus présenté, il rougit, il fut déconcerté, et ne parla qu'en balbutiant; j'étois mille fois plus assuré que lui, moi qui ne laisse pas d'être timide, et qui avois plus de raison pour l'être dans cette occasion. Mais, en général, nos Princes sont timides; personne ne l'est davantage que le Duc d'Orléans; je ne sais quelle éducation sauvage on leur donne; c'est sûrement la sottise de Messieurs leurs Gouverneurs, qui, au lieu de leur inspirer une véri-

table élévation de sentimens, ne les remplissent que d'un sot orgueil et d'une petite vanité qui produit nécessairement cette timidité; car cette timidité ne vient sûrement que d'un amour-propre mal-entendu.

Quoi qu'il en soit de mes belles réflexions à ce sujet, voilà ce Prince reçu à l'Académie, où vraisemblablement on ne le verra pas, lorsqu'il y aura des séances publiques, afin de ne point s'aliéner les autres Princes, en ne prenant point les distinctions que ces messieurs-là croient qu'on leur doit partout; au reste, s'il les eût demandés, l'Académie étoit décidée à les lui refuser. C'est pour cela qu'il s'est arrêté à cet expédient-ci, qui avoit été approuvé auparavant par Mademoiselle de Charolois, sa sœur, et les autres Princes.

Quand je dis que ce moyen a eu l'approbation des Princes, on me l'a assuré; mais je n'en répondrois pas aussi affermativement que de celle de Mademoiselle de Charolois qui l'a donné, sûrement. Je suis certain de ce dernier fait, que je tiens de M. de Romgold qui a été l'inventeur de cet expédient.

AVRIL, 1754.

Le jeudi, 4 du courant, M. le Duc d'Orléans fit représenter, sur son théâtre du faubourg St.-Martin, ma petite comédie de *Nicaise*, suivie de *Léandre Etalon*, parade aussi de ma façon.

Nicaise m'a paru avoir réussi complètement; je dis m'a paru, car les auteurs sont comme les *C*...., ils sont toujours les derniers à savoir la vérité, et, le plus souvent même, ils l'ignorent toujours. Je dis donc simplement qu'il m'a semblé que cette comédie avoit eu beaucoup de succès. Il n'en a pas été de même de la parade, qui n'a point fait d'effet; aussi, n'est-elle point assez *actionnée;* les quatre ou cinq premières scènes sont plutôt des conversations que des scènes : je ne me suis apperçu de ce défaut qu'en la voyant jouer.

Nicaise n'est nullement dans ce cas; toutes les scènes sont en action, et sont véritablement des scènes. M. le Duc d'Orléans, en louant la comédie plus qu'elle ne méritoit, me dit qu'on pouvoit m'avouer franchement que la parade avoit très-peu réussi, et qu'on pouvoit me le dire d'autant plus nettement, que Nicaise avoit eu un succès complet.

Toute la Cour de ce Prince m'en a paru très-contente; mais, ce qui me satisfait infiniment davantage, c'est qu'il m'est revenu que, dans cette

même Cour, l'on est encore plus content de ma personne que de mes ouvrages, et c'est ce que je désire le plus, pour les desseins d'une fortune médiocre que je veux tâcher de faire, en me servant de la protection du Prince.

Les annonces, qui ont précédé la parade, ont aussi pris beaucoup, et ont bien fait rire; je transcrirai quelques couplets insérés dans ces annonces, mais sur-tout un vaudeville chanté par Gaussin, et duquel ils ont pris des copies; ce qui est une preuve, et la plus sûre, qu'il a réussi.

Nicaise étoit précédée du compliment qui suit, que je débitai moi-même, en tremblant comme un enfant, mais ridiculement.

« Messieurs,

» La comédie à grands sentimens peint les femmes telles qu'elles ne sont pas, telles qu'elles n'ont jamais été, et telles que, pour leur plaisir, les hommes ne doivent pas désirer qu'elles soient.

» Dans *Nicaise*, comédie de société, qu'on va risquer devant vous, Messieurs, l'on a essayé de peindre les femmes telles qu'elles sont, telles qu'elles ont toujours été, et telles que les gens galans doivent souhaiter qu'elles soient toujours.

» Si l'on trouve, dans cette pièce, des traits hardis, des peintures vives, des situations hasardées, et des caractères un peu trop vrais, et si enfin les Dames n'y sont point épargnées, on est bien sûr

» cependant qu'elles pardonneront à l'Auteur, dès
» qu'elles sauront qu'il est mort.

» Oui, Messieurs, *Nicaise* qu'on va vous don-
» ner, et quelques autres petites comédies du
» même genre, qu'on vous donnera par la suite,
» si celle-ci a le bonheur de vous plaire, sont les
» œuvres posthumes d'un Écrivain que l'inquisi-
» tion d'Espagne fit brûler, pour son bien, au
» mois d'août 1750, par un temps fort chaud.
» Peut-on vous présenter un motif plus puissant,
» pour obtenir votre indulgence ? Et n'est-ce pas
» une satisfaction bien pleine et bien entière pour
» vous, Mesdames, de pouvoir dire : l'Auteur de
» ces gentillesses, qui nous a fait l'objet de ses sa-
» tires, a été un peu brûlé. Il n'y a pas de mal à
» cela, et je serai tout le premier à convenir qu'il
» le méritoit bien assurément ».

Les rôles, dans Nicaise, étoient remplis de la manière suivante :

BARTHOLIN . . . . *M. le Duc d'Orléans.*
SA FEMME . . . . . . *Mademoiselle Gaussin.*
MADAME JÉRÔME . . . *Mademoiselle Fovel.*
NICAISE . . . . *M. Danezan.*

QUATRE GARÇONS DE LA NOCE, MM. *de Montauban, le Vicomte de la Tour-du-Pin, Saint-Martin, et moi.*

A l'exception de M. le Duc d'Orléans, qui ne savoit pas son rôle, la pièce a été très-bien exécutée ; Mademoiselle Gaussin, sur-tout, a joué

divinement. Mademoiselle Fovel s'est on ne peut pas mieux tiré de son rôle; elle y a mis de la finesse. J'aurois souhaité un peu plus de chaleur dans M. Danezan, de qui, d'ailleurs, j'ai été fort content.

La pièce a été partagée en deux actes; on y a été obligé à cause du changement de décorations, qui ne pouvoit pas se faire assez promptement pour qu'on la pût jouer en un.

Elle est mieux, au reste, en deux actes, excepté que chaque acte est un peu trop court.

Cette comédie n'a point été trouvée aussi indécente que je me l'étois imaginé; on est convenu, très-unanimement, qu'elle pouvoit être jouée devant des femmes, et je crois qu'elle le sera, après Pâques, avec *le Rossignol.*

J'ai examiné de près ma pièce à sa représentation, et j'ai trouvé que l'effet théâtral étoit encore plus vif que je ne l'avois cru; tout y est en action, la scène de l'instruction de la mère à sa fille m'a paru faire beaucoup d'impression, surtout l'endroit où elle donne le livre et dans le moment où elle insiste pour que sa fille l'aille lire toute seule et sur-le-champ; cet endroit, dis-je, prit beaucoup; il est vrai qu'il fut rendu supérieurement par les deux actrices.

La façon naturelle dont ce livre éloigne le mari, est à mon gré, l'invention de ma pièce la plus adroite; et il m'a semblé que cette adresse a été sentie, quoique les gens du monde ne s'apper-

çoivent guères des choses de fond, et ne voient ordinairement que les détails.

Le style de cette petite comédie a été trouvé assez naturel, mais ce qui a été remarqué particulièrement, c'est qu'il a adouci le fond; et j'ai observé, effectivement, que mes expressions fûssent aussi réservées et aussi décentes que le sujet l'est peu.

Si cette comédie, au reste, n'a pas paru aussi indécente qu'elle l'est effectivement, je crois en avoir trouvé la raison, c'est que tout le monde connoît le conte de Nicaise; on sait, par conséquent, ce qui doit arriver; et cette scène du tapis où l'on est sûr que Nicaise manquera l'occasion, et sur quoi on ne peut pas être un moment dans l'incertitude, affoiblit beaucoup par-là la force de cette situation, qui, sans cela, seroit un peu trop roide.

Venons aux couplets qui ont été chantés dans les annonces. En voici deux qu'a chantés M. le Duc d'Orléans.

1.er

Air : *Son Altesse me congédie.*

Pour faire un bouquet à Climène,
J'attends que le printemps ramène
Les dons que Flore réservoit;
Car, présenter une jacinthe,
Le cul trempé dans un navet (*),
C'est la nature trop contrainte.

(*) C'est la mode, depuis un an ou environ, de creuser un navet, d'y mettre un oignon de jacinthe avec de l'eau; la jacinthe pousse des fleurs, et le navet des feuilles en dehors. (*Note de l'Auteur*).

2.e

Je choisis d'abord une rose,
Mais vive, mais à peine éclose,
Jasmin, œillet et romarin,
Qu'avec adresse je compasse;
Mais, c'est sur-tout le maître brin,
Que je sais placer avec grace.

VAUDEVILLE.

Air : *Que votre vengeance ne tombe....* de mon Rossignol.

1.er

Amans qui marchez sur les traces
Des jeunes Seigneurs de la Cour,
Ayez de l'esprit et des graces;
Il en faut pour faire l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût;
Et c'est la façon de le faire,
Qui fait tout.

2.e

Pour faire un bouquet à Lucrèce,
Suffit-il de cueillir des fleurs?
Il faut encore avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout, etc.

3.e

L'Amant risque tout, et tout passe;
Alors, il sait prendre un bon tour;
S'il est insolent avec grace,
L'on fera grace à son amour.
Tout, etc.

4.e

De deux jours l'un, à ma Bergère,
Je fais deux bons petits couplets;
Et ma Bergère les préfère
A douze qui seroient mal faits.
Tout, etc.

5.e et dernier.

Vous vous envoyez faire faire
Mille complimens, chaque jour;
Mais il n'en est qu'un qui peut plaire,
C'est celui que dicte l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût;
Et c'est la façon de le faire,
Qui fait tout.

Pour finir cet article, il faut dire que rien n'est plus joli et plus élégant que le théâtre et que la salle. Les décorations sont faites avec une intelligence et un goût supérieurs. M. Pierre, premier Peintre de M. le Duc d'Orléans, m'a donné les dessins, et a conduit toute la besogne; et tout le monde est convenu qu'il avoit fait un petit chef-d'œuvre : la décoration, qui représente la chambre de la parade, est une chose unique pour l'imitation de la nature. Rien ne prête davantage à l'illusion de l'action, que d'avoir des décorations faites pour les pièces qu'on joue; et j'observe, très-sincèrement, que je dois peut-être à cela une grande partie du succès de Nicaise; moyennant les décorations, le spectateur suit des yeux le sujet et ne le perd pas un moment de vue.

On a vu, ces jours-ci à Versailles, un automate qui parloit; les paroles qu'il prononçoit étoient les mois de l'année, les jours de la semaine, et trois cent soixante-six. Beaucoup de gens, et les plus sensés, croient que ce n'est point véritablement

un automate, mais qu'il y a, dans un cylindre de cette machine, un petit nain caché qui profère les mots que je viens de dire.

Vaucanson, qui a examiné cette curiosité, autant que celui qui la montroit le lui a voulu permettre, est revenu à Paris, persuadé que ce n'étoit point un automate.

La figure est un Bacchus sur un tonneau. Tôt ou tard on découvrira la vérité de cette prétendue mécanique; il est sûr actuellement qu'on l'a renvoyé de Versailles, on doute fort qu'il vienne à Paris; et s'il n'y vient pas, on ne pourra plus douter qu'il y a de la supercherie dans cette affaire.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que ce mystère s'éclaircisse, cette machine a donné occasion au Duc d'Agen de faire la plaisanterie suivante : le Roi lui dit, il y a quelques jours, *Duc d'Agen, venez-vous de voir l'automate? — Sire*, répondit-il, *je sors de chez M. le Chancelier.* (M. Lamoignon de Blanc-Mesnil).

Le lundi, 22 du courant, je fus à la première représentation *des Méprises*, comédie en un acte et en vers libres. Elle avoit été annoncée, dans les Petites-Affiches, sous le nom de Pierre Rousseau, *Citoyen de Toulouse*, qui en est effectivement l'auteur. C'est, comme on le sent bien, une plaisanterie indirecte contre Roussèau, auteur du *Devin du Village*, qui, dans tous les ouvrages

qu'il a fait imprimer, a toujours fait mettre : par Jean-Jacques Rousseau, *Citoyen de Genève.*

L'auteur des Méprises est le même Rousseau qui a fait une autre méchante petite comédie, intitulée : *La Ruse inutile*, et qui s'est encore plus fait connoître par une petite dispute avec Voltaire, à une représentation de son *Oreste* ; j'en ai parlé au mois d'octobre 1749, dans le premier volume de ce Journal.

Pour en revenir aux Méprises, je crois qu'il y avoit de quoi en faire une jolie pièce en trois ou deux actes ; il y a beaucoup trop de sujet pour un seul acte. C'est un défaut que l'on n'a presque jamais à reprocher aux auteurs de ce siècle. La plupart n'ont pas quelquefois la matière de quatre scènes en cinq actes ; je parle des meilleurs modernes, à commencer par Gresset.

Pierre Rousseau a étranglé son sujet en le resserrant dans un seul acte. Cela l'a obligé encore à ne pas fonder ses situations, qui auroient pu paroître vraisemblables, s'il avoit eu de l'espace pour les établir.

Les détails ne sont pas écrits, et il n'a pas jeté, dans ce sujet, la gaîté qu'il comportoit. Les plaisanteries sont trop grosses et souvent basses ; bref, cela fait une mauvaise pièce qui auroit pu être jolie.

MAI, 1754.

Je commençai, le premier de ce mois, à mettre en vaudevilles *Joconde*, comédie de société dont j'avois le plan tout arrangé depuis quelques jours; elle sera partagée en deux actes. L'arrangement de ce fond m'a coûté beaucoup, j'y ai rêvé longtemps; je crois à présent qu'il doit *rendre*, si les détails en sont bien soignés, et je veux m'y donner de la peine.

Le 14, l'Académie Royale de musique remit *les Elémens*. Les paroles ont paru meilleures, et la musique plus pitoyable que jamais; cela devoit être ainsi.

Lany, qui est actuellement le Maître des ballets*, avant que de composer ceux de cet opéra-ci, a été trouver le poète Roy, afin qu'il lui en donnât l'idée. Cette visite a été l'occasion d'une scène singulière, et qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

Il faut savoir que Roy a eu, cet hiver, une attaque d'apoplexie avec tous ses agrémens, comme qui diroit une paralysie, qui lui est restée sur la moitié du corps. Ce petit accident, dont il n'est point remis, et duquel il ne se tirera pas vraisemblablement, lui a fait tourner ses vues du côté de Dieu, en sorte que cette belle ame n'est plus occupée que de son salut.

Lany ne savoit rien de ses saintes dispositions lorsqu'il fut annoncé à Roy, qui étoit dans son lit, et qui ne le connût que lorsque ce premier lui eut dit ce qui l'amenoit.

Après que Lany l'eut loué, comme cela se pratique, il le pria de lui donner ses lumières sur chacun des divertissemens de ses actes... *Ah! que me demandez vous, Monsieur,* interrompit le Poète converti, *dans l'état où je suis? vous voulez que je songe à mon ballet, quand je ne dois penser qu'à mon salut! Ah! Monsieur, malheureusement mes* Elémens *ne sont que trop bons, ils n'ont pas besoin de secours étrangers.*

Cela est vrai, Monsieur, répondoit Lany, *mais c'est que dans le prologue, ils disent que les entrées doivent être distribuées de telle et telle façon, et c'est plutôt dans l'acte d'Ixion, qu'ayant à faire danser les peuples aériens, je dois rejetter.....*

Au nom de Dieu, interrompoit Roy, *Monsieur, ne me parlez plus de cela; je ne dois plus m'en mêler. Ce sont des bêtes et des ignorans, que ceux qui vous font de pareils contes; Monsieur, cela étoit disposé de cette manière, quand le Roi y dansa* (et, là-dessus, longs détails de la part de Roy, pour expliquer l'arrangement de toutes les danses); *mais, Monsieur, je ne dois plus avoir que Dieu en vue; puis-je m'occuper actuellement de choses dont je ne cesse de gémir? c'est un ouvrage immortel que les Elémens, Monsieur; qu'on y danse bien ou mal, cela n'y fera rien; on ira*

toujours. J'en suis désespéré, je serai peut-être dix ans de plus en purgatoire, pour en être l'auteur. — *Mille pardons,* reprenoit Lany, *mais, Monsieur, je voudrois encore savoir la disposition de vos entrées, dans l'acte de Vertumne; car celui des Vestales est tout ordinaire....* — *Eh! non pas, morbleu, Monsieur, cela n'est pas ordinaire,* interrompoit Roy, *il faut faire danser d'abord, dans l'entrée des Vestales, un pas de trois à Mademoiselle.... Mais, Monsieur, qu'ai-je à faire de tout cela, moi? j'ai bien d'autres idées plus sérieuses....* Lany contredisoit; et aussitôt, l'Auteur d'entrer dans des détails, qui instruisoient pleinement le danseur de ce qu'il vouloit savoir.......

Roy, de son côté, s'appercevant machinalement qu'il lui disoit tout, en l'assurant qu'il ne lui vouloit rien dire, s'interrompoit de temps en temps par des retours et des gémissemens sur lui-même... *Eh! Monsieur, de quoi m'occupez-vous-là? de choses qui feront ma damnation; vous êtes bien cruel de vouloir exiger qu'un malheureux, qui se dispose à paroître devant Dieu, vous donne des éclaircissemens et des lumières sur tout cela.*

Enfin, après bien des exclamations, des lamentations, qui n'empêchèrent point des explications, Roy conjura enfin Lany de le laisser tranquille. *Permettez, Monsieur,* lui dit-il, *que je me livre entièrement à mes idées sur la religion, qui doivent actuellement me remplir tout entier; adieu, Monsieur, je ne dois plus penser qu'à Dieu, qui est*

mort sur l'arbre d'une croix que vous voyez-là, en lui montrant la croix de chevalier de St.-Michel.

Le 14, au soir, je partis pour Estioles; le lendemain, je me mis à travailler au second acte de *Joconde*, que j'eus fini entièrement le 22.

Je mettrai plus de temps à le corriger et à le polir, que je n'en ai mis à le composer. Je ne veux pas y laisser de défauts, à moi connus; très-intimement persuadé que les défauts que l'on ne connoît pas dans son propre ouvrage sont sans nombre, et conséquemment qu'il ne faut pas négliger de corriger ceux que l'on a le bonheur d'y appercevoir. Je ne suis pas mécontent de l'ensemble.

Le mardi, 21, Mademoiselle Davaux débuta à l'opéra dans le prologue des Elémens. Excepté la voix, tout est à faire dans cette chanteuse; elle chante à faire horreur, elle ne sait pas encore la musique, et n'a pas la plus légère habitude du théâtre. Mais elle est assez bien faite, quoique laide; sa figure n'est point déplaisante au théâtre; elle a même l'air assez noble. Sa prononciation est belle et nette, ses cadences fort belles et fort naturelles.

Avec ce que cette fille a reçu de la nature, il n'est pas douteux que, si elle vouloit s'appliquer, et qu'elle eût un bon maître de chant et un bon maître de déclamation, elle deviendroit une première actrice, mais bonne, mais peut-être excellente.

Le lundi, 30, Bougainville fut reçu à l'Académie française. Le Duc de Saint-Aignan, qui le recevoit, a, dit-on, abusé de la permission que l'on a de faire de mauvais discours de réception; on en a parlé avec le dernier mépris. Bougainville a loué La Chaussée avec acharnement; il s'est cru apparemment obligé d'outrer d'autant plus les louanges, que le pauvre défunt étoit son ennemi.

Il l'a mis tout uniment, à ce qu'on m'a dit, à côté ou au-dessus de Molière; cela doit faire grand plaisir à ses mânes. Si La Chaussée a quelque vent là-bas de ces éloges là, il ne les croira pas trop forts, et je serois sûr qu'il diroit: *Eh bien! actuellement que je suis mort, on dit que je suis au-dessus de Molière; quand je le disois de mon vivant, ils ne me croyoient pas; j'avois beau le répéter.*

Crébillon, à cette séance, récita deux actes du *Triumvirat*, tragédie qu'il fait actuellement; il a eu quatre-vingts ans le 14 janvier dernier.

Quoiqu'on ne doive pas s'attendre à un ouvrage de la force de ses premiers, qu'on doive croire même qu'il n'achèvera pas celui-ci, il est pourtant bien singulier de conserver encore, à cet âge, assez de tête pour faire ce que fait ce grand poète.

Il se porte on ne peut pas mieux; il a un appétit terrible, fait les quatre coins de Paris à pied, et ne dort pas plus de quatre heures par nuit; et

jamais, dans le courant de sa vie, il n'a dormi davantage.

Le 27, je fus à *Inès*. Un nommé Florimond y jouoit le rôle d'Alphonse; ce comédien avoit débuté, quelques jours auparavant. Il est mauvais, déplaisant, et sans intelligence; je ne sais quel âge il a, mais au théâtre il paroît avoir cent ans; il y a un an que Dufresne répète que cet élève ne lui fera pas d'honneur.

Le 30, qui étoit un jeudi, après avoir dîné avec Pelletier, qui étoit arrivé ce jour-là, je lui proposai d'aller aux Français voir, dans *le Mercure galant*, Préville, que je lui avois vanté. En arrivant à la comédie, nous apprîmes que l'on donnoit la première représentation d'*Amalazonthe*, tragédie du Marquis de Chimène, qui étoit affichée pour le lendemain seulement.

Avant que l'on commençât la pièce, le comédien Belcourt vint faire un compliment bas et vil, pour demander de l'indulgence. Ce discours étoit aussi un peu bête, et il fut applaudi.

Cette rapsodie misérable le fut aussi, moyennant un parterre presque entièrement vendu à l'auteur. Cette tragédie fut reçue comme Paros, et lui est pourtant encore inférieure, ce qui la place au-dessous de rien.

Le fond en est misérable, et les détails sont un ramas de lieux communs et de choses cent fois

dites et cent fois mieux dites. Les caractères sont de la dernière bassesse, et sortent par-là du costume tragique; et voilà peut-être la première fois que l'on voit au théâtre mettre le comble à la dégradation de ses principaux personnages; au lieu que sur la scène, au contraire, on les annoblit ordinairement jusqu'à les outrer.

Amalazonthe, (pour faire sentir ce que je veux dire, par un exemple), Amalazonthe, dis-je, quand elle a appris que la mort de son mari est l'ouvrage de Théodat, son amant, veut faire sauver ce dernier, au-lieu de venger son époux; peut-on rien de plus bas et de plus vil ? sont-ce là des mœurs de tragédie? J'en dirai autant d'un certain Amalfrède qui est le rival de Théodat, dont le caractère n'est point admissible dans une tragédie; ce n'est qu'un lâche empoisonneur, un tartuffe, un gredin, un plat coquin, qui ne se sert, pour arriver à ses fins, que de moyens petits et bas, et qui n'employe aucun des grands ressorts qu'exige la tragédie; ce n'est qu'un polisson de scélérat.

M. de Chimène s'y est bien trompé; on peut mettre des scélérats au théâtre, mais il faut les peindre dans le grand : on y voit avec plaisir un Cromwel ou un Rhadamiste; un voleur de grands chemins y dégoûteroit. Son héros n'est qu'un coupeur de bourses, qui sait pourtant un peu empoisonner, qui a l'adresse de faire usage des écritures des autres; en un mot, qui fait tous les crimes méprisables qui ne demandent aucun courage.

Le plan de cette tragédie est pris, partout, de *Maximien*, de *Théodat*, de *Sémiramis* de Voltaire, d'*Amalazonthe* de Quinault; il est on ne peut pas plus mal fagoté : à la moitié de la première scène, on prévoit le dénoûment.

Un certain Phanès arrive au cinquième acte, tout courant, et, dans un monologue qui fait la première scène de cet acte, vient dire qu'on ne le reverra que pour assassiner le plat scélérat qui met tout en mouvement dans cette tragédie ; le tour est fin !

Mais une situation que l'auteur a sûrement cru un coup de génie, c'est la façon dont Amalfrède, sous prétexte d'exiger un serment, sur une coupe sacrée, du confident de tous ses crimes, empoisonne ce même confident, qui est assez bête pour avaler cela. A la scène suivante, on vient annoncer la mort de cet homme, ce qui doit produire, comme on l'imagine bien, un effet surprenant, et rien n'est en effet plus intéressant que le décès et le billet d'enterrement d'un personnage comme celui-là ! cela serra le cœur ; personne ne pleura.

Cette misère, au reste, ne mérite pas la peine qu'on s'y arrête aussi longtemps. Elle paroît, pourtant, avoir du succès, et, le lendemain de la représentation, on s'est fait inscrire chez la mère de M. de Chimène, pour lui faire ses complimens.

JUIN, 1754.

Le 2 du courant, je lus à M. le Duc d'Orléans, ma comédie du *Galant escroc*, qui parut lui plaire. Je vois que l'on jouera encore cet hiver; le goût de ce plaisir-là ne lui a pas encore passé; j'en suis surpris, dans un prince. Leurs goûts sont très-vifs et très-courts; je n'imaginois pas que cela pût durer une année; je suis bien aise de m'être trompé, cela me conduit au renouvellement du bail.

JUILLET, 1754.

Le 4 ou le 5, est mort M. Nericault Destouches. C'étoit un auteur comique d'un grand talent, et de peu d'esprit, à ce que m'ont dit gens qui ont vécu avec lui, et qui étoient fort en état d'en juger. Il avoit de la petite vanité, et un amour propre insoutenable. Il s'étoit fait, par là, une honnête quantité d'ennemis. Sa préface du *Glorieux* est la preuve de la vanité plate, dont je viens de l'accuser, et de son amour propre insultant les autres.

Boissy, Lelio le fils, et Romagnezy, qui sont désignés dans cette préface, n'y répondirent que par le Vaudeville suivant, qui courut parmi les gens de lettres; le voici;

1.er couplet.

La foire Saint-Germain
Met tout le monde en train;
L'où court chez elle;
Qui pourroit refuser
De voir, pour s'amuser,
Polichinelle.

2.e

Le brillant *Glorieux*
N'a paru radieux
Qu'à la chandelle (*);
Dès qu'au jour il parut,
Le public en pourvut
Polichinelle.

(*) Les Marionnettes jouèrent une parodie du Glorieux (*Note de l'Auteur*).

3.°

De son brillant auteur,
Autrefois grand acteur (*),
La muse excelle;
Nous donnant, chaque jour,
Des pièces bonnes pour
Polichinelle.

4.°

Jadis, à Chamberry,
Les Savoyards ont ri
De sa loquelle;
Le voyant Empereur,
Soldat, Crispin, Docteur,
Polichinelle.

5.°

Parmi les beaux-esprits,
Nous le voyons assis,
Chose nouvelle!
Par ce choix non commun,
Ils s'agrégèrent un
Polichinelle.

6.° et dernier.

Sa préface nous dit
Qu'il a beaucoup d'esprit (**);
Le prouve-t-elle?
L'on n'y découvre que
La suffisance de
Polichinelle.

Le refrain de *Polichinelle* est d'autant plus malin, que Destouches avoit assez l'air d'un Polichinelle. Gros, court, ventru, il sembloit être

---

(*) Il avoit été Comédien (*Note de l'Auteur*).

(**) Voyez la Préface du Glorieux (*Note de l'Auteur*).

bossu par derrière et par devant. Il y a quelques années qu'il étoit devenu dévot, ou *croyant*, pour mieux dire ; il avoit même fait, à ce sujet, quelque chose de bien ridicule. Il avoit donné dans les Mercures de France, une quantité de mauvaises épigrammes contre les Athées et les Déistes ; il en vouloit surtout à Bayle. Il avoit annoncé qu'il en avoit au nombre de huit cents.

Malgré sa dévotion, il avoit donné, comme je l'ai marqué dans ce journal (*), *la Force du Naturel;* depuis même, il a fait jouer, à Paris, son *Dissipateur,* qui n'auroit jamais paru que sur des théâtres de province.

Ce bon homme s'étoit retiré, depuis douze ou quinze ans, dans une petite terre qui lui appartenoit près de Melun, que l'on appelle Fortoiseau. L'année passée, le poète Roy y fut passer un mois avec lui, à ce qu'il me dit, et il me parla avec beaucoup d'éloges de la piété de ce poëte comique ; dès ce temps-là Roy avoit peur du diable, et sa conversion étoit commencée.

Destouches laisse un fils qui est dans les Mousquetaires noirs.

J'ai fini ces jours-ci les *Adieux de la Parade.* Cette pièce ira très-bien, avant les quatre contes de La Fontaine, que j'ai mis en comédie.

Le lundi, 8 du courant, on donna aux Fran-

(*) V. tome 1.er, p. 160.

çais, pendant que j'étois à la campagne, la première et unique représentation du *Souper*, comédie en trois actes et en prose.

Cette pièce devoit être jouée il y a quinze mois, et, dès ce temps-là, j'entendis dire que M. le Comte de Tressan en étoit l'auteur. Je me souviens même que Mademoiselle Gaussin voulut engager M. le Duc d'Orléans à la faire jouer; elle ne le fut pas : il n'y avoit aussi qu'elle, dans ce temps, qui se mêlât de cette pièce. Depuis, Fréron l'a présentée, et après sa chûte, qui a été on ne peut pas plus honteuse, on l'accusoit d'en être l'auteur ou le complice; il s'est défendu d'être l'un ou l'autre; on a chargé M. le Marquis de Senneterre (l'aveugle), de cette iniquité; il n'a pas voulu non plus en être l'auteur; et ces trois Messieurs ont publié chacun une lettre, Fréron, dans ses feuilles, les deux autres dans le Mercure, pour se laver de cette infamie-là; ensorte qu'on ne sait point quel est le coupable, quoiqu'il y ait quelqu'apparence que c'est celui dont on a parlé le premier. Dans le public, cependant, elle ne reste pas plus à M. de Tressan qu'à un autre; ce que j'en dis n'est que conjectural.

Le 9, on remit à l'Opéra *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*. Il y a toujours eu beaucoup de monde les jours que Jéliotte a chanté, mais comme un grand acteur ne doit pas paroître tous les jours, il n'y avoit personne le mardi qu'il se reposoit.

L'Opéra comique, d'un autre côté, a fait une grande diversion. Ce mois-ci tout Paris a couru à un ballet chinois que ce spectacle a donné. Je n'aime point les ballets, et mon aversion pour la danse est même infiniment augmentée depuis que tous les théâtres sont infectés de ballets; mais j'avoue que ce ballet chinois est singulier, et qu'au moins, par sa nouveauté, et le pittoresque dont il est, il a mérité une partie des applaudissemens outrés qu'on lui a donnés.

C'est un nommé Noverre qui a dessiné ce ballet, c'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Il me paroît avoir une imagination étendue et agréable pour son métier; il est neuf et abondant, varié et peintre; ce n'est point par les pas ni les entrées qu'il a plu, c'est par les tableaux diversifiés et nouveaux qu'il a eu cette prodigieuse réussite.

S'il y a quelqu'un qui puisse nous faire sortir de l'enfance où nous sommes encore pour les ballets, ce doit être un homme comme ce Noverre. L'Opéra devroit prendre et bien payer un pareil talent, mais dès qu'il le doit, il n'en fera rien; M. le Prévôt des Marchands s'en gardera bien.

Le Marquis de Chimène et le pesant Abbé Trublet se présentent pour l'Académie. Il faut espérer que ni l'un ni l'autre n'en seront; il y a apparence que Boissy aura cette place vacante par la mort de Destouches.

AOUT, 1754.

Le lundi, 12 août, je fus au Français à la première représentation de *la Créole*, comédie en un acte et en prose du Chevalier de la Morlière. J'ai déjà parlé de la personne de cet auteur, à l'occasion d'une comédie en trois actes qu'il donna, il y a quelques années aux Italiens, intitulée : *le Gouverneur* (*).

Je dis, dès ce temps-là, que cet homme n'avoit nulle sorte de talent pour le théâtre. Il ne sait ce que c'est qu'une scène, il ne sauroit en imaginer; et quand il en a imaginé une mauvaise, il la traite mal, ses personnages sont verbeux, cherchent la phrase et l'esprit, et ne disent jamais rien de ce qu'ils doivent dire.

Le fond de la Créole est pitoyable. Ce sont deux amans qui, après s'être mariés malgré leurs parens, se font comédiens, courent les provinces; le père veut faire enfermer son fils qui passe en Amérique avec son infante. Là ils jouent encore la comédie, et *masqués;* admirez l'imaginative.

Le père est assez fou pour courir après son fils, il passe à la Martinique, il voit jouer ces comédiens masqués; et, dans une scène qui voudroit être pathétique, son fils et sa bru tâchent de l'atten-

(*) V. tome 1.er, p. 473.

drir sur la situation de deux amans qui se sont mariés sans le consentement de leur père. Ce bon papa est touché de la conformité de cette scène avec son état; on croit que les amans vont se jeter à ses genoux et ôter leurs masques; point du tout, la scène est coupée en cet endroit avec un art merveilleux, par des choses inutiles et froides, qui ne font qu'allonger un sujet aussi plat, et dont on prévoyoit le dénouement, qui, nécessairement, devoit être placé dans cette scène-là.

Indépendamment du mauvais de cette pièce, tant pour le fond que pour les détails, elle présente des mœurs si basses et si viles, qu'à peine sont-elles dans la nature; ou si elles y sont, il faut être bien mal-adroit et bien bas pour entreprendre de donner d'aussi vilains tableaux.

Quant au style, je l'ai trouvé bien au-dessous de celui qu'il a employé dans sa comédie du *Gouverneur;* et ni l'un ni l'autre, au reste, ne sont le style de la comédie; il tient au roman beaucoup plus qu'au dialogue dramatique : ce cher homme-là ne s'en doute pas. On peut décider, mais très-affirmativement, sur ces deux ouvrages-là, que leur auteur ne fera, de sa vie, je ne dis pas simplement une comédie, mais une scène.

La Créole ne fut point achevée, on ne voulut pas en écouter le dénouement, que l'on interrompit en claquant des mains ironiquement, jusques à ce que les acteurs se retirâssent. On

peut bien juger par-là qu'elle n'a été donnée que cette seule fois.

Le même jour j'appris, à la comédie, que l'on avoit élu Boissy à la place de Destouches; de crainte de pis, j'en fus bien aise.

Le jeudi, 15, je lus chez M. de Montauban, à M. le Duc d'Orléans, *les Adieux de la parade* et *Joconde*; ils en ont paru contens. Il faut attendre la représentation de ces pièces pour en juger; on ne voit l'effet qu'au théâtre, comme je l'ai déjà dit cent fois.

Crébillon le père a lu, ces jours-ci, son *Triumvirat* aux Comédiens, qui l'ont reçu avec acclamations. Il y aura sans doute de belles choses dans cette tragédie, mais je serois bien trompé si c'en étoit une. Quoi qu'il en puisse être, il a commencé cette pièce à soixante-dix-huit ans : quand il n'y auroit que de beaux détails, ce seroit toujours une chose bien singulière.

Le 30 du courant on a exécuté à Bagnolet, devant Madame la Duchesse d'Orléans et les Dames de sa cour, le prologue des *Deux Gilles*, *Tragiflasque*, et *Isabelle Précepteur*; le tout précédé d'annonces vigoureuses. M. le Duc d'Orléans jouoit dans le prologue et dans la parade, Mademoiselle Gaussin y fut, à son ordinaire, admirable, à ce qu'on m'a dit.

Le Vicomte de Latour-Dupin faisoit le rôle du Tyran, M. Danezan celui de Tragiflasque, et M. de Montauban celui de Boursoufflé. L'on a fort assuré que ce spectacle avoit prodigieusement réussi, je veux dire qu'il a fait rire continûment, et sans aucune intermittence, et la Princesse et toutes ses femmes; elles en auront dit sûrement beaucoup de mal après la représentation, afin de donner au moins quelque porte de derrière à la décence : c'est ce que je crois opiniâtrément, quoique l'on m'ait voulu persuader positivement le contraire.

J'ai fait le malade pour n'être point obligé de suivre les répétitions et d'assister à cette représentation. Ils ont eu besoin de moi, ils m'ont envoyé deux exprès à Viry où j'étois, et je leur ai fourni, de cet endroit, les annonces, quelques couplets, et quelques autres petites ordures qu'ils me demandoient encore.

J'avois double raison de jouer la mauvaise santé, car l'on m'avoit demandé aussi, pour la fête du Comte de Clermont, *Isabelle Précepteur*, qui, effectivement, a été jouée le 25 à Berny; mais avec moins de succès qu'à Bagnolet.

Comme je n'ai nullement la petite vanité de me trouver avec des Princes, et encore moins avec des gens de condition, je regarde ces fêtes-là comme des corvées; mais j'avoue avec la même ingénuité, que lorsqu'on y joue pour la première fois quelque chose que j'ai fait, je serois très-

fâché alors de ne m'y pas trouver. Je confesse tout naturellement que j'ai *la vanité d'auteur*, c'est elle seule qui me fait travailler; je fais d'ailleurs tous mes efforts pour qu'elle soit le moins ridicule qu'il est possible, mais surtout pour qu'elle ne soit point incommode aux autres.

Le 25, jour de Saint-Louis, Boissy fut reçu à l'Académie. Je crois que l'on savoit, dès ce jour-là, la mort du Père Surian, Evêque de Vence, qui laisse encore une place à remplir à l'Académie ; l'Abbé Trublet et d'Alembert se présentent, à ce qu'on dit.

M. le Prince de Beauveau en voudroit jouer aussi. C'est un homme qui arrange de l'esprit le matin pour le débiter le soir; il fait aussi, avec assez d'aisance, des vers avec son teinturier; il voudroit bien protéger, mais on ne se laisse pas faire : on dit qu'avec les femmes il est méchant outre mesure, et il m'a paru, à moi, qu'il ne valoit rien pour les hommes; il est affecté, cherche l'esprit sans cesse, enfin il me *scie*.

SEPTEMBRE, 1754.

Le lundi, 2 septembre, je fus voir, aux Français, la première représentation des *Trois Tuteurs*, comédie en deux actes et en vers de M. Palissot, auteur de la tragédie de *Zarès*, dont il est parlé dans ce Journal (*).

Ce n'est point une comédie, c'est une farce. Tous les caractères sont en charge, et même un grand nombre de plaisanteries; la caricature est même poussée au-delà de ce qu'elle doit l'être dans une véritable farce. A peine passe-t-on cela dans la parade, à laquelle on passe tout, excepté le défaut de chaleur.

C'est, à ce qu'on dit, un sujet imité d'une comédie anglaise: tant pis pour la comédie anglaise, du moins pour celle-là, car ils en ont où il y a des choses excellentes, quoiqu'on assûre qu'ils n'aient pas une véritablement bonne comédie.

Quoi qu'il en soit, le sujet de celle-ci ne vaut pas grand'chose, et ressemble à tout, et l'intrigue est dénuée absolument d'imagination dans ses moyens. Il s'agit, pour épouser une fille d'obtenir le consentement de trois tuteurs qu'elle a, et qui ont tous trois des caractères différens;

(*) V. tome 1.er, p. 322.

l'un est un nouvelliste, le second un antiquaire, et le dernier un voyageur. Chacun de ces tuteurs veut marier sa pupille à un homme qui aura le goût qu'il a; pour escamoter à chacun son consentement par écrit, c'est toujours la même scène répétée; nulle variété, nulle invention.

Le premier acte ne sert qu'à l'exposition absolument, et est par conséquent sans action; cependant l'exposition pouvoit très-bien être faite en quatre-vingt vers tout au plus; et, en ce cas, ne mettant que deux tuteurs au lieu de trois (le troisième, jetant du froid dans deux ou trois endroits de la pièce), on auroit pu réduire cette comédie en un acte, dont le fond auroit toujours été commun; mais il auroit pu être racheté par des détails comiques, si l'auteur, au lieu de faire grimacer à l'excès ses caractères, avoit voulu, ou pu tirer de l'antiquaire et du nouvelliste des traits naturels et plaisans, qui ne sont nullement impossibles à trouver, pour un auteur qui a du génie ou du talent.

Il n'en a rien fait. Ce qui fait donc avoir à cette pièce, qui ne restera pas au théâtre, un succès éphémère, c'est qu'il y a de la folie, et même de la gaîté dans les détails de cette comédie; il y a même des choses galantes et quelques épigrammes. Les vers en sont bien faits et assez saillans, autant que l'on en peut juger en les entendant réciter; peut-être en les lisant changeroit-on d'avis.

* *

Enfin, cela n'ennuye pas. Et quoique cela soit mauvais, assurément je l'aime encore mieux que l'*Ecole des Amis*, *Nanine*, *Amour pour Amour*, et telle autre denrée. J'avoue que ce comique de farce n'est pas dans la nature davantage que le sont, dans leur genre, ces drames larmoyans; mais, au moins, la farce me fait-elle rire, bien ou mal; au lieu que ces pièces à sentiment ne font que me faire bâiller : voilà toute leur impression sur moi. Dieu préserve les autres du même accident.

OCTOBRE, 1754.

J'AI été si fort occupé ce mois-ci et le mois dernier d'un ouvrage, qui me coûte beaucoup de peine, et qui ne réussira pas, que je n'ai point pensé à autre chose, et que j'ai presque totalement abandonné ce Journal.

J'ai voulu mettre *Tanzaï* en tragédie, et j'en suis venu à bout, mais comment? Je n'en suis point content; et quoique je me prépare encore à le limer et à y travailler beaucoup, je désespère d'en pouvoir rien faire dont je sois satisfait. Je commence à voir que ce sujet n'est point théâtral, mais c'est s'en appercevoir quand on est à terre; il est un peu tard de s'appercevoir de sa chûte lorsque l'on est tombé (*).

Le 2 de ce mois je vis la première et l'unique

(*) Cette tragédie badine plaisoit beaucoup à Crébillon le fils; ce juge difficile et caustique m'a toujours assuré que c'étoit la mieux écrite de mes pièces, et que je n'avois jamais fait de meilleurs vers. En supposant qu'il eût raison, c'est la moindre partie d'une pièce de théâtre que le *style*.

Je crains que cette plaisanterie ne manque de chaleur. Elle n'a pas été jouée, la dépense en décorations et en habits en a empêché la représentation. Pour porter un jugement certain sur ce badinage, il faudroit en voir l'effet au théâtre; ce n'est que là que les gens les plus exercés et les plus grands connoisseurs peuvent décider judicieusement d'un ouvrage (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

représentation de *la Folie et l'Amour*, comédie en vers libres de M. Yon. Cette pièce à tiroirs fut trouvée d'un ennui mortel, et à peine la laissa-t-on achever.

La seule chose singulière que l'on y a remarquée, et qui fit rire un peu, étoit une scène de cercle, qui peignoit, qui rendoit assez bien l'ennui que l'on sent à celui de la Reine, de la Dauphine, de toutes les Cours en un mot; celui-ci étoit *le Cercle du ciel*: Jupiter, Junon, Cybèle, etc., composoient ce cercle, qui, je crois, pour l'ennui, en doit bien valoir un terrestre.

M. de la Bruère est mort à Rome dans le commencement de ce mois-ci, je le connoissois anciennement, et, sans être son ami en aucune manière, j'avois conservé toujours cependant avec lui quelques relations. J'avois bien voulu me charger de son Poëme de *Linus*, que Rameau n'a point encore achevé de mettre en musique, suivant les nouvelles corrections de M. de la Bruère.

Je n'ai connu à personne un talent plus marqué pour le madrigal; à cet égard il égaloit peut-être Quinault; mais pour la conduite d'un poëme, les caractères et le théâtral, je n'ai jamais connu personne de plus médiocre, même de plus mauvais. Le petit défunt n'en croyoit rien, et sa présomption étoit égale, là-dessus, comme en bien d'autres choses, à son défaut de talent en cette partie.

Je ne fais aucun doute pourtant, que s'il eût voulu se livrer entièrement à faire des ballets, en un acte seulement, où il n'y eût eu presque point de sujet, mais beaucoup de détails, et tels que le mauvais goût du siècle, qui consiste à réduire tout en fêtes et en divertissemens, le demande, il y eût peut-être réussi supérieurement; mais il a toujours méprisé son talent; il a toujours voulu être tout autre chose que ce qu'il étoit, et moyennant cela il n'a rien été. Il a tenté d'être historien, il a fait une Vie de Charlemagne dont personne ne se souvient plus.

Il a voulu être politique, et dans sa place de Secrétaire du Duc de Nivernois, notre Ambassadeur à Rome, il a étalé dans cette ville son ignorance et sa fatuité, à ce que l'on m'a assuré. Il a eu de la petite vanité jusqu'au dernier soupir; son testament en fait la preuve. Il laisse au Pape cinq mille livres, au Cardinal Valentini une tabatière de prix, à la Princesse Colonne un autre bijou, tandis qu'il a ici deux frères qui n'ont point de fortune.

M. le Duc de Nivernois a été obligé même de faire obtenir à l'un d'eux une pension de mille livres sur le Mercure, dont le défunt avoit le privilége. M. Davoust, qui a rendu sans contredit à la Bruère des services de la dernière importance; et qui à sa mort lui en rendoit encore, n'a pas eu de lui la plus légère marque d'amitié dans le testament de fat dont je viens de parler.

Ses véritables héritiers sont donc ceux qui vien-

nent de partager, après lui, ce privilége du Mercure; Boissy l'a en son nom, mais chargé des pensions suivantes, savoir : à l'Abbé Raynal, deux mille francs, à Marmontel deux mille francs, à un frère de la Bruère mille francs, à Lagarde (jadis Abbé) deux mille francs, à Piron douze cent francs, à Lironcourt deux mille francs; j'en oublie encore un ou deux. Le total de ces pensions, à ce qu'on dit, montant à douze mille et quelques cents livres, ensorte qu'il pourra rester à Boissy, si le débit du livre ne baisse pas entre ses mains, de neuf mille livres et plus même.

M. Davoust m'a assuré que tous frais faits, y compris une pension de deux mille livres à Cahusac, que j'ai omise, le produit net montoit à vingt-un ou vingt-deux mille livres; et M. Davoust le sait bien, puisque depuis deux ou trois ans, c'est lui qui a eu la bonté de conduire cette affaire pour la Bruère.

Le lundi, 7 du courant, a débuté aux Français, dans les rôles de Britannicus et d'Olinde, le sieur Molé, jeune homme de dix-neuf ans, bien fait et d'une figure passable. C'est un enfant sans voix, sans graces et sans usage du théâtre; il n'a point d'entrailles et nulle intelligence du théâtre (*).

(*) Depuis 10 ou 12 ans, Molé est devenu outré et insoutenable dans le haut comique, dans les drames, et sur-tout dans le tragique. Il a pris le parti de grossir sa voix; il ne parle plus avec la sienne, que probablement il n'a pas trouvée suffisante.

Malgré tous ces défauts-là, que je crois incurables, il n'a pas laissé d'être applaudi par l'imbécillité du parterre d'aujourd'hui; et l'on doit attendre de celle des Gentilshommes de la Chambre, qu'ils le recevront. Je l'ai vu, dans le rôle de Séide du *Mahomet* de Voltaire, et dans celui de Charmant, dans l'*Oracle*, et j'aurois peine à dire lequel il jouoit le plus mal des deux; mais je suis sorti bien convaincu qu'il étoit sans talent.

Il joue tout comme un furieux, comme un enragé. Il eût excellé dans les rôles d'amans passionnés, s'il eût voulu ne point outrer. Jamais il n'eût été un comédien véritable, ou comédien universel. Je lui rends justice sur le rôle de Desronais, qu'il a rendu supérieurement dans les premières années; aujourd'hui, ce sont les fureurs d'Oreste ou de Béverley. Il est gâté à n'en pas revenir (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

NOVEMBRE, 1754.

VERS le milieu de ce mois est mort le sieu
Deschamps, comédien médiocre, qui doubloit Ar
mand dans les rôles de valet; c'étoit plutôt un ac
teur nécessaire qu'un acteur agréable. Ils von
faire recevoir, à ce qu'on dit, pour le remplacer
le frère de Drouin, qui joue avec succès les rôle
de valet dans les provinces.

J'ai oublié de marquer que le Drouin, qu
nous avions ici, s'étoit cassé, l'année passée,
Fontainebleau, le tendon d'Achille, et que ce
accident l'empêchoit de remonter sur le théâtre
C'est un bonheur pour le public, car, quoiqu'il fû
grand, bien fait et d'une assez belle figure, c'étoi
bien le plus froid comédien qu'on pût voir.

Le 19 du courant l'on joua, dans la petite ma
son de M le Comte de Clermont, rue de la Ro
quette, sur un petit théâtre assez passable, qu'
y a fait construire, la farce en vaudevilles de
Amans déguisés, petite pièce de ma façon. J'avoi
pensé qu'elle ne pouvoit pas manquer de réussir
et à la représentation je fus tout étonné d'être l
premier à la condamner; elle me parut dégoû
tante.

Il y a une fille grosse dans cette farce, et c'étoi
une femme qui jouoit ce rôle; cela répugne et n
donne que des idées désagréables et vilaines, au

lieu de produire du comique comme je m'en étois flatté. Je vois, à présent, ce qui m'avoit trompé dans mon premier jugement, c'est qu'ayant mis dans plusieurs parades des grossesses, et cela ayant toujours fait beaucoup rire, parce que c'étoit un homme qui jouoit le rôle, je n'ai point prévu que cela feroit un effet tout contraire, lorsque ce seroit une femme qui seroit chargée de faire ce personnage; et, en effet, la vérité du tableau est rebutante, dégoûtante même, c'est le terme.

Les portraits en cire nous effrayent par leur trop grande ressemblance : la peinture ne nous rend que ce que nous devons voir seulement pour l'intérêt de notre plaisir.

A ce vice de fond près, qui seroit peut-être réparé en donnant à jouer le rôle de la fille grosse à un homme, je crois cette farce jolie. Il y a un mouvement de théâtre perpétuel; les couplets n'en sont point mal faits; les caractères en sont assez plaisans et bien soutenus; les scènes en sont assez bien liées, et le dénouement est bien fou et bien gai.

Je ne sais si je me flatte une seconde fois, mais je me persuade qu'elle ne déplairoit pas, étant jouée, comme je l'ai dit, par un homme. Je ne mets, au reste, cette pièce qu'au rang des farces, c'est-à-dire, un cran au-dessus d'une bonne parade; je ne la prise pas plus que cela, et ce n'est l'estimer guère, vû le peu de cas que foncièrement je fais des parades.

Cette farce étoit précédée d'une petite comédie nouvelle de feu M. de la Chaussée, qui, peu de

temps avant de mourir, l'avoit donnée à Son Altesse pour la faire représenter à Berny. Cette comédie (car elle n'est point du tout dans le genre larmoyant) est intitulée : *la Rancune officieuse;* elle est en vers et des mieux faits du défunt.

Le fond du sujet n'est pas neuf. C'est un amant qui veut se faire aimer pour lui-même, et qui, pour cette raison, cache sa condition; c'est le fond de l'opéra d'*Issé;* cela a quelque ressemblance avec l'*Epreuve,* petite comédie de Marivaux, et plusieurs autres pièces dont je ne me souviens pas actuellement. Mais il y a une déclaration d'amour assez nouvelle, quoiqu'un peu forcée; elle est cependant, je crois, théâtralement bonne.

C'est une fille qui, composant des vers et se croyant seule, fait sa déclaration elle-même par ses vers à celui dont elle est aimée. Elle cherche la rime à *même,* et l'amant, qui l'observe sans en être vu, a le temps, pendant qu'elle se promène pour rêver à cette rime, d'écrire *j'aime,* en sorte que par-là l'amant se trouve lui-même se faire sa déclaration en finissant les vers de sa maîtresse, qui ne travailloit que pour la lui faire.

On voit assez qu'il faut se prêter beaucoup à cette situation, mais elle est agréable, et je ne puis pas imaginer que cela puisse manquer son effet. Je répondrois qu'elle doit avoir le plus grand succès, surtout si elle est rendue adroitement au théâtre, comme elle le seroit sûrement par Gaussin et Grandval.

Le 25 ou le 26, M. d'Alembert fut élu par l'Académie française, à la place de M. l'Evêque de Vence, M. Surian. Il eut quatorze voix, l'Abbé de Boismont en eut neuf, et l'Abbé Trublet n'en eut que trois.

L'Abbé de Boismont n'est connu que par un Panégyrique de Saint Louis, qu'on m'a assuré ne valoir pas grand'chose, et que je me flatte de ne lire jamais. Il prêche, d'ailleurs, depuis quelques années, et avec tant d'esprit, que l'on ne l'entend point. C'est, dit-on, de la plus fine métaphysique; il n'y a guères que la Duchesse de Chaulnes et ses complices qui aient la clef de cet Abbé précieux, et qui se vantent de l'entendre couramment; encore le nie-t-on, elles en font semblant. Un tel homme devoit-il se mettre à côté de d'Alembert? Peu s'en est fallu, cependant, qu'il ne l'ait emporté sur lui; et sans Duclos, la cabale de Madame de Chaulnes, qui l'a porté, l'emportoit sur le mérite de d'Alembert.

Quand au pauvre moraliste Trublet, c'est un homme fait pour rester trente ans à la porte de l'Académie, et arracher deux ou trois voix à chaque élection.

une des meilleures tragédies de Corneille ; mais une de celles qui prouvoit le plus son génie créateur, après toutefois *Héraclius* qui, dans un autre genre, est bien au-dessus de Nicomède ; mais ni l'une ni l'autre n'a son modèle, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les anciens ne connoissoient pas les pièces implexes, comme Héraclius, et celles de caractère, comme Nicomède et Sertorius. Depuis Baron l'on n'avoit point osé remettre ces deux pièces au théâtre ; ils tenteront peut-être de donner aussi Sertorius.

Grandval ne s'est point mal tiré du rôle de Nicomède, à quelques petites choses près : il le déclame, et il ne faudroit que le réciter. Baron y jettoit un familier que la dignité, la majesté de sa figure ne permettoient qu'à lui. Dufresne eût bien rendu ce rôle, mais dans un autre goût, et à coup sûr, supérieurement à Grandval ; mais soit timidité, modestie ou paresse, il ne l'a point joué ; je croirois volontiers que c'étoit paresse, qui étoit excusable chez lui, parce qu'il avoit peu de mémoire.

Le 19 du courant, d'Alembert fut reçu à l'Académie française, à la place du père Surian, évêque de Vence, fameux prédicateur, mais dont les sermons ne sont point imprimés (*).

Le compliment de M. d'Alembert est simple et noble ; il seroit à souhaiter que tous les gens de

(*) Collé se trompe. Les sermons de Surian, ont paru dès 1738, 2 vol. *in*-12 ; à la vérité sous le voile de l'anonyme. (*Note des Editeurs*).

lettres soutinssent la dignité de leur état comme d'Alembert ; ils seroient plus respectés qu'ils ne le sont. Son discours fut très-fort applaudi, et l'impression a fait voir qu'il méritoit de l'être.

M. Gresset y répondit, et en louant l'évêque de Vence sur sa résidence, voici la phrase qu'il hazarda contre les évêques.

» Pasteur d'autant plus cher à son troupeau, » que ne le quittant jamais, il en étoit plus connu. » Louange rarement donnée, et bien digne d'être » remarquée ; dans le cours de vingt années de son » épiscopat, M. l'évêque de Vence ne sortit ja- » mais de son diocèse, que quand il fut, par son » devoir, appelé à l'Assemblée du Clergé ; bien » différent de ces pontifes agréables et profanes, » crayonnés autrefois par Despréaux, et qui, re- » gardant leurs devoirs comme un ennui, l'oisi- » veté comme un droit, leur résidence naturelle » comme un exil, venoient promener leur inuti- » lité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la » capitale, ou venoient ramper à la Cour, et y » traîner de l'ambition sans talens, de l'intrigue » sans affaires, et de l'importance sans crédit ».

Comme dans ce siècle vil et d'esclaves, tout paroît fort, l'on a regardé cet endroit du discours de Gresset comme une déclamation peu mesurée contre les Evêques ; et cependant que dit-il ? qu'une chose fort simple, qui est qu'il faut que les évêques résident ; cela ne peut point s'appeler une déclamation : il n'y a là rien d'outré ni d'exagéré ; d'ailleurs il parle du temps de Despréaux, pour-

quoi nos Seigneurs veulent-ils prendre ce paquet là pour eux ?

Le 20, je lus à M. le Duc d'Orléans, un petit prologue en prose, intitulé : *la Lecture*, duquel on a paru content ; nous verrons à la représentation. C'est là où je m'attends pour me juger. Notre théâtre du Roule n'ouvrira guère, je crois, avant la fin de janvier.

Ces jours-ci, l'opéra de *Thésée* a repris, et il y a beaucoup de monde ; ce n'est pas, cependant, qu'il ne soit fort mal joué. Il n'y a que Chassé qui soit bien dans son rôle. Fel et Jacquet ont été successivement indignes dans celui d'Églé. Mademoiselle Chevalier est moins mal dans celui de Médée. Jéliotte chante divinement, et joue froidement.

Mademoiselle Davaux m'a étonné dans son rôle de Prêtresse ; cette fille acquiert tous les jours ; mais elle a beaucoup encore à acquérir. Chassé lui montre, et elle n'est plus reconnoissable depuis qu'elle est entre ses mains. Je la vis encore ces jours derniers, dans le rôle de la Vestale, dans *les Elémens* ; elle s'en tira à merveille. Elle donne de l'espérance.

Le lundi 23 du courant, je fus à la première représentation du *Triumvirat*, et fus obligé d'en sortir au troisième acte. Crébillon m'avoit fait avoir un billet de parterre, mais on y avoit laissé entrer tant de monde, que j'y étouffois. J'y ai donc retourné jeudi, pour en voir la seconde représen-

tation; je vais dire ce que j'en pense, et mon avis est à-peu-près l'avis général.

C'est une tragédie sans action et sans situations, il n'y a que le dénouement qui y soit. Tous les caractères sont manqués, excepté celui de Cicéron; et surtout celui de Tulie sa fille. Le premier ne rend que trop bien Cicéron, comme il est peint dans l'histoire; mais plus il approche de la vérité, moins il est propre au théâtre. A l'égard de celui de Tulie, qui est de l'imagination du poète totalement, c'est sans difficulté ce qu'il y a de plus passable dans la pièce, à quelques contradictions près, et à l'action qui y manque. En général c'est là le grand vice de la pièce, qui ne consiste qu'en de perpétuels dialogues, qui ne sont nullement liés ensemble, et qui se passent entre des personnages qui ne devroient pas se rencontrer, et qu'on est étonné de trouver ensemble.

Lépide ne paroît au premier acte que pour dire qu'il part pour l'Espagne, et est un personnage inutile. En revanche on est fort surpris de ne point voir Antoine qui fut le principal acteur du Triumvirat, et qui fit mourir Cicéron; et l'étonnement augmente bien davantage, lorsqu'en avançant dans la pièce, on voit que c'est plutôt la mort de Cicéron que le Triumvirat, qui est traitée dans cette tragédie.

Antoine y étoit nécessaire, indispensable; Fulvie, sa femme, auroit pu même y entrer, et s'il eût pris son sujet de ce côté, il se seroit épargné les amours de Sextus, fils de Pompée, amant de

Tulie et rival d'Octave, amours qui sont toujours déplacés dans un sujet aussi tragique.

Quelle absurdité d'ailleurs, de faire passer Sextus pour un Gaulois, au milieu de Rome où il doit être généralement connu de tout le monde, surtout, quand ce travestissement ne produit aucune situation et n'amène aucun événement? Le caractère de ce Sextus est assez noble, mais n'a pourtant rien de bien au-dessus des héros ordinaires de tragédie. Il paroît excellent seulement, quand on le compare à celui d'Octave, qui est d'une platitude, d'une inconséquence et d'une bêtise sans exemple.

Il y a aussi un Philippe, l'ancien affranchi de Pompée, qui arrive au troisième acte, tout courant, pour servir son fils, et qui est une bien froide invention pour la marche de la pièce. Il a été obligé de s'en servir, parce qu'en se passant d'Antoine il ne savoit plus où trouver de matière, et qu'il n'eût pas eu de quoi faire trois actes. En général on voit à chaque instant la sécheresse de son sujet, et on a eu raison de dire que c'étoit par tout la répétition de la même scène.

Cette pièce a été reçue avec la plus grande complaisance que le public puisse avoir pour une pièce ennuyeuse et mauvaise; l'on applaudit à quelques détails dans les trois premiers actes; l'on ne dit rien dans les autres, et l'on ne hua point; il n'y eut pas même de ces murmures sourds, de ces bourdonnemens qui désignent l'improbation.

A la seconde représentation, où je fus jeudi,

elle fut applaudie, màis beaucoup; je vois qu'elle sera abandonnée et claquée. C'est au reste le mauvais d'un homme de génie; c'est le débris d'un beau bâtiment; tout y est pêle-mêle, tout est dérangé; on y voit deux cents beaux vers, au moins, trois cents qui voudroient l'être, et qui le seroient effectivement si on les retouchoit; enfin c'est bien le cas de dire, *dispersi membra poëtæ.* Quoique ce soit une des plus foibles productions de ce grand maître, il est pourtant encore étonnant qu'il ait fait cette tragédie à soixante treize ans, et qu'elle ait été jouée lorsqu'il touche à quatre vingts ans, bien sain de corps et d'esprit. Elle a eu dix représentations.

Je dinai le 27, chez Helvétius, avec M. de Fontenelle qui, au 14 février, va entrer dans sa centième année; il a toute sa tête encore, mais il n'entend ni ne voit guères, et parle difficilement; il mangea plus que moi.

JANVIER ET FÉVRIER, 1755.

Eh ! lon, lan, la, ce journal s'en va. C'est une même chanson que je chante depuis trois ans, et que j'ai l'air encore de chanter quelques années ; du moins, tant que le Duc d'Orléans prendra plaisir à son théâtre ; je suis mon goût en travaillant dans ce genre, et ce travail me plaît ; mais il ne me laisse guères de temps pour le reste. Je m'y livre tout entier, et je ne pense qu'à cela ; comme j'y trouve mon plaisir, je m'y abandonne et je néglige le reste ; je veux, cependant, conserver le fil de cet ouvrage-ci, tel mince que ce fil puisse être.

L'Académie royale de Musique a donné *Daphnis et Alcimadure*, pastorale languedocienne ; les paroles et la musique sont de Mondonville ; quant au poëme, il a bien l'air effectivement d'être fait par un musicien, car il est exécrable ; il n'est pourtant pas tellement de Mondonville, que tous les détails n'en soient pris de Gondouli, et autres chansonniers languedociens ; à l'égard du fond, il ne ressemble à rien, on est forcé de l'avouer, et c'est bien la plus platte invention que l'on ait vu représenter depuis les *Mystères*.

Tel qu'il est, cet Opéra a pourtant eu quelques succès, non pas pour moi, car, excepté le duo et le chœur d'*Eselai*, tout le reste m'a paru aussi ennuyeux que les vêpres des morts. Notre langue, d'ailleurs, qui est continuellement estropiée dans

ce patois, est quelque chose d'insoutenable pour moi. Il n'en est pas de même d'une autre langue qui n'a point cette analogie étroite avec la nôtre.

Enfin, le dirai-je à nos ambrés et à nos très-jolies femmes? Jéliotte m'a souverainement déplu dans cet Opéra; je ne l'ai jamais vu si affecté, si afféte et si sybarite. A mon avis, il a chanté comme la femme de la Cour la plus perdue d'airs; bref, ce chant maniéré et efféminé n'est point fait pour des hommes qui, par hazard, le sont encore ici. Cette drogue a été donnée au commencement de janvier, à ce que je crois.

Le 7 février, on fit l'ouverture du théâtre de M. le Duc d'Orléans, au faubourg du Roule. Cette nouvelle salle, qui a été construite et peinte sous les ordres et sur les dessins de M. Pierre, premier peintre de ce prince, est une espèce de ruine d'un amphithéâtre des Romains. Les connoisseurs l'ont trouvée trop noble, et taillée trop dans le grand, pour les pièces que l'on y doit représenter; mais Pierre répond à ce reproche, qu'il a fait cette salle *pour le maître*, et non pour les comédies qu'on doit y jouer.

Je ne vois point, au reste, ce que la noblesse de la salle peut gâter aux farces mêmes que l'on y donnera; mais il faut trouver à redire à tout; voilà l'esprit de ce siècle, et de tous les siècles. Quoi qu'il en soit, on donna ce jour-là, pour la première représentation, *les Adieux de la Parade*, prologue en vers libres, suivi de *Nicaise*; ensuite

un compliment de *Léandre*, des annonces, et le spectacle fut terminé par l'*Amant poussif*, parade.

Le prologue fut joué froidement, excepté de la part de Gaussin; il est pourtant moins froid de sa nature, que quelque prologue que ce soit; quoique je convienne que ces sortes d'ouvrages n'ont et ne peuvent avoir une certaine chaleur.

Nicaise fut trouvé encore meilleur que la première fois, parce qu'il fut joué plus vivement.

Le compliment de rentrée, fait par M. Danezan, fut applaudi avec fureur; aussi, fut-il récité dans la dernière perfection; d'ailleurs, j'avoue que c'est un beau morceau.

La parade fut jouée vivement, et réussit plus que je ne l'aurois cru. Les annonces furent trouvées mauvaises par tout le monde, en m'y comprenant. J'avois mis quatre Gilles en béquilles, et j'avois imaginé que le coup-d'œil en seroit plaisant. Point du tout, les quatre béquillards avoient l'air de quatre pauvres estropiés; leur physionomie, d'ailleurs, devenoit rouge et hideuse, par les efforts qu'ils étoient obligés de faire pour se soutenir sur leurs béquilles; ajoutons encore à cela que les couplets de ces annonces furent chantés détestablement.

Le carnaval, qui finissoit au 11, donnoit quelques jours de relâche à la Troupe; mais une petite attaque de goutte, qu'a eue M. le Duc d'Orléans, prolonge ces vacances; et je ne sais si les représentations qui doivent suivre celle-ci, ne seront pas remises après Pâques.

Le même jour, 7 février, débuta, à la Comédie française, dans les rôles de soubrettes, la demoiselle Noverre, femme du maître de ballets de ce nom; j'entends le maître de ballets de l'Opéra-Comique. Je ne l'ai pas pu voir encore; j'ai entendu dire qu'elle avoit du talent, non pas au degré de Mademoiselle Dangeville, mais qu'elle étoit remplie d'intelligence, et qu'elle avoit de la chaleur; elle n'est ni jolie ni assez grande pour le théâtre. Saurin, qui l'a vue, me dit qu'elle est cent piques au-dessus des Gauthiers et des Beauménards. Il me paroît qu'elle prendra assez.

Le 10, M. le Président de Montesquieu, un des grands génies et des beaux-esprits de l'Europe, mourut à Paris, d'une fièvre maligne.

Il s'est confessé au Père Routh, Jésuite. Ce Moine et le Père Castel, autre compagnon de Jésus, ont voulu lui tirer, dans ses derniers instans, le manuscrit d'une nouvelle édition des Lettres Persannes, qu'il étoit prêt à donner; mais le défunt n'y a voulu entendre. Il dit même, quelques jours avant de mourir, à Madame Dupré de Saint-Maur, à laquelle il a remis ce même manuscrit: *Les bons Pères vouloient me l'attraper, pour le défigurer le plus saintement qu'ils auroient pu; mais je n'ai point cédé.*

On va mettre quelqu'un à sa place à l'Académie française; mais on ne le remplacera pas. L'Abbé de Boismont, l'Abbé Trublet et M. de Malhe-serbes, dit-on, se présentent.

Dans les premiers jours de ce mois, M. Helvétius donna un très-beau bal qui fut ouvert par M. de Fontenelle, qui, quelques jours après, entroit dans sa centième année, avec Mademoiselle Helvétius cadette qui n'a qu'un an et demi. Fontenelle fit encore la révérence, embrassa la petite fille; prit ensuite la fille de Madame d'Epinai, âgée de sept ans, fit une deuxième révérence avec elle et l'embrassa encore. Voilà, comme on voit, de la besogne pour un galant de quatre-vingt-dix-neuf ans accomplis, deux révérences, deux complimens et deux baisers; toute plaisanterie à part, c'est chose bien extraordinaire, cet homme a encore toute sa tête.

Thiriot, avec lequel je dînois ces jours-ci, nous disoit: *Vous savez tous, Messieurs, que la célèbre Ninon ne put être déterminée, par Madame de Maintenon, à aller demeurer à Versailles; mais vous ignorez peut-être que dans le temps que l'on lui en fit la proposition, M. de Fontenelle lui demanda si le fait étoit vrai. — Oui, répondit-elle; rien n'est plus vrai. — Eh! bien, poursuivit Fontenelle, qui vous a empêché d'accepter? Comment, répartit-elle, moi qui, lorsque j'étois jeune et belle, n'ai jamais voulu vendre mon corps, vous croyez qu'à quatre-vingts ans j'irai leur vendre mon ame?*

MARS, 1755.

Le premier mars, je fus à la comédie française voir la première représentation de *Philoctète*, tragédie de M. de Châteaubrun, auteur des *Troyennes*; la pièce a eu un succès marqué. Je n'aurois jamais cru ce galant homme capable d'arranger si bien un sujet; je dis de peindre aussi vigoureusement qu'il l'a fait, le caractère d'Ulysse. Quand je dis peindre, j'ai tort; car c'est justement le coloris de la versification et de l'expression qui lui manquent; j'entends donc seulement la façon mâle dont il a rendu le caractère dUlysse par le fond des choses et nullement par les détails.

Philoctète est aussi assez bien représenté, mais pourtant d'une manière bien inférieure à celle dont il nous a fait voir Ulysse. Rien n'est peut-être plus difficile à mettre au théâtre que ce héros fabuleux; je le comparerois volontiers à Cicéron qui n'est pas plus que lui, à ce qu'il sembloit, un héros théâtral.

Le premier acte de cette pièce est beau, clair, et l'exposition se fait à peu-près en action comme dans Sophocle. Quelques zélés, quelques idolâtres de l'antiquité ont trouvé mauvais qu'il ait introduit une femme dans cette pièce; mais outre que ce sujet étoit trop simple, sans cet épisode, et que les cinq actes de Sophocle n'en donneroient pas deux de notre monnoie, c'est qu'il

m'a paru que cela ajoutoit beaucoup à l'intérêt, bien loin d'y nuire, d'autant plus que l'amour est dans Sophie, fille de Philoctète, et dans Pyrrhus, toujours subordonné à leurs devoirs et à leurs intérêts : j'oserai dire qu'il y a de la pédanterie à penser autrement.

L'on a beau relever le mérite des Grecs et leur admirable simplicité, l'on doit, j'imagine, sentir aussi que nous ne sommes pas à Athènes, mais à Paris, et que s'il faut imiter dans le fond le bon goût des anciens, il faut pourtant se conformer nécessairement, et en beaucoup de choses à celui des modernes et des spectateurs, pour qui la pièce est faite. M. de Châteaubrun consentira, volontiers, que sa pièce soit sifflée en Grèce, pourvu qu'elle emporte les suffrages de toute la France.

La critique la plus judicieuse qu'on seroit en droit de faire sur cet amour, c'est qu'il vient comme un coup de foudre; Pyrrhus et Sophie s'adorent dans le moment qu'ils se voyent. Le premier coup-d'œil les embrâse, ils sont pris dans l'instant, et dans quel instant? lorsque Sophie a à penser à des malheurs affreux, et Pyrrhus à l'intérêt le plus grand chez les Grecs, celui de la patrie. C'est donc à mon gré un défaut, et un très-grand défaut que celui-là, et qu'il n'étoit pas difficile de corriger, en supposant que Pyrrhus et la Princesse se fussent rencontrés et se fussent aimés dans leur très-grande jeunesse. Cela donnoit même à l'auteur une scène de reconnoissance, ressort qui ne manque jamais son effet au théâtre.

Le second acte, à quelques longueurs près, est bien, mais pouvoit être mieux si Philoctète eût, par gradation, loué Pyrrhus, l'eût admiré et eût fini par lui tenir des propos attendrissans; il auroit augmenté les remords de ce jeune héros, et la scène fût par-là devenue infiniment plus intéressante. Dans cette même scène, j'ai cru aussi appercevoir quelques contradictions dans les discours de Philoctète à Pyrrhus.

Le troisième et surtout le cinquième sont, sans contredit, les plus intéressans. Ulysse est sublime dans ce dernier, c'est un héros véritable, et en même-temps un grand homme, un homme d'état.

Le quatrième acte, quoiqu'il ait été goûté de bien des gens, me paroît postiche. Cette tragédie seroit bien plus vive, et sa chaleur mille fois plus grande, si elle étoit en quatre actes. Quand on passeroit à l'auteur la situation dePhiloctète, qui fait jurer à sa fille de le tuer si les Grecs tentoient de le surprendre pendant son sommeil, ce qui cause plus d'horreur et de dégoût que cela n'inspire de terreur et de pitié : quand, dis-je, on passeroit à M. de Châteaubrun cette situation, on auroit encore à lui reprocher de ne l'avoir pas apparemment bien traitée, puisqu'elle ne fait presque point d'effet ni en bien ni en mal, et que l'acte est assez languissant jusqu'au moment que Pyrrhus se trouve entre Ulysse et sa maîtresse, combattu par la vertu et le desir de la gloire, et par l'amour et la pitié pour les malheureux.

Le caractère de Pyrrhus est

pétueux, sincère, vertueux, ne respirant que la gloire et y sacrifiant l'amour, comme il en donne la preuve, et bien noblement, au cinquième acte. Celui de Philoctète, à quelques *rabachages* près, est aussi bien beau ; je ne hais point celui de Sophie qui s'élève en quelques endroits, et qui n'est pas aussi *fadasse* que nos Princesses ordinaires; enfin, je le répète, celui d'Ulysse est une des belles choses et des plus difficiles qu'on ait mises depuis long-temps au théâtre.

Quant au style, il est misérable, et ce ne sont pas seulement de mauvais vers, mais de la méchante prose où la langue est continuellement blessée, et où le mot impropre paroît être toujours mis de préférence.

Il faut finir par rendre justice aux acteurs qui ont joué cette pièce on ne peut guère plus mal; Granval jouoit le rôle de Philoctète; Gaussin, celui de Sophie; Le Kain, Pyrrhus; Lanoue, Ulysse. Quels tragiques, mânes des anciens siffleurs! Cette tragédie n'a pu avoir, avant pâques, que sept représentations. A la reprise elle en a eu cinq.

On parle de M. Châteaubrun pour la place de l'Académie. Madame la Duchesse de Chaulnes, comme je crois l'avoir déjà dit, sollicitoit pour l'Abbé de Boismont avec la dernière indécence; elle n'a pas cessé, quand elle a su que M. Châteaubrun se présentoit et étoit protégé par M. le Duc d'Orléans; au contraire, elle a voulu engager ce Prince à se désister. On s'est moqué d'elle au Palais royal;

on a fait plus, quelqu'un qui ne l'aime pas (et il y en a beaucoup de ce nombre) vient de l'affubler d'une épigramme sanglante. Elle est trop mal faite et trop emportant la pièce pour n'être pas d'une homme de qualité, la voici :

Déjà, Livie, en votre temple,
A mis, jadis, un guerrier sans talens ;
Aujourd'hui même encor, Julie, à son exemple,
Pousse un petit collet qu'elle a mis sur les dents.
Prenez garde qu'enfin quelqu'autre Messaline,
Ne consultant que ses intérêts,
Pour confrère ne vous destine
Un âne de Mirebalais.

On entend par Livie la Duchesse de la Valière, qui a fait entrer à l'Académie M. de B.... son amant, duquel j'ai parlé à l'article de sa réception (*). Julie est Madame de Chaulnes, et le petit collet, l'Abbé de Boismont, que l'on dit être son *souteneur*, car elle n'eut jamais d'amans. C'est la sœur de défunt Bonnier, et à ce qu'on prétend généralement, la plus méchante créature et la plus noire qu'on puisse trouver. On a plaint la Duchesse de la Valière, qui, quoique fort galante, est très-bonne et très-aimable femme.

Les 11 et 16, M. le Comte de Clermont a fait reprendre, sur son théâtre de la Roquette, *le Rossignol*, qui m'a paru réussir encore. Le rôle de Saint Albon, joué par le Chevalier de Bon, ne fut point mal rendu, pour quelqu'un qui n'a pas

(*) V. tome 1.er, p. 306 et 330.

de voix ; mais M. le Chevalier de Montaset lui est mille fois supérieur, à tous égards, et surtout par l'intelligence réfléchie, et par l'organe. M. le Chevalier de la Tour, qui jouoit le rôle de Varambon, l'a rendu un peu tristement.

Samedi, 22, veille des Rameaux, M. de Châteaubrun fut élu, tout d'une voix, à la place de M. de Montesquieu.

Le jeudi saint, je dînai chez M. le Comte de Clermont, auquel je lus ma tragédie de *l'Ecumoire*, dont il parut excessivement content. Il me tourna, d'une façon très-détournée, pour l'avoir à son théâtre ; mais j'éludai et ne répondis rien aux choses qui pouvoient avoir trait à cela.

Si M. le Duc d'Orléans, que je soupçonne être un peu refroidi sur le plaisir de jouer la comédie, se déclare à ce sujet, et cesse de prendre goût à ces amusemens, je ne demanderai pas mieux, alors, de donner au Comte de Clermont toutes les pièces que j'ai composées pour le premier. Je ne les ai faites que pour avoir le plaisir de les voir représenter, et j'avoue que c'en est un très-grand pour moi. Mais indépendamment des procédés honnêtes que je dois avoir pour M. le Duc d'Orléans, pour qui j'ai fagoté toutes ces misères, et et auquel elles appartiennent, pour ainsi dire, par le bien qu'il m'a fait en me donnant un intérêt dans ses fermes, je préférerai toujours le théâtre, ou plutôt le cercle de M. le Duc d'Orléans, à la cour de M. le comte de Clermont ; il y a à cette dernière

des dessous de cartes, des tracasseries, qui ne viennent pas du Prince, car ce seroit le meilleur homme du monde......

Le vendredi saint, la petite vérole prit au fils aîné de M. de Meulan; elle étoit d'une qualité très-maligne, il s'en est tiré et j'en suis dans la plus grande joie. J'ai vu naître ces enfans, je les aime, ils sont intéressans; et si le monde ne les gâte pas, ils donnent l'espérance d'être de bons sujets.

J'ai achevé, le 30, une comédie en deux actes et en prose, intitulée: *le Chapeau magique*. C'est une pièce faite uniquement pour les enfans, et pour la société de M. de Meulan. J'en ai tiré l'idée d'un opéra comique, intitulé: *la Queue de Vérité*, dans lequel j'ai suivi une toute autre route. Bien loin qu'il y ait la moindre indécence dans cette pièce, il y a beaucoup de morale, et même de morale commune; ce qui la met plus à la portée des enfans. Au reste, nous nous jouons tous dans cette pièce; elle est absolument faite pour notre société seule; qui plus est, j'ai laissé à chacun des vides, pour les remplir lui-même des plaisanteries qu'il voudra bien que l'on dise sur lui. Il y a d'ailleurs des louanges indirectes pour M. et Madame de Meulan, qui sont assez adroites. Quand au fond de l'ouvrage, excepté deux scènes, je ne l'estime pas. Il n'y a que l'à-propos qui puisse le faire réussir, au cas qu'il réussisse.

AVRIL, 1755.

Je vais, dans quelques jours, me mettre à travailler au plan d'une comédie en prose, dont j'ai eu l'idée à la fin de 1748. Des difficultés, qui m'àvoient paru insurmontables, me l'avoient fait abandonner; j'y ai trouvé un dénouement, et je veux essayer si cela peut s'arranger.

Si je puis venir à bout de faire cette comédie, je la destine à être jouée, d'abord, sur le théâtre du Comte de Clermont, sauf à la donner après, si elle y réussit, sur celui du Duc d'Orléans. Quoique je n'attende rien du premier, je veux tâcher pourtant de ne pas le mécontenter, et faire ensorte qu'il n'imagine pas que je l'ai absolument abandonné pour le Duc d'Orléans.

Pendant que je travaillois au plan de cette comédie, vers le 15 de ce mois-ci, il m'a passé par la tête de faire la parodie suivante; elle est soignée, et je ne la crois pas une des moins bonnes chansons que j'aye faites.

Parodie de l'air de la marche du Régiment de la Calotte.

MA MAROTTE.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Je la préfère à
Nos Sœurs de l'Opéra,
C'est une infante
Moins triomphante
Que ces belles Demoiselles-là.

C'est qu'elle est jolie,
C'est qu'elle est polie,
C'est qu'elle est d'une folie...
Elle se rit toujours de quelqu'un;
De l'esprit sans suite;
Sa conduite
N'a pas le sens commun.

J'ai la marote
D'aimer Marote.
Quoique trop ouverts,
Je préfère ses airs
Aux graves mines
De nos robines,
Dont l'orgueil est le moindre travers.

Cet hiver, par accident,
La veuve d'un Président
M'avoit pris en attendant;
Et ce printemps,
J'eus quelque temps,
La femme d'un Intendant,
Mais à mon corps défendant.
Combien je souffris!
Si c'est, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des Présidentes,
C'est encore pis
D'avoir des Intendantes.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Adroite en amour,
Elle y sait plus d'un tour;
C'est une aisance,
Une indécence;
L'on croit voir une femme de cour.

De ces femmes-là
J'en ai jusques-là;

Ces fortunes-là
Ne sont pas de grandes trouvailles;
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra,
D'autant, qu'à Versailles,
C'est à qui s'en défera.

Mais ici, déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte;
Déjà, l'on complotte
De me l'accrocher;
On veut chercher
A s'aboucher,
On offre cher
En viager;
Je l'ai fait déloger.

L'un des meilleurs
Enchérisseurs,
(O temps! ô mœurs!)
C'est.... Il faut que je nomme
L'homme:
C'est un riche Abbé titré,
Mitré,
Taré;
Son nom?
C'est.... Non,
Ne disons pas tout haut son nom.

Mais si je ne le nomme pas,
Autre embarras;
Le Clergé, qui va s'assembler,
Me fait trembler;
Tous nos Prélats,
Gens délicats,
Qui jeûneront,
D'abord, prendront
Ce qu'ils pourront;

Puis, chercheront,
Déterreront
Marotte, et me l'enlèveront.

Marotte est faite exprès pour eux;
Elle a des yeux....
Tendres et bleux,
Bien scandaleux;
Quand elle lorgne, il est douteux
Si Marotte ne fait pas mieux.

Sur nos Pontifes indécens,
Ces charmes-là sont bien puissans;
Et d'ailleurs, Marotte a des sens
Récompensans
Les insolens,
Qui montrent des talens.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Tant que je pourrai,
Je la conserverai;
Mais s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en.... Ma foi, je m'en passerai.

Le 24 de ce mois M. de Montauban me fit dire que nous avions un dîner, le 26, à la petite maison de M. le Duc d'Orléans, pour décider un spectacle qui devoit être donné le 9 mai.

Des affaires survenues au Prince ont dérangé ce projet, mais, du moins, ai-je vu par-là qu'il n'a pas encore renoncé au théâtre; et j'espère que ma ferme sera renouvelée avant que son goût soit passé. Vraisemblablement nous aurons, cet été, quelque représentation rompue.

Dans les derniers jours de ce mois, M. Fagan

est mort d'hydropisie ; un mois avant sa mort il étoit devenu imbécille. Ce garçon, qui avoit un talent supérieur pour la comédie, s'étoit laissé abrutir par le vin, la crapule, la mauvaise compagnie et la misère. Il y a plus de quinze ans, qu'à tous ces égards, il étoit incurable ; il perdit tout quand M. de Segonzac, son cousin germain, mourut : c'étoit le seul homme qui eût quelque crédit sur son esprit.

La plus déplorable conduite l'avoit mené insensiblement à la plus extrême misère, et comme il n'avoit aucun courage, il étoit devenu d'une bassesse qui le faisoit demander l'aumône. Le Chevalier d'Orléans, le défunt Grand-Prieur, lui donnoit des habits ; et ce malheureux n'avoit pas la vergogne de ne le pas publier ; tout sentiment étoit éteint chez lui. Je lui ai vu recevoir quatre louis de Mademoiselle Quinault ; recevoir d'une comédienne, c'est le comble de l'ignominie ; Mademoiselle Quinault à beau être estimable, à beaucoup d'égards, on trouvera, comme moi, que c'est un opprobre que d'accepter l'aumône. M. de Segonzac lui donnoit des secours pécuniaires, et l'empêchoit de faire des sottises littéraires.

Personne n'entendoit mieux le théâtre que Fagan, et s'il eût été à portée de voir le monde, il auroit été bien loin dans son art. Ce n'est que dans le monde, et dans toutes sortes de différentes sociétés qu'un auteur comique peut trouver les originaux, dont il nous donne ensuite les tableaux

sur la scène ; ce n'est que d'après les hommes qu'il peint les hommes, et pour les peindre il faut les observer et en voir beaucoup, et dans différentes classes.

Fagan vivoit casanier ; son bureau, le cabaret, et quatre ou cinq hommes crapuleux et sans esprit étoient tout ce qu'il voyoit. Je n'ai point connu d'homme né avec un caractère plus malheureux ; il étoit d'une inquiétude qui alloit jusqu'à la folie ; il croyoit que tout le monde l'envioit ou le haïssoit ; il ne parloit que de ses ennemis et de la cabale, et s'imaginoit déplaire à toutes les sociétés où il alloit. Il s'étoit mis dans la tête, par exemple, qu'il avoit les yeux insolens, et il cessa d'aller chez Madame de Villette, parce qu'il étoit persuadé, disoit-il, qu'elle s'en étoit aperçue ; il avoit beaucoup d'autres lubies pareilles à celles-là.

Il a fait une comédie de l'*Inquiet.* Il s'y étoit peint lui-même, et tous les traits d'inquiétude ne parurent point être dans la nature, quoiqu'il les eût puisés dans son propre caractère, et qu'il eût choisi les moins forts et les plus vraisemblables ; mais c'est qu'il étoit plutôt fou réellement, qu'inquiet.

A examiner ses pièces théâtralement, elles ont presque toutes quelque mérite ; personne n'a mieux entendu à filer une scène que lui. Dans son *Etourderie* (pièce que j'aime mieux que sa *Pupile*), il y a deux chefs-d'œuvre en ce genre ; son comique ne roule jamais que sur la situa-

tion, jamais d'esprit déplacé; s'il y a même un reproche à lui faire, c'est de n'avoir, que très-rarement, des saillies et des épigrammes quand elles lui auroient été permises; son style est un peu trop nud : la simplicité n'empêche pas les traits vifs, et les bons mots lorsqu'ils sont naturels et à leur place.

J'oserois dire que Fagan avoit autant de talent pour la comédie que Destouches, mais il étoit ignorant, et n'avoit point vu le monde. Partagé, d'ailleurs, par un travail de bureau et harcelé par la misère, il n'a pu montrer tout ce qu'il auroit été; mais l'on voit, par ses ouvrages, ce qu'il auroit pu être s'il avoit pu s'y donner tout entier. Il a fait quelques opéras comiques fort jolis; *la Servante justifiée, la Fausse ridicule,* sont de lui; je crois pourtant que les couplets sont de Panard : Fagan n'en faisoit pas bien.

Le lundi, 28, débuta à la Comédie française, dans le rôle d'Andronic, le sieur Clavareau; je l'ai vu dans celui de Gustave. C'est, à mon gré, un mauvais comédien, et qui le sera toujours, parce qu'il est froid. Sa voix est grêle et désagréable, sa figure ignoble, ses gestes maussades et son intelligence très-médiocre; mais son plus grand défaut, comme je l'ai déjà dit, est de n'avoir point d'entrailles... Il est applaudi, j'ignore pour quelle raison, si ce n'est celle de la dépravation du goût du public.

Les Comédiens français ont trouvé le moyen de

se ruiner, eux et ceux qui leurs succéderont; et l'on n'a découvert, que cette année, la route qu'ils prenoient pour celà.

Les plus jeunes et les derniers entrés dans la troupe, se sont plaints aux Gentils-hommes de la Chambre que depuis onze à douze ans leur Compagnie empruntoit solidairement une somme qu'elle se repartissoit entr'elle, et dont l'intérêt se paie, ensorte que depuis 1743 jusqu'au jour de pâques dernier, la troupe doit 433,000 liv. de compte fait, de laquelle somme elle paie les intérêts; ces dettes, qui regardent les Comédiens collectivement pris, ne sauroient retomber que sur les derniers qui seroient restés dans la troupe, chacun de ces histrions, en quittant, retirant le fond qu'il y a, que celui qui entre lui rembourse.

MM. les Gentils-hommes de la Chambre font travailler à un arrangement sur tout cela, qui puisse ne pas écraser les Comédiens qui resteront.

MAI, 1755.

Le lundi, 5, M. de Châteaubrun fut reçu à l'Académie française; l'Abbé d'Olivet lui a répondu. Leurs discours ne sont pas encore imprimés, mais, comme ce sont des discours académiques, on peut, sans les avoir vus, prononcer qu'ils ne valent rien, et il y a mille à parier contre un que l'on aura rencontré juste.

Le jeudi, 15 mai, je fus à la première représentation du *Jaloux*, comédie en cinq actes et en vers de M. Bret.

Il a tiré le principal trait de son caractère du roman de *Zaïde*; et c'est, à mon avis, ce qui a fait tomber sa pièce, avec quelques autres défauts qui y ont aussi contribué. L'on ne peut guère se prêter, et surtout dans ce temps-ci où la galanterie et la débauche même ont pris la place de l'amour, on ne peut pas, dis-je, se prêter à la manie d'un jaloux, qui l'est d'un rival mort, surtout quand cette jalousie singulière fait presque le fond de la pièce, au lieu d'occuper tout au plus une scène.

Le rôle du père et celui de la tante sont des caractères grimaçans, et qui ont été joués en charge, qui n'amènent aucun incident, et qui ne paroissent que pour faire les remplissages des scènes.

Le Jaloux, à la fin du quatrième acte, le devient de son ami, qu'il n'a point assez de raisons

pour soupçonner; et, sur un simple récit de valet qu'il n'approfondit pas, il lui fait mettre l'épée à la main; voilà presque le seul trait de jalousie, avec celui de l'amant trépassé, qui constitue le caractère. On sent par-là le vide de l'action, qui est la mort d'une comédie, et surtout d'une comédie en cinq actes.

L'épisode de la sœur du Jaloux et de son amant, est peut-être ce qu'il y a de mieux imaginé dans cette comédie; c'est une fille simple, ingénue, aimant de bonne foi, et à laquelle son frère, qui est le jaloux, donne, pour ainsi dire, une jalousie factice; il lui persuade qu'il faut donner de l'inquiétude à son amant, lui faire craindre des rivaux, pour s'assurer qu'elle en est aimée, et lui fait croire que si elle n'est pas la première passion de son amant, que s'il en a aimé quelqu'autre auparavant, elle ne peut pas se flatter d'être bien aimée.

La petite fille se conduit en conséquence de ces principes de prétendue délicatesse, et tourmente plaisamment, sur tout cela, l'homme qui est amoureux d'elle; ces scènes ont fort réussi, et ont été très-applaudies; on pourroit dire même qu'on n'a applaudi qu'à cet épisode.

La pièce, en général, est assez joliment écrite; il y a quelques vers heureux. Tout est pris dans la nature, excepté cette jalousie d'un homme mort, mais cet auteur manque de chaleur, et rien ne répare ce défaut qui est le signe le plus marqué de la médiocrité, dans quelque genre que ce soit.

A la répétition, je dis à mademoiselle Dangeville que, si la jalousie sur ce défunt rival prenoit bien, je ne doutois pas que la pièce n'eût du succès, mais que sa chûte étoit certaine si l'on ne se prêtoit pas à cette situation. Je fus la cause, à cette occasion, qu'il donna quatre mots à dire avant la pièce, à Bellecourt, pour prévenir le public à cet égard. Je lui avois même jetté sur le papier mes idées qu'il suivit presque entièrement. Mais la harangue a été applaudie, et la pièce sifflée. Comme le défaut sur lequel on vouloit prévenir le public, en s'étayant de l'autorité du roman de Zaïde, s'étendoit presque sur toute la pièce, rien n'a pu parer à ce vice de fond. Cette comédie, quoique tombée, ne peut cependant, que faire honneur à son auteur; il y a quelque talent, beaucoup plus d'esprit encore, et de la connoissance du théâtre; néanmoins cet homme-là n'ira jamais loin dans le comique, parce qu'il n'a pas d'invention; le génie lui manque absolument. Sa pièce n'a eu que quatre représentations.

Le jeudi 29, jour de la Fête-Dieu, je fis tenir par M. de Montauban, à M. le Duc d'Orléans, ma *Parodie de Marotte,* avec la lettre suivante; j'avois imité l'écriture de femme, mais, comme M. de Montauban manqua de faire copier, par une autre main, la chanson qui étoit de la mienne, il s'aperçut sur-le-champ que la lettre étoit de moi. Si la plaisanterie avoit été faite avec moins de mal-adresse, elle eût pu faire quelque effet, la voici:

» Monseigneur,

» Voici une chanson faite à l'encontre de *Marotte*. » Je suis Marotte, moi, Monseigneur; jugez si cela » est bien gracieux pour une honnête fille comme » moi, qui ai toujours été entretenue, depuis l'âge » de quatorze ans, sans qu'on m'ait jamais vue » *quelque part*, ce qui, à vrai dire, m'auroit un » peu répugné, si ç'avoit été un faire le faut. Cette » maudite chanson-là est cause que le Monsieur » qui me faisoit du bien m'a planté-là, de sorte » que, si vous, Monseigneur, ou quelque autre » Fermier-général, ne me prenez pas, je serai for- » cée de vendre mes diamants, et mon meublé de » damas cramoisi.

» Il est encore de la justice de Monseigneur de » punir le coquin qui a fait cette chanson-là, » d'autant plus qu'elle médit des femmes de qua- » lité, des Évêques, et qui plus est des filles d'Opéra.

» Je demeure, Monseigneur, pour que vous le » sachiez, rue Bordet, près la rue Mouffetard, » chez le seul Perruquier qu'il y ait dans cette » rue-là, au second étage, en comptant les entre- » sols, sur le derrière.

» C'est ce qui fait qu'en attendant votre ré- » ponse, vos secours ou votre présence, je suis » avec un profond respect,

» Monseigneur, votre très-humble et très-obéis- sante servante, Marotte, agée de vingt-un an.

» Ce jeudi, Fête-à-Dieu.

JUIN, 1755.

Ils ont remis *Ajax* à l'Opéra, depuis environ trois semaines. Le vendredi, 6 du courant, le sieur Pilot, haute-contre, débuta par un air dans un des divertissemens de cet Opéra. On lui trouve une très-belle voix, une haleine étonnante, un haut admirable, de belles cadences; mais c'est un acteur à former à tous égards, et pour le théâtre et pour le goût du chant.

J'ai passé tout ce mois à travailler au plan de la comédie que je veux faire, et dont j'ai puisé le sujet dans les *Illustres Françaises*; je me suis retourné de toutes sortes de façons; je ne trouve point mon compte; je suis content de tous mes caractères, et il y a de quoi en tirer grand parti, mais je manque d'action; mes scènes seroient des dissertations froides, si je ne trouve pas d'autres incidens que ceux que j'ai déjà imaginés, et cela est difficile. Après y avoir rêvé pendant plus de trois semaines, il ne s'est rien présenté du tout à mon esprit; je me suis déterminé, sur cela, à porter tout mon griffonnage à M. de Marivaux, qui a un peu d'amitié pour moi. Il a trouvé le sujet très-joli et très-neuf, et m'a rendu un peu le courage que j'avois perdu; il trouve ce fond de comédie charmant, et m'a promis de me l'arranger et d'y jetter de l'action; je desire fort, mais je doute qu'il le puisse; la vue, au reste n'en coûte rien, comme l'on dit; je me

réserve, et je le lui ai dit, le droit de juger sa besogne; si ce qu'il aura trouvé me rit, je travaillerai de bon cœur, et avec grand soin, cette comédie, dont le fond m'a toujours infiniment plu, mais qui vraisemblablement passe mes forces.

J'ai vu, ce mois-ci, le début d'un nommé Raucourt, qui jouoit le rôle de Mithridate; ce n'est point un acteur sans mérite. Sa figure et sa voix ne sont point mal; il a des gestes assez naturels, et de l'intelligence; mais peu d'entrailles. Il y auroit beaucoup plus à espérer de lui que d'un autre, attendu que cet original-là n'avoit joué de sa vie la comédie, avant que de débuter aux Français. L'envie de monter sur le théâtre lui a pris comme une envie de *pisser*; il ne savoit pas six rôles, quand il s'est présenté aux Comédiens. C'est un libertin qui ayant mangé ce qu'il avoit et se trouvant sans ressources, a imaginé celle de l'*histrionage*; et il est bien singulier que l'on réussisse aussi passablement, sans s'être jamais exercé.

Je joins à ce début celui d'une Demoiselle Maizière, qui a débuté dans le tragique, où je ne l'ai point vue, et où on l'a dit mauvaise; et dans *le Florentin*, où je l'ai vue, et où elle n'est point bonne. Elle a, d'ailleurs, d'assez beaux yeux.

On dit qu'il y a une nuée de ces débutans; ils sont douze ou quinze.

JUILLET, 1755.

On a remis ces jours-ci, à l'Opéra, *le Carnaval et la Folie*, ballet de Destouches et de M. Delamotte. Cet ouvrage, qui a eu autrefois un succès prodigieux, est actuellement mis au-dessous du médiocre, parce que la musique de Rameau et la musique italienne ont changé les oreilles.

D'un autre côté le poëme, quoique semé de traits d'esprit dans les détails, est un des plus ennuyeux et des plus insipides drames que je connoisse; la musique est encore au-dessous. Aussi a-t-on été forcé de le rafraîchir d'airs de violons ajoutés pour en soutenir les ballets qui sont charmans; il y un pas de six exécuté par Lany et sa sœur, la Lionnet et son frère, la Puvinée et un autre danseur; cela est excellent.

On commence déjà à oublier Jéliotte. On ne se seroit jamais douté de celui qui seroit un peu applaudi, en jouant ses rôles, après sa retraite; c'est celui-là même qui étoit le plus sifflé lorsqu'il le doubloit; enfin, c'est Godard que l'on applaudit avec autant de fureur qu'on applaudissoit Mademoiselle le Maure et Jéliotte.

Il faut avouer qu'il chante bien, mais ce n'est qu'à force d'art. Rien n'est naturel dans ce chanteur; sa voix est désagréable; il se sauve par le goût du chant, qu'il entend bien, à la vérité; mais je le trouve trop maniéré et trop *léché*; il est, à cet égard, le singe de Jéliote, et comme

l'original me déplaisoit en ce point, je prends la liberté de trouver la copie misérable.

Le samedi, 19, je fus à la troisième représentation de *Zélide*, comédie en un acte et en vers libres. Elle avoit été jouée, pour la première fois, le lundi 14.

Cette petite féerie (car ce n'est pas une comédie) est une froide et plate imitation de *l'Oracle*, qui a bien fait des petits. *Imitatores servum pecus.* M. Renout, qui en est l'auteur, est bien *pecus*; il n'y a nulle invention, nul intérêt, point de caractère, rien de neuf dans le fond, ni dans les détails; c'est un amas de madrigaux fades et usés. Mademoiselle Gaussin, par ses graces divines en ces sortes de rôles, a empêché que cette pièce ne tombât honteusement.

Ce M. Renout est Secrétaire de M. le Duc de Gêvres, Gentil-homme de la Chambre. Sans la funeste protection de ce dernier, nous n'aurions pas essuyé la représentation de cette misère.

Le 21 ou 22 se répandit, à Paris, la nouvelle de la prise de deux de nos vaisseaux par l'Amiral Boskawen, et de la fuite d'un troisième qui s'étoit retiré de ses pattes à la faveur de la brume et après avoir amené. Cet événement nous va donner infailliblement, dit-on, la guerre avec les Anglais et leurs complices; notre Ambassadeur en Angleterre, M. de Mirepoix, est de retour ici du 24: le Roi, assure-t-on, est furieux.

Le 26 je fus dîner à la Roquette, chez M. le Comte de Clermont, qui ne doute pas que l'on n'ait la guerre; en ce cas voilà notre théâtre du Duc d'Orléans et le sien fermés pour long-temps.

Je lus cependant, ce jour-là, à M. le Comte de Clermont, mon opéra comique de *Joconde;* il m'en parut excessivement content, le mit au-dessus du *Rossignol,* etc. La Princesse, et le Duc renchérirent encore, comme cela se pratique, sur les louanges qu'il me donnoit.

Une chose assez plaisante, c'est que le Prince me fit chanter ma Marote; et que je la chantai deux fois devant M. le Duc, qui me parut avoir oublié pleinement qu'elle avoit été une de nos sœurs de l'Opéra, et pas une des moins impures et des moins sûres.

Il faut que j'observe, à propos de cette chanson, que je n'en ai jamais vu aucune des miennes, ni même de celles des autres, courir avec autant de fureur; au bout de quinze jours que je l'ai eu donnée, je n'ai rencontré personne qui n'en eût une copie. C'est le vaudeville, je veux dire l'Assemblée du Clergé, qui fait toute sa vogue, et peut-être tout son mérite. Il y a, à la vérité, quelques endroits assez heureusement parodiés, mais voilà tout; et je mets bien au-dessus de cette parodie celle que j'ai faite anciennement de l'ouverture des *Indes galantes.*

AOUT, 1755.

A mon retour à Paris, le 8 du courant, j'appris que la ferme de M. le Duc d'Orléans étoit donnée, et qu'elle étoit augmentée de 64,000 liv. par an. Je courus le lendemain, dès le matin, chez M. de Montauban, qui n'en savoit pas un mot; j'eus pour moi très-mauvais augure de son ignorance; il partoit ce jour-là pour Villers-Cotterets où étoit le Prince, et me promit de m'écrire comme je serois traité. Jusqu'à présent je ne saurois l'être plus mal, puisque je n'y ai pas le moindre intérêt de conservé; M. de Silhouette a si bien tourné l'esprit de son maître, qu'il lui fait manquer à la parole qu'il m'avoit donnée de me conserver un sou d'intérêt, grace dont j'avois re-remercié Son Altesse.

Quoique M. de Montauban n'abandonne pas encore la partie, je n'en abandonne pas moins l'espérance. Mes craintes vont plus loin; je suis persuadé que, comme le Prince a des torts avec moi, et qu'il n'est guère possible qu'il ne les sente pas, il ne fera jamais rien pour moi; que même ma présence auroit pour lui quelque chose de gênant, et qu'il ne se servira plus de moi, s'il lui prend envie, ou de jouer encore la comédie, ou de donner quelques fêtes.

Quand je dis que le Prince a tort avec moi, c'est seulement en ce qu'il ne me tient pas la parole qu'il m'a donnée; car quant au fond, je suis plus

payé des bagatelles que j'ai faites pour lui, que ces choses-là ne le méritent. Il m'a fait entrer dans ses fermes pour la simple lecture de *la Force du vin* ; il ne me donneroit rien pour les parades et les comédies que j'ai composées exprès pour lui, qu'en compensant les choses, je suis cent fois plus payé que ces balivernes-là ne valent ; mais il n'auroit jamais dû prendre avec moi d'engagement positif. Quoi qu'il en soit, son procédé actuel, que je rejette sur le Silhouette, n'augmente pas, mais ne diminue point la reconnoissance que je lui dois. Il faut être équitable, et que notre intérêt ne nous aveugle pas ; que diable! tout ce j'ai fait pour lui vaut-il 40,000 liv. que je retirerai de ce qu'il a fait pour moi, en me faisant entrer dans les fermes de son père ? rendons-nous justice, je dois être très-content, et je le suis. Tout ce que le Prince a à se reprocher, c'est de m'avoir donné trop légèrement sa parole et de ne la pas tenir.

Le mercredi, 20 août, pendant que j'étois à la campagne, les Comédiens donnèrent la première représentation d'une tragédie de Voltaire. Je la verrai et je m'en rendrai compte à la fin du mois.

Le 21 ou 22, mourut le Théatin Boyer, Evêque de Mirepoix, qui avoit la feuille des bénéfices, laquelle a été donnée au Cardinal de la Rochefoucault, homme aussi respectable que son prédécesseur l'étoit peu. Le Mirepoix a été, pendant toute sa

vie, la chouette des honnêtes gens ecclésiastiques qui ne vouloient pas être cagots ou hypocrites ; il n'a donné de bénéfices qu'à ces *espèces-là*, à des fanatiques, à des ignorans, à des sots, témoin notre Archevêque de Paris actuel (M. de Beaumont), peut-on être plus fanatique et plus sot? C'étoit un homme que sa bassesse avoit élevé ; une grande Princesse qu'il eut pour pénitente, et dont probablement il étoit moins le confesseur que le valet, le fit un peu connoître. Il a prêché devant le Roi, et assez mal, m'a-t-on assuré ; le Cardinal de Fleury, qui eut besoin d'un esprit souple et rampant pour en faire un Précepteur de fils du Roi, le choisit pour notre Dauphin ; cet honneur lui procura celui d'être de l'Académie française où il laisse une place vacante ; c'est ce qui me donne occasion de parler de ce vilain Prêtre, dont, sans cela, je n'aurois jamais entrepris de faire la courte oraison funèbre ci-dessus.

Il est de ces gens desquels, à force de mépris on ne dit point de mal, à moins que quelque circonstance ne force d'en parler.

Voici une petite satyre en vers de la façon du neveu de Piron, et qui porte son même nom. Il y a malheureusement du talent et encore plus de malignité. Cette petite pièce est faite contre un bouquet présenté au Prince de Condé par trois jolies filles de la ville de Dijon, choisies par le maire ; elles paroissoient sous les noms des trois Graces ; l'une d'elles étoit la fille d'un sergent de la ville. L'au-

teur attaque leur réputation, très-injustement, à ce que l'on m'a assuré, et il lance un trait contre les sergens; et ce trait-là n'est pas trop bon : en général, pourtant, cette bagatelle est assez bien versifiée, et mérite d'être recueillie; la voici :

Chacun, d'une ardeur non commune,
S'empresse à voir le Gouverneur;
Dans son palais, quelle splendeur!
Mais, le mérite sans fortune,
Est éconduit avec hauteur;
Et l'opulence sans honneur,
Fait fuir l'indigence importune.
  Oh! combien doit rire en sa peau,
Le spéculateur philosophe,
De voir l'ennuyeux houbereau
Mettre, dans une seule étoffe,
La valeur de tout son château;
De voir, à la table du Prince,
Les pourceaux de notre Clergé,
L'estomac de viande engorgé,
Louer jusqu'au valet qui rince;
Et les tuteurs de la province,
L'œil cave et le front allongé,
Se plaindre de la taxe mince,
Dont le peuple est par trop chargé.
  Mais, regardons d'ici les fêtes
Dont veut bien s'amuser Bourbon;
Voilà nos belles déjà prêtes,
Mon Prince, agissez sans façon;
Choisissez la brune ou la blonde;
Ne craignez pas leur cruauté,
La pudeur n'est plus de ce monde;
C'est un coloris emprunté,
Dont chez nous le droguiste abonde.
Je devine, à votre dédain,
Que vous n'aimez pas trop les masques;

Eh! bien, vous aurez pour demain,
Trois déesses qui sont moins flasques.
Nos magistrats, qui sont des gens
Connus pour de bonnes cervelles,
Ont enfin trouvé trois pucelles,
Dont vous répondent leurs sergens.
Sous le vêtement des trois graces
(Ce mot soit dit sans bégayer)
Elles feront, sans grassayer,
Des souhaits peut-être efficaces.
Quoi! vous restez sans être ému,
A l'aspect d'un trio si rare?
Voilà donc bien du temps perdu,
Qu'avec grand'peine l'on répare.
Mais, peut-être avez-vous douté,
Que ces graces toujours cruelles,
Aux vœux de nos mugnets rebelles,
Eussent enfin bien résisté?
Ecoutez donc la vérité,
Le sens en est assez palpable :
Elles sont vierges dans la fable;
Mais l'histoire un peu plus croyable,
Dit ici qu'elles l'ont été.

Il y a du talent dans cette petite pièce, mais il n'y a nul fonds, nul ordre, nulle liaison dans les idées, et un mauvais ton dans quelques endroits; *les pourceaux du Clergé, l'estomac engorgé*, etc., maussades peintures; et d'ailleurs, comment cela vient-il au fond du sujet? il s'en éloigne si fort à chaque instant qu'on ne sait quel est ce sujet.

SEPTEMBRE, 1755.

J'ETOIS à la campagne, pendant les représentations de *l'Orphelin de la Chine*, je l'ai trouvé imprimé en arrivant à Paris ; c'est une mauvaise pièce, et qui, malgré son succès apparent, ne restera pas au théâtre.

Cette tragédie, par le fond, ressemble à tout, il n'y a aucune situation neuve. C'est *Andromaque, Clytemnestre*, *les Troyennes*, *Arrie et Pœtus*, etc. Il n'y a point d'unité d'intérêt ; dans les deux premiers actes, il roule sur l'Orphelin chinois ; dans les trois derniers, sur sa mère seule. Cette mère même, au moyen d'un amour romanesque (celui qu'elle a pour Gengiskan), n'est point intéressante. Beaucoup de défauts de vraisemblance dans l'arrangement des faits. On ne sait pas pourquoi, par exemple, Idamé peut, par ses pleurs et par ses cris seulement, empêcher les soldats d'exécuter l'ordre que leur a donné Gengiskan, de tuer l'orphelin. Quelle raison peut suspendre les coups de ces barbares accoutumés au sang ? Les cris d'une mère ? Ils sont faits à ce spectacle, qui ne doit pas être assez puissant sur leur cœur, pour les retenir. Ce manque de vraisemblance est pourtant répété deux fois dans cette pièce, dont la fable me paroît confuse et mal construite, à tous égards. Ce qu'elle a de plus révoltant, c'est, comme je l'ai dit, que les situations étant toutes pillées, tantôt

vous vous trouvez transporté dans la tragédie d'Andromaque; un moment après, dans le rôle de Clytemnestre dans Iphigénie; l'instant d'ensuite, vous êtes aux Troyennes; et au dénouement, vous croyez entendre celui d'Arrie et Pœtus; ce salmigondis de plagiat est infiniment dégoûtant pour ceux qui connoissent leur théâtre. Le seul caractère qui soit un peu frappé dans cette tragédie, le caractère d'Idamé, tient de ce brigandage; vous voyez des traits d'Hécube, de Clytemnestre et d'Andromaque, épars çà et là; il faut avouer pourtant qu'il y en a quelques-uns de beaux, et qui appartiennent à M. de Voltaire lui seul. Aussi, est-ce ce rôle qui a fait la réussite de cet ouvrage; mais je suis persuadé que le jeu de Clairon doit y avoir mille fois plus contribué que le rôle lui-même; il faut bien qu'elle l'ait joué divinement, pour avoir fait passer une aussi mauvaise drogue que cette tragédie, qu'il faut être bon charlatan, mais excellent, pour l'avoir su débiter.

Croiroit-on, après le peu qu'a coûté à M. de Voltaire l'invention des situations, que sa pièce fût encore vide d'action? Il est pourtant vrai que passé l'exposition, on ne trouveroit pas de quoi faire deux actes; tout est plein d'inutilités ou de répétitions. Aussi, l'intérêt est-il très-médiocre, parce qu'il est traîné, qu'il change d'objet, que le dénouement n'est point retardé par quelqu'incident raisonnable et vif, et qu'il pourroit arriver au troisième acte, aussi bien qu'au cinquième.

M. de Voltaire, le plus grand coloriste qu'on ait

jamais eu, qui a fait des vers mieux ou aussi bien que Racine, manque totalement par l'invention, que l'on regarde avec raison comme la première partie du grand poëte. Tous ses ouvrages dramatiques en sont dénués; aussi, a-t-il, le plus souvent, traité des sujets qui l'avoient été plus d'une fois, comme *Brutus, Marianne, Œdipe, Catilina, Electre, César;* et dans ses autres pièces, qui sont de son crû, le théâtre anglois lui a fourni des situations; notre ancien théâtre français ne lui est pas inconnu. Il a fait usage, dans son *Duc de Foix,* d'une vieille tragédie de Maréchal (à ce que je crois); et il en a pris plusieurs situations, et le dénouement; ensorte que son mérite dramatique, que j'ai vu élever, par quelques-uns de ses fanatiques, au-dessus de Crébillon, et égaler à Racine; ce mérite-là, dis-je, s'il étoit réduit à sa juste valeur, ne consisteroit que dans une belle et très belle versification, et dans l'adresse d'avoir sû retailler l'ouvrage des autres; il faut ajouter à cela qu'il pense et dit des choses qui paroissent hardies dans ce pays-ci, où les sots et les esclaves se multiplient chaque jour, et qui seroient des choses ordinaires chez les Anglais. Il n'a guère, à mon avis, d'original que le plan d'Alzire, qui, à quelques défauts près, est la seule vraie création que je lui connoisse, et le seul de ses ouvrages où il ait eu de l'invention; car, j'ai entendu dire que la fable de *Zaïre,* lui avoit été donnée, scène par scène, par l'abbé Macarty; je ne sais ce qui en est bien affirmativement. Peut-être lui a-t-on donné

aussi le plan d'Alzire, ou l'aura-t-il trouvé dans quelque tragédie anglaise, ou ailleurs.

Jamais poète dramatique n'eut moins d'invention. Il est dans le cas, presque toujours, où s'est vu M. de la Mothe, dans *Inès de Castro*. On trouva, après sa mort, une note marginale de la main de cet auteur, à un livre dans lequel étoit le roman d'*Agnès de Castro*, et où est le dessein presque entier d'*Inès;* on y trouva, dis-je, cette note : *Il faudra que j'invente ce sujet là.*

Il n'est pas plus heureux dans l'invention de ses caractères. Il dit ou fait dire par ses personnages, que de grands hommes sont de telle ou de telle façon ; il en sait très-bien faire les portraits, mais ce ne sont jamais ces grands hommes qui nous donnent eux-mêmes, en agissant, l'idée de leurs caractères. On annonce Mahomet comme un héros, un chef de secte, un grand politique, un conquérant, un génie sublime ; en le voyant agir dans cette tragédie, on ne trouve dans Mahomet qu'un bas scélérat, qui commet des crimes sans nécessité, un joueur de gobelets, un amant, un guerrier dans l'inaction, un conquérant qui se repose, et un imposteur mal-adroit.

Dans *l'Orphelin de la Chine*, quel tableau M. de Voltaire ne nous présente-t-il pas de Gengiskan ! C'est le conquérant de la Chine, un de ces hommes faits pour changer la face des Etats, un guerrier inhumain, un politique qui sacrifie tout à ses intérêts, etc. Il paroît ; que fait-il ? comment agit-il ? Il donne ses ordres pour faire tuer l'Orphelin, et

deux fois, ses ordres ne sont point suivis. On le voit ensuite amoureux comme Pyrrhus, dans l'Andromaque de Racine; et le grand Gengiskan, ce guerrier farouche, se laisse attendrir par la scène d'Arrie et Pœtus, et finit (sans doute pour donner une idée de sa politique), par prendre l'Orphelin de la Chine sous sa protection, et en faire son successeur à l'Empire.

Sans recourir à Racine et à Corneille, ces grands maîtres, auxquels des enthousiastes de Voltaire veulent l'égaler, approche-t-il, seulement et pour l'invention des sujets, et pour les caractères, du génie de Crébillon? Quelles pièces qu'*Atrée, Rhadamisthe* et *Electre!* Quels caractères que ceux d'Atrée, de Zénobie, de Pharasmane, de Rhadamisthe, d'Electre, de Palamède! Ce n'est point en les peignant, en les dessinant, en les présentant avec toute la pompe des vers épiques, c'est en les faisant parler eux-mêmes, c'est en les faisant agir qu'il nous déploye leurs caractères, et voilà le génie; le reste n'est que du bel esprit, et le bel esprit ne passe pas à la postérité; le génie seul est sûr d'y aller. Pour finir sur cette rapsodie, il m'a paru que la versification étoit bien au-dessous de *Mahomet*, mais au-dessus de celles du *Duc de Foix* et d'*Oreste*.

Elle a eu neuf représentations; mais la maladie de Le Kain, et le voyage de Fontainebleau, ont interrompu son succès, qui n'est dû qu'au mauvais goût du temps, et à l'extrême disette où nous sommes de bons auteurs. Il faut bien se contenter du très-médiocre, quand on n'a pas mieux.

Pendant le peu de jours que je suis resté à Paris, ce mois-ci, j'ai vu aux Italiens, une comédie-ballet de Sainte-Foix, intitulée : *le Derviche*. Quoique ce soit une misère qui sera bientôt oubliée, j'en parle pour marquer seulement l'anecdote qui a été l'occasion de cette petite pièce, et que voici :

Sainte-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, a dit que les Carmes-Déchaux, qui sont des Religieux mendians, avoient actuellement cinquante mille écus de revenus, en maisons à Paris, seulement, dans les environs de leur couvent; et il ajoute que ces grandes possessions n'avoient point diminué l'humilité de ces Moines, qui alloient, malgré cela, tous les jours à la quête, et recevoient les aumônes des fidèles. Les Carmes, piqués de ce trait, ont fait imprimer trois mauvaises lettres, dans lesquelles ils n'ont pas, vraisemblablement, bien traité M. de Sainte-Foix. Ce dernier, au lieu de leur répondre directement, a jugé plus plaisant de les mettre sur le théâtre; et c'est ce qu'il a fait dans le Derviche, où il a peint leur hypocrisie, leur bassesse et leur incontinence, autant que la décence et la police l'ont pu permettre. Crébillon, qui en est le censeur, lui a passé bien des traits qu'il n'auroit point passés à un autre. Quoi qu'il en soit, voilà tout ce que cette petite comédie a de recommandable; je veux dire l'idée de jouer les Carmes, sans que ces Moines ayent pu y mettre obstacle.

OCTOBRE, 1755.

J'ai vu *l'Orphelin*, j'y ai pleuré au second et au cinquième acte. Mademoiselle Clairon m'a paru mériter encore plus de louanges qu'on ne lui en donne, quoiqu'elles m'eussent semblé exagérées quand on m'en parla ; c'est donc, je crois, l'actrice et non la pièce qui m'a ému. Cette tragédie est mauvaise, et je ne rabats rien de ce que j'en ai dit ; mais la comédienne est admirable ; elle acquiert tous les jours ; elle se défait peu-à-peu de sa déclamation, et marche à grands pas au jeu naturel : si elle continue, elle atteindra l'art de la Le Couvreur. Les progrès qu'elle a faits sont trop marqués et trop étonnans pour n'en pas attendre d'autres ; peut-être en doit-on espérer la perfection. Au retour de Fontainebleau, cette tragédie a été remise, et a eu à cette reprise neuf représentations.

J'oubliois de dire que les Comédiens ont fait quelques dépenses pour cette pièce que Voltaire leur a donnée. Ils ont fait peindre une décoration, ou pour mieux dire un palais dans le goût chinois ; ils ont aussi observé le costume dans leurs habillemens ; les femmes étoient en habits chinois et sans paniers, sans manchettes et les bras nuds ; Clairon a affecté même d'avoir des gestes pour ainsi dire étrangers, mettant souvent une main ou toutes les deux sur les hanches ; tenant sur le front, pendant des momens, son

poing fermé, etc. Les hommes, suivant leurs rôles, étoient vêtus en Tartares, ou en Chinois; cela étoit bien.

C'est ce mois-ci que se sont répandues, à Paris, peut-être deux mille copies manuscrites de *la Pucelle* de Voltaire. Les uns en ont douze chants, d'autres quatorze et quinze; quelques-uns dix-neuf; personne n'a ce poëme entier. Quelques rigoureuses défenses que M. de Malesherbes ait faites pour prévenir l'impression d'une de ces copies, je ne crois guère possible que l'avidité de quelque écumeur de littérature y tienne; il a pourtant fait des menaces terribles, comme vous diriez la potence ou la prison perpétuelle. La plus grande partie de ces copies est defigurée, les chants y sont confondus, transposés; les fautes de copiste y fourmillent; il y a des vers qui manquent; beaucoup qui ne peuvent pas être de Voltaire, tant ils sont mauvais. J'en ai vu quatorze chants; il y a des détails qui sont bien de la touche de Voltaire, dans son bon temps; mais, en général, c'est un mauvais poëme; il n'y a pas la moindre invention de fond. Il a voulu parodier l'Arioste, et sa parodie est au moins basse ou puérile, quand elle n'est pas dégoûtante; il donne un âne ailé à la Pucelle, à la place de l'hyppogriffe, et cet âne veut la violer. Je ne sais où il a pris l'histoire de Conculix, cet enchanteur qui a le pouvoir d'être homme pendant le jour et femme pendant la nuit; c'est un vol qui tourne contre lui,

s'il l'a fait ; si ce conte est de son invention, c'est encore pis ; je ne connois point d'ordure plus dégoûtante. Son enfer, qu'il a imité du Dante, est un assez joli morceau, mais il l'auroit été bien davantage s'il l'eût voulu ; rien ne tient dans ce poëme, nulle suite, nul ensemble ; on passe d'un fait à un autre fait sans aucune raison ; quelquefois même il coupe une histoire par le milieu pour en conter une autre sans nécessité ; il est vrai que comme il n'y a rien d'intéressant, on est médiocrement fâché de ne pas savoir la fin du fait qu'il récite. Il veut, dans un endroit, critiquer Homère sur ses combats ; et, pour montrer que cet Ecrivain, si vanté, est ennuyeux quelquefois, il l'est mille fois plus que lui. Le combat de St.-Denis et de St.-Georges est une des plus froides plaisanteries que je connoisse ; le comique en est forcé et bas ; les caractères ne valent pas mieux que le fond du poëme. Il fait d'Agnès Sorel une fille sans pudeur, elle qui, dans l'histoire, a de la noblesse et de l'élévation dans l'ame ; il a le plaisant d'en faire la fiancée du Roi de Garbe ; pourquoi défigurer ses principaux caractères comme celui-ci, et celui de la Pucelle à laquelle il donne un âne ? Pourquoi jeter du ridicule sur Charles VII ? Cela est, à mon avis, très-maladroit.

L'Arioste rejette sur des confidens, ou des personnages secondaires, les histoires plaisantes ou lascives qu'il donne pour égayer son sujet ; d'ailleurs, il est comique, badin, enjoué, sérieux,

tendre, lascif, quand il le veut, il sait prendre tous les tons. Voltaire n'a point celui du comique, il est dégoûtant dans ses ordures, et n'a que très-rarement de la naïveté; mais l'Arioste, d'ailleurs, a pour lui des fonds singuliers sans compter le style. Voltaire a toujours un mauvais fond dans son poëme, et encore le plus souvent le brode-t-il mal; on voit qu'il dit des impiétés, le plus qu'il peut, et avec l'affectation d'un jeune écolier qui, sortant de philosophie, tire vanité de n'avoir point de religion. Quand l'impiété n'est point une bonne plaisanterie, ou quelque chose de bien gai, c'est alors une grande sottise.

Pour finir cet article, je crois que la Pucelle ne feroit point honneur à Voltaire, comme poète; elle me paroît infiniment au-dessous de tous ses ouvrages; elle lui feroit un tort horrible par rapport aux mœurs, si elle étoit imprimée; cela acheveroit de le rendre l'abomination des dévots, l'horreur des pères de famille et de la plupart des femmes même qui sont maltraitées dans ce poëme, et toujours du côté désagréable; et, comme je l'ai dit, je pense que sa réputation, en qualité de poète, recevroit un très-grand échec. Voltaire a envoyé lui-même, à Thiriot, quatorze chants de la Pucelle, en se plaignant que beaucoup de gens ont des copies de son manuscrit qui lui a été, dit-il, dérobé, il y a quelques années. On sent, par ce préliminaire, qu'il va faire imprimer cet ouvrage, et qu'on ne l'aura qu'après cinq ou six éditions, à peu-près dans l'état où il peut et où il compte le

donner. Il y a à parier qu'il le fera imprimer cet hiver, s'il ne l'est pas déjà.

Le 25 de ce mois, fut reçu, à l'Académie française, M. l'Abbé de Boismont. Son compliment a été trouvé aussi mauvais qu'un autre ; il s'est justifié pourtant assez adroitement du style précieux et fin qu'on lui reproche dans ses sermons ; il dit que lorsque les vices devenoient ingénieux et rafinés, il n'étoit pas possible de ne point employer d'esprit et de finesse pour les combattre.

L'Abbé Alaric, qui le recevoit, commença son discours par cette phrase tant de fois rebattue : *Les suffrages du public, Monsieur, avoient prévenu les nôtres* .... Or, il faut observer que jamais le public n'a été plus opposé à une élection qu'à celle de ce mince orateur ; et il n'y avoit personne à cette réception, dans la salle, excepté les Académiciens et les personnes priées ; rien n'a été si ignoré que cette fortune littéraire si peu méritée. Indépendamment du peu de talent de M. l'Abbé de Boismont, on attaque ses mœurs dans le public ; il a eu, par une convention, on ne sait quelle, un Prieuré de 22,000 liv. de rente de défunt l'Abbé Ozanne ; et ce n'est pas, dit-on, la simonie, s'il y en a eu, qui a tant révolté les honnêtes gens, que d'avoir laissé mourir de chagrin et de faim ce même Abbé Ozanne, en ne lui tenant point les conditions qu'ils avoient faites ensemble. Ils étoient convenus que l'Abbé de Boismont se chargeroit des réparations, et paye-

roit, à son résignant, une certaine pension; au lieu de cela, il a fait un procès à l'Abbé Ozanne pour lui faire faire les réparations, et sous ce prétexte ne lui a pas même payé la pension accordée par la Cour de Rome. L'Abbé Ozanne, qu'il avoit fait carresser à l'hôtel de Chaulnes, jusqu'à ce qu'il en eût excroqué le bénéfice, a voulu parler tout haut, dans le monde, des procédés de l'Abbé de Boismont; ce dernier l'a fait congédier de l'hôtel de Chaulnes, et à force de vexations l'a fait mourir de chagrin : voilà ce qu'on dit, mais que je ne garantis pas.

Le 28, jour de St. Simon et St. Jude, que l'on tient au Temple une foire de manchons, j'y fus voir Gallet, qui m'avoit écrit qu'il se mouroit, et qu'il me prioit de passer chez lui. Je crus qu'il avoit besoin de quelques petits secours d'argent, et quoique j'aie toutes sortes de raisons de mépriser ses mœurs et sa personne, cependant comme j'ai été lié avec lui dans ma jeunesse, et qu'il m'a reçu souvent chez lui, j'étois résolu de lui prêter ou donner une somme modique, s'il me la demandoit. Il ne m'a pas parlé d'emprunter : après m'avoir dit quelques mots de sa maladie, qui est mortelle, il ne m'a plus tenu que des propos de belles-lettres, de vers, de chansons et autres bagatelles; j'ai vu un homme qui mouroit ferme. Il est impossible, surtout en buvant, comme il le fait, deux pintes de vin blanc par jour, qu'il revienne d'une hydropisie pour laquelle on lui a déjà fait quatre

fois la ponction et tiré quarante pintes d'eau; ajoutez à cela une rétention d'urine et une hydrocèle.

Il me dit qu'il ne souffroit pas; *sans cela*, continua-t-il, *j'aiderois à la nature, et je prendrois, comme les Anglais, le parti d'avancer mes jours; mais, comme je suis sans douleurs, j'irai tant que je pourrai. Ce que j'ai de la peine à vaincre, c'est l'ennui: les trois quarts du temps, je suis tout seul; pour me dissiper, je m'amuse à faire des couplets pour ceux qui m'en demandent.* Tout de suite, il m'en montra plusieurs, dont il y avoit quelques uns assez bien faits; et, comme c'étoit la foire des manchons ce jour-là, je pris copie de celui-ci, non qu'il soit bon, mais c'est qu'il a une impression de gaîté, qu'il est bien rare de voir conserver à un homme dans un pareil état. Voici donc ce couplet:

Air: *Je vous prêterai mon Manchon mignon.*

Pour les Manchons de fantaisie,
Je vends du beau, point de commun.
Propre à vous réchauffer, Silvie,
Je vais vous en présenter un:
C'est, de renard une peau douce et belle,
La queue y tient, Mademoiselle.
Eh! mais vraiment,
Il est charmant,
Assurément;
Vous serez mon foureur;
Monsieur,
Vous serez mon foureur.

On voit, sans que je le dise, quelle vraisem-

blance et quel goût noble il y a à offrir un manchon de renard, un manchon de cocher à une demoiselle; mais voir faire encore un couplet comme celui-là à un malade condamné, c'est quelque chose de singulier.

Gallet a eu du talent pour la chanson et pour la parodie; il en a fait quelques unes dans le genre pastoral à peu près, et ce sont ses meilleures, surtout celle qui commence par: *Un jour dans un verd bocage*, etc., c'est un modèle de naïveté; *Comm' v'la qu'est fait*, etc. Il parodioit aussi assez bien les airs difficiles; *Qu'on se marie* est de lui. Il a le vers lâche, mais son plus grand défaut est de penser rarement, et de ne mettre en vers que des idées communes.

NOVEMBRE, 1755.

Le mardi 11, jour de S. Martin, l'Opéra remit *Roland*, qui tombe tant qu'il peut. Le Prévôt des Marchands a retranché un jour d'Opéra ; on ne joue plus les jeudis : les gens qui louent des petites loges, veulent lui demander une diminution de prix.

Roland est joué et chanté indignement, excepté de la part de Chassé, qui rend son rôle dans la dernière perfection. Sa voix ne répond pas à son jeu divin ; elle est depuis longtemps un peu cassée et chevrotante.

Le samedi 15, M. de Mirabaud ayant remis à l'Académie sa place de Secrétaire de ladite Académie, à cause de son grand âge, M. Duclos fut élu en sa place. Ce dernier, non-seulement lui a laissé son logement pendant sa vie, mais encore a refusé de prendre les appointemens et émolumens attachés à cette place. D'un autre côté, M. de Mirabaud a assuré qu'il ne les toucheroit pas. *Ils resteront donc aux Economats*, répondit M. Duclos, *car je vous donne ma parole, que, tant que vous vivrez, je ne veux rien recevoir, Monsieur, de la place que vous quittez.* La dispute en est restée-là, et ni l'un ni l'autre n'a cédé. Si les gens de lettres n'avoient que de ces sortes de disputes, ils seroient plus estimés ; ils feroient la loi aux sots et aux importants.

DÉCEMBRE 1755 à SEPTEMBRE 1756.

Voici une terrible lacune à ce Journal-ci ; nous sommes au 15 septembre 1756, et je n'ai pas écrit un mot depuis le mois de novembre de l'année dernière. Je vais toucher légèrement quelques faits dont je me souviendrai, et je passerai tout de suite au mois de septembre de cette année.

Je ne me rappelle pas, et même je crois être sûr qu'il n'y a point eu de pièce nouvelle, aux Français, dans les mois de novembre et décembre 1755.

Je ne fus point revoir Gallet, dans ces deux mois, parce que j'avois entendu dire qu'il se mouroit, et qu'il ne pouvoit pas encore aller une huitaine de jours. La dernière fois que je l'avois vu, il m'avoit dit qu'il n'avoit besoin d'aucun secours ; qu'il lui étoit tombé du ciel cent louis, sur lesquels il ne comptoit pas, et qui le mèneroient plus long-temps qu'il ne comptoit vivre. Je le laissois mourir tout seul, ne l'ayant jamais assez estimé pour le voir dans ses derniers instans, lorsque, le lendemain du jour de l'an, je reçus, de sa part, les trois couplets suivans :

1.er couplet.

Du premier du mois de janvier,
Je me f... comme du dernier ;
Que la politique aille aux peautres,
Dans mon répertoire j'ai mis,
Qu'on trouve peu de vrais amis,
Accompagnés de plusieurs autres.

2.e

Ce petit couplet de chanson
Est un compliment sans façon,
A Collé, le meilleur des nôtres;
C'est prou pour moi, pauvre animal,
Prêt à succomber sous un mal
Accompagné de plusieurs autres.

3.e et dernier.

Autrefois, presque en un instant,
J'en aurois pu rimer autant
Que nous reconnoissons d'apôtres;
A présent, j'abrège d'autant
Qu'à l'église un prêtre m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

J'imaginai, sur ces couplets, qu'il se portoit mieux, quoiqu'il y parlât de son enterrement; je crus que c'étoit plaisanterie; point du tout, je fus le voir, et je le trouvai à l'extrémité, quoique avec toute sa tête. Il me dit lui-même que son chirurgien l'avoit assuré qu'il ne vivroit pas encore douze ou quinze jours; je le consolai du mieux que je pus, et lui offris encore quelqu'argent qu'il refusa encore.

Enfin, pour ne pas envoyer son histoire à un article plus éloigné de ce Journal, je dirai tout de suite que je fus deux mois sans y retourner, parce que je travaillois à une comédie dont je vais bientôt parler; je croyois qu'il étoit mort, quand un beau matin je reçus un billet de sa main, par lequel il m'apprenoit sa guérison; il me l'annonçoit comme un miracle de la nature. En effet, c'en est un, car il se porte à présent mieux que jamais; il est engraissé à ne pas le reconnoître; il ne lui

est resté nul symptôme de sa maladie, après avoir essuyé dix à onze fois la ponction, et qu'on lui a tiré du corps quatre-vingt-douze pintes d'eau.

A la première visite que je lui fis, après sa résurrection, je lui dis : *Vous mouriez ferme, vous n'étiez pas embarrassé de mourir ; vous allez être bien plus embarrassé de vivre.* — *Ah ! parbleu*, me dit-il, *ce que vous dites-là est bien bon ; vous devriez le mettre en couplets.* Voilà toute l'impression que lui fit ce que je lui disois pour l'exciter à faire quelque chose qui pût le tirer de la misère, et que je ne lui dis qu'après lui avoir proposé de m'intéresser pour lui faire avoir quelqu'emploi ; à quoi il avoit répondu, auparavant, qu'il ne vouloit rien faire ; qu'il étoit incapable de se donner aucune peine, etc., ce qui fut l'occasion du propos que je lui tins, qu'il seroit bien plus embarrassé de vivre qu'il ne l'avoit été de mourir : mais c'est un misérable sans aucune espèce de sentiment.

Je fus, le 5 janvier, à la première représentation d'*Astianax,* tragédie de M. de Châteaubrun ; cette pièce n'eut que cette seule représentation ; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle m'ennuya. Il me seroit impossible aujourd'hui de m'en rappeler les raisons ; tout ce dont je me souviens, c'est que le troisième acte, qui étoit rempli de tirades, où il y avoit beaucoup de vertu et de lieux communs, fut fort applaudi, et que je ne l'en trouvai pas meilleur.

J'ai mémoire encore qu'il n'y avoit nul intérêt

dans cette pièce et aucun caractère marqué ; et que, du reste, elle étoit écrite comme ses autres tragédies ; c'est-à-dire, on ne peut plus foiblement. Je l'ai déjà dit, et je le pense plus que jamais, M. de Châteaubrun est homme de beaucoup d'esprit, est savant ; il a une grande connoissance du théâtre, tant ancien que moderne ; il a même une adresse et un art dans ses plans, que ses études et ses expériences lui ont donnés ; mais il n'a ni génie ni talent. Loin que ses deux pièces, qui ont réussi (ses Troyennes et son Philoctète), passent à la postérité, à peine vivront-elles autant que lui ; si les Comédiens les reprennent jamais, ce ne sera que de son vivant, et par complaisance pour lui, qui est un bon et galant homme fort estimé et fort aimé. Dans sa chûte d'Astianax, il sut se rendre justice, et il ne voulut pas qu'elle fût jouée une seconde fois, malgré les sollicitations et les politesses qu'on lui fit. Je le vis quelques jours après, il me parut avoir pris son parti en véritable philosophe ; s'il étoit un poète véritable, il n'auroit pas eu cette tranquillité d'ame.

Avant la représentation, ils juroient tous au Palais royal, que cette tragédie étoit supérieure à ses Troyennes et à son Philoctète. J'étois bien éloigné de ce sentiment, moi qui l'avois vue aussi avant qu'elle fût jouée. Je dirai plus, j'avois pensé que Philoctète tomberoit, lorsque je la lus, avant sa représentation.

C'est dans le commencement du mois de janvier

que je me mis à écrire ma petite comédie de *la Veuve Philosophe*. J'en avois trouvé le plan et le dénouement dans le mois de décembre. M. de Marivaux et Madame de Graffigny que j'avois consultés, et auxquels, successivement, j'avois remis les premiers plans de cette pièce, qui devoit être en trois ou en cinq actes, ne purent imaginer rien qui me satisfît et qui répondît aux objections que je m'étois faites moi-même contre des défauts de vraisemblance dans le dénouement que je trouvois mauvais, et contre un épisode qui, n'étant pas assez fondu avec une autre action, le rendoit double nécessairement.

Un dénouement pour ma *Veuve* m'ayant passé par la tête, je pris mon parti sur-le-champ, de traiter chacune de ces actions séparément, et de faire deux comédies, au lieu d'une, d'autant plus que le sujet du vieux Dupuis, que je n'ai point encore traité, parce que le dénouement est difficile à trouver, pourroit fort bien fournir trois, et même cinq actes, à quelqu'un plus habile que moi; c'est un sujet vraiment neuf et vraiment comique; peut-être, un jour, mon imagination me fournira-t-elle un dénouement et de quoi développer ce caractère du vieux Dupuis, qui est fort théâtral comme je le conçois. *Amen*. En attendant, j'en ai détaché le sujet de *la Veuve Philosophe*, qui n'en faisoit que l'épisode, et cette pièce, telle que je l'ai faite, m'a paru faire l'impression la plus agréable à tous ceux à qui je l'ai lue; mais je compte toujours cette impression

pour peu de chose ; c'est le théâtre seul qui peut faire juger sainement d'une pièce, jusques-là les applaudissemens ne sont rien.

Il y a très-peu d'action dans cette pièce, et c'est ce qui me feroit craindre qu'elle n'eût pas, au théâtre, le même succès qu'elle a eu à la lecture. Le sujet, d'ailleurs, est si simple, que je crains que cela ne paroisse froid à la représentation, et qu'on ne dise de cette comédie, comme de tant d'autres : *elle est bien écrite, et bien ennuyeuse.*

Elle n'est point dans le goût purement larmoyant ; c'est un autre genre, à ce que je pense; elle est attendrissante au dénouement, et intéressante d'abord. Je me flatte encore que ce n'est point une pièce romanesque et contre toute sorte de vraisemblance, ainsi que celles de la Chaussée. C'est une comédie de *sentiment*, si j'osais lui donner un nom. Mais elle est dans la nature, rien ne m'y paroît forcé ni gigantesque, j'ai tâché que tout y fût vrai ou du moins vraisemblable, au-lieu que, dans la plupart des pièces du genre larmoyant, tout y est rempli d'*impossibilités* dans les incidens, et tous les sentimens y sont outrés.

La lecture de cette pièce, au reste, a séduit tous ceux à qui je l'ai lue, tant les gens de lettres que les gens du monde, excepté Madame de Meulan, qui m'a dit qu'elle seroit froide au théâtre, en convenant cependant que je n'avois jamais mieux écrit de ma vie. Duclos, Madame de Graffigny, Marivaux, Mademoiselle Quinault, Saurin,

Helvétius, La Place, Vadé, Favart et l'Abbé de Voisenon, Crébillon le père, qui vouloit que je la fisse jouer aux Français, et qui m'a offert de l'approuver, comme censeur des pièces de théâtre; en un mot, tous ceux qui ont un grand usage du théâtre, m'ont assuré qu'elle y feroit un grand effet, et qu'elle étoit pleine de chaleur et remplie d'intérêt; les gens du monde, comme le Comte de Clermont et plusieurs personnes de sa cour, le Baron de Bezenval, M. de Ségur, M. de Montauban, toutes les femmes à qui je l'ai lue, ont été du même avis; et malgré cela, je douterois encore du succès. Il n'y a que la représentation, je le répète, qui fasse juger sainement et sans appel, des ouvrages dramatiques.

Elle eût été jouée ce printemps, chez M. le Comte de Clermont, s'il n'avoit point fermé son théâtre et renvoyé sa musique, pour arranger ses affaires. J'avois exigé, comme une condition essentielle à sa réussite, et sans laquelle je supplìois qu'on ne la donnât pas, que Mademoiselle Gaussin soit chargée du rôle de la Veuve; et le Prince m'avoit accordé cet article.

Je l'avois destinée pour son théâtre, parce que j'avois démêlé qu'il me savoit mauvais gré que je n'eusse, depuis deux ou trois ans, travaillé que pour celui de M. le Duc d'Orléans; aussi, a-t-il été bien content, et m'a-t-il fait bien des caresses de lui avoir présenté celle-ci. Il m'en a paru engoué, et en a dit un bien étonnant, et à Marivaux, et à tous les gens de lettres, et à tous ceux qui lui

font la cour. Il s'est pourtant bien aperçu qu'elle manquoit d'une certaine action ; mais, malgré cela, il y trouve une chaleur et un intérêt qui rendent, dit-il, le succès infaillible. Son sentiment ne diminue rien de mes doutes, au contraire.

Autant que je puis m'en souvenir, je crois que ce fut le premier lundi de carême, le 8 mars, que les Français donnèrent la première représentation de *la Coquette corrigée,* comédie en cinq actes et en vers de La Noue, comédien. On commença par douter qu'il en fut l'auteur ; rien n'est, je crois, plus injuste. Il y a plus de 7 à 8 ans, que sur son brouillon, il m'en avoit lu les deux premiers actes. On renouveloit même, à cette occasion, l'injustice encore plus grande qu'on lui avoit faite autrefois, d'imaginer que *Mahomet II* n'étoit pas de lui ; je dis que cette injustice est plus grande, parce que, Mahomet ayant extraordinairement réussi dans le temps, l'amour-propre du prétendu auteur véritable, quel qu'il fût, n'auroit pas manqué de réclamer son ouvrage. Au reste, *la Coquette corrigée* est une comédie où il me paroît qu'il n'y a ni connoissance du théâtre, ni connoissance du monde ; c'est, d'ailleurs, une coquette de foyer, c'est-à-dire, une *p.....* La Noue a peint des comédiennes ; on est encore plus dissolu dans le monde, mais on l'est avec plus de finesse, de gentillesse et d'élégance. L'amant de cette coquette est un pédant, grand moraliseur, et qui débite, tant qu'il peut, des maximes et des por-

traits, lieux communs presque toujours outrés. Point d'incidens, point de situations, point d'action dans cette pièce, ce qui la rend languissante et fort ennuyeuse.

Elle est écrite très-bien d'un bout à l'autre, à ce qu'il m'a paru à la représentation; à quelques petites impropriétés près, les vers en sont bien faits, et il y en a quantité qui sont même excellens. Elle tomba la première fois; tomber est trop dire; mais avec tout son esprit, cette comédie avoit ennuyé toute la salle. Le cinquième acte, qui est sans comparaison le meilleur de tous et le seul où il y ait quelqu'action, de la chaleur et un peu d'intérêt, la releva un peu.

La Noue avoit si bien senti que sa pièce n'avoit point fait d'effet, et qu'elle n'avoit pas plu, qu'il ne vouloit pas en annoncer la deuxième représentation. Il faisoit le premier rôle dans sa pièce, qui n'avoit pas besoin de ce secours pour paroître froide, et il restoit le dernier en scène; Gaussin, qui étoit encore sur le théâtre avec lui, le poussa pour annoncer, et parut en quelque sorte lui faire violence à cet égard; il sembla se rendre, annonça, et fut accueilli d'applaudissemens. Il eut l'adresse et le crédit de faire venir Madame la Duchesse d'Orléans à la seconde, et même encore à une autre représentation, et sa pièce reprit quelque faveur; elle auroit même été jusqu'à la fin du carême, sans Mademoiselle, qui tomba malade à la neuvième représentation : on doit la reprendre cette année immédiatement après

le retour de Fontainebleau, mais je ne pense pas que cette reprise aille bien loin.

C'est dans le mois d'avril qu'ont été innoculés M. le Duc de Chartres et Mademoiselle de Montpensier sa sœur. Il a fallu du courage à M. le Duc d'Orléans, pour oser être le premier Prince, en France, qui ait fait faire cette opération sur ses enfans, et surtout sur son fils unique. Le Roi ne l'avoit ni approuvé ni désapprouvé; il lui avoit seulement dit qu'il étoit le maître de ses enfans. Presque tous les courtisans du Duc d'Orléans n'étoient point de son avis, et avoient tâché de le détourner de cette entreprise qu'ils regardoient comme téméraire; ceux même qui étoient en secret partisans de l'inoculation, n'osoient pas la conseiller, de peur qu'on n'en rejetât sur eux l'événement, s'il étoit malheureux. On m'a assuré que celui qui a donné le premier, à M. le Duc d'Orléans, l'idée de faire inoculer ses enfans, est le Chevalier de Jaucourt, connu par le Dictionnaire de l'Encyclopédie, dont il a fait un grand nombre d'articles; et même trop, à ce que disent des savans.

Quelques jours avant l'inoculation, Madame la Duchesse d'Orléans pleuroit devant son mari, qui lui dit : *Madame, quoique mon parti soit pris, si ce n'est point votre sentiment et de votre consentement que se fait cette inoculation, elle ne sera point faite; ce sont vos enfans comme les miens.—Eh! Monsieur,* répondit-elle, *qu'on les inocule, et laissez-moi pleurer.* L'opération a par-

faitement bien réussi, et la Princesse, quand ils ont été guéris, ayant paru avec eux à l'Opéra, a été applaudie comme une bonne pièce nouvelle.

M. le Duc d'Orléans avoit pris les précautions les plus sages; il avoit fait venir de Genève, M. Tronchin, fameux Médecin, élève de Boherhaave. Ce Médecin passoit pour le plus grand inoculateur de l'Europe.

Je veux croire, avec tout le monde, que c'est le premier homme du monde en son art; mais je crois encore davantage que c'en est le plus grand charlatan. Il a fait ici la médecine en courant et comme un pirate, recevant de toutes mains, donnant des ordonnances qui ne pouvoient faire ni bien ni mal; mais prenant toujours les louis d'or de nos badauds; n'examinant point, ne suivant point ses malades, les abandonnant même, comme un malhonnête homme.

Mais, disoit-on pour l'excuser, *il ne peut suffire à tout*. En ce cas-là, pourquoi les entreprenoit-il? Non, il est sûr qu'il a plutôt montré, à Paris, son charlatanisme, son avidité, son avarice insatiable, que sa science prétendue dans la médecine. Il a emporté de ce pays un argent immense. Jamais médecin n'a eu une vogue pareille; c'étoit une fureur, il y entroit du fanatisme. M. le Duc d'Orléans lui a donné dix mille écus argent comptant, outre des boîtes d'or et d'autres bijoux, dont la Duchesse d'Orléans et lui, lui ont encore fait présent. Cela est très-bien. Ce en quoi, seulement, il a réussi ici, sans contestation, c'est en plusieurs inoculations qu'il

a toutes faites avec succès. On ne cite, d'ailleurs, de lui, aucune cure fameuse dans un autre genre.

Il avoit entrepris celle du Cardinal de Soubise, dont, à la vérité, il n'avoit pas répondu, mais dont il avoit espéré. Ce grand Prélat, ancien Recteur de l'Université, est mort entre ses mains au mois de juillet.

Que diable veut-on qu'on en dise ?
Colas vivoit, Colas est mort.

Il a laissé une place vacante à l'Académie française ; elle sera remplie par M. l'Evêque d'Autun. C'est un Montaset, frère du Chevalier de Montaset. L'éternel Abbé Trublet a sollicité cette place à son ordinaire, et il avoit pour concurrent le modeste M. Cahuzac. L'Evêque d'Autun ne sera reçu qu'après les vacances.

C'est dans ce même mois de juillet que je fis les couplets sur la prise du port Mahon, et qui ont courus à la ville, à la cour, avec une rapidité et un succès singulier. La joie étonnante, et si peu attendue où l'on s'est trouvé à la prise de cette place, leur a donné cette vogue prodigieuse qu'ils ont eûe.

Ils ont été, en moins d'un mois, imprimés sans musique ; puis gravés avec la musique, mis dans le Mercure, enfin dans les feuilles de Fréron, qui, par parenthèse, a fait de moi un éloge qui fait bien voir qu'il ne me connoît pas. Il dit, entre autres choses: *c'est d'ailleurs un homme de lettres très-instruit, qui a beaucoup lu et bien*

lu. Je me rends justice, et je lui soutiendrai, quand il voudra, que je n'ai pas l'honneur d'être un homme de lettres, et que je suis le plus ignorant des hommes. C'est bien malgré moi, car personne n'estime plus la science, et moins les savans, qui ne sont que savans, que moi; mais la nature, qui m'a refusé totalement la mémoire, est seule cause que je ne suis point instruit du tout. Si j'en avois eu, j'aurois, sans balancer un moment, préféré la science au bel esprit; c'est une consolation qui reste dans la plus grande vieillesse; l'imagination ne va pas si loin, et vous abandonne avant d'y arriver; mais enfin l'on est comme l'on est, il faut savoir se contenter du peu que l'on a, quand on ne peut avoir mieux.

Je joins ici les couplets gravés, en protestant, comme il est vrai, que je n'ai eu aucune part ni à l'impression ni à la gravure qui en ont été faites. On le verra même par l'exemplaire ci-joint, auquel le garçon graveur a ajouté un couplet que j'ai bâtonné, et qui est de sa façon, sans doute, car il ne se peut rien faire de plus mauvais. D'ailleurs l'idée de louer le Maréchal de Richelieu ne pouvoit point me passer par la tête, à moi, l'ennemi juré de toutes ces *fadasseries;* je suis également éloigné de la satyre et de l'éloge; je n'ai de mes jours fait un vers contre quelqu'un, j'en ai peu fait pour, mais toujours avec répugnance pour ces niaiseries de société qu'on est forcé souvent de faire.

Chanson sur la Conquête du port Mahon (*).

1.er couplet.

Ces braves insulaires,
Qui sont, qui font sur mer les corsaires,
Ailleurs, ne tiennent guères.
Le port Mahon est pris,
Il est pris, il est pris, il est pris :
Ils en sont tous surpris,
Il est pris, il est pris.
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fous, ces fous, ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
Dès qu'ils sont combattus, sont battus,
Sont battus, sont battus, sont battus.

2.e

Anglais, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,
Seroient-elles taries ?
Seriez vous moins plaisans,
A présent, à présent, à présent, à présent.
Raillant ou combattant,
L'Anglais vaut tout autant:
Avec les mêmes graces,
Il rit, il rend, il défend ses places.
Ses bons mots, ses menaces
Ont les mêmes succès,
A-peu-près, à-peu-près, à-peu-près, à-peu-près.

3.e

Beaux railleurs d'Angleterre,
Nogent, Melun, le coche d'Auxerre,
A vos vaisseaux de guerre,

(*) Pour l'intelligence de ces couplets, il est bon de dire qu[e] les Anglais, au commencement de cette guerre, avoient, da[ns] leurs papiers publics, donné un état de la marine de France, o[ù] ils mettoient les coches de Corbeil, d'Auxerre, le Villeneuvie[r] la galiotte de Saint-Cloud, le bacq d'Asnières, capitain[e] Levoyer, etc. (*Note de l'Auteur*).

Ont, pendant cet été,
Résisté, résisté, résisté, résisté.
Ils les ont maltraités,
Ils les ont écartés;
Notre flotte d'eau-douce,
Vous voit, vous joint, combat, vous repousse;
Et jusqu'au moindre mousse,
Tout est, sur nos bateaux,
Des héros, des héros, des héros, des héros.

4.e (*)

Plein d'une noble audace,
Richelieu presse, attaque une place;
Et d'abord il terrasse
Ses ennemis jaloux,
Sous ses coups, sous ses coups, sous ses coups.
Ni portes, ni verroux,
Ne parent à ses coups;
Sans se servir d'échelles,
L'honneur, l'amour, lui prêtent des ailes.
Bastions et ruelles,
Il emporte d'assaut,
De plein saut, de plein saut, de plein saut, de plein saut.

Voici, au reste, la première fois que j'ai l'honneur d'être chanté par les chantres des rues; honneur que je préfère à celui que ma chanson a eu d'être chantée par le Roi, qui a, dit-on, la voix fausse.

Le sujet de ces couplets m'a engagé à en faire trois autres sur le même air, mais d'une façon plus régulière et par conséquent plus gênante; j'ai mis en rime le vers qui se répétoit quatre fois au milieu du couplet, et le vers qui se répétoit

(*) Ce dernier couplet n'est pas de moi. Il est sans doute du garçon imprimeur, qui a fait graver cette chanson. Il ne me seroit jamais tombé dans l'esprit de louer le Maréchal de Richelieu. Je ne loue ni ne satyrise personne. (*Note de l'Auteur*).

aussi quatre fois à la fin. Cette difficulté m'a piqué, et je crois l'avoir vaincue. Voici les couplets :

Conseils ironiques aux Chansonniers d'à-présent, sur les Mœurs des Gens du grand monde. (*)

1.er couplet.

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur, l'amour, ce sont des chimères,
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus,
De phébus,
De rebus,
Ces vertus,
Qu'on n'a plus.
Tâchez d'historier
Quelque conte ordurier,
Mais avec bienséance.
De mots
Trop gros
L'oreille s'offense ;
Tirez votre indécence
Du fond de vos sujets,
Et de faits,
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

2.e

Les madrigaux sont fades ;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers maussades,
Ne vaut pas les boutades
D'un chansonnier, sans art,
Et sans fard,
Mais gaillard ;

(*) Je regarde ces couplets-ci comme les meilleurs et les plus difficiles que j'aye faits. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

Indécent,
Mais plaisant.
Et puis, tous ces nigauds,
Qui font des madrigaux,
Supposent à nos dames,
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames;
Et remplissent de flammes,
Et de beaux sentimens,
Nos amans
Presqu'éteints;
Ces pantins
Libertins.

3.e et dernier.
L'amour est mort, en France
C'est un
Défunt,
Mort de trop d'aisance;
Et, c'est la jouissance,
Qui succède, en ce lieu,
A ce dieu
Des Gaulois,
Des bourgeois
D'autrefois.
Chansonniers, de bon sens,
Ne parlez donc qu'aux sens;
Peignez nous sans scrupule,
Chantez,
Vantez
Les talents d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Ou qui font
Un affront
Au second.

Dans tout le commencement du mois d'août, je lus aux Comédiens français *la fille d'Aristide*, comédie en cinq actes et en prose de Madame de Graffigny, qui fut reçue tout d'une voix pour être jouée après le retour de Fontainebleau. Elle vouloit garder l'anonyme, mais Gaussin et quelques autres Comédiens l'ayant reconnue à son style, et ayant fait, d'ailleurs, quelques autres indiscrétions auparavant, la bonne Dame s'est déclarée; je pense qu'elle n'en a pas plus mal fait. Autant qu'on peut juger d'une pièce de théâtre sur le papier, je parierois qu'elle aura un grand succès.

Il y a eu quelques tracasseries pour les rôles. On en a donné un à Préville que La Thorilière devoit avoir naturellement, s'il n'étoit pas et ne venoit pas de jour en jour plus détestable; aussi, me dit-il, qu'il espéroit que Madame de Graffigny feroit quelque jour un rôle de Crispin pour lui, puisqu'elle donnoit le sien à Préville. Mademoiselle Dangeville a refusé le rôle qui lui étoit destiné, quelqu'éloquence que j'aie mise pour le lui faire accepter; on a quelqu'espérance de la faire changer de sentiment. Dans la conversation que j'ai eue avec elle, à ce sujet, elle me parut la créature la plus vaine, la plus sotte, et la plus bavarde que j'aie encore vue. Les auteurs ne devroient pas être exposés à ces sortes de refus, et c'est là-dessus, que les Gentils-hommes de la Chambre devroient être despotes.

SEPTEMBRE, 1756.

L'ON n'a point concouru cette année, pour le prix de l'Académie française. Il ne leur a été envoyé ni prose ni vers.

On a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

Coquette sans pudeur, fière de mille amans,
Femme à quarante époux, presque tous impuissans,
Mère de quelques mots, régente d'ortographe;
En ce jour solemnel, tes autels sont déserts;
On ne t'adresse point de prose ni de vers :
On ne s'occupe plus que de ton épitaphe.

Il y a un vers excellent dans cette épigramme, le reste est lâche et mal-fait ; mais le second vers est digne de Piron, à qui l'on attribuoit cette épigramme ; elle n'est pas de lui. Outre qu'il la nie, ce n'est pas là sa manière ; et de plus, il ne se fût jamais permis la fausse rime d'*amans* et d'*impuissans ;* d'ailleurs cela est foible, et il a bien une autre force.

C'est dans ce mois ou vers la fin de l'autre qu'à débuté aux français, le nommé Descormes, dans les rôles à manteaux. Sa voix a des défauts ; il a un accent qu'il a pris en Allemagne, et qu'il est difficile de lui passer ; il est sans chaleur, ce qui est encore un plus grand défaut. Cependant ce n'est point, à mon avis, un comédien à rejeter, surtout n'en ayant point d'autre pour ces sortes de rôles ; Bonneval est affreux et devroit être renvoyé ; La Thorilière est un peu moins mauvais

que Bonneval, mais c'est le plus sot homme du monde pour ne jouer jamais que le mot.

Ce Descormes ne s'attache qu'à la pensée, et ne cherche qu'à rendre le sens de ce qu'il a à dire; il m'a paru avoir une intelligence supérieure; il débite le vers de la façon du monde la plus naturelle; on imagineroit qu'il dit de la prose. Je le vis jouer dans *Esope*, et, malgré le public, qui ne le goûte pas, je ne trouvai point du tout qu'on ne dût pas recevoir cet homme-là.

Thiriot me donna hier quatre vers de l'Abbé Le Gendre, et une épigramme de la Popelinière, le Fermier-général. Il prétend que les quatre vers furent faits inpromptu par l'Abbé Le Gendre, pour faire cesser une dispute et une dissertation ennuyeuse que l'on faisoit à table sur l'existence de Dieu. Je n'ai pas de foi aux in-promptus, surtout lorsqu'ils sont bons. Cet Abbé Le Gendre est le premier homme de table qu'il y ait eu, et le dernier des Français qui en ait encore soutenu les plaisirs; c'est sur lui que Piron a fait la chanson excellente du *vénérable Abbé*. C'étoit l'homme de son temps le plus gai; il a fait des chansons et de petites poésies de société et polissonnes qui ne respirent que la joie; c'est de lui *Melchior et Balthasard*, etc. Voici les quatre vers qui ont été l'occasion de cette digression :

Les dieux firent, dit-on, les hommes;
L'homme, dit l'autre, a fait les dieux.
Tant qu'on ne trouvera pas mieux,
Restons-en-là comme nous sommes.

OCTOBRE à DÉCEMBRE, 1756.

Des affaires d'intérêt et les soins que j'ai donnés pour faire jouer la pièce de Madame de Graffigny, m'ont empêché de continuer mon Journal ces deux mois-ci. Je n'ai rien fait d'ailleurs ; j'ai végété, et je m'en trouve très-bien ; rien n'est aussi bon pour la santé ; depuis quinze ans je ne me suis si bien porté que pendant ces deux mois-ci que j'ai resté à rien faire.

Il n'y a point eu de pièces nouvelles cette année aux Français. *La Coquette corrigée* a été reprise en novembre, et n'a eu que trois représentations ; les deux dernières même étoient mauvaises. J'en suis pour ce que j'en ai dit, c'est un méchant ouvrage ; elle perd même à l'impression ; depuis que je l'ai lue, j'en rabats beaucoup de ce que je pensois sur la versification.

On me contoit ces jours-ci qu'une femme du grand monde, qui se piquoit d'érudition et de bel-esprit, mais qui n'avoit pas encore été jusqu'à savoir prononcer sa langue, disoit, en parlant des amours de Jupiter, que ce Dieu avoit *é-u* beaucoup de femmes ; qu'il avoit *é-u* Danaé, qu'il avoit *é-u* Europe, qu'il avoit *é-u* Alcmène, qu'il avoit *é-u* Semélé, qu'il avoit *é-u* Léda, et qu'il avoit *é-u*..... Un homme de la compagnie, que cela impatientoit, l'interrompit, en ajoutant qu'il avoit *é-u* *Io* aussi.

Sarrasin se meurt presque ; c'étoit le seul acteur tragique que nous eussions ; nous n'en avons pas un qui donne quelque espérance. Les actrices, depuis la retraite de Dufresne, soutiennent seules la tragédie ; Dumesnil a le plus grand talent à côté des plus grands défauts ; Clairon fait des progrès journaliers, et, sans avoir reçu autant de la nature que Dumesnil, est parvenue, par l'art et par l'esprit, à nous faire le plus grand plaisir ; mais je demande toujours des hommes pour jouer avec elle et Dumesnil.

Le Kain me paroît tout aussi mauvais et tout aussi insupportable que je l'ai toujours trouvé dans le comique. Mademoiselle Grandval et Mademoiselle Gaussin commencent à vieillir ; la première même, qui est la plus jeune, le paroît le moins parce qu'elle perd ses dents. Grandval est engraissé au point que, si cela augmentoit encore, il deviendroit ridicule dans les rôles d'amans, et surtout de petit maître. Belcourt est bien loin de le remplacer et de nous dédommager de cet acteur charmant ; ensorte que le résumé de tout cela doit être que, si d'ici à cinq ou six ans, il ne nous vient point de sujets pour remplir les emplois vaquans, ou qui vaqueront bientôt à la comédie, la troupe sera, dans peu d'années, une mauvaise troupe de province.

Préville est la seule acquisition que nous ayons faite depuis Clairon, et c'est une excellente emplette que celle-là ; il y a pourtant des rôles qu'il ne remplit pas. Il a raté totalement le Bourgeois

Gentil-homme, mais en général, c'est un comédien exquis, et sur lequel on peut fonder les plus grandes espérances.

Voici une épigramme de M. de la Faille contre l'Abbé Abeille, auteur des tragédies d'*Argélie*, de *Coriolan* et de *Lyncée;* on lui attribue aussi les deux tragédies de *Soliman* et d'*Hercule*, qui sont imprimées dans le Théâtre de La Tuilerie. L'Abbé Abeille étoit Secrétaire de M. de Luxembourg, fils du fameux Maréchal de Luxembourg; il étoit fort prévenu en sa faveur, au-dessous du médiocre, et méprisé des gens de lettres; il a été de l'Académie par la protection de son patron.

Abeille, arrivant à Paris,
D'abord, pour vivre, vous chantâtes
Quelques messes à juste prix;
Puis, au théâtre vous lassâtes
Les sifflets par vous renchéris;
Quelque temps après ennuiâtes
De Mars un des grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraissâtes;
Enfin, digne aspirant, entrâtes
Chez les quarante beaux-esprits;
Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A forger d'ennuyeux écrits.

Je ferai des efforts pour ne plus, dans la suite, négliger ce Journal. Depuis quatre ou cinq ans, je n'en avois été détourné que par des occupations; depuis sept mois, c'est uniquement belle paresse incarnée; et cela n'est pas bien, la paresse étant un péché mortel, aux termes de notre catéchisme.

JANVIER, 1757.

J'AI déjà dit et répété vingt fois que d'autres amusemens littéraires, et même souvent un peu de paresse, comme dans les huit ou dix derniers mois, ont interrompu le cours de ce Journal. Je ne réponds pas davantage de moi par la suite; je regrette de n'avoir pas été plus exact, et je tâcherai de prendre sur moi de n'avoir plus de reproches à me faire à cet égard. Mais y parviendai-je? je n'en crois rien; l'homme est bien foible, et je suis plus homme qu'un autre.

Les comédiens ont reçu dans le mois de septembre ou octobre dernier, une tragédie de M. de Laplace, intitulée *Adèle*; c'est, à ce qu'il me semble, un sujet d'imagination. Je ne crois pas qu'il ait rien pris dans le roman d'Adèle de Ponthieu, si ce n'est les noms. Il nous la montra, à Monticourt et à moi, il y a trois ans; elle n'étoit pas supportable dans l'état ou elle étoit alors. Nous lui conseillâmes de simplifier son sujet; ce qu'il a fait, mais j'y trouve encore de la confusion. C'est d'ailleurs un sujet si peu vraisemblable, que je crains bien qu'il ne puisse toucher; les personnages sont dans une erreur, quelquefois si volontaire, que j'ai peur que son intrigue ne fasse aucune illusion; ajoutez à cela qu'il n'écrit pas bien, qu'il est empoulé, et que son style, souvent obscur, n'aide point du tout à débrouiller le sujet.

Les caractères de ses héros n'ont rien de neuf, où plutôt, tout est commun dans cette tragédie; je crains fort qu'elle ne réussisse pas. J'aime de tout mon cœur Laplace; il a quelques talens pour la tragédie, mais il est né pour être traducteur, et encore seroit-il à désirer qu'il se donnât plus de peine et qu'il eût plus de goût. Les deux premiers volumes de son Théâtre anglais, qu'il a cent fois plus travaillés que les derniers, leur sont aussi bien supérieurs. Il espère être joué après Pâques. Je ne sais s'il ne se trompe pas; Sarrazin est malade, et, d'ailleurs, il se présente une autre tragédie qui l'emporteroit sur la sienne, si le mérite décidoit de la préférence.

Je veux parler d'*Iphigénie en Tauride,* que les comédiens ont aussi reçue à la fin de l'année dernière, mais postérieurement à Adèle. J'en avois entendu la lecture, avant que l'auteur en eût fait une aux comédiens; j'y trouvai le *vis tragica,* la chaleur et les semences d'un génie fier et hardi; mais un maudit épisode d'amour gâtoit cet ouvrage; nous le dîmes franchement à l'auteur, et lui présentâmes quelques moyens foibles pour ôter cet épisode (*).

(*) Cette tragédie est restée au théâtre, et y restera. C'étoit un très-grand talent tragique, que feu M. de La Touche. La teinte forte et mâle des caractères d'Oreste et de Pilade est du ressort du génie. Jamais l'on ne peignit sur la scène, avec plus d'énergie, le fanatisme de l'amitié. Le défunt avoit celui de son art. Il n'alloit point dans le monde, et travailloit toujours. Une aventurière italienne, fille de condition, et du bel air, *honnêté*, et

La lumière la plus foible éclaire un grand talent. Cet homme, en quatre mois, a changé sa pièce à ne pas la reconnoître; il en a fait, à mon gré, un chef-d'œuvre; et je ne crains pas de dire que cette tragédie annonce un puissant génie tragique. J'ose le dire, avant que le public en ait décidé, c'est un homme pour la nation.

L'intrigue me paroît aussi bien combinée que ce sujet fabuleux peut le permettre. Les caractères d'Oreste et de Pylade sont faits de main de maître. Jamais sur aucun théâtre, pas même sur celui des Grecs, Oreste n'a été mieux peint. L'amitié de ces deux héros n'a point encore été mise en action et exprimée avec tant de chaleur. Il a rendu Iphigénie fort intéressante, et son caractère est d'une grande beauté, quoiqu'inférieur à ces deux premiers; celui de Thoas est aussi bien soutenu et a une grande force. Tous les personnages se disent bien ce qu'ils doivent se dire; il n'y a point de ces tirades épiques, de cette ambition d'esprit, qui refroidit l'action. La versification en est forte, aisée, noble, et n'a rien d'ampoulé. Enfin j'avoue de bonne foi, dussai-je voir, par la suite, que je me suis trompé, que la seconde lecture, que j'en ai faite ces jours-ci, m'a ravi, transporté, enthousiasmé! jamais aucune pièce n'a fait sur moi un effet pareil, et je pro-

---

fort adonnée à la lubricité, le faisoit travailler toutes les nuits à d'autres pièces que la pudeur m'empêche de nommer. Ce double travail l'a tué. Rien n'est exagéré dans ce que je dis là. Tout en est vrai. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

nonce hardiment que cette pièce aura le plus grand succès.

Après avoir parlé de la pièce, disons un mot de l'auteur : c'est M. de la Touche, fils de M. Guymond de la Touche, Procureur du Roi à Châteauroux. Son père, qui aime apparemment les lettres et la gloire avec une espèce de fanatisme, lui écrivit cet été, que si sa pièce étoit reçue des Comédiens, il consentoit qu'il restât à Paris, et qu'il lui feroit 1500 livres de pension ; dans le cas contraire, il lui ordonnoit de revenir, pour le marier et l'établir dans sa province. C'est un père bien philosophe ou bien fou. Le métier d'homme de lettres est un terrible métier, pour ceux mêmes qui vont au plus grand ; tout le monde sait que Corneille et La Fontaine sonts morts de faim, Racine, de chagrin, et que l'envie n'a cessé de les poursuivre et de les persécuter, dès l'instant que l'on a été forcé de les reconnoître pour des génies. Ce père met donc furieusement au hazard, le bonheur et la tranquillité des jours d'un fils qui doit lui être bien cher. Il est vrai que si le génie maîtrise le fils, le père feroit de vains efforts pour l'empêcher de s'y livrer ; mais, du moins, les obstacles qu'il lui auroit opposés feroient son excuse envers son fils. Au reste, ce ne sont point là nos affaires, et, si c'est un grand homme, c'est le cas de dire : *oportet unum pati pro omnibus.*

Ce M. de la Touche, a vingt-huit ans, a fait de très-bonnes études, et s'est nourri des poètes grecs ; il a été Jésuite ; il a toute la naïveté et

toute la simplicité du génie. Il pleuroit et admiroit lui-même sa pièce pendant que nous lui en faisions la lecture, M. Bret et moi.

Le 9 du mois de janvier est mort ou plutôt s'est éteint M. de Fontenelle. Il étoit né le 14 février 1657, ainsi il a vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dix mois et vingt-cinq jours; il a conservé sa tête presque jusqu'au dernier moment; il a encore été dîner en ville dans le mois de novembre dernier; il est vrai que ceux chez qui il alloit, craignoient toujours qu'il n'expirât chez eux. Depuis l'âge de quatre-vingt-dix ans il souhaitoit la mort; la vie lui étoit devenue à charge à cette époque-là. Je le voyois souvent dans une maison, dans le temps qu'il avoit quatre-vingt-deux à quatre-vingt-trois ans, il n'en paroissoit pas soixante; il étoit du commerce le plus doux et le plus agréable; si une femme laissoit tomber son évantail, il étoit le plus alerte à le lui ramasser. Ce grand homme de lettres est bien la preuve de ce que j'écrivois tout-à-l'heure sur les inconvéniens attachés à cette profession. Personne n'a joui d'une plus grande réputation, et de meilleure heure que M. de Fontenelle; il a été sage, a eu des mœurs qui l'ont fait estimer, et indépendamment de ses ouvrages, aucun homme de lettres n'a été plus à son aise; il jouissoit au moins de 30,000 liv. de revenu; il étoit accueilli, bien venu des grands et de tout le monde. Du temps de la Régence, il soupoit familièrement une fois par semaine avec M. le Duc d'Orléans;

mais persécuté par l'envie et par tous les écrivains subalternes, auxquels il eut la prudence et la fermeté de ne répondre jamais, il a avoué à bien des gens, que cette persécution avoit été le poison de sa vie, et l'avoit rendu malheureux au point qu'il n'auroit pas accepté de recommencer la carrière brillante qu'il a fournie.

On a remis ce mois-ci l'opéra d'*Issé*. L'expression manque pour rendre à quel point le rôle d'Apollon a été mal joué. Mademoiselle Chevalier a fait quelque plaisir dans les monologues; mais elle auroit eu besoin qu'on lui eût expliqué le sens du rôle d'*Issé*, qu'elle eût rendu avec sentiment, et non pas, comme elle a fait, avec une tendresse impétueuse et même furieuse : ce rôle doit être chanté tendrement, et on ne doit pas le crier. Poirier et Godard, qui se relayoient pour impatienter le public dans celui d'Apollon, ont fait, malgré leurs singuliers talens, regretter Jéliotte; et l'on desiroit Mademoiselle Lemaure, quoique Mademoiselle Chevalier se tuât le corps et l'ame pour la faire oublier, et que son amour-propre lui ait persuadé qu'on ne se souvient de cette actrice que pour l'admirer, elle, davantage.

Précédemment on avoit remis l'opéra d'*Alcionne*, dont la reprise a eu le plus grand succès, et dites-moi pourquoi? la musique en est foible et monotone, et le poëme ne vaut pas grand chose. Le public est souvent inexplicable.

Au reste, depuis que la ville a l'Opéra, il y

règne une anarchie qui s'oppose autant à ses succès que l'imbécillité de M. de Bernage, le Prévôt des Marchands; on ne sait qui commande, aussi personne n'obéit. Non seulement les premiers acteurs ne jouent que quand ils veulent, et les rôles qu'ils veulent, mais on voit encore le demi-talent, et même des filles qui n'en ont guère, jusqu'à des danseuses des chœurs, faire les malades, rendre les ballets boîteux, etc.; par bonheur, il passe pour certain, que la ville va se défaire de l'Opéra, et que ce seront Rebel et Francœur qui l'auront pour leur compte. Ils auront une furieuse peine à rétablir l'ordre, et je crains fort qu'ils n'en puissent pas venir à bout.

FÉVRIER, 1757.

Le premier février furent exilés MM. d'Argenson, Ministre de la guerre, en sa terre des Ormes, et Machault, Garde-des-sceaux et Ministre de la marine, en sa terre d'Arnouville. La lettre du Roi au Comte d'Argenson étoit sèche et dure; celle au Machault étoit affectueuse et consolante.

Le Roi a été quelque temps sans nommer M. de Moras Secrétaire d'Etat de la Marine, en lui conservant le contrôle général. Il n'a pas encore disposé des sceaux.

On débitoit, à ce sujet, une plaisanterie sur M. Rouillé, qui, avant d'être Ministre des affaires étrangères, avoit été Secrétaire d'Etat de la ma-

rine. On suppose qu'avant d'avoir disposé de cette dernière place, ces jours-ci, le Roi la lui avoit proposée; mais que M. Rouillé, à qui le Roi l'avoit ôtée déjà précédemment pour la donner au Machault, avoit répondu à S. M., qu'il la refusoit, par la seule raison que, *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.* Comme M. Rouillé est un peu bête, et même plus qu'il n'est nécessaire, cette réponse factice alloit très-bien dans sa bouche, et je suis de cet avis.

L'exil des Ministres a été, comme tout le monde sait, précédé, dans le mois de janvier, des brouilleries du Parlement, et de l'exil de seize de ces Messieurs; ces détails regardent l'Histoire; ils me touchent, mais je n'y entre point ici. Ce qui peut avoir trait à ce Journal, c'est une pasquinade faite à ce sujet, et qui montre bien que le Français rit et plaisante de tout, et tourne en ridicule les événemens les plus sérieux, les plus intéressans et les plus terribles. Voici ce que c'est :

On fait écrire un Chinois, ou un Turc, arrivé nouvellement à Paris, dans le mois de février; on en fait un voyageur homme d'esprit, sorti de son pays pour étudier les coutumes, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il voyage. Il demande d'abord qu'on le mène à la grande Mosquée, on le conduit à Notre-Dame; il est surpris de n'y point voir le Muphty, on lui dit qu'il est exilé; il commence de-là à prendre mauvaise opinion de notre religion. Il voudroit voir le

Divan, c'est-à-dire, l'endroit où l'on rend la justice, on lui répond qu'il ne verroit rien au Palais, parce que tous nos Cadis, nos Juges, ou sont exilés, ou ont abandonné l'administration de la justice; il n'a pas une meilleure idée de nous sur cette partie essentielle du gouvernement, et le témoigne. *Mais*, dit-il, *on m'a assuré que vous aviez guerre par mer et par terre; apparemment que vous portez toutes vos vues de ce côté, et que vous negligez le reste. Quel est votre Vizir pour la marine? — Il est exilé*, lui répond-t-on, *et le Roi n'en a pas encore nommé un autre.* Nouvel étonnement de sa part. — *Du moins*, dit-il, *vous avez un Vizir pour la guerre de terre? — Non, il est exilé*, lui dit-on. *On vous dit que l'on n'en a pas*, lui ajoute-t-on, *parce que celui qui occupe sa place aujourd'hui est incapable de la remplir; c'est un jeune homme sans expérience, sans vues, sans esprit et sans santé, et c'est comme si nous n'avions pas de Ministre en cette partie. — Vous avez des troupes? — Excellentes*, lui répart-t-on. — *Et quel est le Général? — Nous n'en avons point; on vient d'en nommer huit; on ne sait qui commandera de ces huit-là; mais ce qu'on sait bien, c'est qu'il n'y en a aucun digne de commander — Eh! mais, vous ne craignez donc pas vos ennemis? ils sont donc bien méprisables? instruisez-moi: d'abord, dites-moi, quels sont vos ennemis sur terre, et puis nous parlerons de ceux de mer? — Nous l'ignorons*, lui dit-on encore; *nous avons des troupes, nous a-*

rons sans doute un Général, et nous verrons quels seront nos ennemis; mais nous marchons toujours à bon compte. Nouvelle surprise: *allons*, dit le Chinois, ou le Turc, *finissons cela; je veux voir votre Roi. — Vous ne le pouvez pas*, lui répond-t-on, *il a été assassiné. On ne laisse approcher sa personne qu'avec précaution, et un étranger, en par ille circonstance, est moins fait pour être admis en sa présence qu'un autre.* Alors le Chinois se sent indigné, et dit qu'il veut sortir d'un royaume barbare où il n'y a ni religion, ni justice, ni gouvernement, ni police, et où on assassine la personne sacrée du Souverain. Il demande des chevaux de poste pour s'en retourner, et on finit par lui dire qu'on ne peut pas lui en donner, parce que le Surintendant des postes est aussi exilé, et qu'on n'a pas encore donné sa place.

On a donné pour les jours gras, à l'Opéra, *les Talens lyriques*, qui avoient été remis l'été dernier.

A la fin de ce mois, *Hyppolite et Aricie* a été reprise, et est presque tombée par la façon indigne dont cette pièce a été chantée. Des gens, qui étoient à la première représentation, m'ont assuré qu'une seconde ou une troisième répétition n'étoit pas pire; ni les acteurs, ni les chœurs, ni les danses, rien n'alloit. Mademoiselle Chevalier n'a pas voulu faire le rôle de Phèdre, et on ne l'a pas envoyée au Fort-l'Evêque; elle a poussé l'impertinence plus loin, elle s'est donné les airs d'être

choquée que l'on ait mis son nom au rôle de Phèdre dans le livre des paroles : Rameau a eu raison de prendre cette précaution afin que ce rôle ne passe pas, un jour, pour un second rôle.

Le 28 février, je fus à la première représentation d'*Herculè*, tragédie. Depuis que les Gardes-françaises sont établies aux Comédiens, je n'ai point vu de pièce tomber avec plus de bruit et de tumulte ; il est vrai que je n'ai guère vu d'ouvrage mériter mieux d'être hué. M. Renout, Secrétaire de M. le Duc de Gêvres, est l'auteur de cette rapsodie, qui est si détestable, que ce seroit lui faire trop d'honneur que d'en faire la moindre critique. Il y a quelques années que ce jeune homme avoit donné, aux Français, une petite comédie de féerie, intitulée *Zélide*, qui eut l'apparence d'un demi-succès, quoique dans ce temps-là les connoisseurs dissent que c'étoit une drogue que le jeu de Mademoiselle Gaussin avoit fait passer; j'en ai parlé, avec l'estime qu'elle méritoit, dans Journal, au mois de juillet 1755. Ce M. Renout-là a travaillé pour les Italiens, mais c'est une espèce d'*incognito* que de paroître à ce théâtre-là; on n'a pas manqué, au reste, de faire quelques mauvaises plaisanteries sur l'*impuissant* Duc de Gêvres, dont le Secrétaire traitoit le sujet d'*Hercule*.

MARS, 1757.

Le vendredi 14, j'eus le plaisir de voir exécuter, pour la première fois, *la Vérité dans le vin,* comédie de moi, qui a pensé être jouée, il y a quelques années, sur le théâtre de Berny. Elle me parut, et aux spectateurs, faire le plus grand effet théâtral; et je ne douterois pas actuellement de son succès, quelque part qu'on la jouât (*); c'est chez Madame de Meaux qu'elle a

(*) Après *le Galant Escroc*, je regarde *la Vérité dans le Vin*, comme l'ouvrage le plus original de ma gaîté. Le Galant Escroc est plus régulièrement fait; la Vérité dans le Vin, d'un autre côté, est plus entièrement à moi. Je n'en ai pris le sujet nulle part. Je mets ces deux comédies fort au-dessus de *Dupuis et Desronais;* sur-tout de *la Partie de Chasse*, dans laquelle j'ai été aidé prodigieusement par l'Auteur anglais, et par les Mémoires de Sully.

Des gens d'esprit, mais aveugles en matière de théâtre, n'avoient point senti le *vis comica* de la Vérité dans le Vin; et je fus assez simple et assez bête pour les croire. Monticourt, Duhartre, Madame Châtelain, etc., tous ces gens de goût-là avoient regardé cette comédie comme une parade renforcée, et me l'avoient dit. A l'impression, le public les en a fait dédire.

Feu Monticourt, sur-tout, très-attentif à ne pas compromettre son amour-propre de juge, n'a jamais rien approuvé de ce que j'ai fait, que lorsque mes succès étoient assurés irrévocablement. Quand mes chansons et mes vaudevilles ont été chantés partout, il a commencé à les louer.

A la première représentation de Desronais, il crut cette pièce tombée, et il vint le lendemain, m'en faire des complimens de condoléance. Quinze jours après, il étoit enchanté de cette comédie. Vivent les bounais! (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

été représentée. Cette Dame de Meaux est fille du comédien Dufresne et de Mademoiselle Seine, célèbres acteurs dont on se souviendra long-temps. Cette femme, avec la figure la plus aimable, auroit eu du talent pour le théâtre, si on l'eût destinée à cette profession; mais elle a été mariée, par le Duc de Nevers, à un Sous-fermier, qui, je pense, est à son aise; cela vaut mieux pour elle que d'être comédienne.

Madame de Meaux faisoit donc le rôle de la Présidente, qu'elle a bien rempli. Sa femme-de-chambre, celui de Madame Dupuis, qu'elle savoit bien et qu'elle jouoit médiocrement. De Romgold faisoit le rôle du Président; M. de Mondorge, celui de l'Evêque d'Avranches; Crébillon celui de l'Abbé Coquelet, et enfin M. Pallu, Conseiller d'Etat, celui de Dupuis.

Le secret a été demandé, et par hasard, sera peut-être gardé, du moins ne sera-t-il pas su par moi, à cause de M. Pallu, et c'est pour cette raison qu'il n'y avoit pour spectateurs que M. de Meaux, Dufresne, Mademoiselle Jouvenot, un Monsieur Jouan, un vieux Chevalier de Saint-Louis, et moi.

De Romgold a été au-delà de mes espérances dans le rôle du Président, il a joué l'ivrogne avec la plus grande vérité; Crébillon ne rend pas bien l'ivresse; à celà près, il a été sublime dans le rôle de l'Abbé; mais c'est une chose essentielle, dans ce rôle, que de savoir contrefaire l'homme ivre.

M. de Mondorge, qui n'a pas de mémoire, ne

rendit bien que le commencement du sien ; il le rata ensuite entièrement, et fit manquer les autres. M. Pallu, qui avoit été supérieur dans toutes les répétitions, joua indignement à la représentation ; il avoit oublié tout, et fut d'un froid à glacer. Je sens bien qu'il faut passer quelque chose à un Conseiller d'Etat qui a 67 ans, et qui, pour plaire à la maîtresse de la maison, dont il se croit amoureux, et dont il est réellement maltraité, prend un rôle dans une comédie de société qu'elle veut jouer.

Le même jour, quelques-uns de ses confrères jouèrent un rôle peut-être plus ridicule que le sien ; je veux parler du sceau que le Roi, lui-même, tint ce même jour, 4 mars, et auquel assistèrent six Conseillers d'État et six Maîtres des Requêtes, les six Conseillers d'Etat assis, les six Maîtres des Requêtes debout derrière eux.

Il est d'usage, lorsque le Roi tient le sceau en personne, que ce sont les Conseillers d'Etat, et non les Grands Audienciers, qui rapportent les affaires. M. Langlois, Secrétaire du sceau, à qui tout l'honneur de cette journée est demeuré, fut le seul qui parla et qui fit tout. Le Roi s'adressa d'abord à ses chers Conseillers, que, par parenthèse, M. Langlois avoit instruits et répétés pendant huit jours, et qui ne purent rendre compte de rien, ensorte que le Roi fut obligé de dire : *Monsieur Langlois va nous mettre au fait*, et tout de suite Mons Langlois de prendre la parole, et de faire le sceau tout seul. Quel triomphe pour un

Langlois ! Ce M. Langlois est un homme vain, et des plus petitement vains qu'il y ait ; quel plaisir ! Les Conseillers d'Etat étoient MM. de Brou, Bernage, Prévôt des Marchands, Trudaine, Intendant des Finances, Daguesseau, Dufresne et Poulletier. Des gens qui ne sont rien moins que courtisans, m'ont assuré que le Roi s'en tira, lui personnellement, on ne peut pas mieux, et avec une légèreté et une intelligence singulières.

Le célèbre Diderot, si connu par le Dictionnaire de l'Encyclopédie, qu'il conduit et rédige, vient de donner un drame en cinq actes et en prose, qu'il nomme une comédie, et qui est intitulé *le Fils Naturel*, suivi d'un examen de cette pièce, où il donne des préceptes d'un art dans lequel il est encore écolier, pour ne rien dire de plus. J'ai acheté cet ouvrage, qui étoit d'abord destiné au théâtre, et que les Comédiens ont refusé avec raison. Le Duc d'Orléans l'avoit envoyé à Granval, pour qu'il fût joué, et ce comédien a fait ses représentations pour prouver qu'il n'étoit pas jouable ; je l'ai lû deux fois avec attention, et voici ce que j'en pense :

M. Diderot ne connoît nullement le théâtre, ni le monde ; il ne se doute pas des premières règles du poème dramatique ; ou, s'il les connoît, il se croit apparemment au-dessus, car il n'en observe aucune. Il ne fait point d'exposition de sujet, ne prépare pas ses événemens, et ne fonde point ses caractères, qui sont romanesques ; ses

acteurs ne se disent jamais ce qu'ils doivent se dire. Ajoutez à cela, que leur style n'est, en presque aucun endroit, celui du dialogue; je veux dire celui de la société ordinaire. Ce sont de grandes phrases, longues, traînantes, des mots empoulés, des termes recherchés, quelquefois philosophiques et pédants; ses femmes, dans sa comédie, ont ce ton. Il abandonne souvent, sans savoir pourquoi, l'objet de ses scènes, pour se jeter dans des dissertations ou des peintures étrangères au sujet; il ne fait point parler ses personnages avec les bienséances essentielles à leur état; comme, lorsqu'il fait dire à Constance que les enfans qu'elle aura de Dorval seront d'excellents sujets, et qu'il la fait égarer sur cette matière, en longs et froids raisonnemens, tandis que Dorval n'aime point Constance, qu'il ne l'a jamais trompée là-dessus, et que cette femme auparavant cette dissertation indécente, lui fait une déclaration d'amour de deux pages et demie.

C'est donc une pièce d'un homme de beaucoup d'esprit, (car il y en a dans ce mauvais ouvrage), mais qui n'a ni génie, ni talent pour le genre dramatique, et qui n'a pas les premières notions de l'art théâtral. C'est pourtant d'après ce chef d'œuvre qu'il a l'intrépidité de donner une espèce de poétique, et de faire le législateur aveugle sur des choses qu'il n'a point vues, et que, vraisemblablement, la nature lui a voilées pour toujours.

Il faut avouer que Messieurs les Encyclopédistes ont un amour-propre rebutant; à peine ont-ils

entrevu un art, qu'ils veulent en donner des lois aux maîtres de cet art même. Rousseau, de Genève, ne cesse pas de vouloir donner des leçons de musique à Rameau qui ne voudroit pas de lui pour son écolier. Je cite cet exemple pour faire voir l'orgueil de Diderot, qui, dès le premier pas, ou, pour parler plus exactement, dès le premier faux pas qu'il fait dans le genre dramatique, veut nous apprendre comment il faut faire pour ne point tomber en courant cette carrière. J'oserois dire que cela est insolent, si, d'ailleurs, ces Messieurs-là n'avoient pas cet amour-propre *puant*, de la meilleure foi du monde, et si ce n'étoient pas, la plupart, de très-honnêtes gens, de mœurs très-pures, d'un savoir et d'un mérite distingués; mais ils devroient se laisser louer par les autres, et ne pas se donner cette peine-là eux mêmes, comme ils font à tout moment.

La probité et la candeur de M. Diderot sont connues de tout le monde; j'ai parlé ailleurs de Rousseau qui est, tout au moins, un homme faux, et qui joue tout, jusqu'à l'air cynique qu'il prend, quoique la nature lui eût épargné cette disgrace.

MM. les Encyclopédistes ont montré, et on leur accorde beaucoup de savoir, de la sagacité, un jugement très-sain, lorsqu'ils ne l'ont pas prévenu par quelqu'animosité, ou quelqu'autre intérêt; ils sont, à ce qu'on assure, les plus grands raisonneurs que Dieu fit, historiens, géomètres, métaphysiciens, jurisconsultes, théologiens, sophistes, dialecticiens, astronomes, grammairiens, *universalistes*,

si cela peut se dire; ils savent tout, mais ils ne créent rien. Connoît-on quelqu'ouvrage, véritablement de génie, qui soit sorti de leur plume? Qu'ont inventé, qu'ont produit de nouveau MM. Rousseau, Duclos, Diderot, d'Alembert? Je le demande. Les Paradoxes du premier, quoiqu'écrits avec chaleur et éloquence, passeront-ils à la postérité, plus que les déclamations des anciens Rhéteurs latins? Les Confessions du Comte de ***, quoique ce soit l'ouvrage et le style d'un homme de beaucoup d'esprit, ont-elles la moindre teinture du génie, et l'apparence de la plus légère invention? Acajou n'est qu'un conte de fées, infiniment plus spirituel que les autres; mais, y a-t-il là un grand effort d'imagination? Les Bijoux indiscrets, de Diderot, seul ouvrage de lui, sur lequel je puisse hasarder mon jugement, est celui d'un homme d'esprit, qui a quitté son genre pour en prendre un qu'il ne connoît nullement, et où il est tout aussi gauche que dans le genre dramatique. A l'égard de ses ouvrages de métaphysique, d'excellens juges en cette partie, et très-désintéressés, m'ont assuré que son *Interprétation de la Nature*, étoit le livre le plus obscur qu'on eût donné depuis long-temps, et qu'il n'y avoit aucune découverte en métaphysique; que ses *Pensées philosophiques* n'avoient, non plus, rien de neuf, et étoient éparses, çà et là, dans Bayle; et enfin, que sa *Lettre sur les Sourds et les Muets*, étoit un larcin fait aux Anglais, et qu'au fond, ce n'étoit pas un grand vol.

D'Alembert est un des grands Géomètres de l'Europe, je ne sais pourtant s'il a fait faire quelques pas à la géométrie, il me semble avoir ouï prononcer pour l'affirmative ; mais les belles-lettres ne lui sont redevables que de la préface de l'Encyclopédie, qu'on attribue à lui seul, et qui vraisemblablement est l'ouvrage de plusieurs. D'ailleurs, quelque belle qu'on suppose cette préface, prouve-t-elle du génie, de l'invention, des découvertes nouvelles ? non. Elle fait voir seulement une prodigieuse étendue de connoissances, beaucoup d'esprit, assez de chaleur, une méthode et un ordre excellent ; ordre qui, pour le dire ici en passant, n'appartient pas même à M. d'Alembert, ni à aucun des encyclopédistes. Un homme savant m'a assuré que cet ordre étoit pris d'une espèce d'arbre généalogique de toutes les sciences, inventé, jadis, par le Chancelier Bâcon, pour faire voir leur affinité et leurs analogies, enfin les différens rapports de leurs branches.

Après cette préface de l'Encyclopédie, on ne parlera pas des autres ouvrages de M. d'Alembert, qui ne peuvent pas être mis à côté de celui-là ; ce qu'il a écrit en faveur des gens de lettres, ses *Mémoires de la Reine Christine*, et quelques versions foibles de morceaux de Tacite, ces ouvrages ne pourroient soutenir cette comparaison.

Il faut donc conclure de tout ce que je viens de dire, que les Encyclopédistes sont gens d'un savoir fort étendu, qu'ils ont de l'esprit, de la méthode, un jugement sain lorsque la passion ne

s'en mêle pas, un style correct, de la chaleur quelquefois ; mais qu'ils n'ont point ce que l'on appelle *du génie ;* qu'en un mot, *ils n'ont rien inventé*, qu'enfin ils ont un orgueil insoutenable, et qu'ils veulent affecter une domination et une tyrannie qui ne sera jamais admise dans la République des lettres, où chaque citoyen ne veut point souffrir de maître ; *et nos ergo manum ferulæ subduximus.* On observera encore, qu'il semble que ces Messieurs ayent fait partie de se louer réciproquement, à la moindre occasion, et dans toutes les circonstances ; et ces éloges, qui paroissent communs entr'eux, ridicules parmi les autres gens de lettres, et outrés à tout le monde, démentent le grand nom de philosophe qu'ils se prodiguent continuellement, et montrent une petitesse qui ne devroit point se trouver dans les ames de gens qui se disent tout crûment les sages du siècle.

J'ai fait relier, au reste, *le Fils naturel*, avec les Œuvres dramatiques du Président Hénault, et la tragédie du tremblement de terre de Lisbonne, par André, perruquier. Non que je veuille comparer l'esprit de Diderot et celui du Président, à l'absurdité et à l'imbécillité d'André ; mais, c'est que je pense de bonne foi, que les deux premiers n'entendent pas plus le théâtre et l'art dramatique que le dernier ; aussi ai-je fait mettre au dos de ce livre : *Recueil de monstres dramatiques.*

Ces jours-ci, Vadé a eu 400 liv. de pension

du Roi, pour un petit opéra comique, intitulé: l'*Impromptu du cœur.* C'est une petite pièce faite à l'occasion de l'assassinat du Roi; le fond du sujet n'est rien, mais il y a eu une adresse infinie à ne rien mettre, dans les détails, qui pût rappeler le malheur, en se réjouissant de ce qu'il n'avoit point été consommé, et de faire tout porter sur ce pivot-là. Il falloit toujours parler de la joie publique, sans sonner mot de ce qui la produisoit; cela étoit difficile, et il s'en est bien tiré. Je suis charmé que Vadé ait obtenu cette pension, parce que c'est un galant homme qui a des mœurs et de l'honnêteté.

Le lundi, 14 du courant, M. de Montazet, Evêque d'Autun, fut reçu à l'Académie française à la place de M. le Cardinal de Soubise. Son discours, qu'il débita avec la plus belle voix, les gestes les plus nobles et une grace infinie, a d'abord été loué à l'excès; l'impression a fait beaucoup rabattre des éloges, on y a trouvé du louche, de l'amphigouris et du précieux; c'est cependant l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais c'est un mauvais ouvrage. L'article de l'égalité a paru, à quelques-uns, une fatuité, à d'autres une bassesse, et il seroit peut-être aisé d'accommoder tout le monde à cet égard, en disant que c'est l'un et l'autre, et que cela est haut et bas en même-temps. M. de Montazet n'est ni assez grand Seigneur ni assez petit compagnon, pour qu'il pût et dût toucher cette corde-là; mais les orateurs s'accrochent à ce

qu'ils peuvent, et il faut avouer que rien n'est plus difficile que ces sortes de discours de réception : quand ils ne sont pas exécrables, ils sont passables, et voilà ce qui a fait dire à tout le monde que celui de M. Dupré-de-Saint-Maur, qui lui a répondu, n'étoit point passable. Bien des gens doutent encore, malgré cela, vu la bêtise et l'ineptie de cet homme d'esprit-là, que ce soit lui-même qui l'ait composé; on croit que sa femme a eu une très-grande part à ce chef-d'œuvre d'éloquence; c'est une femme qui sait quelque chose, qui fait de la philosophie, qui a de l'esprit, mais sec et sans grace, et même un peu pédant : ce portrait est de gens qui la connoisssent bien, et qui estiment fort, d'ailleurs, les qualités de son cœur.

On vient de me donner huit vers sur l'état présent du gouvernement; s'ils sont d'un poète, ils ne sont sûrement pas, à aucuns égards, d'un homme de la Cour. Les voici :

> Des Grands sans ame, un Clergé fanatique;
> D'affreux vautours rongeant un peuple éthique;
> La foi, les mœurs, en proie aux beaux-esprits;
> Un triste Roi, dont la vie est à prix;
> D'un vieux Sénat, le squelette perfide
> N'osant creuser un complot parricide.
> O ma patrie! ô France! tes malheurs,
> De l'Anglais même arracheroient des pleurs!

Le vendredi, 23 de ce mois, nous eûmes, chez [illegible]adame de Meaux, une seconde représentation [illegible] *la Vérité dans le vin*, où je jouai le rôle de [illegible]puis à la place de M. Pallu; je m'en tirai mieux

que je n'aurois cru, vu ma mémoire affreuse. Cette pièce fut suivie de *Nicaise* que Romgold joua, sans aucune comparaison, mieux que M. Danezan. Madame de Meaux joua divinement, et dans beaucoup d'endroits, supérieurement à Mademoiselle Gaussin. Sa jeunesse, l'air du grand monde, et une décence naturelle, lui donnent de grands avantages, en beaucoup de choses, sur une comédienne de profession. Crébillon m'étonna dans le rôle de Bartholin : bref, je n'ai point reconnu ma pièce entre les mains de ces acteurs-là, au prix de ceux de M. le Duc d'Orléans. Comme Romgold n'avoit point de couplets à chanter dans le divertissement, il me pria de lui en faire un sans rime, et tout bête, pour annoncer aux spectateurs que nous leur donnerions, le mois prochain, *la Veuve philosophe*. Le voici :

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Messieurs, si vous demandez qu'est-ce
Qu'on donnera, dans le mois qui
Vient, nous vous annoncerons qu'on
Jouera la Veuve Philosophe,
Qui n'fera rire qui qu'ce soit.

Le 26, je fus à la Comédie française voir *Polyeucte*, que l'on donnoit pour la clôture. La Noue fit le compliment; il étoit froid, long et fort désobligeant pour les auteurs de ce siècle-ci, qu'il prit à tâche de rabaisser, en élevant ceux du siècle de Louis XIV : quoiqu'au fond il eût raison, il ne falloit pas avoir raison d'une façon aussi

mal-adroite. Il parla de sa retraite avec un peu trop de légèreté et d'étendue : on parle toujours de soi avec trop de complaisance; aussi n'en doit-on jamais parler quand on est sage. Je ne regrette point ce comédien, quoiqu'homme d'esprit. Vilaine figure, ignoble même, voix usée et désagréable, froid à l'excès, point d'entrailles; il lisoit des vers, ne déclamoit point; il disoit le sens et ne sentoit jamais.

Le lundi, 28 du courant, fut tiré à quatre chevaux le scélérat qui avoit osé porter la main sur le Roi le 5 janvier dernier. Assez d'autres feront le détail de cette histoire de Damiens, qui ne sera oubliée de long-temps; mais ce qui ne sera pas dit, à ce sujet, peut-être avant cent ans d'ici, ce sont les bruits, qui courent actuellement, et que je ne garantis ni vrais ni faux. Excepté les gens de la Cour et ceux qui y tiennent ici, par des places ou des charges et des emplois, personne ne peut se mettre dans l'esprit que ce criminel soit sans complot et sans complices, ainsi que la Gazette de France a dit qu'il l'avoit déclaré; il n'y a nulle preuve de ce fait avancé témérairement peut-être. Le procès a été instruit d'une façon qui a été au moins la cause de tous les bruits qui courent, si elle ne les établit pas clairement. Damiens a été livré au Grand-Prévôt de l'Hôtel, M. de Fourches, qui passe pour un esprit très-borné. Pendant les premiers jours, ce procès a donc été, et mal entamé, et négligé; les Ministres vouloient ensuite

le faire juger par une commission du Conseil, et ils n'ont été retenus, à cet égard, que par la crainte terrible qu'ils ont eue des suites de cette affaire; et le cri général de la nation qui est venu se joindre à cette frayeur, les a arrêtés. Cette voie leur étant fermée, le Roi, par ses lettres-patentes, a envoyé le jugement de ce procès au Parlement, séant à la Grand-chambre, les Pairs assemblés. Le premier Président (M. de Maupeou), M. Sévères et M. Pasquier, ces deux derniers Conseillers et Rapporteurs, sont, au dire du public, les seuls qui sachent pleinement ce mystère d'iniquité, et qui aient vu les pièces. Ces trois personnages, soit raison, soit à tort (et je ne prétends pas les condamner), sont très-suspects, et des esclaves de la Cour. Ils sont détestés à Paris, voilà ce qui est constant, car je ne rapporte que ce qu'on dit, sans rien décider, n'ayant d'aucun côté, des fondemens assez solides pour asseoir un jugement. On dit donc encore que ces trois juges n'ont fait paroître au jour, que les pièces qu'on leur a permis de montrer; les contestations que, dans plusieurs séances, M. le Prince de Conty a eues avec le premier Président et M. Pasquier, pour approfondir des faits, ou en faire informer, sont, dit-on, la preuve de ces manœuvres. On a été, sur-tout, révolté dans le public, de ce qu'on n'avoit pas envoyé des Commissaires du Parlement à Arras, pour y informer des faits, qui auroient pu résulter d'un mémoire que M. de Crouy a envoyé à la Cour, sur ce Damiens. On prétend que Damiens y avoit été en liaison avec des

Jésuites de cette ville, et qu'il s'étoit confessé plusieurs fois à l'un d'eux. M. le Prince de Conty n'a jamais pu obtenir qu'on fît cette information en règle. On veut que, par le motif de sauver au Roi des chagrins et des inquiétudes affreuses, les gens qui l'approchent, ayent résolu de faire passer ce scélérat pour un fou physique, et que cette idée ait été le seul pivôt sur lequel ont roulé tous les ordres qui ont été donnés aux juges. D'autres veulent, au contraire, et prétendent que le Roi est instruit de tout, quoique le public ne sache rien; mais qu'on a voulu sauver les Jésuites. Un fait certain qui les a fait soupçonner, c'est que le sur-lendemain de l'assassinat du Roi, le Père La Tour fut enlevé la nuit, aux Jésuites même. Le précepteur d'un enfant, qui est connu de Dutartre, avoit causé avec ce Jésuite, la veille de son enlèvement. A six heures du matin, ayant été pour voir ce Père, il fut fort surpris de voir sa chambre ouverte, ses livres et ses papiers par terre, et tout le dérangement qui suit ces sortes d'aventures. Il fut demander à un de leurs Pères, ce qu'étoit devenu le Père La Tour: ils lui répondirent qu'ils l'avoient envoyé à la Flêche, pour une affaire; ayant prié qu'on lui donnât son adresse, pour qu'il pût lui écrire, ils dirent que la chose étoit difficile, parce qu'auparavant de se rendre dans cette ville, il devoit faire une tournée, et qu'il ne seroit à la Flêche que dans six mois, au plutôt. A moins que d'avoir vu ce fait, on ne peut pas en être plus sûr que je le suis. Il est encore constant que ce misérable étoit protégé des Jé-

suites ; c'est le Père Neuville qui l'avoit placé chez Madame de la Bourdonnaye. Il n'est pas moins certain qu'il a été cuistre dans leur collège ; le Père La Tour le protégeoit encore. Les bruits populaires ont été plus loin ; et l'on prétend qu'il étoit leur espion. C'est encore un problême, au reste, si ce scélérat est mort repentant ou non. Qu'on recueille les voix, on en trouvera autant d'un côté que d'un autre. J'ai entendu dire, à je ne sais combien de gens, qu'il avoit dit en mourant, au bourreau, qu'il emportoit son secret.

Ce monstre avoit de l'esprit, une fermeté d'ame singulière, qu'il a montrée dans les tourmens longs et affreux qu'il a soutenus. Ce n'étoit point un fanatique, puisqu'on ne sait encore s'il avoit de la religion, et s'il est mort dans des sentimens de piété. Le doute où l'on est sur lui, à cet égard, démontre, au moins, qu'il n'y avoit sûrement pas de fanatisme dans sa tête; si celui du patriotisme, très-mal entendu, l'eût porté à cette détestable action, il auroit marqué aussi bien clairement, et pendant le cours de son procès, et surtout à sa mort, cette seconde espèce de fanatisme; il auroit voulu faire le héros, et auroit cru véritablement l'être ; il n'y a rien eu de tout cela. Quel but se proposoit donc cet homme ? des supplices abominables, sans récompense ? mais il n'étoit point fou proprement dit. Le Paradis ? mais il n'étoit point fanatique de la Religion. La Gloire fanatique aussi de croire se sacrifier pour son pays ? Mais il n'étoit point patriote, dans le sens extravagant

il l'auroit pu entendre. Est-il vraisemblable, ·ès tout cela, que cet homme ait été amené à ce ricide irrémissible par des discours indiscrets plement ? C'est ce qu'on ne persuadera jamais eux qui connoissent les hommes. Il faut qu'on échauffé sa tête, et par l'espérance de l'im-nité et par l'immensité des récompenses ; voilà qui tombe communément sous le sens de gens i ne seront point prévenus. C'est ce que des mé-ires particuliers éclairciront peut-être à la pos-ité dans cent cinquante ou deux cents ans ci, c'est aussi peut-être ce qu'elle ne saura pas is que nous.

Voici des vers contre la pièce et la Poétique de derot ; je les crois de Piron. Il y a de la force, s rimes singulières et des choses louches et scures : ce n'est pas là ce que je blâme le plus ; que je trouve impardonnable, c'est d'attaquer ielqu'un sur la religion, surtout quand on n'est is plus dévot qu'un autre.

Le grand Dorval, tout bouffi d'égoïsme,
D'abord s'est peint, et puis il s'est jugé,
Pour nous prouver sur un ton d'aphorisme,
Que qui le lit, doit en être affligé ;
J'en suis d'accord, trève de sillogisme.
Mais que me fait à moi son stoïcisme,
Et cet autel par lui-même érigé
A sa vertu ; de ce charlatanisme,
Depuis long-temps je suis trop excédé.
L'esprit de secte et de prosélitisme,
Dont, à tout heure, on le voit possédé,
Lui fait mêler un sombre pédantisme

A l'esprit fort, au jargon d'athéisme.
On croiroit voir, à son triste maintien,
Un Capucin qui prêche le déisme.
J'aime encore mieux lire mon catéchisme,
Que m'ennuyer pour n'être pas chrétien.
Ami Dorval, le plus sot fanatisme
Est la fureur d'être martyr de rien (*).

Le jeudi, 31 du courant, M. Séguier, Avocat-général, fut reçu à l'Académie française à la place de M. de Fontenelle. Son discours m'a paru éloquent, noble et en même-temps simple. Depuis que je vis, voilà le second discours d'académie qui m'ait paru beau ; celui de l'Evêque de Luçon (Bussy Rabutin) est l'autre. Celui de M. de Voltaire a bien quelques morceaux divins, mais il n'a pas d'ensemble ; celui de M. Séguier est un tout dont les parties sont liées parfaitement ; les transitions y sont heureuses et nobles ; j'ai surtout en vue la première, où il nomme et loue le Chancelier Séguier avant le Cardinal de Richelieu. Il règne dans cette pièce une éloquence unie et grande qui est malheureusement abandonnée dans ce siècle-ci, sans doute parce que c'est la plus difficile.

M. le Duc de Nivernois, qui lui a répondu, a fait un verbiage spirituel qui est l'opposé précisément de l'éloquence dont je viens de parler. Des gentillesses, de petites choses fines, du précieux, un style entortillé, des mots nouveaux, de l'esprit

(*) Je viens d'apprendre que ces vers sont d'un M. Favier. (*Note de l'Auteur*).

partout ; mais nul ordre, nulle force, nulle précision dans les idées, et d'une longueur insoutenable. Cependant, avant l'impression, on l'admiroit davantage que le discours de M. Séguier ; il y a des gens qui aiment l'esprit des Ducs.

On m'a dit, ces jours-ci, que, pendant le supplice de Damiens, qui a duré pendant deux heures entières, aucune des femmes qui y étoient présentes (et il y en avoit un grand nombre et des plus jolies de Paris) ne se sont retirées des fenêtres, tandis que la plupart des hommes n'ont pu soutenir ce spectacle, sont rentrés dans les chambres, et que beaucoup se sont évanouis ; c'est une remarque qui a été faite généralement. Il passe aussi pour constant, que la jeune Madame Préandeau, la nièce de Bouret, qui avoit loué des croisées, avoit dit, en voyant la peine que l'on avoit à écarteler ce misérable : *Ah, Jésus! les pauvres chevaux, que je les plains!* Je n'ai point entendu ce propos, mais tout Paris le donne à cette petite Madame Préandau, qui est une des plus belles, mais des plus bêtes créatures que Dieu fit.

L'Opéra vient d'être donné à bail pour trente années à Rebel et Francœur, qui ont commencé par se raccommoder avec Rameau, auquel ils font une pension de 1500 liv. sur l'Opéra. Ils ne sont point chargés des dettes antérieures à leur bail, et la ville a toujours l'Opéra comme en propriété, si cela se peut dire.

AVRIL, 1757.

Nous avons eu, à la rentrée, deux mauvais débutans dans le tragique, à la Comédie française ; je veux dire le nommé Rozambert, qui a continué son début, et le sieur Bellissaint ; ils ont *massacré* les rôles de Joad, de Brutus et d'Agamemnon. Dieu les puisse-t-il convertir et les appeler à lui ! c'est un bien qu'il feroit aux gens pieux et aux indévots, du même coup de sa grace.

Le mardi 26, *la Veuve Philosophe*, suivie de *Joconde*, fut jouée par nous chez Madame de Meaux. Dans la première pièce, Madame de Meaux jouoit le rôle de Madame Saint-Far ; sa couturière faisoit celui de la Duchesse ; sa femme-de-chambre, celui d'Agathe ; les rôles du Chevalier, du Commandeur et de l'Oncle, étoient remplis par Romgold, Crébillon, et moi.

Madame de Meaux joua très-noblement, et très-froidement ; sa femme-de-chambre fut inimitable ; c'étoit la nature même. Je fus très-content de la vivacité, de l'intelligence et du sentiment que Romgold mit dans son rôle ; Crébillon se tira très-bien du sien. Si je n'eusse pas manqué de mémoire, j'aurois fort bien joué le mien. La Duchesse fût exécrable.

Je ne doute point, à-présent, que cette pièce n'eût un très-grand succès, si elle étoit représentée par des comédiens consommés.

Revenons à Joconde, dont les rôles furent tous bien rendus; je ne veux pas même m'en excepter. Madame de Meaux joua celui de Thérèse, avec toutes les graces, la naïveté et toute la finesse possibles; elle fut divine. Sa femme-de-chambre se tira on ne peut mieux du rôle de Madame de la Tour; elle avoit bien l'air d'une bonne et franche paysanne. Je ne saurois trop donner de louanges à Romgold, pour la vérité de son jeu, dans le rôle de Blaise, pour le plaisant qu'il y jetta, et le goût exquis avec lequel il le chanta. Crébillon fit le roi, avec beaucoup de noblesse; et je rendis bien celui de Joconde. La pièce fit très-grand plaisir. La seule chose qui manquoit à cette représentation, c'étoit un théâtre. Une décoration de jardin, et un théâtre un peu grand, lui sont absolument nécessaires. Une chambre y empêche l'illusion, premier charme d'une pièce dramatique; au lieu que dans une chambre, toutes les scènes de la Veuve Philosophe peuvent s'y passer, et que le lieu n'ôte rien du tout à l'illusion; au contraire, il y prête.

Après la Vérité dans le vin, que je regarde comme ce que j'ai fait de mieux, après le Galant escroc et le Rossignol, je mettrois Joconde, et même avant Nicaise.

Le jeudi, 28 du courant, je fus à la première représentation d'*Adèle de Ponthieu*, tragédie de M. de La Place. Je m'interressois si fort au succès de cette pièce, par l'estime que j'ai pour les mœurs et l'honnêteté de son auteur, et en même-

temps je craignois si fort qu'elle ne fît une chûte honteuse, que je pensai n'y pas aller; j'y fus pourtant, et j'eus une joie sincère et bien sensible quand je la vis applaudie. Ce fut un plaisir pour moi, d'autant plus grand, que je ne m'y attendois nullement; le but de cet ouvrage et la sincérité dont je fais profession dans ce Journal - ci, et que j'étends jusque sur les défauts de mes ouvrages, que je juge aussi rigoureusement que l'amour-propre peut me permettre de les voir, cette sincérité, dis-je, me force à dire que cette tragédie est bien au - dessous du médiocre, et qu'elle montre à découvert que La Place n'a ni génie ni talent (*).

Sa tragédie est un pur roman si compliqué et si peu vraisemblable, qu'il auroit fallu la main d'un maître pour traiter ce sujet et mener à l'illusion. Les caractères sont tous manqués, celui du Sou-

---

(*) Les mœurs et l'honnêteté que montroit avec affectation ce Monsieur, n'étoient que dans ses propos. Ses actions ont prouvé le contraire. Marié, et passant ici pour garçon, La Place avoit mangé le bien de sa femme et de sa fille; il avoit abandonné la première qu'il laissa dans la misère. Pour toute raison, il a cédé à la seconde, 1,000 liv., sur les 5,000 de pension qu'il a sur le Mercure.

Banqueroutier frauduleux il a vendu une partie de sa bibliothèque et de ses effets, avant sa fuite à Bruxelles. Arrangé probablement avec ses créanciers, il est revenu depuis quelques années à Paris, où il vit dans la crapule, et valétudinaire. Belle jouissance de la vie, quand on y joint le déshonneur! (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

(*Pierre-Antoine de La Place, né à Calais en 1707, est mort à Paris en 1793*). Note des Editeurs.

dan Méledin est bien le plus ridicule qui ait jamais paru au théâtre ; il est amoureux d'Adèle, et il ne lui parle de son amour, que la première fois qu'il la voit ; depuis cette déclaration il est quatre ou cinq fois avec elle en scène, et il n'est question que d'affaires. Ce Soudan est pourtant annoncé, dans tout le cours de la pièce, comme l'amant le plus passionné et le plus violent ; suivant les intérêts des différens personnages, il change de façon de penser et de discours avec une facilité qui ne convient qu'à un imbécille. Adèle est la fiancée du Roi de Garbe, qui est enlevée, je crois, le jour de son mariage, et qui, pendant dix ans, passe à différens maîtres, en conservant toujours son honneur, à ce que l'auteur assure à chaque instant. Son mari est le meilleur mari qu'il y ait jamais eu même en France, pays qui en a toujours produit d'excellens. Roger, le père d'Adèle, au contraire, est incrédule sur la vertu de sa fille, jusqu'à refuser d'entendre sa justification ; sans doute de crainte que la pièce ne finisse trop tôt. Le Vizir Omarsis est un personnage inutile, qui n'est employé que pour faire des allées et des venues au cinquième acte, et appaiser une sédition amenée, Dieu sait comment ; le traître Montalban est le plus désagréable et le plus mal-adroit coquin qui ait jamais été circoncis.

Le dénouement est pris entièrement de la tragédie de Saurin, et de l'infortuné *Aménophis;* il n'y a, dans toute la pièce, de situation neuve que la justification d'Adèle, au quatrième acte ; elle

est intéressante, adroite, et théâtrale, au point que, si cette tragédie étoit le premier ouvrage d'un homme de vingt ans, j'en espérerois beaucoup, sur cette seule situation. Toutes les autres sont triviales, rebattues et mal traitées. Cette pièce, hormis cette situation, ressemble à tout et ne ressemble à rien; on pourroit dire si on vouloit plaisanter, qu'elle a le bas du visage de *Zaïre*, à laquelle elle ressemble en laid; le front de Bernadille, dans *la Femme Juge et Partie ;* la taille très-mal prise, le propos très-commun, une physionomie plate que l'on rencontre partout. On y ajouteroit que le Vizir a un faux air de l'Aga du *Mahomet* de La Noue, que Roger est le tableau de Lusignan fait de la main d'un mauvais peintre d'enseignes; on trouveroit encore des traits de ressemblance entre Renault, mari d'Adèle, et les Sganarelles de Molière.

La conduite de cette pièce est déplorable; la versification en est obscure, boursoufflée, et pillée partout; ce sont, presque, des hémistiches rejoints. Je suis émerveillé, confondu, de l'espèce de succès qu'elle a eu; elle ne sera point reprise et ne restera point au théâtre; elle a eu quatre ou cinq représentations seulement; une indisposition feinte ou véritable de Mademoiselle Clairon, a engagé La Place à la retirer, pour la faire reprendre cet automne. La dernière chambrée étoit de 4,200 livres, ainsi ce n'est pas qu'elle fût tombée depuis sa première représentation.

MAI, 1757.

J'AI été, tout ce mois ci, occupé des soins de déclarer mon mariage à ma famille et à mes meilleurs amis. Ce mariage fait le bonheur de ma vie, j'aime ma femme et j'en suis aimé; nous allons vivre ensemble; je redeviens, pour ainsi dire, citoyen; je me compare à un voyageur, éloigné depuis longtemps de sa patrie, qui y rentre et vient y vivre. Depuis l'âge de dix huit-ans, j'ai toujours vécu chez les autres, je n'ai pas encore goûté le plaisir d'être chez moi, d'être mon maître: j'en vais jouir avec celle que j'ai épousée secrètement, il y a longtemps, et qui est en même temps ma femme, mon amie et ma maîtresse (*).

(*) Je ne puis me tenir de parler de ma femme, toutes les fois que l'occasion s'en présente. C'est mon rabâchage et mon radotage de prédilection. Jamais, je crois, mariage n'a été aussi heureux que le nôtre. J'écris ceci justement le 14 avril 1780, jour de ma naissance que je bénis; j'ai aujourd'hui 71 ans révolus.

Je vais répéter ce que j'ai dit mille fois à mes amis, sur ma femme. Elle ne m'a jamais donné de chagrins; depuis que je suis avec elle, je n'en ai éprouvé d'autres que ceux dont j'ai été tourmenté par la mauvaise santé. Ce sont les plus vifs que je puisse ressentir.

Je n'ai eu de véritable amour que pour elle. Quand mes sens ont eu pris congé de moi, l'amitié la plus embrâsée a succédé à cet amour violent. C'est une amitié à part, que celle qui vient à la suite d'une passion, fondée sur la plus grande estime. Ses actions, continuellement estimables, augmentent continuellement mes sentimens pour elle : attentive à tous ses devoirs, tenant son ménage honorablement, libérale envers ses domestiques,

C'est un bonheur que je sens dans toute son étendue. Il y a près de dix-neuf ans que je vis chez M. et Madame de Meulan, desquels j'ai à me louer à tous égards; ce sont bien, et les plus honnêtes gens, et les meilleurs amis qui existent, d'un commerce si facile et si doux, que, depuis si longtemps, je puis dire avec vérité n'avoir pas eu avec eux la plus légère altercation, l'ombre d'une tracasserie; ma séparation d'avec eux me coûte assurément, mais je ne puis dissimuler que le bonheur dont je vais jouir et faire jouir ma femme, m'empêche de sentir le chagrin que j'aurois eu de cette séparation, si elle eût été occasionnée par quelqu'autre événement que ce fût.

---

qu'elle tient de court; saisissant toutes les occasions de faire du bien dans son intérieur, et d'une manière éclairée; me donnant les exemples de toutes les vertus domestiques, dans lesquelles nous nous renfermons, elle réveille chez moi le penchant que j'ai toujours eu à rendre service aux autres, quand je le pouvois. Les ingratitudes que j'ai éprouvées, et qui endurcissent le cœur des vieillards, ne m'arrêtent point.

Elle pense comme moi, qu'il faut faire le bien relativement à soi, et parce que c'est le seul plaisir qui reste dans un âge avancé. Plus jeunes, nous en avons goûté d'autres, qui n'étoient pas si solides. Celui de s'estimer réciproquement, est encore un plaisir de toute excellence, qu'on ne peut nous ôter, et que nous sentirons jusqu'à la fin de nos jours.

Il ne convient plus à mon âge de rappeler ceux de l'amour; mais il m'est encore permis de me souvenir du plaisir que j'ai goûté en composant mes comédies et mes chansons, sur lesquelles elle m'a donné de si bons conseils, de si bonnes idées, si fines, si délicates, si.... Mais finissons ce bienheureux radotage, et n'apprêtons pas tant à rire à ceux qui n'ont ni ame ni sentimens; car c'est le grand nombre, dans ce siècle de lumières.

Ce qui ajoute encore à mon bonheur, c'est la façon tendre et sentie dont mon mariage a été reçu par ma mère, mes sœurs, mon frère Roussel et sa femme, et par tous les gens qui connoissent la mienne, ou qui même n'ont fait qu'en entendre parler. Sa réputation est si bien établie, du côté de l'esprit, de la raison, et de l'honnêteté de son cœur, que notre union a été généralement approuvée. Le bonheur de vivre avec elle m'auroit suffi et m'auroit consolé de n'avoir point les suffrages du petit nombre de gens dont nous sommes connus; mais leur approbation unanime augmente encore le plaisir et la félicité de ma situation.

Nous avons attendu, ma femme et moi, que nos fortunes, qui sont en proportion à peu-près égales, fussent arrangées, avant de prendre notre ménage et de déclarer notre mariage; nous avons de quoi vivre doucement et même honorablement. Notre contrat a été bien fait, nos mesures sont bien prises, nous ne faisons nul tort à nos familles par nos arrangemens. Pour éviter au survivant de nous deux les plus légères contestations et le moindre procès, nous avons consulté des gens habiles dans les lois, et notre contrat de mariage a été rédigé sur leurs avis; par-là nous avons prévenu l'avenir autant que nous avons pu.

Le 31, l'Académie royale de musique donna la première représentation des *Surprises de l'Amour*, ballet en trois actes séparés, musique de Rameau, paroles de Bernard. Pour commencer par la mu-

sique, à laquelle je ne me connois pas, voici ce que j'en ai entendu dire : elle n'est pas de la force de celle des premiers ouvrages de ce génie ; elle est pourtant jolie, et l'on y trouve des choses bien faites ; mais l'on n'y entend point de ces beaux chœurs, de ces ariettes brillantes, et de ces accompagnemens singuliers que le seul Rameau pouvoit faire ; de ces airs de violons transcendans et pleins de force qui le caractérisoient : c'est un ouvrage, assure-t-on, qui sent la vieillesse, et on est prêt à lui dire le *solve senescentem*, d'Horace.

En donnant les louanges les plus grandes et les plus méritées au génie de Rameau, il faut pourtant avouer que ce grand homme a fait un tort considérable à l'Opéra, en sacrifiant, sans esprit et sans goût, continuellement, les poëmes à sa musique. C'est lui qui, le premier, à forcé les poètes lyriques à restreindre un sujet traité dans un seul acte, à quatre-vingt-dix ou cent vers tout au plus ; c'est ordonner de faire des bouts-rimés et des acrostiches, que d'exiger que l'on expose, que l'on noue et dénoue une action en quatre-vingt-dix vers. Rameau a toujours immolé les poètes aux danses et aux ballets proprement dits ; il lui faut un valet-de-chambre *parolier*, si l'on peut s'exprimer ainsi ; un poète, un homme qui aura du talent, ne voudra pas sacrifier sa réputation à la manie du musicien, et Rameau a poussé cette manie jusqu'où elle pouvoit aller.

Venons actuellement au poëme. Je ne pense pas

qu'on en puisse faire un plus mauvais à tous égards ; j'excepte pourtant l'acte d'Anacréon que j'examinerai après. Il règne, dans ces trois actes, une uniformité qui donne droit au musicien de se plaindre du poète ; nulle variété qui ait pu fournir à Rameau le moyen de varier sa musique. Dans le premier, l'Amour est le *maquereau*, proprement dit, de Madame sa mère ; ce dialogue insipide est d'une indécence froide qui glace le spectateur au lieu de le réveiller ; c'est donc de l'indécence en pure perte. Diane, dans cet acte, ne tient à l'action que par la très-mince raison qu'Adonis est chasseur, et que par-là on fournit un divertissement de chasse aux musiciens. Pour que Diane fût liée à cet acte, il faudroit qu'elle fût amoureuse d'Adonis ; elle ne l'est point, et cependant sa conduite feroit dire, à de mauvaises langues, que cette chaste Déesse a, tout au moins, de très-violens desirs ; Diane enfin, est tout-à-fait compromise dans le ballet, où on lui fait danser une pantomime très-voluptueuse et très-lascive même avec Endimion, qui finit par faire un trou à la lune, et se retirer avec elle des yeux des spectateurs, ne pouvant en conscience et avec bienséance achever devant eux ce qu'ils vont faire en l'air apparemment.

L'acte de la lyre enchantée est d'un ridicule dont rien n'approche. La scène est sur le mont Parnasse, et on y trouve une Syrène rivale d'une Muse ; un poisson sur une montagne, voilà du merveilleux ! et ce bel acte est couronné par un ballet

monstrueux de Syrènes mêlées à des Muses et à des suivans d'Apollon.

Non seulement, dans ces deux actes, il n'y a aucune connoissance de l'art; mais je soutiens encore que l'auteur ne sait pas faire une scène, qu'il n'y en a pas une seule dans les trois actes, et que ce qu'il appelle scène, n'est autre chose qu'un dialogue froid dans lequel on cause sur la première matière qui tombe dans la conversation, et qu'on feroit dire à ses personnages toute autre chose si l'on vouloit. Il n'a pas non plus le vers lyrique, les tours de sa versification ne sont point naturels, sa galanterie est guindée, compassée et usée. Quelle différence de sa poésie à celle de La Bruère? C'étoit bien lui qui, sans entendre extrêmement le théâtre, avoit le style véritablement lyrique et naturel, et dont les madrigaux étoient faciles, tendres et pleins de sentimens, ou de vraie galanterie. Mais Bernard est, je crois, incapable de faire des opéras; il a fait l'*Art d'aimer*, qui, à mon gré, est un poème délicieux et divin; qu'il travaille dans ce genre, l'opéra n'est pas le sien.

Son acte d'Anacréon même fait encore la preuve de ce que j'avance-là; c'est la plus jolie idée du monde, dont il n'a pas tiré parti. Le tableau d'Anacréon à table est très-agréable et très-gai, mais il falloit que cet acte fût tendre, ou du moins extrêmement galant; il avoit tant de ressources de ce côté-là, en traitant ce sujet, qu'il faut avoir eu l'imagination bien aride, et le cœur bien froid, pour n'avoir pas tourné là sa fable. Il devoit

savoir où il étoit et ce qu'il faisoit, il fit une révérence de très-mauvaise grace au public, qui redoubla ses applaudissemens : les larmes m'en vinrent aux yeux. En se retirant, il s'évanouit encore sur les marches qui conduisent du théâtre au foyer, où on le transporta; on lui jetta de l'eau sur le visage, et ce ne fut qu'après quelques minutes, qu'il revint de cet évanouissement, mais comme un homme égaré. J'ai rapporté, d'une façon détaillée, cette anecdote théâtrale, à cause de sa grande singularité; je n'ai rien exagéré, et je n'ai dit que ce que j'ai vu, et que ce que l'auteur, lui-même, m'a depuis fait l'amitié de me conter ingénuement, et bien naïvement.

Les changemens qu'il a faits à sa pièce, un mois encore auparavant de la faire représenter; sa docilité à écouter les conseils, et la facilité avec laquelle il les suit, et étend les idées qu'on lui fait seulement appercevoir; le génie qu'il y met lorsqu'il les a saisies, ne font plus douter qu'il ne soit un jour un très-grand poete tragique. Ce qui me confirme encore que c'est un homme de génie, c'est que malgré le succès prodigieux qu'a son ouvrage, pendant un été le plus chaud que nous ayons eu depuis douze ans, la tête ne lui a point tourné; au contraire, il disoit, ces jours-ci, à Madame de Graffigny et à moi, qu'à la représentation de sa pièce, il avoit vu des défauts sans nombre qu'il n'avoit point apperçus en la composant; qu'il vouloit les corriger, et que quand on lui offriroit quarante mille francs de l'impression, il ne voudroit pas la faire paroître

dans l'état où elle est. Il compte retirer sa pièce demain samedi 2 juillet, pour la corriger, et la faire reprendre cet hiver; elle aura eu en tout treize représentations; lundi dernier a été le seul jour foible. Enfin, ce qui n'étoit pas arrivé depuis plus de vingt années, la recette des sept premières représentations a monté à trente mille livres. Passons à l'examen de la pièce.

Le premier acte est beau, et expose le sujet d'une façon bien naturelle. On pourroit y critiquer avec raison, le double songe d'Iphigénie; j'appelle ainsi le premier songe qu'elle dit avoir eu lorsqu'elle fut sacrifier en Aulide, et celui qu'elle vient d'avoir la nuit même, et qu'elle détaille fort au long à sa confidente. Indépendamment de ce que ces rêveries-là sont fort usées dans la tragédie, il me paroît encore qu'elles annoncent et découvrent trop le dénouement. Je conviens que, dans un sujet aussi connu que celui-ci, on ne court aucun risque; mais dans un sujet où la catastrophe seroit ignorée, un songe la feroit trop entrevoir, et diminueroit ou ôteroit totalement l'intérêt de curiosité. Le premier songe, ici, est ridicule; c'est une longueur et un manque de goût. Cet endroit, au reste, a été applaudi, et ces sortes de fautes le sont ordinairement, lorsqu'elles sont bien faites; je veux dire, lorsque les images en sont grandes et fortes, et que la magie d'une poésie mâle les couvre.

Thoas achève d'exposer le sujet, mais en action et d'une manière très-adroite. Rien ne l'est

avantage que la peinture qu'il fait d'Oreste poursuivi par les Furies.

. . . .

Il semble articuler les noms d'ami.... de mère.

. . . .

Ils ont cru voir, dit-on, des spectres l'entourer.

. . . .

Quel peut être le sort de ce mortel impie?
Dans son farouche cœur, quel crime affreux s'expie?

Ces idées, jetées avec beaucoup d'art, préparent l'arrivée d'Oreste au second acte, et préviennent le spectateur sur l'état cruel où est ce malheureux. Si Paulin, qui a joué le rôle de Thoas, s'en étoit un peu douté, et l'eût mieux rendu, non seulement il eût fait un grand effet, mais ce même effet eût beaucoup influé sur la réussite du second acte, qui pensa faire *capot*.

Ce second acte, qui est fort beau, a été aussi mal joué, de la part de Le Kain et de Belcourt, qui faisoient Oreste et Pylade, que le premier l'avoit été de celle de Paulin, c'est-à-dire exécrablement. Ces deux écoliers n'ont fait qu'un long contre-sens, en rendant tendrement ce qui devoit être joué avec la plus grande vivacité et la plus grande force.

De pareils comédiens, disoit Piron, lorsque son Montezuma fut massacré par de moins mauvais que ceux-ci, *feroient tomber l'Evangile, s'ils le jouoient; et si, il y a dix-sept cents ans que cette pièce se soutient.*

Iphigénie seroit tombée, si nous n'eussions été à deux ou trois ans de la retraite de Dufresne,

mais heureusement pour M. de la Touche, on ne se souvient plus de cet acteur admirable. Et à propos de cela, j'oserois prédire que si Dieu avoit un jour pitié de nous, et qu'il nous envoyât deux acteurs comme Dufresne, et qu'on remit cette tragédie-ci, le public ouvriroit des yeux grands comme des salières, et seroit tout étonné d'y voir des beautés, qu'il n'a pu apercevoir, parce que les acteurs ont eu le soin de les lui voiler; et enfin, il ne reviendroit pas de sa surprise, en découvrant que le rôle de Pylade est aussi beau, et même plus intéressant que celui d'Oreste. Pour en finir sur les acteurs, j'avoue que je n'ai pas été aussi content de Mademoiselle Clairon que je m'y étois attendu; et je demeure très-convaincu que Mademoiselle Dumesnil eût donné à ce rôle beaucoup de feu qui manque à Clairon. Elle a joué la reconnoissance froidement, et je me disois dans ces momens: *Dumesnil, où es-tu!* Ce n'est pas le sentiment du public, mais c'est le mien, et peut-être un jour le public sera de mon avis, si jamais Dumesnil joue ce rôle-là.

Le grand défaut de cette tragédie, et qui se fait sentir dès le second acte, c'est que ce n'est point Iphigénie qui agit, c'est sa confidente. Les expédiens, pour sauver les victimes humaines qu'on la force d'immoler, sont toujours imaginés par Isménie; les moyens même sont aussi de cette confidente, c'est Isménie qui fait mouvoir les ressorts, c'est elle qui les invente, qui les présente; Iphigénie ne fait que les approuver et s'en sert.

Thoas n'est pas non plus assez en action, il ne paroît qu'au premier et au cinquième actes; il eût dû, au moins, être vu et agir dans le troisième ou dans le quatrième; son caractère, d'ailleurs, n'est point tel qu'il devroit être pour justifier Pylade de le tuer. S'il étoit peint, dans toute la pièce, des couleurs les plus noires; s'il étoit présenté comme un tyran, un monstre, détesté de tous ses sujets, alors sa mort feroit plus d'effet, et il y auroit plus de vraisemblance dans la manière dont Pylade en vient à bout, attendu qu'il seroit secondé de ses peuples qui l'auroient en horreur. Que reproche-t-on à ce malheureux Roi? Tout son crime consiste dans son obéissance aux Dieux de son pays, qui lui ordonnent de leur immoler des victimes humaines, sous peine de perdre la vie et le trône; il y a même un oracle précis qui lui commande ces horribles sacrifices; après cela peut-il paroître coupable de ces cruautés? il faudroit plutôt tuer lès Dieux que leurs dévots superstitieux.

Le troisième acte est, sans contredit, le plus beau de la pièce. La dispute d'Oreste et de Pylade, à qui mourra, est une de ces scènes qui feroit honneur au plus grand maître; elle est dans le goût des belles de Corneille, pour la force des raisonnemens; elle prépare aussi, d'une manière très-adroite, la scène qui suit, et dans laquelle Pylade accepte la vie, vis-à-vis d'Iphigénie, qui, par un secret pressentiment, vouloit la sauver à Oreste plutôt qu'à lui. C'est dans cet acte qu'est déployé tout le *vis tragica*, et c'est d'après cet

acte seul qu'à la lecture, j'osai prédire, et que je dis encore que M. de la Touche doit être un jour un grand poète tragique.

Le quatrième acte est, de tous, le plus foible; non que je trouve la reconnoissance d'Oreste et d'Iphigénie mal traitée et froide, comme bien des gens l'ont pensé; car j'ose dire que c'est à l'actrice qu'il faut se prendre du peu de chaleur de cette scène: Mademoiselle Clairon l'a déclamée, et ne l'a point jouée. Un jour cette scène, jouée par d'autres, doit faire un grand effet; elle est bonne en soi, et le seul reproche qu'on lui puisse faire est un air de ressemblance avec la reconnoissance de l'*Iphigénie* de l'Opéra, que j'avoue pourtant être au-dessus de celle-ci. Mais le grand reproche que l'on est fondé à faire au reste de ce quatrième acte, c'est qu'il est sans action.

Le commencement en est languissant et froid; *item*, le récit du confident, qui vient annoncer à Iphigénie, qu'il ne sait ce qu'est devenu l'Etranger (Pylade); qu'il l'avoit caché dans le creux d'un rocher, ayant entendu un bruit qui lui faisoit craindre qu'ils ne fussent poursuivis; qu'étant retourné, il ne l'y avoit plus trouvé, et qu'apparemment la mer l'aura englouti : cette histoire pèche si fort du côté de la vraisemblance, qu'elle détruit toute l'illusion; il faut que les beautés qui sont dans le reste de l'ouvrage, soient d'un genre bien supérieur, pour que l'on n'ait point été refroidi à n'en pas revenir, par une fable aussi puérile et aussi absurde.

Le cinquième acte, qui est le meilleur après le troisième, relève la pièce avec bien de la vivacité; tout y est en action. La dernière scène est de la plus grande beauté; ce n'est point le coup de théâtre qui la termine, qui me plaît le plus, c'est la façon dont Oreste et Iphigénie soutiennent leurs caractères; la noblesse et le feu avec lesquels ils répondent à Thoas; c'est l'enthousiasme dans lequel entre la Prêtresse, et la manière forte et majestueuse, avec laquelle elle parle au nom de la Déesse, et empêche les gardes même du Tyran, de poignarder Oreste.

Le meurtre de ce premier, fait par Pylade, étoit préparé par Arbas, confident du Roi, qui venoit lui annoncer que l'Etranger que l'on croyoit péri dans les flots, s'avançoit et avoit forcé le Palais, ensorte que Pylade ne paroissoit pas tomber des nues exprès pour tuer le Tyran. Mais le jour même de la première représentation, Mademoiselle Clairon, qui avoit demandé une répétition, le matin de ce jour-là, fut bien étonnée, ainsi que toutes ses camarades, quand, au cinquième acte, le sieur Le Grand, qui jouoit le rôle d'Arbas, et qui étoit par conséquent chargé du récit qui préparoit l'arrivée de Pylade, déclara tout net : *qu'il n'avoit pas pu apprendre par cœur, les dix ou douze vers qui composoient ce même récit; et qu'il lui étoit impossible de les savoir jamais.* Cela ne paroît pas vraisemblable, et rien n'est pourtant plus vrai. M. La Touche fut obligé de monter dans une salle d'assemblée, et de mettre dans la bouche de Pylade,

ce que disoit Arbas, et de faire annoncer l'arrivée de Pylade (qui ne se trouve plus amenée d'une façon vraisemblable), par un cliquetis d'épées, que tous les gens qui connoissent un peu le théâtre, ont trouvé ridicule. Ce défaut, joint à tout ce que j'ai dit sur le caractère de Thoas, a rendu le dénouement sans vraisemblance, et par conséquent mauvais aux yeux des bons juges, quoiqu'il ait fort réussi. Mais, la première faute ne se trouvera plus à la reprise; et l'on peut, avec une douzaine ou une vingtaine de vers répandus dans la pièce, et qui peindront Thoas comme un monstre, corriger la seconde faute, sans toucher au fond du sujet; et ce ne sera point chose contradictoire, que de joindre au caractère superstitieux de Thoas, l'inhumanité, la cruauté, la tyrannie la plus barbare: ce sont des vices faits pour aller ensemble.

Voici des vers du commencement du cinquième acte, qui ont été rayés à la police, ainsi que je m'y attendois bien. Thoas est en fureur contre la Prêtresse, de ce qu'elle n'a point exécuté ses ordres, et n'a point sacrifié l'étranger à Diane; il balance s'il la fera mourir elle-même, mais le caractère dont elle est revêtue l'arrête; sur quoi son confident lui dit :

ARBAS.

Pourquoi d'un faux respect, Seigneur, être victime?
Jusque sur les autels, on doit punir le crime;
Tout est, dans un état, sujet au frein des lois;
Et la justice humaine étend sur tous ses droits.
Le ministère saint n'en défend pas le Prêtre :
Il doit être puni, s'il mérite de l'être.

Et que sont, après tout, les Ministres des Dieux?
Hommes, ainsi que nous, souvent plus vicieux.

THOAS.

Oui, mais, au ciel, ils sont uniquement coupables.
Jusque dans leurs forfaits, ils nous sont respectables.

ARBAS.

Ne nous en faisons point des Dieux et des Tyrans.

THOAS.

Leur rang, leur sainteté....

ARBAS.

Rend leurs crimes plus grands.

La versification de ce poète est actuellement négale, mais elle n'est pas ce qu'elle sera quand l aura plus d'usage. Dans les endroits que l'on appelle *de remplissage*, elle est assez communément mauvaise, quelquefois empoulée; des métaphores tirées de trop loin, trop chargées d'épithètes, souvent obscure. Mais dans les morceaux de sentiment, on y trouve des vers de génie et qui ne peuvent être mieux faits; en général, il a le vers dramatique, ce que n'a jamais eu et n'aura jamais Voltaire, dont la versification est presque toujours épique dans ses pièces de théâtre. Il n'a pas non plus un défaut, reproché avec tant de justice à ce grand poète, je veux dire ses tirades, qui sont belles par elles-mêmes, mais qui n'appartiennent point au fond du sujet, et qui seroient tout aussi bien ou tout aussi mal ailleurs.

On a beau dire que ce sont de ces défauts que peu de poètes sont capables d'avoir, ce n'en sont pas moins des défauts; et je dirois à M. de Voltaire, et quelquefois à Racine lui-même : Oui, Messieurs, voilà de beaux vers, ils sont divins,

sed non erat hic locus ; mais sont-ils à leur place ? Mais votre héros doit-il parler aussi bien, aussi élégamment, aussi harmonieusement, etc. ? Les beautés de M. de la Touche tiennent toujours au fond de son sujet, il ne s'égare pas, et c'est une chose bien rare dans un premier ouvrage.

Cette tragédie a eu le sceau des plus grands succès. On y a couru avec fureur, et on en a dit un bien et un mal outrés ; elle a fait des enthousiastes, et en très-grand nombre, mais elle a soulevé contre elle des critiques qui se déchaînent avec acharnement. Il vient de paroître même, dans la dernière feuille de Fréron, une lettre d'un M. Yon, auteur rapsodiste de mauvaises petites comédies, à scènes à tiroir, qui nous ont fait bailler, une lettre, dis-je, qui est odieuse et d'un malhonnête homme. Il blâme le coup de poignard qui fait le dénouement d'Iphigénie, par la raison que Thoas n'étant point un tyran, il n'y a aucune vraisemblance que ses peuples laissent échapper Pylade et Oreste, ses meurtriers. La critique est judicieuse, elle est permise, il n'y auroit rien eû à lui dire ; mais que, pendant deux pages, il fasse une application maligne et scélérate de ce coup de poignard à celui qu'a reçu Louis XV dans le mois de janvier, et qu'il dise expressément que cet attentat, dans une tragédie, *est d'un mauvais exemple*, et qu'il insiste là-dessus de la façon la plus noire et la plus odieuse, un trait pareil est encore plus d'un coquin que d'une bête.

JUILLET, 1757.

amedi, 9 juillet, je fus voir la première
entation de l'*Impatient*, comédie en un
t en vers, d'un M. Poinsinet, fils d'un Of-
de M. le Duc d'Orléans. Le crédit et la pro-
n du Prince ont fait recevoir cette pièce par
médiens, qui n'en vouloient point.
jeune homme a de l'habitude de faire des
mais il n'a pas celle de penser; tout son ta-
onsiste à mettre, assez bien, en vers, des
cent fois rebattues. D'ailleurs, il ne sait ce
c'est que plan de pièce, liaison des scènes,
e c'est même qu'une scène; il ne connoît ni
ommes, ni le monde; ses caractères n'ont
sens commun. Sa pièce s'est traînée trois
sentations, mais à la seconde il n'y avoit
nne.

12 du courant, l'Académie royale de mu-
donna, à la place de l'acte de *la Lyre en-
tée*, celui de *Sybaris*. Ce dernier est de Mar-
el, musique de Rameau; il n'a pas fait une
de sensation dans le public, cela pourroit bien
de ce que *les Surprises de l'Amour* l'étouffent
vivant: *Mortua quin etiam jungebat corpora*
. J'ai trouvé cet acte de Sybaris charmant,
que, paroles et ballets.

12 ou le 13 de ce mois, mourut le pauvre

Vadé dans des souffrances affreuses, après avoir essuyé, quinze jours avant, l'opération la plus douloureuse. J'ai déjà parlé plusieurs fois de lui dans ce Journal; sa mort m'a fait une peine infinie. Il avoit le cœur honnête, et étoit désintéressé au point d'avoir sacrifié à l'établissement d'une partie de sa famille, ce qu'il avoit retiré de ses ouvrages, et de n'avoir rien placé pour lui. Ce garçon étoit d'un commerce doux et aimable; il chantoit fort joliment, surtout ses chansons poissardes, ou le vaudeville qui avoit quelque caractère. Il n'avoit pas fait ses études, et ne savoit rien d'ailleurs; il n'avoit pas même lu tous les Théâtres, et les autres auteurs qui ressortissoient à son art. Je l'ai pressé bien des fois de faire une étude particulière de tous ces livres, qui pouvoient augmenter et étendre son talent, et de se retirer de la vie dissipée qu'il menoit. Il avoit déjà gagné sur lui de refuser une partie de ces soupers, dont les chansonniers sont assommés pour peu qu'ils s'y prêtent; il aimoit le jeu à la fureur, et on m'a assuré que cette passion n'a pas peu contribué à lui brûler le sang, qu'il n'avoit pas déjà trop pur, pour avoir vécu avec toutes ces coquines de l'Opéra comique. Dans les derniers temps, il vivoit sagement avec Mademoiselle Verrier, qui lui a donné, pendant sa maladie, des preuves de l'attachement le plus respectable; cette digne créature l'a veillé pendant vingt-sept nuits, et a emprunté de tous côtés pour fournir aux frais de sa maladie; elle en a été bien mal récompensée par le père de

Vadé, qui, conseillé par ses Procureurs, a réduit cette fille et un enfant qu'elle a eu de Vadé à la mendicité absolue. Elle avoit entre ses mains deux opéra-comiques du défunt, qui n'avoient point encore paru ; elle m'a fait prier, par M. Coqueley, Avocat, et du Journal des Savans, de les finir; je l'ai promis à M. Coqueley, mais sous le sceau du plus grand secret, et à condition que la Verrier elle-même n'en sauroit rien. Mais il s'est trouvé que Monnet avoit un brouillon de l'un de ces opéra-comiques, intitulé *le Drôle de corps;* il le fait achever, par quelqu'un de ses *nègres*, et le donnera ces jours-ci; ensorte qu'il ne me reste que l'autre, intitulé *la Folle raisonnable*, que je vais emporter à la campagne, et dont je verrai si je peux tirer parti.

Les ouvrages de Vadé sont receuillis en trois volumes, et on pourra en faire un quatrième de ce qui ne l'a pas encore été. Il étoit né plaisant et naïf, et avoit du talent et de la facilité pour faire le couplet et la parodie; mais il se livroit trop à cette facilité, ce qui l'empêchoit d'être correct.

On a fait, ces jours-ci, la découverte du plus impudent plagiat dont on ait encore eu d'exemple. *Le Fils naturel* de M. Diderot, n'est autre chose que la traduction libre d'une comédie de M. Goldoni, Italien fort connu, même célèbre, et actuellement vivant. Goldoni a intitulé sa pièce, *il Verò amico ;* un homme de beaucoup de goût

qui l'a lue, m'a assuré que M. Diderot n'y avoit fait que de légers changemens, dont plusieurs même gâtent cette comédie. Il y a en vérité de la démence, à un homme de mérite comme Diderot, d'avoir pu croire qu'un plagiat aussi authentique demeureroit inconnu aux gens de lettres. Quelle fureur, à lui, de vouloir faire accroire qu'il a de l'imagination, de l'invention, et même du génie! que ne se contente-t-il d'être savant, d'écrire très-bien, quand il le veut? Eh! qu'il parle sciences!

Il y a plus d'un mois que Fréron vouloit informer de ce vol fait, pour ainsi dire, avec effraction; mais Messieurs les Encyclopédistes, qui ne cessent d'écrire contre l'inquisition, sur les choses que l'on imprime, desireroient fort exercer cette même inquisition en faveur de leurs ouvrages, et c'est ce qui vient d'arriver dans cette circonstance; ils ont remué ciel et terre auprès de M. de Malesherbes pour contenir Fréron, et ils en sont effectivement venus à bout pendant quelque temps; mais on en a fait tant de honte à ce Ministre, qu'enfin il a bien voulu que ce bourreau littéraire fit ses fonctions, mais pourtant avec des restrictions, car tout ce qu'il lui a permis, c'est de donner, dans une de ses feuilles, l'extrait du *Fils naturel,* et dans la suivante, celui d'*Il verò amico*: c'est ce qui a été exécuté, mais avec une modération qui sent la contrainte. On peut lire sur cela les feuilles 19 et 20 de Fréron, de cette année.

J'oubliois de mettre ici des vers que je n'ai

nnés à personne, attendu qu'ils sont satyriques nordans. Cette petite pièce de vers est pleine de iits contre le gros des philosophes d'aujourd'hui, i sont opiniâtres, méprisans, impérieux, et d'un gueil insoutenable; mais cela ne touche point à . Diderot, que je ne connois que par ses ouvrages, xquels on peut bien faire quelques-uns de ces proches, mais pas tous. Quant à lui, j'ai tourrs entendu faire l'éloge de son caractère et de s mœurs. Voici les vers :

Déesse saillante et comique,
Gaité, j'implore ton appui,
Contre l'esprit philosophique,
Qui prétend régner aujourd'hui
Sur le poème dramatique,
Qu'il veut assujétir à lui.
Cet esprit sec et dogmatique,
Veut rendre Thalie emphatique;
Et croit que son ton est celui
D'une Muse mélancolique,
Répandant les pleurs et l'ennui,
Et tout cet opium tragique,
Que le grand Pradon revendique,
Et que La Chaussée, après lui,
Prit à ce rimeur prosaïque.
Non, la Muse du vrai comique,
Grands Philosophes d'aujourd'hui,
Répand gaîment son sel attique
Sur le ridicule d'autrui;
Et se rit d'un froid pathétique
Et d'un style métaphysique,
Qui, hormis vous et votre clique,
Fait périr le monde d'ennui.
Cette Muse, que j'idolâtre,
Que le Philosophe corrompt,

Bientôt, si la corde ne rompt,
Doit nous l'immoler au théâtre.
L'on m'a dit qu'elle y traite à fond,
D'un air ironique et folâtre,
Et son savoir qu'il croit profond,
Et son orgueil opiniâtre,
Qui l'échauffe et qui nous morfond,
Et son mépris accariâtre,
Pour tout ce que les autres font.
Thalie, en riant, le confond,
Des vols qu'il déguise et qu'il plâtre;
Et sur cela, croire au théâtre,
Nous paroître un esprit fécond,
A qui la Nature marâtre,
N'a pas pu donner de second!
Et je consens que l'on le châtre,
Si ce caractère, au théâtre,
Ne dure plus que ne feront
Tous les romans qui passeront;
Qui, pareils à ces dieux de plâtre,
En moins de temps qu'eux tomberont.
A ces traits qui les perceront,
Nous verrons un peu quel emplâtre,
Nos Philosophes trouveront.

AOUT ET SEPTEMBRE, 1757.

Je ne puis placer mieux qu'à la suite des vers qui précèdent, une scène contre la philosophie prétendue, et les prétendus philosophes.

En partant pour la campagne, Madame de Grafigny m'avoit prié de faire une scène sur ce sujet, qui est une des dépendances de celui qu'elle traite, sous le nom de *la Fille d'Aristide*. Elle ne fera point usage de cette scène, parce qu'elle est trop à bout portant contre nos philosophes du jour; elle en conservera seulement l'idée, qu'elle se propose d'affoiblir le plus qu'elle pourra.

Avant de la donner, il faut établir ce qui l'occasionne. Dans la Fille d'Aristide, le premier et non le principal personnage, est un Philosophe qui a été l'ami d'Aristide, au point d'avoir retiré chez lui, après sa mort, la fille de ce grand homme, qui est proscrite, ainsi que son père. La haîne que cette proscription injuste a donnée à Cléomène (c'est le nom de ce philosophe), contre les Athéniens et contre les hommes en général, lui a fait prendre le parti de la retraite, pour s'abandonner entièrement à l'étude de la philosophie. Il ne veut plus se mêler des affaires générales; il refuse ses conseils à l'Aréopage; il néglige même ses affaires particulières pour se livrer à ses spéculations; et pousse cette négligence si loin, qu'il est prêt à être ruiné, et par conséquent à ne

pouvoir plus soutenir la fille d'Aristide, qui n'a d'autres ressources que lui. Parménon, affranchi d'Aristide, vient pour lui faire des reproches, et tâcher de le tirer de cet état d'indolence, et s'emporte, à cette occasion, contre la philosophie. Cela posé, voici la scène :

CLÉOMÈNE.

. . . . . Quoi! Parménon, ne m'est-il pas permis de me retirer des affaires, et de me livrer tout entier, dans la solitude du cabinet, à l'étude de la philosophie?

PARMÉNON.

Non, Seigneur, non. Permettez-moi de vous le dire : vous vous devez tout entier, et jusqu'à votre dernier soupir, à votre patrie et à votre famille, j'ose ajouter à la fille d'Aristide, que vous devez regarder comme en faisant partie. Eh! quoi, le Sénat a besoin de vos conseils, vous les lui refusez! Votre fils, d'un établissement, vous ne daignez point y penser! Théonisse, de vos secours et de votre amitié, vous vous mettez hors d'état de les lui continuer, puisque votre indolence s'étend jusques à ne vouloir pas prévenir, comme vous le pouvez encore, le dérangement de vos affaires, et votre ruine totale. Et cela.... pour vous abandonner à l'étude d'une stérile philosophie spéculative, que j'appelle hardiment une fausse et condamnable philosophie. La véritable, oui, le véritable amour de la sagesse doit être actif jusqu'au dernier instant de notre vie, et ne nous faire réfléchir et agir que pour notre bonheur et pour celui des autres hommes. Mon maître Aristide, votre illustre ami, pour son étude (de cette véritable philosophie), ne fuyoit pas le commerce des hommes; il étoit au contraire, par-tout où l'utilité publique et ses devoirs particuliers l'appeloient, à l'Aréopage, au Pirée, dans les armées; il servoit sa patrie, ses parens, ses amis, ses concitoyens; il ne méditoit, il n'écrivoit point de choses sublimes, il faisoit de grandes et belles actions; il ne donnoit point de préceptes, il donnoit des exemples.

CLÉOMÈNE.

Tu te trompes, Parménon. Ta dureté stoïque te fait passer les

bornes de la vertu. Quoi! il me sera défendu, après avoir sacrifié soixante ans de ma vie à ma patrie, à ma famille, à mes amis, après avoir rempli tous mes devoirs, que j'ai portés quelquefois jusqu'à l'héroïsme (je puis me rendre ce témoignage), quoi! dis-je, dans ma vieillesse, on m'interdira un repos que j'ai si bien mérité? Eh! ce repos, lui même, n'a-t-il pas pour objet l'utilité des hommes? Les réflexions que me fournit la philosophie, ne peuvent-elles pas les rendre meilleurs? Soit par mes discours, soit par mes écrits, ne puis-je pas éclairer les esprits?.....

PARMÉNON (*l'interrompant*).

Eclairer les esprits? Eh! Seigneur, le vulgaire ne doit point être éclairé, et vos Philosophes apprennent peu de chose à ceux qui sont au-dessus de ce même vulgaire. Les lumières que l'on donne au peuple (eh! combien de gens sont peuple!), ne font que l'égarer, en lui ôtant ses principes et même ses préjugés utiles, ses préjugés respectables, à la place desquels on ne peut rien mettre. La corruption générale d'Athènes ne vient peut-être que de ce qu'on a trop éclairé les esprits. A force de remonter à l'origine, et de discuter tous les devoirs de la société, cette cruelle philosophie, qui est devenue une maladie épidémique dans cette grande ville, a anéanti tous ces mêmes devoirs : il n'est plus de patrie, plus de père, plus d'époux, plus de parens, plus d'amis, plus de mœurs, plus de ces liens sacrés de la société. Aujourd'hui, chez les Athéniens, grace à cet esprit philosophique, l'amour de soi-même, concentré petitement en lui-même, ne fait plus envisager les devoirs les plus saints, que comme des erreurs anciennes, et des préjugés puérils, qu'ils rougiroient de conserver encore.

CLÉOMÈNE.

Encore un coup, tu vas trop loin, Parménon. On peut abuser de tout; la médecine, cet art tout divin, peut voir changer en poisons ses herbes les plus salutaires : il en est de même de la philosophie; et tu m'avoueras que Socrate et Platon.....

PARMÉNON.

Socrate et Platon étoient des Sages, et non pas des Philosophes. Leur morale n'étoit point destructive de tous sentimens; ils les réveilloient, au contraire, au lieu de les étouffer; leurs discours, leurs écrits, leurs actions consacroient comme des vertus

l'amour de la patrie, l'amour conjugal et paternel, l'amitié, le respect dû aux vieillards; ils montroient et remplissoient les devoirs de la société; ils étoient, eux-mêmes, les exemples de toutes les vertus; ils faisoient respecter les erreurs utiles, que les petits-esprits qualifient si odieusement du nom de préjugés. Au lieu que vos Sophistes d'aujourd'hui, ces charlatans de science et de sagesse, se contentent de tout ruiner, et n'élèvent point d'édifice de leurs pernicieux et inutiles décombres.

CLÉOMÈNE.

Termine des discours et des déclamations qui ne peuvent rien contre la résolution que j'ai prise. Rien ne me fera sortir de ma retraite, et changer de façon de penser et de sentir; je crois, et c'est, je pense, aveo justice, avoir acquis, par mes travaux, le droit de me reposer pendant le peu de jours que le ciel me laisse encore; et pouvoir les consacrer à l'étude de moi-même, et d'une philosophie que je prétends, même, faire tourner au profit et à l'avantage de l'humanité.

Madame de Grafigny, au reste, fait quelques changemens à sa pièce, qui ne pourra être prête que vers le carême. Les corrections qu'elle y fait étoient nécessaires; elle rend plus vraisemblable le caractère de ce Cléomène, qui n'est pas dans la nature; elle anoblit encore celui de la fille d'Aristide. Mais elle n'a pu imaginer un moyen d'intrigue, à la place d'un certain enlèvement qui doit faire, à ce que je crains, un mauvais effet, et tel, peut-être, qu'il en occasionnera la chûte. Elle convient bien de ce vice de fond, mais elle n'a rien pu trouver à y substituer.

J'ai employé le reste de ce mois à rajuster une petite comédie en un acte et en prose, intitulée : *les Mœurs du temps*, que Saurin a faite, et dont il m'avoit permis de faire des choux et des raves.

Je l'ai refondue à ma manière, et j'ai remis un caractère de femme qui donne l'action à toute la pièce. Jusqu'ici Saurin refuse d'adopter mon idée, et veut donner cette pièce, à très-peu de chose près, telle qu'il l'avoit faite; je souhaite à cette comédie toute sorte de prospérité, mais je parierois bien pour sa chûte, s'il la fait jouer comme il l'a rétablie. Il y a des détails jolis et spirituels, mais elle est totalement dénuée d'action. Comme son dessein, au reste, est de l'envoyer à Mademoiselle d'Angeville, à laquelle il en feroit présent, sans se faire connoître; et qu'il n'y a que ma femme et moi dans le secret, je n'insisterai qu'autant que je verrai que je puis honnêtement le faire pour l'empêcher de la donner telle qu'elle est, indépendamment de ce que je puis me tromper. D'ailleurs, Saurin n'est point un homme traitable, et qu'on fasse revenir sur ses ouvrages; il n'en croit ordinairement que lui, presque jamais ses amis; je ne l'empêcherois donc pas de donner sa pièce. Je le refusai à Amenophis, que bien des gens avoient vue, il la fit jouer sans m'en parler.

OCTOBRE ET NOVEMBRE, 1757.

Octobre, rien; novembre, trop. J'entends, par trop, la perte de la bataille donnée par le Prince de Soubise, le 5 de ce mois, et gagnée par le Roi de Prusse, sur ce Général de Cour, qui n'avoit jamais commandé que des camps de paix; cela a, ici, consterné tout le monde. La Duchesse d'Orléans, qui est enchantée que ce malheur lui soit arrivé, a dit que si le Roi lui donnoit le bâton de Maréchal de France, il seroit le *Cocu battu et content.* On prétend qu'elle ne s'en est pas tenue à la prose, et qu'elle a composé le couplet suivant:

> Grande Princesse, votre Époux
> S'est montré peu digne de vous;
> L'armée qui sut le battre
> Fort bien;
> N'auroit pu vous abattre....
> Vous m'entendez bien.

Tout le monde connoît les excès indécens de la conduite de cette Princesse, et les éclats qu'elle a faits, au point que le Soubise a été forcé de la renvoyer chez ses parens en Allemagne.

L'opéra d'*Alceste* a été remis le 15 du courant. Ce qui a engagé Rebel et Francœur à la reprise de cet opéra, c'est que le Roi leur a fait présent des habits avec lesquels il a été représenté, il y a deux ans, à Fontainebleau.

On ne cesse point de faire et de dire des pas-

quinades sur le Prince Soubise. Mais la plaisanterie la plus raisonnable et la plus cruelle, c'est celle que fit Madame la Duchesse d'Orléans, à la première représentation d'Alceste. Ce n'étoit que de la veille que l'on avoit appris à Paris la perte de la bataille; cependant, le Prince de Condé, gendre du Soubise, eut la mâle assurance de venir à cette première représentation. Madame la Duchesse d'Orléans qui l'appercut lisant des lettres qui contenoient vraisemblablement des listes de morts et de blessés, lui envoya M. de Gacé, pour savoir quelques détails; et se tournant ensuite du côté de la loge des secondes, qui est après la sienne, elle adressa la parole à Madame Case, de qui je tiens ce fait, et lui dit: *Mais, Madame, croyez vous que M. de Soubise ait été battu? Ce sont des contes; sûrement rien n'est si faux; je ne puis me mettre cela dans la tête; et je ne veux d'autre preuve que c'est un mensonge, que de voir ici M. le Prince de Condé, le gendre de M. de Soubise; je suis persuadée que notre malheur et notre honte ne sont pas véritables, et qu'on en impose au Roi.* Madame de Marsan, tante du Prince de Condé, l'a tancé avec tant de force sur cette équipée, qu'elle l'a fait pleurer; et ce bon garçon, très-naïf, ne sut lui répondre autre chose, en larmoyant, sinon: *Ma tante, je ne le ferai plus jamais.* Rien n'est si constant que ce fait, et je le tiens d'une femme à qui Madame de Marsan avoit raconté cette réponse ingénue, qui est d'un bon enfant, et qui promet d'avoir de l'esprit et de la sensibilité quelque jour.

Je terminerai ce mois de novembre par une petite pièce de vers de ma façon, à l'occasion d'un bouquet fort singulier adressé à Madame La Milière, veuve de l'Intendant de Limoges, femme fort spirituelle, assez jeune, et qui veut persuader qu'elle est indécise entre la dévotion et les plaisirs.

Madame de Meulan lui envoya, la veille de Sainte-Elizabeth, un bouquet de houx et de chardons, avec une rose au milieu, accompagné d'une boîte remplie de petits paquets séparés et étiquetés ainsi qu'il suit : Une haire et un pot à rouge; deux disciplines, l'une de corde et l'autre de fer; et une brosse à rouge; deux brasselets et deux jarretières à fer piquant, et quatre paires de gands pour conserver la peau fraîche et unie; un cilice et du lait virginal; un petit bonnet à pointes de fer et un petit bonnet piqué au cabriolet; un cœur armé de pointes de fer et de l'eau de beauté; une ceinture de fer et du noir pour les sourcils. Toutes ces choses, étoient couvertes d'une feuille de papier sur laquelle on lisoit ces deux vers :

Babet, recevez ce bouquet,
Moitié saint, et moitié coquet.

Et l'on avoit mis au fond de la boîte les vers suivans:

Sainte et mondaine Elisabeth,
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet
D'une dévotion profonde,
Et des voluptés de ce monde;
De votre savoir imparfait,
Et de votre inexpérience,
Dans l'une et dans l'autre science,
Dieu ni diable n'est satisfait.

Décidez vous donc tout-à-fait;
Devenez tout-à-fait pieuse,
Ou tout-à-fait voluptueuse.
Que voulez-vous, décidément,
D'un confesseur ou d'un amant?
Est-ce l'amour et ses délices,
Que vous préférez aux cilices?
Pour les cilices penchez-vous?
Voyez qui peut le plus vous plaire,
Des traits d'amour ou de la haire?
D'un cœur armé de petits clous,
Ou d'un cœur et sensible et tendre,
Qui se prend et qui sait nous prendre;
Et qui fait naître le désir,
Le sentiment et le plaisir?
Aimez-vous mieux des disciplines?
En voici, de corde et de fer:
Et qui, suivant maintes béguines,
Vous garantiront de l'enfer;
Mais je vous vois déterminée:
Avec des appas si touchans
Et tant d'esprit, vous êtes née,
Pour être joliment damnée,
Et pour damner beaucoup de gens.
Vous en rappellerez peut-être,
Et, peut-être, dans quarante ans,
Ferez-vous revenir le prêtre;
Mais, vous avez encor du temps;
Et sur la fin de votre course,
Quand vous verrez la mort de près,
Vous aurez encor la ressource
De vous sauver par les Marais.

DÉCEMBRE, 1757.

Iphigénie en Tauride vient d'être imprimée, et elle perd beaucoup à la lecture dans l'esprit du public. Soit que le sentiment général sur son mauvais style et sa mauvaise versification m'ait entraîné, ou que l'impression m'ait éclairé davantage, j'avoue, qu'à cet égard, je suis de l'avis de tout le monde; mais je persiste toujours à dire, qu'avec ce défaut, plus grand dans ce siècle-ci que dans aucun autre, M. de la Touche est un homme de génie qui doit apprendre à faire des vers. Sa scène du troisième acte, Oreste furieux et mis en action, et l'intérêt continu qui règne, avec chaleur, depuis le commencement de cette tragédie jusqu'à son dénouement, décèlent, à mon sens, le plus grand talent.

JANVIER, 1758.

Dans tous les premiers jours de cette année, j'ai fini une comédie en trois actes et en prose que j'intitule *le Père défunt*. Quand je dis que je l'ai finie, j'entends que tous mes gros points sont trouvés et arrangés ; car, indépendamment du style et des détails, où il y aura beaucoup à retoucher, il y a encore des choses de fond à faire, et sur lesquelles j'ai déjà consulté Mademoiselle Quinault ; et surtout M. Sallé, qui m'a donné quelques bonnes idées et d'excellens conseils. C'est encore une pièce faite pour la société, et dans laquelle il y a des hardiesses que l'on ne passeroit pas sur un théâtre public ; mais je crois qu'il ne sera pas difficile de la rendre jouable aux Français, en adoucissant quelques endroits, et en mettant en simple Précepteur, un Abbé Précepteur, qui est un des personnages de cette comédie (*).

(*) C'est l'effet du hasard si cette comédie a été donnée sur le théâtre public. Je l'avois faite pour celui de M. le Duc d'Orléans. Je n'avois pas assez confiance en moi-même, pour avoir imaginé de la risquer aux Français. Mais ce Prince m'ayant assuré qu'il se tireroit bien du rôle du Depuis, dans les deux premiers actes, il m'avouoit en même temps, qu'il lui seroit impossible de jouer les morceaux pathétiques du troisième. Il ajouta avec bonté, et en louant mon ouvrage : *Je veux que vous l'arrangiez pour la Comédie françoise ; elle y fera sûrement de l'effet, en y substituant les décences nécessaires à une pièce ordinaire.* Ce fut en tremblant que je me livrai à cette idée qui me flattoit ; mais que

Le fond de cette pièce, et surtout le caractère du Père défiant, est tiré du roman des *Illustres Françaises*. C'est l'histoire du vieux Dupuis, de Manon Dupuis et de Desronais; aussi en ai-je conservé les noms.

J'ai dit dans ce Journal, au mois de janvier 1756, avant de parler de ma *Veuve philosophe*, que je n'avois pu venir à bout de fondre ensemble ce sujet-ci avec celui de la Veuve. Je me suis vu obligé de traiter séparément ces deux sujets; j'ai fait, pour les lier ensemble, tout ce que je pouvois, mais mon travail a été en pure perte;

---

je regardois encore comme une douce illusion. Je ne dirai rien de plus sur cet ouvrage; j'en parle tant dans la suite, que ce ne seroit que des répétitions fastidieuses. Cependant, je ne puis m'empêcher de rabâcher une plainte contre quelques journalistes et autres littérateurs, d'avoir mis ma pièce au rang du genre larmoyant. Je pense qu'ils se sont trompés; je crois encore que c'est une comédie comique. Qu'on la classe, si on l'en juge digne, dans le genre du haut comique, c'est me faire honneur; mais, pas pour un diable, je ne conviendrai d'être mis au rang de ce qu'on nomme aujourd'hui *Dramatistes*. J'ai la prétention d'être *Dramatique comique*. Tous les drames (puisque drame il y a), de La Chaussée et de ses complices, n'ont que des incidens et des fables sans vraisemblances; on n'y trouve que du caractère de fantaisies; le style en est trop spirituel, hérissé de morale guindée, de sentence et de maximes propres à des homélies, etc. Dans *Dupuis et Desronais*, au contraire, rien n'est plus simple et plus ordinaire que la fable; les incidens en sont naturels, et, dans le style, j'ai évité l'esprit, les anthithèses, et tout ce qui pouvoit nuire à la vérité et à l'illusion; en un mot, on y voit les hommes tels qu'ils sont dans la société, et non pas dans les romans. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

au reste, je ne le regrette point, je me suis amusé. Je me flatte que ma comédie du Père défiant ne sera point mal; mes critiques sont très-contens du caractère de Dupuis, et du dénouement. Voilà ce qui va m'encourager à travailler de plus bel.

On débitoit ces jours-ci, à Paris, une conversation, assez singulière, entre le Roi de Prusse et M. Mitchell, Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de sa personne; c'étoit quelque temps après la retraite honteuse de la flotte des Anglais de devant Rochefort. *Eh bien!* disoit à l'Ambassadeur des Anglais, ce Roi spirituel et victorieux, *que va faire à présent le Roi d'Angleterre?—Tout ce qu'il pourra, Sire,* répondit M. Mitchell, *il remet tout entre les mains de Dieu. — Ah! ah!* reprit le Roi de Prusse, *je ne vous connoissois pas cet allié-là! — C'est pourtant*, répartit l'Ambassadeur, *l'allié le plus solide, et le seul auquel nous ne payons pas de subsides. — Aussi,* répondit vivement le Roi, *vous voyez comme il vous sert!*

Le samedi, 14, je fus aux Italiens voir la première représentation de *Nina, ou la Mitaine enchantée*, comédie en trois actes et en vers, avec trois divertissemens pour lesquels ils ont fait beaucoup de dépense; cette pièce, qui est de l'Abbé de Voisenon, m'avoit attiré à ce spectacle, auquel je ne vais presque jamais. Je n'ai encore rien vu de plus mauvais, de plus ennuyeux, et de plus

dépourvu d'imagination, quant au fond, et de plus mal fait pour les détails, qui sont ordinairement assez saillans dans cet auteur. C'est un réchauffé de l'opéra-comique d'Acajou; point d'invention, point de caractères, point de scènes, excepté une seule, au troisième acte, qui encore est si mal traitée et si mal filée, et qui vient après tant d'ennui, que quand elle eût été excellente elle n'eût pas pu dédommager du reste. Cette scène est un amant caché dans un nécessaire, et qui, pendant la première nuit des noces d'un Génie et de sa Maîtresse, en sort pour causer à côté du lit des nouveaux mariés. Le Génie, qui a sans doute des raisons que je ne sais pas, de ne point encore approcher de sa femme, se fait lire par elle, pour prendre somme, un conte de Fées. Dans les endroits de ce conte, qui sont en dialogue, l'amant sorti du nécessaire, fait, de temps en temps, l'interlocuteur; ensorte que le Génie se retournant, dit : *Ah! que vous lisez bien, Nina! vous prenez des tons de voix si différens quelquefois, que l'on jureroit qu'une autre personne lit avec vous.* Cette scène pouvoit être jolie. C'est en cette seule chose que j'ai pu reconnoître un peu l'Abbé de Voisenon, car il n'y a, d'ailleurs, ni bonne plaisanterie, ni esprit, ni légèreté; les ordures même en sont grossières. Cette pièce est de lui, quoiqu'il la désavoue, je le sais à n'en pouvoir douter. Ils n'ont pas osé la donner une seconde fois, quoiqu'ils aient fait de grands frais pour les ballets.

Le grand Monet a quitté l'entreprise de l'Opéra-comique, en s'y réservant seulement une part de 14,000 liv.; il y a six parts de pareille somme dans le fond de cette affaire. Deshesses, le comédien italien, en a une; Corbie, cet écumeur de littérature, qui vole les manuscrits à droite et à gauche, et qui a fait imprimer le Théâtre des Boulevards, en a aussi une; un nommé Moët, un autre. Favart n'a voulu qu'une demi-part de 7000 liv., mais on lui fait, sur la chose, 4000 liv. d'appointemens par an. Ces nouveaux Entrepreneurs vont entrer en jouissance au mois de février prochain; ils achèvent le reste du bail de Monet, lequel a encore trois ans à courir, à ce que je crois.

Le mercredi, 18 du courant, je fus voir, aux Français, la première représentation du *Faux généreux*, comédie en vers et en cinq actes de M. Bret. Elle fut reçue avec une extrême indulgence, vu l'ennui extrême qu'elle causa; on avoit envie de la trouver bonne, et on n'en put venir à bout.

La pièce est trop mal arrangée, trop vide d'action, et trop dépourvue de vraisemblance. La fable, telle qu'elle est, ne peut tout au plus donner que trois actes; il faudroit aussi rendre le rôle de la mère moins romanesque, beaucoup élaguer celui du Faux généreux, étendre un peu davantage celui de l'amante, et le lier mieux au fond du sujet; enfin, trouver des moyens de fonder, plus naturellement, les incidens de cette comédie, afin de lui ôter l'air de roman, que je

crois possible de lui sauver. En y travaillant dans ce point-de-vue, et en conservant en entier le rôle de Lubin, je suis persuadé que l'on pourroit venir à bout d'en faire une comédie très-intéressante.

Ce Lubin, fils d'un fermier du Faux généreux, qui se fait soldat pour retirer son père de la prison où le fait gémir l'Avare fastueux, et qui apporte à ce dernier le prix de son engagement, pour faire rendre la liberté à son père, est une véritable scène de comique larmoyant, tel que je voudrois qu'il fût toujours; je veux dire que cette scène est dans la nature, et qu'il n'y a rien là de romanesque ni d'impossible. Il y a du talent dans l'invention de ce personnage de Lubin, que l'auteur fait contraster avec son Faux généreux; mais aussi est-ce la seule chose, dans cette pièce, qui puisse marquer du talent dans celui qui l'a faite.

Je ne suis point de l'avis de ceux qui prétendent que le Faux généreux n'est pas bien peint; je trouve, au contraire, qu'il est bien dans la nature et dans le ton de ce siècle-ci, mais il est froid et odieux, parce que M. Bret n'a pas eu assez d'imagination pour le présenter du côté ridicule. Le Tartuffe est un caractère mille fois plus sérieux que celui du Faux généreux; cependant Molière a trouvé l'art de le mettre dans des positions ridicules et singulières; sans quoi sa comédie eût été un sermon en cinq actes, et ce Faux généreux, à cet égard, ressemble bien à une mauvaise homélie. Le rôle de la mère est romanesque et froid; la suivante a trop d'es-

prit, et un désintéressement ridicule. Les amans, sur qui l'intérêt porte, ne tiennent pas assez de place, surtout l'amante, qui n'arrive qu'à la moitié du quatrième acte; le style est très-médiocre; il se trouve quelques vers heureux, mais ils sont rares. Cette pièce a eu cinq représentations.

A la fin de décembre et ce mois-ci, j'ai sollicité M. de Boulogne, pour entrer dans quelques affaires. M. l'Abbé de Bernis s'est intéressé pour moi; j'ai cette obligation à M. Duclos, qui s'y est employé avec tout le zèle et la chaleur possibles, et un véritable désintéressement. Quoiqu'il ne soit pas riche, puisqu'il ne jouit au plus que de 5 à 6 mille livres de revenu, il n'a voulu entendre à aucune des propositions que je lui ai faites, pour avoir part dans ce que je pourrois obtenir. Il est, m'a-t-il dit, dans sa façon de penser, de ne vouloir et de ne prétendre qu'aux graces qui sont de son état, et qui peuvent convenir à un homme de lettres. Je me suis aussi fait appuyer par M. le Duc d'Orléans; néanmoins je n'espère rien; mais si je ne réussis pas, je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas profité des occasions; je fais les démarches convenables pour le succès, il en arrivera tout ce qui pourra.

J'ai perdu mes entrées à la Comédie française, que j'avois, de droit, pour avoir donné en 1743, la comédie des *Rivaux,* de M. Saurin. Les Comédiens disent que, par un ancien réglement, que

l'on fait revivre, on n'a ses entrées pour toute sa vie, qu'en ayant fait deux pièces en cinq actes qui aient été représentées. Une pièce en cinq actes ne la donne que pour trois ans, celle en trois et en un acte, que pour un an. Dès que je fus informé de ce nouveau réglement, j'écrivis aux Comédiens pour leur déclarer que M. Saurin étoit l'auteur des Rivaux, comédie en cinq actes; et qu'ayant fait jouer en 1750, la tragédie d'*Amenophis*, il étoit dans le cas d'avoir de droit ses entrées. Sur ce, l'Aréopage des histrions me répondit, par une délibération aussi injuste qu'impertinente, dont le résultat étoit qu'ils ne reconnoissoient, pour auteurs, que ceux qui, s'étant nommés lors des premières représentations, avoient joui des droits et prérogatives attachés à cette qualité.

Est-il équitable que la reconnoissance de cette qualité dépende de ces Messieurs, et non des preuves qu'on peut donner ? N'est-il pas insolent, à ces hommes-là, de paroître douter seulement de ce que d'honnêtes gens leur disent et leur prouvent; c'est être juges et parties en même-temps. Aussi, sans en parler à M. Saurin, je me suis plaint aux Gentils-hommes de la Chambre, qui à leur ordinaire, ont décidé tout de travers, et ont donné gain de cause aux Comédiens, comme des maîtres injustes le donnent à leurs valets; ensorte que M. Saurin n'a pas non plus conservé ses entrées.

FÉVRIER, 1758.

s mauvaises affaires des Autrichiens, vis-à-vis
Roi de Prusse, à la fin de cette campagne, et
s désastres sur lesquels ils mentent le plus
semblablement qu'ils peuvent, furent l'occa-
d'une histoire que l'on nous contoit ces
s-ci. On prétendoit que jamais les Impériaux
oient perdu de bataille, c'est-à-dire, qu'ils ne
noient jamais; et on disoit que du temps du
Empereur Charles VI, un Officier Italien d'une
ide distinction, fut chargé d'aller porter à
me la nouvelle d'une action générale, où les
pes de cet Empereur avoient été battues à
te couture. Quand cet Officier fut arrivé sur
erres de l'Empire, le Gouverneur de la pre-
e place lui notifia, que quoiqu'il vînt annoncer
défaite, il falloit qu'il allât et arrivât à Vienne,
riant dans tous les endroits où il passeroit,
oire! Victoire! et qu'il se fît accompagner de
t ou trente couriers sonnant du cor. Il se
nit à cet usage ridicule, et arriva effectivement
enne, en criant: *Victoire! — Je fus*, dit cet
cier, en son baraguoin, *conduit à l'Empereur*,
i dit tout haut: Sacrée Majesté, Victoire! *et*
ventre de l'Empereur: bataille perdue; Sacrée
esté! *L'Empereur y me fit tout de suite passer*
s sa cabinet, et, comme moi il lui faisoit le dé-
du malheur à lui, il me dit: Eh! ma cavalerie?

—F....., Sacrée Majesté!—Quoi! mon infanterie?—A f..... le camp, Sacrée Majesté. *Aussitôt, l'Empereur fit ouvrir les portes, et dit tout haut, en présence de toute sa Cour :* Qu'on fasse chanter le *Te deum.*

Le mardi 14 février, l'Académie royale de musique donna la première représentation d'*Enée et Lavinie,* ancien opéra oublié, dont la musique est de Colasse, et les paroles de M. de Fontenelle.

Je dis ancien opéra, quant aux paroles, qui ont été seulement changées, mais sur-tout abrégées par M. de Montcrif; car, quant à la musique, le sieur d'Auvergne en avoit fait une toute nouvelle. Et voilà la première fois que cette méthode, fort usitée en Italie, s'est pratiquée. J'ajouterai qu'il est malheureux que dans cet essai, très-raisonnable en lui-même, le musicien ait eu assez peu de discernement pour faire choix d'un poëme aussi froid, aussi mal versifié et aussi peu lyrique que celui-ci; ou plutôt, il faut s'en prendre aux gens de lettres, qui ont donné à d'Auvergne un aussi mauvais conseil, attendu qu'un musicien n'est pas obligé d'avoir le sens commun. Si la mode s'introduisoit de faire plusieurs fois la musique du même opéra, il faudroit commencer par les meilleurs poëmes de Quinault, dont on conserveroit le récitatif qui ne peut pas être mieux qu'il est; ensuite, il faudroit prendre ceux dont les paroles sont excellentes, et la musique foible ou mauvaise; tels que *Callirhoé, Philomèle,* etc. Nous conserverions

par ce moyen, des trésors qui passeroient à la postérité, attendu qu'à chaque révolution que la musique éprouveroit, ces excellens poèmes se reproduiroient avec la musique à la mode, et ne seroient pas perdus pour ceux qui nous suivront, et qui se verroient délivrés par-là des Cahusacs, tant présens que futurs. Mais je crains fort que cette tentative, qui n'a point réussi à d'Auvergne, par la bêtise de son choix, ne dégoûte d'autres musiciens de talent et de génie; et ne renvoye à dix ans, et peut-être plus loin, cette précieuse idée, de même que la mort de quelques personnes, péries dans l'inoculation mal faite de la petite vérole, retarde aujourd'hui le progrès de cette excellente invention. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas seulement aux paroles qu'il faut, dans ce cas-ci, attribuer le peu de réussite de cet opéra, c'est aussi à la faute du musicien, disent ceux qui se connoissent en musique. Ils ne trouvent dans d'Auvergne ni génie ni talent; c'est une réminiscence perpétuelle, beaucoup de bruit sans harmonie.

Cet opéra a pourtant été jusqu'à la fin du carême, et l'on compte le reprendre encore après pâques; mais il ne restera pas au théâtre.

Le 27 du présent mois, les Comédiens français donnèrent la première représention d'*Astarbé*, tragédie de M. Colardeau, jeune homme de 24 à 25 ans. Je ne l'ai point vue, mais je l'ai lue. Il est arrivé à cette pièce ce que je n'ai point vu arriver depuis 30 ans que je vais au théâtre; je veux dire

de tomber à la première représentation, et de se relever à la seconde. Astarbé s'est bien réellement relevée à la seconde et aux trois autres représentations qu'elle a eues avant pâques. La salle a toujours été remplie, et la salle entière a applaudi avec fureur; ce n'étoit point quelques mains payées pour cela.

Depuis la Phèdre de M. Racine, on n'avoit point vu ce phénomène. Encore, étoit-ce une cabale, comme l'on sait, qui s'opposa au succès de ce chef d'œuvre de l'art. Mais il n'y avoit point de cabale formée contre Astarbé; au contraire, le public avoit battu des mains, avec enthousiasme, au premier acte et dans tous les endroits qui le méritoient. On en étoit sorti, en disant que ce jeune auteur faisoit le vers presqu'aussi bien que Voltaire, mais qu'il n'entendoit rien à bâtir un poème dramatique; que sa pièce étoit sans aucun intérêt et sans nulle conduite, et fort ennuyeuse. Quel vertige peut donc lui donner ce grand succès, qui ne sera sûrement que très-éphémère? C'est ce qu'il seroit très-difficile d'expliquer. J'imagine que c'est d'abord la jeunesse de l'auteur, et la faveur que l'on accorde d'ordinaire, et avec raison, à un premier ouvrage; mais je crois ensuite que ce sont sur-tout les applications malignes que l'on fait à Madame de Pompadour et au Roi, de beaucoup de vers de la pièce. Mais ces petits motifs-là sont trop légers, pour diminuer rien de mon étonnement. Je suis confondu de voir qu'une semblable rapsodie fasse tant de bruit; les cornes m'en vien-

nent à la tête. On doit la reprendre après pâques. Je ne puis croire que cet enthousiasme extravagant du public continue ; quoi qu'il en soit, j'espère qu'il ne me gagnera pas ; et je dirai toujours qu'un ouvrage aussi mal fagoté ne sauroit rester au théâtre. A la longue, le public juge toujours sainement ; il revient sur ses jugemens, quand il les a portés à faux.

Timocrate a eu soixante-quatorze représentations de suite à sa nouveauté ; et les Comédiens se trouvèrent plutôt las de la jouer, que le public de l'entendre. Cependant, parle-t-on de cette tragédie du pauvre Thomas Corneille ? Peut-on même la lire ? Presque toutes les tragédies de Campistron, et les comédies, soi-disant, de La Chaussée, ont réussi quand elles ont été données ; combien de ces pièces tiennent encore au théâtre ? Au contraire, Alzire et Brutus, les deux meilleures tragédies de Voltaire, ne furent point accueillies quand elles parurent ; cependant, le public est revenu sur lui-même, et la foule y est quand on les donne.

MARS ET AVRIL, 1758.

J'AI été voir *Astarbé*, à la rentrée du théâtre; et en avouant que cette pièce est pleine de beaux vers, nulle ne m'a jamais autant ennuyé. Je m'imaginai entendre divers morceaux de différentes tragédies, déclamées par les acteurs, et prises par eux au hasard et sans suite. De mes jours, je n'ai entendu un coq-à-l'âne tragique aussi complet.

Cette tragédie n'a aucune liaison dans ses actes; aucun enchaînement dans ses scènes; et les scènes n'ont aucun but. Le style de l'action, si l'on peut dire qu'il y en ait une, est coupé continuellement par des scènes hors d'œuvre, si encore on peut appeler du nom de scène, des dialogues froids. Biens des gens croyent que ce jeune auteur pourra quelque jour faire des tragédies; je suis d'un sentiment directement opposé. Je croirai que plus M. Colardeau avancera, mieux il fera des vers; mais que, de ses jours, il ne fera une tragédie; j'en suis très-fâché, et je voudrois bien me tromper; j'y gagnerois du côté du plaisir. Sa pièce, à cette reprise, a eu cinq représentations qui n'étoient pas fortes. L'enthousiasme du public est tout d'un coup tombé.

Le lundi 10 du courant, je fus à la Comédie italienne, voir *la Nouvelle Ecole des Femmes*, pièce en trois actes, de M. Mouslier de Moissy,

auteur du *Provincial à Paris.* Cette pièce réussit beaucoup à ce théâtre, pour lequel il ne l'avoit point faite, quoiqu'elle soit jouée à faire mal au cœur, à l'exception de Mademoiselle Favart. J'avoue que, malgré la prévention où j'étois contre cette comédie, à cause du faste de son titre, elle me fit cependant quelque plaisir. C'est du comique, et du bon comique. C'est dommage que l'auteur ne connoisse pas un peu plus le théâtre, et beaucoup davantage le monde; il auroit tiré bien un autre parti de ce sujet, que l'on peut assurer être fort heureux. Mais l'ignorance de la bonne compagnie lui a fait manquer, à beaucoup d'égards, les caractères de l'honnête femme, de l'amant de cette honnête femme, et même celui du mari, dans quelques endroits. Il a peint, en revanche, on ne peut pas mieux celui de la fille entretenue, mais distinguée dans cet état, comme qui diroit Mademoiselle Clairon; il y a même mis des choses philosophiques, qui peuvent appartenir à une fille encore fort au-dessus, à Ninon de l'Enclos, par exemple; aussi, son second acte, que ce personnage remplit entièrement, est-il fort au-dessus des deux autres. Il y a pourtant dans cet acte un défaut essentiel qu'il lui eût été facile d'éviter, s'il eût voulu prendre la peine d'imaginer un moyen de donner, avec quelque vraisemblance, assez de confiance à la fille entretenue, pour s'ouvrir entièrement à l'honnête femme, dès la première visite qu'elle en reçoit, sur les ressorts les plus

secrets de son métier, et la manière de traiter les hommes. L'exposition est trop longue, pénible et froide, et même l'on peut dire cela du premier acte presque en entier. Il avoit à traiter dans cet acte une situation neuve et intéressante, je veux dire l'amour d'un homme du monde pour une honnête femme mariée; cet homme donne une maîtresse au mari, pour tâcher d'avoir la femme; quelle ressource cette idée ne donne-t-elle pas pour jeter de la chaleur dans toutes les scènes, même dans celle du valet et de la suivante! Mais M. de Moissy n'a fait aucun usage de ce trésor, et a tourné tout cet acte on ne peut pas plus gauchement. J'avoue qu'il y a quelques difficultés à surmonter, par rapport aux décences, bienséances et pédanteries de ce siècle et de la police; mais j'imagine, malgré cela, que l'on pouvoit très-bien s'en tirer, et rendre cet acte très-vif, très-chaud, très-agréable, et même assez décent

Je suis bien éloigné de lui faire querelle sur le changement de scène qu'il a mis au second acte. Au premier, elle est dans la maison de l'honnête femme; au second, elle est chez la fille entretenue; et au troisième, il remet la scène chez l'honnête femme.

Il me semble que l'unité de lieu, comme toutes les autres règles, n'est faite que pour donner plus de plaisir au spectateur, en conservant plus de vraisemblance à l'action qu'il voit passer sous ses yeux. Or, cette vraisemblance n'est guère altérée, lorsqu'on ne change la scène que d'acte en acte,

et qu'on ne transporte pas le lieu de la scène bien loin. Il suffit que dans l'intervalle, le spectateur ait le temps d'aller idéalement à l'endroit où l'on reporte la scène. Il est toujours mieux cependant de conserver exactement l'unité de lieu, quand on le peut, et on y gagne; de même qu'il est mieux de ne prendre de temps juste, que ce qu'il en faut pour la représentation, au lieu de l'étendre aux vingt-quatre heures accordées par la règle. Mais revenons à la comédie de M. de Moissy.

Le troisième acte est, sans contredit, plus mal arrangé et plus mal bâti encore que le premier. Par là, son dénouement, qui est le plus agréable et le mieux imaginé qu'il se puisse, ne fait pas la centième partie de l'effet qu'il devroit faire. C'est dans cet acte principalement, que l'auteur montre une ignorance totale des bienséances et des usages du monde. Un amant ne donne point une fête à une femme, dans la maison de cette femme même, sans y avoir fait consentir le mari, sous quelque prétexte; sinon, le mari seroit en droit de jeter l'amant et la fête par les fenêtres. Enfin, la scène du dénouement est mal traitée, elle est froide, tandis qu'elle auroit dû être, et tendre et attendrissante. Je finis en louant beaucoup M. de Moissy sur son idée, désespéré de ce qu'il n'a pas eu assez d'art, de théâtre, et de connoissance du monde, pour en tirer un très-grand parti.

Vers le 20 du courant est mort M. de Boissy, l'un des quarante de l'Académie française, et

qui étoit chargé de faire le Mercure. On ne sait pas précisément le jour de sa mort (*), que sa veuve a caché pour avoir le temps de faire des démarches, qui, à ce qu'on assure, lui ont fait obtenir une pension sur le Mercure, ce qui est juste, car je crois que Boissy mourut pauvre. Il avoit été toute sa vie mal à son aise; il étoit fils d'un Lieutenant-général d'une petite ville de l'Auvergne. Son père, qui l'avoit envoyé à Paris faire son droit, piqué de ce qu'il ne revenoit pas s'établir chez lui, suivant ses vues, avoit, comme il se pratique en pays de droit écrit, institué son frère cadet son héritier, et l'avoit réduit à sa légitime. Ce père, d'ailleurs, étoit outré contre lui de ce qu'il s'étoit entièrement livré au bel esprit; et en cela, je ne le désaprouve pas; c'est un sot métier à faire pour vivre. Quoi qu'il en soit, à peine ce pauvre diable a-t-il joui d'une vie aisée, que sa santé, qui n'avoit jamais été trop forte, s'est entièrement dérangée, et qu'il n'a presque pas eu le temps de goûter les avantages d'une fortune très-honnête pour un homme de lettres; car, toutes charges payées, il tiroit du Mercure 18,000 francs par an au moins. Il laisse un fils qui ne l'aimoit pas, et qu'il n'aimoit guère.

Leurs inclinations et leurs caractères étoient tout-à-fait antipathiques; le père avoit été galant, et avoit aimé les femmes jusqu'à épouser

(*) Mort le 19, âgé de 64 ans. Il étoit né le 26 novembre 1694.

sa blanchisseuse ; ou sa servante, qui est actuellement sa veuve, et mère du fils unique qu'il laisse, et qui ne sauroit souffrir le sexe. Il étoit propre jusqu'à la recherche ; son fils est négligé jusqu'à en être dégoûtant. Boissy aimoit le monde et la société ; son fils ne voit personne, et ne sort point de la poudre de son cabinet. Le père avoit du goût et de l'esprit ; le fils n'a ni l'un ni l'autre, et a pris le parti commode de les mépriser tous les deux. Le père étoit ignorant ; celui-ci est savant proprement dit, avec toute la pesanteur et la pédanterie, que l'on reproche à ceux qui l'étoient à la renaissance des lettres, dans les siècles derniers ; et pour que le public en fût instruit, il a publié, il y a quelques années, une Vie de Simonide, poète grec, où il a étalé tout ce que les recherches les plus érudites, les plus minutieuses et les plus lourdes peuvent fournir à un pédant. Le premier n'estimoit pas assez la science, et le second méprisoit l'agrément et les graces de l'esprit. Avec des oppositions si marquées dans leurs goûts et dans leurs façons d'être, il n'est pas surprenant que, vivant ensemble, ils ne pussent se souffrir.

Le défunt a beaucoup travaillé pour le théâtre, où il a eu des succès marqués, surtout aux Italiens ; cependant on ne parleroit pas de lui, dans dix ans, s'il n'avoit pas fait *les Dehors trompeurs*, la seule comédie de lui qui reste et qui restera long-temps au théâtre. Aussi, m'a-t-on assuré, qu'il avoit beaucoup été aidé dans le plan de cette pièce ; et il faut bien que cela soit : la preuve en

résulte de ses autres ouvrages dramatiques, où il est aisé de voir que cet auteur n'entendoit rien au plan de ses comédies, et ne savoit pas même faire des scènes. Il faisoit très-joliment des vers, surtout les vers libres; et c'est en quoi il a le mieux réussi. Aussi ses petites comédies à tiroir, ou scènes détachées, sont-elles ses chefs-d'œuvre; *le Triomphe de l'intérêt, l'Apologie du siècle,* etc., c'étoit-là son genre; dès qu'il en sortoit, il montroit la corde.

Boissy étoit né satyrique et amer; et s'il n'avoit pas été l'homme le plus foible, il auroit été l'écrivain de son siècle le plus mordant. On prétendoit, dans le temps qu'il fit représenter le Triomphe de l'intérêt, dans lequel il jouoit le juif Dulys et la Pellissier, que ce fut cette pièce qui détermina cet Hébreu à envoyer ici son valet-de-chambre pour se venger de cette fille et de Francœur, qui étoit l'occasion de cette satyre théâtrale. Ce valet-de-chambre fut roué avant d'avoir accompli ses mauvais desseins, dont il fut convaincu et qu'il avoua. Si ce fait est vrai, combien de reproches Boissy n'a-t-il pas dû se faire? Et de quels remords ne doit-il pas avoir été déchiré? On peut se convaincre de l'amertume de sa satyre, par la simple lecture de l'Apologie du siècle, et de quelques autres de ses petites pièces à scènes épisodiques. Il fut aussi soupçonné d'avoir fait des couplets cruels contre l'Abbé Desfontaine; et on a dit qu'il en avoit été remercié par le sieur d'Auvigny, l'auteur des *Hommes illustres de la France*,

Le samedi, 29 du courant, je fus à la Comédie française, voir la première représentation de *la Fille d'Aristide*, comédie en cinq actes et en prose de Madame de Graffigny. J'avoue de bonne foi que je me suis lourdement trompé sur le sort de cet ouvrage; j'aurois parié qu'il auroit eu du succès, et qu'il feroit un grand effet, et il n'en a point fait du tout. C'est une pièce froide et sans intérêt, et tout est dit lorsque l'intérêt ne se trouve point dans le comique larmoyant. Je confesse, en même-temps, que je suis un assez mauvais juge de cette espèce de drame, que je n'aime ni n'estime (*).

Le fond du sujet de celui-ci n'est nullement intéressant; l'art avec lequel il est traité n'a pu racheter ce défaut capital; les infortunes de la fille d'Aristide sont trop ordinaires, et n'ont rien de saillant. Ce sont des tracasseries de l'intérieur d'une maison; on l'accuse de faire tort à Cléo-

---

(*) Le genre larmoyant est le partage de la médiocrité : La Chaussée en étoit un modèle des moins imparfaits. Madame de Graffigny, Diderot, un Fenouillot de Falbaire, l'Auteur de *l'Orphelin anglois* (de Bongal), Voltaire (que je devois mettre en tête pour avoir fagoté *l'Enfant prodigue*, *Nanine*, *l'Ecossaise*, et le *Droit du Seigneur*, toutes pièces méprisables et infiniment au-dessous de celles de La Chaussée, qu'on méprise moins, mais qu'on méprise encore), et ces auteurs et leurs rapsodies ne passeront point à la postérité, excepté Voltaire qui en sera blâmé pour avoir donné dans ce travers. Les ouvrages sans mérite et sans nature, ne sauroient subsister. Le temps ne respecte que les tableaux vrais. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1781).

mène, son bienfaiteur, et de lui faire négliger ses affaires; de le mener, de vouloir l'épouser; enfin, de profiter de sa négligence et du dérangement de sa fortune pour faire la sienne; tout cela est bien trivial et bien peu intéressant: voilà ce que je n'ai vu qu'à la représentation, et qui n'avoit jamais trompé ma femme, à laquelle la pièce n'avoit pas plu, quand je lui en fis voir les premières esquisses.

Une autre cause de la chûte de cet ouvrage est le caractère de Cléomène. On ne sait ce que c'est que ce philosophe spéculatif, dont le caractère n'est point assez décidé. La vente de la liberté de Théonisse n'a fait aucun effet, parce que le motif pour lequel elle se rend esclave, n'est point assez fort pour lui faire faire sur-le-champ ce sacrifice. Le caractère de Cratobule, qui seroit bien placé dans une autre comédie véritable, rompt continuellement, dans celle-ci, le peu d'intérêt qui s'y rencontre, et jure trop avec le fond de la pièce; ce caractère de Cratobule est excellent en lui-même; il est neuf, et le fond en est véritablement comique: lui seul pourroit fournir le sujet d'une vraie comédie.

Je ne parlerai point de Phères et de la Fausse niaise. Le premier est hors-d'œuvre dans la pièce; le caractère de la Niaise est trop forcé. L'enlèvement de Théonisse est un moyen ridicule et odieux qui a révolté tout le monde; j'avois fortement insisté pour que l'on trouvât un autre ressort; je ne suis pas coupable, à cet égard; il n'en est pas

de même pour le reste. J'ai été d'un aveuglement qui me démontre bien que je n'entends rien aux pièces de ce genre, et qui prouve que, quelqu'habitude que l'on ait du théâtre, on ne peut bien juger d'une pièce qu'au théâtre même; le jour et la nuit ne sont pas plus différens, que la lecture et la répétition.

Vraisemblablement Madame de Graffigny auroit retiré sa pièce, après la première représentation, et elle eût fait sagement, si ses amis n'avoient pas su qu'il étoit inutile de le lui conseiller, 1°. parce qu'elle ignore à quel point sa chûte est fâcheuse; 2°. parce qu'ils savent qu'avant de la faire jouer, elle avoit fait demander à l'Impératrice la permission de la lui dédier. Cette dédicace entraîne une pension ou un présent; la dépense qu'elle fait la met sans cesse dans le cas d'avoir besoin d'argent. Elle ne m'a pas caché, ni à beaucoup d'autres, auparavant qu'elle eût fait son plan de la fille d'Aristide, que c'étoit ce cruel motif qui la forçoit à l'entreprendre; et il est sûr que dans ce temps, tous ceux qui l'entouroient ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour l'empêcher de compromettre sa réputation, que *Cénie* avoit établie au-delà de ce qu'elle pouvoit espérer; et à cet égard, elle est d'autant moins excusable, qu'avec de la conduite et de l'économie, elle étoit dès-lors fort à son aise.

MAI, 1758.

Le premier de ce mois, le *Mercure de France* fut donné à M. de Marmontel. S'il y a un homme de lettres capable de faire bien ce mauvais Journal, c'est Marmontel. Cet homme joint, à une belle imagination, un esprit vraiment philosophique; j'entends un esprit juste, un sens droit. Ses connoissances ne sont point bornées à la seule partie des belles lettres, il est aussi bon métaphysicien. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les articles qui sont de lui dans l'Encyclopédie. Il n'est pas posssible de jeter plus de clarté dans les choses abstraites, et d'en écrire avec plus de méthode, de force et de précision qu'il l'a fait. Il m'a paru avoir un goût sûr quand il juge les ouvrages des autres, quoiqu'il m'ait semblé en manquer quelquefois dans les siens. Il est d'une santé robuste, et c'est un des plus grands travailleurs que nous ayons. Je lui crois un talent décidé pour la tragédie; ce coquin de Fréron l'a forcé, par ses critiques injustes, partiales, indécentes, et par des personnalités outrageantes, d'abandonner le théâtre; c'est une perte véritable que nous avons faite (*). Il ne faut pas douter, pourtant, qu'il n'eût besoin d'un bon critique et de conseils. On trouve

(*) Je ne sais où j'avois l'esprit quand j'ai dit et osé écrire que Marmontel avoit un talent décidé pour la tragédie : rien n'est plus faux que ce jugement. Je fais, en 1780, amende honorable au dieu du goût, d'une décision aussi contraire à la raison.

partout, dans ses pièces, des étincelles de génie, de la chaleur et le *vis tragica;* mais ses plans ne sont pas assez combinés; il a travaillé trop vîte; sa facilité lui a nui, bien moins cependant que les flatteurs et les sots dont il étoit entouré dans la société de la Popelinière où il passoit sa vie. Il y a du génie dans les Héraclides; son Egyptus auroit peut-être eu le plus grand succès, et l'eût mérité, s'il n'eût pas entrepris de traiter en six mois un sujet aussi difficile, et qui demandoit trois ou quatre ans d'un travail suivi. C'est bien dommage qu'un sujet aussi neuf, aussi grand,

---

Marmontel est un grand littérateur, un véritable académicien, et un homme de beaucoup d'esprit, etc.; mais c'est un versificateur boursouflé et sans invention. C'est avec raison que Fréron lui a fait déserter le théâtre français. Il n'a pas mieux fait à celui des italiens, quoiqu'il y ait eu des succès musicaux. Tous ses sujets sont hors de la nature; il ne connoît point le cœur humain; dans ses Contes moraux même, il a plus d'esprit que de naturel et de vérité. C'est le seul de ses ouvrages qui décèle quelques talens; mais je pense m'être assez lourdement trompé, quand j'ai été assez fou pour trouver dans ses tragédies des étincelles de génie; il n'y en a pas plus que sur ma main.

Rendons aussi justice à Fréron, que j'ai mal jugé. Ce critique défunt avoit de l'esprit, du goût, et des tournures de causticité qui n'étoient qu'à lui; quand il jugeoit d'un ouvrage sans partialité (ce qui étoit très-rare), il étoit judicieux, et plein de finesse et de délicatesse. C'étoit un homme de lettres assez instruit; il auroit eu mille et mille fois plus d'esprit, s'il eût eu une âme. La sienne étoit basse, vénale et fort méprisable. Ivrogne et crapuleux, il faisoit commerce de critique et de louanges qu'il vendoit à juste prix. Il est mort banqueroutier. (*Note de l'Auteur*).

aussi tragique, que celui d'Egyptus, ait été manqué.

Le critique mercenaire, qui ne vit que de la pâture qu'il donne à la malignité des autres hommes, en satisfaisant la sienne, n'a trouvé que des défauts dans Egyptus. Un critique, honnête homme, en eût peut-être trouvé davantage; mais il eût vu en même-temps, les beautés d'un pareil sujet; il en eût fait tirer un meilleur parti à Marmontel par ses conseils. Heureusement, en arrachant Marmontel au théâtre, Fréron n'a pu priver le public des autres talens de ce *Galant homme* (*), ni empêcher qu'on les récompensât. Quoique le Mercure lui soit donné, avec des charges plus onéreuses que n'en supportoit Boissy, j'imagine, pourtant, qu'il pourra bénéficier dessus d'une dixaine de mille francs par an.

(*) Ce *galant homme* a prouvé depuis, par ses actions, qu'il étoit un vilain homme. Ses vers contre le Duc d'Aumont, l'ont déshonoré; cette odieuse satyre eût dû l'exclure de l'Académie. J'ai su que c'étoit le plus faux et le plus bas des hommes. Flatteur de La Popelinière, fermier-général, il l'a comparé à Alexandre, dans ses pesans madrigaux, etc., etc., etc. Il faisoit des plaisanteries de ce publicain, quand il se trouvoit dans d'autres sociétés. Mêmes procédés avec ce roué de Bouret! Mêmes procédés avec nombre d'autres! (*Cette note de Collé a été écrite en* 1780, *mais on sait aujourd'hui que les vers contre le Duc d'Aumont, sont de Cury.* V. les *Mémoires de Marmontel*, *t.* 2, *p.* 148 *et suiv.*).

JUIN, 1758.

i travaillé pendant tout ce mois, et les précé-
, à ma comédie du *Père défiant;* plus j'y
aille et plus je trouve à y travailler. Saurin,
i je l'ai donnée à examiner, n'est content que
ernier acte; il ne désaprouve pas le premier,
lui paroît exposer en action, autant qu'il est
ible, le sujet de la pièce, et marcher assez
dement; mais le second lui semble mauvais;
admet point la situation, qui en fait tout le
l (*); et à cet égard, je ne suis point de son
. Je vois bien qu'il est mal arrangé, qu'il faut
je le culbute, que j'y change, et que j'y
te bien des choses; mais je ne conviens pas du
: que la situation de cet acte ne soit dans la

Une des plus fortes preuves que je puisse donner de la
ulté de juger une pièce de théâtre sur le papier, c'est que
in, le plus excellent des juges, le meilleur esprit, et le plus
é à la scène, se fût si fort abusé sur la situation de ce se-
acte, et qu'il ait persisté dans sa manière de voir, jusqu'à
'il ait été détrompé par son effet théâtral. Il soutint tou-
à ma femme et à moi, que cette situation ne pouvoit pas
ir, et qu'elle feroit tomber la pièce.
qui démontre encore que les gens, qui ont même le plus
ge du théâtre, ne peuvent juger d'un ouvrage qu'à la repré-
tion, c'est que d'un autre côté, Crébillon le fils, et Grand-
e comédien, répondoient du succès du second acte; et qu'ils
oient que le troisième, qu'ils qualifioient de plaidoyer, de-
faire tomber la pièce. Accordez cette diversité de jugemens!
te de l'Auteur, écrite en 1780).

nature, et ne présente un tableau comique et théâtral ; tout dépend de la délicatesse avec laquelle cette situation doit être maniée ; il faut beaucoup de finesse, de légèreté et d'adresse pour couvrir l'indécence du fond, et pour que Desronais, qui est l'amant, paroisse toujours intéressant, malgré l'infidélité qu'il a faite à sa maîtresse.

Aussi ai-je été au secours pour trouver des ressources, que je chercherois peut-être en vain en moi-même. J'ai donné une copie de ma pièce à M. de Marivaux, qui y travaille et me rend ce service, en revanche d'un petit plaisir que j'ai été à portée de lui faire (je veux dire de faire donner, par M. Caze, un débit de tabac à un homme pour lequel il s'intéressoit). Pour que M. Marivaux arrangeât ce second acte, je lui ai confié, sous le sceau du secret, que mon dessein seroit, si l'ouvrage pouvoit devenir bon, de le donner aux Français pour y avoir mes entrées. Il y travaille, et compte m'en faire sortir à mon honneur (*).

(*) Il ne tenoit qu'à moi de m'égarer encore sur les pas de Marivaux, qui m'ouvroit une autre route. Dans ses observations qu'il me donna par écrit, il ne vouloit point que Desronais eût des remords de son aventure avec la Comtesse. Il trouvoit que c'étoit en faire un fade berger. Il me conseilloit d'en faire un agréable, un sot, qui tournât en plaisanterie, et avec légèreté, son histoire avec cette femme de qualité, bien loin de s'en justifier vis-à-vis de Marianne.

Lorsque Marianne se seroit mise en fureur, il vouloit que Desronais la menaçât d'aller voyager en Italie, etc. Marivaux avoit pourtant un talent qui lui étoit propre, et un genre de

M. de la Curne de Sainte-Palaye a été élu, ce mois-ci, à l'Académie française, à la place de Boissy. Il avoit pour concurrent unique, ou du moins déclaré, M. Lefranc; et comme il a moins de mérite et d'esprit que ce dernier, il lui a été préféré, comme de raison. La Reine, qui s'y connoît, lui avoit accordé une protection déclarée, et l'a fait entrer à l'Académie, contre l'avis de la plus saine partie des Académiciens, et malgré le vœu de la nation, qui décidoit tout d'une voix en faveur de M. Lefranc.

Devoit-on, en effet, balancer entre l'auteur de *Didon*, et de quantité d'autres ouvrages de poésie et de littérature, qui tous respirent le goût, et montrent un très-grand talent; et le compilateur de vieux mots français, le sec et ennuyeux auteur d'un glossaire, qui peut être utile, si l'on veut; mais qui n'est point fait pour donner de la réputation et de la célébrité à un homme? C'est vouloir mettre en paralèlle Mansard, et celui qui a tiré des carrières les pierres qui ont servi à bâtir Versailles.

---

comédie qui n'a été qu'à lui; ce n'étoit pas à la vérité le bon genre; mais il avoit réussi, et son théâtre subsiste encore en 1780.

Je suis donc étonné du chemin qu'il vouloit me faire prendre : il eût ôté tout l'intérêt de la pièce. C'étoit cependant un célèbre artiste! et peut-être eût-il réussi en retournant ce sujet à sa manière, qui étoit de faire faire l'amour aux hommes par les femmes; dans ses pièces, ce sont toujours elles qui font les avances. En traitant ce sujet à sa façon, il auroit eu des ressources que je n'eusse jamais trouvées dans la mienne. (*Note de l'Auteur*, *écrite en* 1780).

Je connois ce M. de Sainte Palaye; c'est un très-galant homme, mais ce n'est qu'un pauvre érudit, et encore, en cette partie unique qu'il a entreprise, parce que personne ne vouloit s'en donner la peine; c'est le défaut de goût qui lui a fait entreprendre un ouvrage si rebutant; ce défaut de goût devoit l'exclure de l'Académie, et y faire entrer son concurrent; mais M. de Sainte Palaye a été du goût de la Reine, et nous respectons son choix comme nous le devons.

Le lundi, 26, je fus à la Comédie française voir la première et dernière représentation de *l'Amant déguisé*, comédie en deux actes et en prose de M. le Chevalier de la Morlière; elle étoit si ennuyeuse, que par des claquemens de mains ironiques, le parterre empêcha qu'elle ne fût achevée. Comme elle ne sera pas, vraisemblablement, imprimée, j'en ferois, de mémoire, un petit extrait, si elle en valoit la peine; mais n'y ayant rien trouvé de neuf, ni dans les caractères, ni dans les situations, je me contenterai de dire que c'est une copie de copies; que ce sont de vieilles scènes rebattues, et cent fois plus mal présentées qu'elles ne l'ont jamais été. L'amant déguisé, par exemple, est calqué sur l'amant des Fausses confidences de Marivaux; le caractère du financier est une mauvaise caricature de Turcaret. L'auteur avoit eu en vue de jouer *Bouret*, mais la copie n'a pas plu davantage que l'original.

JUILLET, 1758.

L'Académie Royale de musique a donné à la fin du mois dernier, ou tout au commencement de celui-ci, *les Fêtes de Paphos*, ballet héroïque en trois actes séparés. La musique est de M. Mondonville ; les paroles du premier acte (Vénus et Adonis), sont d'un M. Collet, secrétaire de je ne sais quel grand Seigneur ; elle sont stupides, c'est un prodige d'imbécillité.

Le second acte (Bacchus et Erigone) est de feu M. de la Bruère ; il est bien écrit, et très-lyriquement ; mais le fond en est froid, peu naturel, et mal tissu.

Enfin, le troisième acte est de l'Abbé de Voisenon ; le style en est bien inférieur à celui de Bacchus et Erigone, mais il est plein de situations et de chaleur théâtrale ; aussi, a-t-il fait, en dépit de la musique qui n'en vaut rien, à ce qu'ils disent, le plus grand effet. Comme l'Abbé de Voisenon vouloit être ignoré, Mondonville, avant la représentation de ce ballet, alloit disant par-tout qu'il étoit de lui, et paroles et musique ; d'un autre côté, M. le Duc de la Vallière, qui a toujours eu la fureur d'avoir fait les ouvrages des autres, dit à M. de Montauban, qui me l'a redit : *Je sais que Mondonville se vante d'être l'auteur des paroles de Psyché ; mais s'il continue à débiter cette fable, je dirai partout, moi, que j'en ai fait la musique.*

La musique de ce ballet fut trouvée pitoyable à la première représentation, et il n'en auroit pas eu six, sans la circonstance heureuse du jeu d'une jeune actrice, qui n'a paru que cet hiver; qui, en quatre mois de temps, est devenue la reine de ce théâtre. Je n'ai point encore vu, dans la même actrice, rassemblés à-la-fois plus de graces, de vérité, de sentimens, de noblesse d'expression, de belles attitudes, d'intelligence et de chaleur; je n'ai point encore vu de plus belles douleurs; toute sa physionomie la peint, en rend toute l'horreur sans que son visage perde les moindres traits de sa beauté. Si la nature lui eût donné les deux tiers de la voix de Mademoiselle Le Maure, elle vaudroit deux fois mieux que cette chanteuse, qui sera célèbre à jamais; je parle de Mademoiselle Arnould, qui n'a pas encore dix-neuf ans, et que malgré cela on ne doit pas espérer de conserver long-temps à l'Opéra : elle n'a point la force nécessaire; les Directeurs actuels la tuent et la tueront, et je crains fort qu'elle ne soit pas bien longue à expédier.

Le lundi 10 du courant, je fus à la première représentation du *Père désabusé*, comédie en un acte et en prose de M. Cérou. Cette petite pièce, qui n'a eu que trois représentations, ne vaut rien : ce qui est bon est pillé; ce qui est de lui n'est pas naturel. On y trouve la scène de Cléanthis et de Strabon, bien inférieure à celle qui est dans *Démocrite*; et celle de Sosie, quand il interroge sa

emme, pour savoir s'il n'est pas c...; comme Amphytrion.

Le caractère d'un père qui hait son fils, dès le moment de sa naissance, et sans l'avoir jamais vu depuis, n'est point du tout dans la nature, du moins de la façon dont il l'a présenté. Dès la première scène, le dénouement peut se faire; le fils, qui est devenu, sous un autre nom, l'ami de son père, n'a pas plus de raison pour se déclarer à la dernière qu'à la première scène qu'il a vu ce vieux fou. Il y a pourtant, dans cette pièce, quelqu'intelligence du théâtre; les acteurs y sont toujours bien en scène, mais ces scènes sont toujours trop longues, traînantes, et plus ressemblantes à la conversation ordinaire qu'au dialogue théâtral, qui doit être serré et précis.

C'est un défaut que j'ai bien remarqué dans *l'Amant auteur et Valet*, pièce en un acte et en prose, que ce même M. Cérou a donnée aux Italiens, qui y a eu un grand succès, et qui est reprise encore très-souvent.

C'est dans le commencement de ce mois, que mon frère est revenu de l'Inde sur un vaisseau hollandais. Par le hasard du monde le plus heureux, notre frère Mignot, qui jouit, depuis nombre d'années, d'un emploi de 10,000 liv. de rentes à Marseille, et qui avoit la rage de s'en défaire depuis deux ans, vient d'en traiter avec notre frère l'Indien, comme nous l'appelons; ce dernier lui a donné 24,000 liv. une fois payées, et s'oblige de faire, à chacune de mes

trois sœurs, des pensions, et à notre dernier frère, nommé Vigny, aussi pareille pension. Roussel nous a rendu le service d'obtenir l'agrément du Contrôleur-général sur cet échange; chose que je ne croyois pas si facile, et qui s'est pourtant faite assez aisément. Par-là notre famille se trouve plus arrangée et plus à son aise qu'elle n'a jamais été, indépendamment de la convenance du climat chaud de Marseille, qui va, comme de cire, à notre voyageur, qui revient du climat brûlant de l'Inde.

Je voudrois qu'il me fût possible de peindre, avec des couleurs qui en pussent approcher, la satisfaction et la joie que ma mère a senties au retour de son fils, et à cet arrangement qui en a été la suite; je peindrois le bonheur même.

AOUT, 1758.

J'AI été à la campagne pendant le mois d'août, et je n'ai point vu la première représentation de *l'Isle Déserte*, comédie en un acte et en vers de M. Collet, Secrétaire des Commandemens du Duc de Parme, auteur de *Vénus et Adonis*, acte du ballet des Fêtes de Paphos; cette pièce, qui a eu quelques petits succès, étant interrompue, par l'indisposition d'une actrice, j'en parlerai lorsque je l'aurai vue.

L'Académie Royale de musique a aussi donné, *les Fêtes d'Euterpe*, paroles de différens auteurs; musique de d'Auvergne. Je ne m'y arrêterai pas;

e souvenir de sa représentation me fait encore bâiller. Musique et paroles, je n'ai jamais rien entendu de si ennuyeux.

Il m'a passé par la tête, pendant que j'étois à la campagne, d'écrire, en vers libres, ma comédie du Père défiant ; et j'ai fait, chez Roussel, le dernier acte presqu'entier. Je sens bien que j'ai commencé par le plus facile, attendu que les deux très-grandes scènes, que j'ai mises en vers, sont les plus vives et celles qui ont le plus de chaleur. Je n'attends, pour continuer, que les remarques de M. de Marivaux, auquel j'ai laissé mon manuscrit, en prose, comme je l'ai déjà dit. Il y a des scènes où il faut nécessairement de la finesse et de la délicatesse de sentiment ; et c'est en ce point surtout que M. Marivaux me sera d'une très-grande utilité, s'il me sert de son mieux, comme il me l'a promis.

A en juger par les vers que j'ai déjà faits, cette comédie gagnera prodigieusement à ne point rester en prose ; les vers lui donnent bien une autre force, une autre dignité, une autre chaleur. Quand je devrois employer deux années à écrire cette comédie en vers, je ne les regretterois pas, si je n'y laissois point de fautes à moi connues, soit dans le fond, soit dans les détails.

Le livre de M. Helvétius, intitulé *de l'Esprit*, a paru dans les premiers jours de ce mois ; il a fait un bruit de diable, et a causé une peine

cruelle à son auteur. Le Roi, la Reine, et surtout le Dauphin, en ont été en fureur; sans Madame Helvétius la mère, M. Helvétius étoit perdu et obligé de s'expatrier. On lui a fait les menaces les plus violentes, pour l'obliger à donner une rétractation des sentimens contenus dans ce livre, imprimé à Paris avec approbation et privilége du Roi. Il a adressé cette rétractation au Père Pleix, Jésuite; on ne l'a pas trouvée assez forte à la cour; on lui en a demandé une seconde, si humiliante, que plusieurs des gens qui connoissent Helvétius, ont dit, qu'il ne lui manquoit, en la faisant, qu'une torche au poing, pour que cette rétractation fût une véritable amende honorable. Il a fait voir plus de philosophie et de fermeté dans son livre que dans ses actions. Plusieurs de mes amis, qui l'ont vu et suivi dans cette bourasque, m'ont assuré qu'ils n'avoient jamais trouvé d'homme plus pusillanime. Craignant tout, pleurant comme un enfant, parlant de se poignarder, et finissant par donner deux rétractations, dont la dernière est faite la corde au col. Un de ses amis, homme ferme, auquel il demandoit conseil, lui répondit que, dans le cas où il se trouvoit, on ne devoit prendre avis que de soi-même; qu'il ne pouvoit partir que de ce qu'il sentoit et de ses propres mouvemens; que dans tout cela, il ne s'agissoit que de perdre sa charge de Maître d'hôtel de la Reine, d'être exilé dans sa terre; ou au pis aller, d'être trois mois à la Bastille. Que s'il étoit en sa place, il préféreroit ces extrémités à celle de donner un dé-

saveu déshonorant; d'autant plus qu'en se retirant sur-le-champ dans sa terre, et faisant négocier à la cour par sa mère, et gagnant du temps, il y avoit à parier qu'aucune de ces choses fâcheuses n'arriveroient, ayant déjà donné une première rétractation qui le mettoit en quelque sorte à couvert. Mais les larmes de sa mère, et plus encore sa propre foiblesse, lui ont fait prendre un parti, qui a été blâmé de tous les gens qui pensent. Plus son livre est hardi et paroît ferme, plus il semble afficher une indépendance philosophique et un amour effréné pour ce qu'il croit la vérité; et plus une conduite foible et de femmelette le couvre de ridicule, et forme un contraste cruel pour lui de ses sentimens et de ses actions: ou il ne falloit pas donner son livre, ou il falloit le soutenir.

La chose la plus singulière, dans son aventure, c'est d'avoir été imprimé avec approbation et privilége du Roi. Un M. Tercier, premier Commis des affaires étrangères, étoit son Censeur. S'il n'est pas vrai que cet homme soit une bête, comme on l'avoit d'abord assuré, où avoit-il les yeux? Car ce n'est point faute d'examen et de l'avoir lu avec une grande attention. Il le possédoit si bien, que le lendemain que cette affaire fit du bruit, il fit sur-le-champ un petit mémoire justificatif de sa conduite, qui contenoit, en deux pages, un résumé si précis de l'ouvrage, que l'on ne sauroit douter qu'il l'eût bien présent à l'esprit. L'Abbé de Bernis a tiré ce M. Tercier d'af-

faire; on vouloit l'inquiéter; et effectivement, tout devoit retomber sur lui.

Une autre singularité, qui est une dépendance de la première, c'est que M. de Malesherbes, fils du Chancelier, qui est à la tête de la librairie, fit dire, auparavant que l'on commençât l'impression, à M. Helvétius, que l'on trouvoit des choses bien hardies dans son ouvrage; ce dernier fut le trouver et lui demanda un autre Censeur. M. de Malesherbes lui en donna un, dont on ne sait pas le nom; ce second Censeur a mis vingt-sept cartons à l'ouvrage; Helvétius s'est soumis à ces vingt-sept cartons. Je demande encore, où ces Censeurs avoient les yeux? Rien n'est plus extraordinaire que cet aveuglement, si ce n'est celui de l'auteur, et son opiniâtreté à vouloir le faire imprimer ici, tandis que tous ses amis l'avoient prié, à genoux, de ne le faire imprimer qu'en pays étrangers. S'il eût pris ce parti, il auroit pu alors le désavouer honnêtement, sous le prétexte du vol prétendu de son manuscrit, dire que l'on y avoit ajouté, qu'il étoit falsifié, etc.

Ce n'est qu'en conséquence de sa honteuse rétractation, qu'il a obtenu un arrêt du Conseil pour la suppression de son livre, pour empêcher que le Parlement ne le poursuivit. La Sorbonne va le condamner; ce n'est point ce qu'en diront les Théologiens, mais ce seront les critiques philosophiques, et les sectateurs d'une morale saine qui l'affligeront davantage; je crains bien, pour Helvétius, que son livre n'empoisonne le reste

de ses jours. Il essuiera des critiques de toutes les espèces, parce qu'il a choqué tous les hommes, les Prêtres, les Ministres d'état, les femmes, les dévôts, les beaux esprits, les gens de bon sens, les bêtes; il aura contre lui ceux qui, comme moi, croient à l'amour, à l'amitié, à tous les sentimens humains; il aura révolté contre lui tous les pères de famille, tous ceux qui ont des mœurs, et plus encore, ceux qui les affichent sans en avoir: il n'a ménagé l'amour-propre de personne, et il n'y a pas d'apparence que personne ménage le sien. Enfin, en partant d'après son caractère, si la célébrité, que son livre a aujourd'hui, ne vient que de la défense qui en est faite, et non de la bonté intrinsèque de son ouvrage (ce que je ne suis pas en état de juger), il sera le plus malheureux des hommes. Sa seule passion est de passer pour le plus grand écrivain de son siècle; à peine se contentera-t-il d'une place auprès du Président de Montesquieu; s'il la manque, c'est fait de son bonheur. Il ne trouvera qu'un vide affreux, le reste est un néant pour lui.

Son livre ne sera jugé bien définitivement que lorsque les esprits seront refroidis. Quant à moi, rien, dans cet ouvrage, ne me paroît neuf, sinon ses extravagances sur l'amour, l'amitié, les sentimens, qu'il attribue entièrement à une sensibilité purement physique; et son système, sur l'égalité des esprits, qui est une belle folie. J'y ai, d'ailleurs, trouvé des morceaux d'éloquence qui m'ont paru comparables à ce que les Fléchier et les Bossuet ont

d'ailleurs assez intraitable, sans y joindre cette difficulté et cette ânerie de plus.

En effet, cette fable de quarante-neuf maris égorgés par leurs femmes, est assez ridicule pour qu'on ne se prête point à l'illusion; le récit en est nécessairement froid, et ne peut pas intéresser. Un défaut bien plus frappant et bien plus essentiel, c'est la façon dont se conduit Lyncée, après la boucherie de messieurs ses frères. Il en est si furieux qu'il dit à Hypermnestre qui le veut appaiser, que si Danaüs étoit descendu aux Enfers, il iroit l'en retirer pour se venger de lui, et la conclusion de cette scène violente est qu'il va se cacher dans un faubourg d'Argos.

Le quatrième acte est totalement inutile, ainsi qu'une partie du cinquième; et le dénouement, qui a été applaudi à tout rompre, est celui d'une tragédie de collége. Ce dénouement peut aller à toutes les tragédies faites et à faire; c'est un bien beau secret que l'auteur a trouvé-là! inventer un dénouement général! Le style de cette pièce et sa versification m'ont paru très-foibles. Je répondrois bien qu'elle ne restera pas au théâtre; elle a eu douze représentations.

Le 30 du courant, j'ai enfin vu *l'Ile déserte*, que j'avois différé de voir, parce qu'elle a toujours été attachée à Hypermnestre, que je ne veux voir de ma vie. C'est fort peu de chose que ce petit roman, car ce n'est point une comédie; il n'y a nul art théâtral; on prévoit toutes les scènes et le

dénouement dès la troisième ou quatrième scène. Rien de neuf ni de saillant dans le dialogue ; tous lieux communs ; versification foible et languissante, et dans beaucoup d'endroits, très-platte et très-mauvaise : c'est encore un succès éphémère que celui de cette comédie ; elle a eu onze représentations.

Elle étoit précédée de *l'Ecole des mères*, qu'ils ont remise et qui est tombée tout à plat à cette reprise ; aussi est-ce une froide rapsodie. Mademoiselle Gaussin a été la cause principale des succès passagers que les pièces de La Chaussée ont eus. Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai prédit le sort de tous les ouvrages de La Chaussée ; ils n'ont pas cinquante ans à se soutenir. Tous ont été applaudis, et l'on ne reprend plus que le *Préjugé à la mode* et *Mélanide* ; et je suis sûr que dans vingt-cinq ans d'ici ils seront oubliés..... *Mediocribus esse poëtis non homines, non dî, non concessere columnæ.* Son genre de comédie romanesque n'en est pas moins éloigné du vrai comique, et est une cause du changement de goût à cet égard ; il faut un génie, approchant de Molière, pour nous tirer de cette fade espèce de drame. *Et ideo precor.*

OCTOBRE, 1758.

Je ne suis occupé que de ma comédie du *Père défiant*, ou plutôt du *Vieux Dupuis*, comme je l'appellerai. J'y ai encore fait des changemens dans le plan ; j'ai le premier et le troisième acte faits en vers ; je travaille au deuxième, qui est le plus difficile, et tout mon temps est employé à cet ouvrage.

Le 21 octobre, je fus à la première représentation des *Noms changés*, comédie en trois actes et en vers de M. Brunet.

C'est une pièce d'intrigue où rien n'est fondé, et dans laquelle il y a une ou deux situations comiques, qui auroient produit le plus grand effet, si elles eussent été amenées avec quelque vraisemblance, et bien établies. Rien n'est motivé, tout est brusque, hors de la nature ; beaucoup de scènes vieilles et rebattues ; nulle connoissance du théâtre et du monde ; lieux communs, nulle saillie, rien de neuf. On m'a dit que ce M. Brunet n'avoit que vingt-un à vingt-deux ans ; en ce cas, il y auroit trop de rigueur à le juger incapable de réussir un jour dans le genre dramatique ; sa pièce a eu sept à huit représentations, et ne sera jamais reprise.

NOVEMBRE, 1758.

Dans les derniers jours de ce mois, la Comédie française a fait une perte par la mort de Mademoiselle Guéant. C'étoit une actrice médiocre, mais de la plus jolie figure; elle commençoit à se tirer passablement des rôles de première amoureuse dans le comique. Sa beauté et sa naïveté les jouoient pour elles, car elle étoit sans intelligence. Dans la disette où nous sommes à présent d'acteurs et d'actrices, c'est une perte considérable; on ne la sentira bien que dans deux ou trois ans d'ici, lorsque Gaussin se retirera, ou qu'elle deviendra insoutenable dans les rôles d'amoureuse, à cause de l'âge qui la gagne furieusement. Elle est morte de la petite vérole, cette pauvre petite Guéant, à l'âge de vingt-quatre à vingt-cinq ans; nous allons être réduits au jeu maniéré de la Demoiselle Hus, ou aux graces, un peu surannées, et à la figure épaisse de la Brillant qui la remplace. Cette dernière est excellente dans les confidentes tragiques; elle a de l'intelligence, mais dans les rôles d'amoureuse comique, elle a trop d'embonpoint, n'est point assez jolie, a les yeux un peu bigles; et quand elle joue le sentiment, on le prendroit volontiers pour du tempérament: en revanche, quand elle joue les coquettes, elle a l'air d'une Grâce.

Le 2 du courant, les Comédiens français don-

nèrent la première représentation de *l'Epreuve imprudente*, comédie en trois actes et en vers de M. Mauger, ancien Garde du Roi. Elle ennuya tout le monde; sans être détestable, elle est du nombre de ces pièces que Piron disoit qu'il étoit impossible de siffler, parce que l'on bâilloit toujours; elle a eu, je pense, cinq représentations. Les Comédiens l'ont bien servie, ils l'ont toujours mise avec des tragédies qui ont coutume d'attirer, telles que *Mérope*, *Rhadamisthe*, *Bérénice*, etc.

Une chûte qui fait bien plus de bruit que celle-ci, est celle du Cardinal de Bernis, qui a été exilé le 9 de ce mois-ci. On prétend que c'est pour avoir dit, l'année passée, au Roi, qui le pressoit de lui dire la vérité sur la cause de la mauvaise situation de nos affaires, que c'étoit uniquement à l'inexpérience de nos Généraux, et surtout de M. le Maréchal de Soubise, qu'il falloit l'attribuer. L'on ajoute que Madame de Pompadour lui déclara dès-lors, qu'elle ne lui pardonneroit jamais *cette abomination d'aller dire la vérité au Roi*. Il reste avec cent mille écus de dettes; d'autres disent davantage, et il a cent dix ou cent vingt mille livres de revenu; le pauvre homme! Si on quittoit l'ambition comme on quitte sa perruque, avec les ressources qu'il a dans son esprit et dans son talent, il ne seroit pas à plaindre; au contraire, ce seroit un poète agréable qui nous reviendroit au Parnasse; et je pense,

comme tout le monde, que l'Etat n'y perdroit pas un grand Ministre.

J'oubliois de dire que bien des gens attribuent la cause de sa disgrace à ses liaisons trop intimes avec la Famille royale, et surtout avec Madame Infante. Mais que peut-on savoir sur tout cela ? Je l'avois prié, l'année passée, de me rendre service auprès du Contrôleur-général, pour me faire obtenir un interêt dans quelqu'affaire ; il s'y est prêté d'abord assez bien ; cela est devenu ensuite plus tiède, et quelques mois après, totalement froid. Mais quoique j'aye plus à m'en plaindre qu'à m'en louer, je suis fâché, pourtant, du malheur qui lui arrive ; de telle manière, cependant, que cela ne passe pas la douleur qu'il auroit éprouvée, s'il m'étoit arrivé quelque désastre qui eût culbuté toute ma petite fortune. Indépendamment de son imprudence sur M. de Soubise (comme les fins Courtisans l'appellent), on disoit encore, ces jours-ci, une autre cause de sa culbute. On veut qu'il ait présenté au Roi, sans en parler à la Marquise, un Mémoire pour se faire premier Ministre ; que le Roi l'ayant gardé plusieurs jours, sans lui faire de réponse, il se soit adressé à cette Dame avec copie de ce même Mémoire, et qu'il ait même exigé d'elle, pour le bien de l'Etat, ajoutoit-il, qu'elle donnât ce second Mémoire au Roi ; et que la réponse, à ce dernier Mémoire, avoit été son exil. Cette conduite est trop bête pour que cela puisse s'être ainsi passé ; ou si le fait est véri-

table, il est du nombre rare de ceux qui sont vrais sans être vraisemblables.

Le mardi, 12 de ce mois, mourut Madame de Graffigny. Un mois, ou environ, après la chûte de sa pièce, elle eut une violente attaque de nerfs, où l'on soupçonnoit d'entrer un peu d'épilepsie; le chagrin, et ce qu'elle prenoit sur elle pour le cacher, n'ont pas peu contribué à augmenter son mal. L'obstination qu'elle a eue de ne pas se faire saigner, a été la cause évidente de sa mort. Etoit-ce un bien pour elle de vivre plus long-temps? C'est ce que je ne déciderois pas. Elle eût d'abord traîné peut-être une vie languissante et pleine d'infirmités; et, d'ailleurs, le mauvais état de ses affaires lui auroit causé bien des tourmens. Elle n'avoit point d'ordre; accoutumée à vivre à la cour du dernier Duc de Lorraine, à ne se rien refuser, à la façon des grands, sans s'inquiéter de ce que les choses coûtent, elle imaginoit trouver toujours de nouvelles ressources dans son esprit d'intrigue, qui, effectivement, lui avoit fait faire souvent de bonnes affaires; affaires qui eussent été bien meilleures encore, si, toujours pressée d'argent, elle avoit pu attendre l'événement. Elle a laissé 42,000 liv. de dettes effectives, et je ne pense pas, qu'à beaucoup près, sa succession puisse les payer; elle étoit cruellement volée par ses domestiques, et sa dépense étoit excessive pour elle, sans qu'elle s'en apper-

eût; elle alloit toujours. Voilà le seul défaut que je lui connusse, et celui d'avoir de l'humeur avec ses familiers, et surtout avec ses domestiques pour lesquels elle devoit être insupportable; du reste, femme d'esprit, dont le tête à tête étoit infiniment agréable pour ceux en qui elle avoit confiance; c'étoit l'ame la plus active que j'aye connue pour faire le bien et pour rendre service.

Quant à ses talens, je pense qu'elle ne les connoissoit pas; elle s'en croyoit pour le genre dramatique, et en avoit très-peu ou point; mais elle en avoit un singulier pour faire des romans de sentiment; ses *Lettres péruviennes* en font foi. Mais ceux qui, comme moi, l'ont connue dans la plus grande intimité, sont obligés d'avouer que ses talens n'étoient pas pour le théâtre, car *Cénie* est une pièce de roman, et que je ne regarde point comme une comédie. Et, d'ailleurs, sans prétendre dire que Cénie n'est point d'elle, je suis sûr que M. de Romgold lui a donné des conseils sur l'arrangement et la distribution du plan de cette pièce, dont elle a profité, et a bien fait. Le succès de cette comédie lui avoit fait croire, avec trop de présomption, qu'elle étoit une des personnes du monde qui entendît le mieux le théâtre; et elle nous le dit à ma femme et à moi, en présence de de Monticourt, un mois auparavant la représentation de *la Fille d'Aristide* (ce qui montre bien la foiblesse humaine); il y a plus de deux ans que la pauvre femme m'avoit confié qu'elle vouloit faire une comédie du *Présomptueux*. Sa mort

m'a été très-sensible; elle étoit du petit nombre des personnes que je m'étois réservé de voir depuis que je ne vais plus dans le monde.

Comme elle n'avoit aucune connoissance de ses affaires, elle a fait un testament dont les legs ne seront vraisemblablement pas acquittés. Elle a laissé ses manuscrits à un M. de Veaux, que tout le monde connoît sous le sobriquet de *Panpan;* c'est bien le plus sot homme et l'esprit le plus faux qui soit dans la nature, une vraie caillette. Madame de Graffigny avoit vécu beaucoup avec lui en Lorraine, et il avoit été toujours bassement son complaisant, ainsi qu'il l'a toujours été de toutes les femmes de qualité qui l'ont voulu avoir à leur suite comme un animal privé. Il est, depuis long-temps, le souffre-douleur de Madame la Marquise de Boufflers de Lorraine, et est chez elle comme un espèce de valet de chambre bel esprit.

J'oublions de remarquer une particularité, bien singulière dans la maladie de Madame de Graffigny, c'est d'avoir eu, un jour, un évanouissement qui dura quatre ou cinq grandes minutes, auparavant lequel elle avoit commencé une phrase qu'elle acheva dans le moment qu'elle en revint, et sans s'être apperçue qu'elle s'étoit évanouie.

JANVIER ET FÉVRIER, 1759.

On n'a rien donné de nouveau aux Français dans le mois de janvier. Le début de la Demoiselle Camouche a tenu une partie de ce mois et celui de février; cette actrice, qui a paru d'abord dans Médée, ensuite dans Mérope, et qui a fini par Phèdre, annonce le germe du plus grand talent; mais elle a beaucoup à travailler. Elle a tout ce qui ne s'acquiert point, la figure et les entrailles, et même la voix; quoique, sur ce dernier article, il y ait des contradicteurs.

J'ai fini ma comédie du vieux Dupuis. Le second acte m'a donné beaucoup de peine; j'ai été neuf semaines à l'arranger et à le mettre en vers; je compte n'avoir plus que des détails à corriger, et j'y passerai mon été. Telle qu'elle est, on va la jouer à la fin du mois prochain chez Madame de Meaux; et c'est après cette représentation, que, voyant par moi-même l'effet de cette comédie, et profitant des critiques de Crébillon fils et des autres acteurs, je serai en état d'y donner enfin la dernière main.

Les Comédiens italiens ont tenu tout le mois de janvier et février, avec une rapsodie de Favart intitulée *la Soirée des Boulevards*. C'est un ramas de vieilles scènes rebattues; je n'en parle que parce qu'il s'est servi, légèrement et très-imparfaitement, d'un caractère que j'ai traité dans le

Prologue de la lecture. C'est un Abbé, qui ne dit jamais rien, et qui paroît vouloir dire quelque chose; chez moi, c'est un connoisseur de théâtre; ou, du moins, qui fait semblant de l'être : Favart l'a travesti en nouvelliste, sous le nom de M. Gobemouche. Cette petite infidélité sera cause que, de mes jours, je ne lui lirai rien de ce que je ferai, ni à tous ces auteurs qui travaillent pour de l'argent; c'est une leçon pour moi que ce mince plagiat (*).

Le mercredi des Cendres, 28 février, je fus à la première et unique représentation de *Titus,* tragédie d'un Comédien français dans une troupe qui est en Russie. Cette pièce ne mérite aucune critique; l'auteur ne connoît point du tout le théâtre, ni le jeu des passions; sans la moindre imagination, pour le fond du sujet, il a suivi servilement l'Abbé Métastasio, qui, lui-même, a pris presque toutes ses situations dans Cinna et dans Andromaque.

(*) Quoique Favart n'ait fait qu'effleurer le caractère dont je parle ici, mon amour-propre a essuyé le désagrément de lui entendre attribuer l'invention de cette idée, et de me voir traité de copiste; cela est dur à digérer. Quand on connoît un peu cet amour-propre d'auteur, on sait qu'un pareil plagiat est une blessure; j'ose dire qu'il ne m'a fait qu'une égratignure. J'en ai été guéri par l'amour-propre même; j'ai tiré vanité de ce qu'il me pilloit; et voilà comme la vanité s'arrange! Pour moi, j'ai toujours eu celle de n'imiter personne, et encore moins de voler les autres. Quand la moindre de mes scènes pouvoit ressembler, je l'abandonnois et je cherchois du neuf. (*Note de l'Auteur*).

MARS, 1759.

L'Opéra-Comique est le spectacle que l'on a le plus suivi pendant ce carême. *Blaise le savetier*, pièce en un acte, mêlée d'arriettes, de la composition du sieur Philidor, paroles de M. Sédaine, m'a paru un fort joli poëme. Ce sujet, tiré d'un conte de La Fontaine, est traité fort comiquement, sans que l'auteur ait donné dans la bassesse; et ce n'est pas une petite adresse que d'avoir su l'éviter. Comme un conte de La Fontaine ne fournit jamais assez de scènes pour faire une comédie, même d'un acte, M. Sédaine a joint à celui du savetier, le *conte des Rhemois;* il a rendu sa pièce fort théâtrale et pleine de situations. Si les détails en étoient mieux travaillés, ce seroit un ouvrage comparable à *Ninette à la Cour;* mais, que le style est éloigné de la perfection de celui de Favart dans Ninette ! quelle différence entre les ariettes ! quelle supériorité Favart n'a-t-il pas, sur ce M. Sédaine, pour la parodie des airs ! c'est le maître et l'écolier. Ils ont un défaut commun : ce sont des répétitions continuelles des mêmes mots, que la musique, dit-on, ou plutôt le musicien, oblige de faire. Tout musicien est une bête, c'est une règle générale à laquelle je n'ai guère vu d'exception; et c'est Rameau, homme de génie, dans son art, mais bête brute d'ailleurs, qui, le premier, a amené en France la mode de sacrifier à la musique l'action d'un poëme, le sens d'un rôle, et

même le sens commun. Mais laissons cette sortie contre les musiciens, et revenons à nos moutons.

La musique de Philidor, aux répétitions près, m'a paru agréable, harmonieuse et saisissant bien le comique du sujet; mais les gourmets prétendent qu'il n'y a point de génie dans cette musique, et que Philidor n'ira jamais bien loin dans cet art. Ce Philidor a fait des opéra à Londres, et ils disent qu'ils n'ont point réussi; c'est, d'ailleurs, le plus grand joueur d'échecs de l'Europe. Il a même donné, ici, un livre sur ce jeu; et cet ouvrage est, dit-on, le meilleur que l'on ait encore sur cette matière. Sa musique et ses échecs ne l'empêchent pas, pourtant, d'être une bête à tous autres égards; il est en conséquence d'une suffisance et d'une fatuité révoltantes. Je l'ai vu jouer aux échecs; il étonne, et d'autant plus, comme je l'ai dit, et personne ne m'en dédira, que c'est très-réellement une bête.

La *Parodie au Parnasse,* pièce nouvelle qui a aussi été donnée ce mois-ci sur ce même théâtre, a eu quelques succès. C'est une revue critique de tous les ouvrages dramatiques donnés cette année aux Français et aux Italiens; il y a une scène vraiment neuve. On introduit, dans cette scène, un personnage en long habit de deuil, couvert de crêpes, et qui pleure toujours. La Parodie lui demande son nom, il répond qu'il est le pleureur juré du Parnasse. Il gémit effectivement sur toutes les pièces tombées, sanglotte, et

répand des larmes à proportion de leur chûte plus ou moins grande; il tire à mesure des mouchoirs de ses poches, et ces mouchoirs sont plus ou moins grands suivant le plus ou le moins de succès qu'ont eu les ouvrages. C'est une espèce de nappe, par exemple, qu'il déplie lorsqu'il veut essuyer les pleurs qu'il verse sur la tragédie de Titus, qui n'a eu qu'une seule représentation; et c'est à ce sujet qu'il déclame, en sanglottant, ce vers-ci qu'on m'a rapporté et que je trouve charmant :

Titus perdit un jour; .... un jour perdit Titus.

On a attribué cette petite pièce à M. le Marquis de Chimène; d'autres prétendent qu'elle est de M. l'Abbé de Voisenon, qu'ils appellent l'*Archevêque de la Comédie italienne.*

Le jeudi, 29 mars, les Comédiens français donnèrent, à la Cour, la première représentation de la tragédie de *Venceslas,* presqu'entièrement remise en vers par M. de Marmontel; et il est arrivé, à cette représentation, une aventure peu vraisemblable, mais très-vraie. Sur les instances, et même les ordres de Madame de Pompadour, à laquelle M. de Marmontel, qui lui doit sa fortune, ne pouvoit rien refuser, ce poète a voulu rajeunir la pièce de Rotrou. D'abord il ne pensoit pas, ainsi qu'il nous l'a dit, que ce fût une besogne fort considérable; mais à mesure qu'il avançoit, il s'est apperçu que les vers, dans le nouveau style, formoient un contraste désagréable

avec l'ancien jargon, et de politesse en politesse; il s'est vu conduit à changer douze cents et tant de vers, c'est-à-dire presque toute la pièce. Les gens du monde, et ceux qui ne connoissent pas la race des Comédiens, croyent que tout est fait lorsqu'il ne s'agit plus que de la représentation d'une pièce; mais, en général, un auteur n'est pas encore à la moitié de ses peines; l'arrangement des rôles et les tracasseries des histrions, sont ce qu'il y a de plus difficile. Voici le désagrément singulier et inoui que M. de Marmontel vient d'essuyer.

Le Kain a commencé par refuser de jouer son rôle de Ladislas, tel que M. de Marmontel l'avoit refait. Le Duc de Duras, Gentil-homme de la Chambre, a insisté; il s'en est défendu, et même il s'est passé, entre ce Gentil-homme et le Comédien, une scène de contestation dans les foyers, toujours indécente pour celui qui a l'ordre à donner, vis-à-vis de celui qui a à le recevoir. Le Comédien prétendoit que sa mémoire ne pouvoit se plier à apprendre les nouveaux vers de ce rôle; que les anciens lui revenoient malgré lui, qu'on l'exposeroit infailliblement à manquer à tout bout de champ à la représentation, et que ce seroit (ce sont ses expressions) exposer la réputation d'un Comédien, qui s'en étoit faite une assez grande dans le public. Juste ciel! à quoi nous réduis-tu! c'est un Le Kain, qui se croit un bon acteur! c'est un homme, comme celui-là, qui refuse un rôle! C'est enfin, le plus mauvais, le

plus déplaisant, le plus laid et le plus maussade des Comédiens, qui est notre premier acteur tragique? Le Seigneur nous humilie cruellement; mais revenons. M. Le Kain a continué de feindre qu'il lui étoit impossible d'apprendre son rôle nouveau par cœur; et cela a été au point que M. de Duras lui a permis de le jouer en le lisant. Mais jeudi, jour que la pièce fut jouée à Versailles, on fut bien étonné, lorsque l'on vit M. Le Kain débiter son rôle de mémoire, sans papier et sans y manquer un mot; il se surpassa même, à ce que prétendent les punais qui trouvent du talent à cet acteur. Quand la pièce fut finie, M. de Duras fut le premier à lui faire des complimens; dans le temps qu'il finissoit ses éloges, arrive Marmontel, auquel il en fait de plus grands sur son ouvrage, et les termine en lui disant qu'il doit être bien content de Le Kain, et qu'il lui doit des remercimens... *Des remercîmens!* s'écrie Marmontel, *je viens vous porter les plus grandes plaintes, M. le Duc; les vers du rôle de Monsieur ne sont ni de Rotrou, ni les miens, j'ignore qui les lui a faits.* J'oubliois de dire que M. de Duras avoit vanté les vers de ce rôle, plus que tous ceux du rôle de Clairon et du reste de la pièce; et lorsque l'on est venu à l'explication, il s'est trouvé que les vers étoient de la composition de Colardeau; que Le Kain les avoit appris sans en dire mot à personne, il avoit seulement conservé les répliques de M. de Marmontel. A la représentation, Clairon, qui jouoit celui de Cassan-

dre, et à laquelle on disoit des choses qu'elle n'avoit point entendues, pensa manquer deux ou trois fois tout net. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on ne punit point Le Kain, ce qui donne une forte présomption que cet homme a quelqu'un de caché derrière lui qui le soutient : ce ne peut être que M. le Duc d'Aumont, qui, depuis quelque temps, s'est rendu le despote de la comédie et des Comédiens. Le d'Aumont et le Duras sont brouillés, ce qui fortifie encore cette conjecture; sans cela il n'est pas naturel que l'on souffrît cet excès d'injustice et d'impudence dans M. Le Kain.

Colardeau, que l'on veut excuser sur ses liaisons avec Madame Le Kain, est inexcusable. C'est un lâche de se prêter, vis-à-vis d'un de ses confrères, d'un hommes de lettres, aussi considéré que M. de Marmontel, aux menées d'un Comédien ; voilà comme les gens de lettres s'avilissent et deviennent le jouet des sots qui ne sont faits que pour les respecter.

Les Comédiens français font travailler à changer la forme de leur salle, pour qu'il n'y ait plus de monde sur le théâtre. Les ouvriers s'en sont emparés samedi, 31 du courant ; ils y travaillent jours et nuits. M. le Comte de Lauraguais est la cause de cet heureux changement. Il y a quelques mois qu'un architecte, ou un artiste quelconque, lui fit voir un plan pour arranger la salle des Français, de façon qu'il n'y ait plus de spectateurs sur le théâtre ; il le fit communiquer aux Comé-

diens, qui l'approuvèrent, et lui firent dire que, quoiqu'ils perdissent et diminuassent très-fort leur recette par ce nouvel arrangement, ils l'adopteroient pourtant s'ils avoient de quoi faire la dépense nécessaire. M. de Lauraguais a offert la somme de 12000 liv. à laquelle l'Entrepreneur a assuré que cela monteroit tout au plus. On prétend, aujourd'hui, que cette dépense passera 40,000 liv.; et on imagine que cela fera contestation entre M. de Lauraguais et les Comédiens, qui diront qu'ils n'ont consenti à ce changement, que sous la condition qu'il ne leur en coûteroit rien; et cela me paroît assez juste. Quoi qu'il en soit, c'est le plus grand service que l'on puisse rendre au théâtre, que de débarrasser la scène de nos insipides spectateurs, qui nous ôtoient toute l'illusion des poëmes dramatiques.

Dans le commencement de ce mois a débuté, au Théâtre français, une Demoiselle Rosalie, protégée par la Marquise de Villeroi et le Duc d'Aumont; et comme elle est sans figure, sans voix, et sans talens, il y a apparence qu'elle sera reçue plutôt que Mademoiselle Camouche qui donne les plus grandes espérances, mais qui n'a point de protection, et qui est déjà enviée par les Comédiennes.

AVRIL, 1759.

LE jeudi, 5 du courant, je vis représenter ma comédie du Vieux Dupuis, chez Madame de Meaux. Elle jouoit le rôle de Marianne; M. Coqueley, celui du vieux Depuis; M. de Romgold, celui de Desronois; et M. de Crébillon, celui de Dubois : en général, la pièce n'étoit pas assez bien sue. Madame de Meaux n'a point assez de poitrine, de force, de sentiment et d'intelligence pour rendre le rôle de Marianne; je n'en ai été nullement content; je l'avois été mille fois davantage aux répétitions. De Romgold joua très-bien le sien, autant que sa figure put le lui permettre; il y mit un feu étonnant; il eut peur et manqua de mémoire au premier acte. M. Coqueley rendit, dans la dernière perfection, le rôle du vieux Dupuis; je n'ai point vu de Comédien plus chaud, plus comique et plus naturel. Je crois avoir vu, à cette représentation, ce qui manque à ma comédie; transposition de quelques scènes au premier acte; de légères, mais de très-essentielles fondations; la deuxième scène du second acte entre Dubois et Dupuis à refondre et à mettre plus en action; bien des corrections à faire dans le style; enfin, quoique j'y aye bien apperçu de la besogne, je me flatte qu'en ne me rebutant pas du travail, je pourrai en faire un ouvrage singulier et piquant. Mon dessein est, si je parviens à en être content, de la lire aux Comédiens français avant l'automne,

et de la leur donner, à condition d'avoir mes entrées pour toute ma vie; sans cette condition ils ne l'auront pas, je la brûlerois plutôt.

Toutes les situations de ma comédie sont neuves; le caractère du vieux Dupuis ne l'est pas moins, et j'ose dire encore que ceux des deux amans ne ressemblent point aux amans ordinaires du théâtre; il y a une passion et des sentimens que je ne me rappelle point d'avoir vu dans aucune comédie, excepté peut-être dans la Mère coquette de Quinault.

Le lundi, 30 du courant, je fus voir la salle de la Comédie française, sur le théâtre de laquelle on ne souffrira plus personne; Dieu veuille que cela dure! Cela fait le meilleur effet du monde; je crus même m'appercevoir que l'on entendoit infiniment mieux la voix des acteurs. L'illusion théâtrale est actuellement entière; on ne voit plus César prêt à dépoudrer un fat assis sur le premier rang du théâtre, et Mithridate expirer au milieu de tous gens de notre connoissance; l'ombre de Ninus heurter et coudoyer un Fermier-général, et Camille tomber morte dans la coulisse sur Marivaux et sur Sainte-Foix, qui s'avancent ou se reculent pour se prêter à l'assassinat de cette Romaine par la main d'Horace son frère, qui fait rejaillir son sang sur ces deux auteurs comiques. Cette nouvelle forme de théâtre ouvre aux tragiques une nouvelle carrière pour jeter du spectacle, de la pompe et plus d'action dans le poëme. Le

costume dans les habillemens, que Clairon a établi depuis quelques années, en dépit et malgré ses sots camarades, ne contribue pas peu encore à rendre l'illusion complette. Venceslas, retouchée par M. de Marmontel, avoit toujours été jouée avec des habits à la française; je me souviens de l'avoir vue représentée, par Baron et Dufresne, avec des cordons bleus qui ressembloient à l'ordre du Saint-Esprit, et en habits français. Aujourd'hui ce sont des fourrures et des vêtemens à la polonaise, ce qui est beaucoup plus dans le vrai. A présent nous avons les habits tragiques dans le costume, et point de Comédiens; au lieu que dans ce temps nous avions d'excellens Comédiens et point ces habits.

J'ai lu et relu la tragédie de Rotrou et les corrections de Marmontel. Avant de me rendre compte de l'ouvrage du reviseur, commençons par lui rendre justice. Il faut avoir bien du courage et un amour véritable pour les lettres, pour entreprendre de rajeunir les ouvrages des grands maîtres; si on y réussit, toute la gloire en reflue sur l'auteur original; si on n'a point de succès, le public en rejette la faute sur la foiblesse du pinceau du barbouilleur, qui a eu la hardiesse de porter la main à ces grands tableaux. Cependant quel service n'est-ce pas rendre à cette partie de la littérature, que de redonner une nouvelle vie à ces chefs-d'œuvre, que la langue, qui a vieilli, a presque enterrés? Quel gré les gens de lettres et

les amateurs du théâtre n'ont-ils pas dû savoir au poète Rousseau d'avoir retouché le Cid, d'en avoir ôté l'Infante, et d'avoir refait quelques vers de cette belle tragédie ? Quelle obligation ne devrions-nous pas avoir aujourd'hui à M. de Marmontel, d'avoir presque entièrement refait Venceslas ? Il se proposoit de travailler à Don Sancho d'Arragon, à Sertorius, à Nicomède, etc. ; mais les dégoûts qu'on vient de lui faire essuyer de tous côtés, le font renoncer à cette entreprise. Les Comédiens, les Gentils-hommes de la Chambre, ou pour parler plus correctement, M. le Duc d'Aumont lui jouent des tours cruels ; ce dernier autorise Le Kain dans la plus grande insolence que jamais histrion ait faite à un auteur de mérite. On donne sa pièce à la Cour, et l'acteur a l'audace d'y substituer, dans son rôle, des vers de Colardeau ; on la donne à la ville, ce même acteur veut bien faire la grace de ne plus dire ces vers de Colardeau ; mais il en conserve de Rotrou qui jurent avec les changemens faits par M. de Marmontel ; enfin, cet auteur n'a pas le crédit de faire répéter sa pièce aux Comédiens, sous le prétexte que c'est une ancienne pièce ; et il arrive delà que les acteurs la jouent indignement, et et sur-tout ce M. Le Kain. On n'imagine pas à quel excès il a joué son rôle à contre-sens, dans le premier acte. D'un autre côté, Brizard qui a été chargé du rôle de Venceslas, semble s'être entendu avec ce possédé pour jouer le sien avec autant de froideur et de glace, que l'autre y mettoit de frénésie.

Après ce début, on s'attend bien que le public qui n'est point au fait de ce qui se passe, et de ces tracasseries de tous ces Comédiens et Gentilshommes de la Chambre, leurs complices, n'a pas rendu toute la justice qu'il devoit, et qu'il rendra un jour à l'ouvrage de M. de Marmontel.

Quoi qu'il en soit, en voici l'examen à charge et à décharge, et tel que je suis capable de le faire; gens exercés à la critique s'en tireroient mieux que moi, mais ne pourroient pas y mettre plus de bonne foi; ils y jetteroient seulement plus de lumières.

ACTE PREMIER. A ce vers de Rotrou, dont l'expression ne rend point l'idée,

> Oyons ces beaux avis qu'un flatteur lui conseille!

Marmontel a substitué celui-ci :

> Voyons quel nouveau piége un fourbe a pu nous tendre!

C'est perdre l'idée, sans nous trop faire gagner par l'expression. L'accusation de flatterie est plus naturelle.

Cette première scène, qui est une des plus belles expositions que je connoisse, et des plus en action, me paroît retouchée avec toute l'adresse et la force possibles.

Je regrette une réplique de Venceslas, que l'on a ôtée :

> Parlez, je gagnerai vaincu plus que vainqueur;
> Convainquez moi d'erreur, elle me sera chère, etc.

Rotrou fait dire à Ladislas, quand il parle du Duc :

> Je le hais, il est vrai, cet insolent Ministre,
> Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre.

Marmontel :

. . . . je déteste
Ce Duc qui vous est cher autant qu'il m'est funeste.

Le rôle du Prince n'est déjà que trop emporté r lui-même, sans y rien ajouter, sans en outrer : expressions.

Il a senti ce que je dis à cet égard dans le couet suivant, duquel il a retranché le serment que it Ladislas de punir son frère d'avoir osé le menar en portant la main sur la garde de son épée: est adoucir par-là très-judicieusement le caracre de ce Prince.

Si vous n'obéissez, je vous traite en rebelle.

Vers très-bien substitué à celui de Rotrou, et ui anoblit et relève le caractère de Venceslas ; ais à la fin de cette même scène, Venceslas devoit arler en termes plus durs à son fils qui lui manue cruellement de respect. Rotrou lui fait dire, ensez à votre tête ; il falloit au moins une menace ussi prononcée. L'expression ne pouvoit être trop arquée, et elle est trop foible dans Marmontel ; t par-là, Venceslas paroît pusillanime, perd de a dignité, et n'inspire plus le même intérêt qu'il levoit inspirer.

ACTE DEUXIÈME. La première et la seconde scène sont fort bien. Dans la troisième, qui est on ne peut mieux, Marmontel a supprimé beaucoup de répétitions des mêmes pensées ; il a abrégé, avec raison, le monologue de l'Infante ; il en a ôté le détail de son amour pour le Duc, et il n'a pu con-

server ces vers-ci qui se font presque regretter :

Ces soupirs dont cent fois la douce violence
Sortant désavouée a trahi mon silence ;
Ses regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Ont-ils parti d'un cœur qu'un autre objet engage ? (*)

ACTE TROISIÈME. Marmontel a retranché sensément le monologue du Duc, qui ouvroit le troisième acte dans Rotrou, mais il devoit laisser subsister quelque chose de la scène de l'Infant et du Duc. Elle est nécessaire à l'intelligence et à l'intérêt du sujet. Il falloit, à la vérité, la traiter avec plus de chaleur que ne l'a traitée Rotrou, mais tous les moyens pour y donner plus de vie sont indiqués dans l'auteur ancien ; il ne s'agissoit que de les employer avec vigueur. Il devoit aussi donner plus de chaleur à Alexandre, et cette scène pouvoit être très-vive de part et d'autre, et jetoit beaucoup de jour et d'intérêt sur le sujet. Cette omission est une très-grande faute. Les scènes de

(*) Les vers de Racine, qui peignent les amours de Roxane et de Bajazet, ont quelque ressemblance avec ceux de Rotrou qui expriment de même des amours secrets et mystérieux. Voici ceux de Racine :

Tout conspiroit pour lui, ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il falloit les celler ;
L'embarras irritant de n'oser se parler, etc.

Ce ne seroit pas la seule fois que Racine auroit profité des idées de Rotrou, mais il les rendoit en maître. Voyez *les Frères ennemis* et *Iphigénie*. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

Théodore et du Duc, de ce dernier et de l'Infant, sont languissantes et sans fondement. Quant à la scène qui suit, elle me paroît, dans Marmontel, un contre-sens très-marqué. L'Infant propose à Cassandre de l'épouser; celle-ci lui demande s'il a l'aveu de son père; l'Infant répond qu'il ne l'a pas; sur cela Cassandre s'échaffaude sur de grands sentimens pour refuser l'Infant, et finit dans la même scène par se rendre, sans que ce Prince lui donne des motifs assez puissans pour changer ainsi subitement du blanc au noir. Rotrou avoit traité cet endroit bien plus adroitement; il ne fait point répondre Cassandre à la proposition de l'Infant, et la fait sortir du théâtre par un vers qui ne dit ni oui ni non:

Quel trouble! quelle alarme! et quels soins me possèdent!

Marmontel a ajouté à cet acte une scène qui prépare très-bien le quatrième. C'est le confident de Ladislas qui vient lui apprendre le projet du mariage secret du Duc et de Cassandre.

Acte quatrième. La scène de l'Infante et de Léonor, qui commence cet acte, est élaguée et bien mieux dans Marmontel; il nous a épargné le songe de la Princesse. Ce quatrième acte est un des plus beaux actes de tragédie que je connoisse, et Marmontel l'a parfaitement bien écrit, sans rien changer au fond des idées. Il y a dans cet acte une action, un intérêt, une chaleur et des vers dignes de Corneille: par exemple, lorsque Cassandre montre

à Venceslas le poignard sanglant de Ladislas, elle dit au roi :

Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris :
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.

Et dans un autre endroit, lorsque cette même Cassandre dit encore au Roi :

. . . . Ecoutez
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

Venceslas répond :

J'aurai soin de punir et non pas de venger.

Quelle noblesse de sens! quelle grandeur!...

ACTE CINQUIÈME. C'est avec grande raison que Marmontel a retranché la première scène du cinquième acte entre l'Infante et sa Confidente; scène froide qui roule sur un intérêt d'amour entre cette Princesse et le Duc. Quand l'intérêt principal est en train, tous les autres doivent disparoître. C'est aussi avec une adresse infinie et une précision remarquable qu'il a traité la scène qui suit et qui se passe entre le Duc et l'Infante. Loin de les faire occuper de leur amour, il ne leur en fait parler qu'en passant. Il nous épargne aussi un monologue très-froid du Duc, et fait entrer beaucoup plutôt Venceslas sur la scène.

La scène de Ladislas et de Venceslas est bien et presque entièrement de Rotrou, les vers en sont bien retouchés, surtout ceux-ci :

Cet accueil désarmé de haîne et de colère,
Est-il l'adieu funeste ou le pardon d'un père ?

Mais, pourquoi M. de Marmontel a-t-il supprimé ces deux-ci de Rotrou qui sont si beaux ?

Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort;
J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort.

Et encore ceux-ci ?

> Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même;
> Moi, je la dois, Seigneur, à l'ingrate que j'aime.

Cassandre qui se tue pour punir Ladislas a déplu à tout le monde; aussi, dès la seconde représentation, ne l'a-t-il plus fait revenir.

Fréron vient de faire une critique sanglante de l'ouvrage de Marmontel. Elle est sans honnêteté et sans bonne foi; c'est un acharnement qui ne ressemble à rien; c'est un chien enragé. Il n'a point touché les véritables points qui méritoient sa censure, et l'amertume dont elle est lui ôte d'ailleurs toute croyance. Il prétend qu'il n'y avoit pas plus de cinquante vers à changer dans la tragédie de Rotrou. Je défie qu'en quelque endroit que l'on veuille prendre, on en puisse conserver trois ou cinq de suite, en entier, et encore y aura-t-il des mots vieillis, des expressions triviales et des tours de phrase si communs qu'il est impossible de les conserver. Fréron n'a relevé aucune des bonnes corrections, et le véritable critique est celui qui fait appercevoir les beautés et qui montre en même temps les défauts. Mais ce qu'il fait bien voir à découvert, c'est une haîne indécente contre Marmontel, qu'il accable de personnalités odieuses qui ne regardent point l'ouvrage, et qu'un malhonnête homme peut seul se permettre; et il finit son extrait par la parodie de deux vers de Marmontel :

> Aux talens d'un auteur, quelque prix que l'on doive,
> Il faut que je l'accorde, il faut qu'il le reçoive.

Peut-on voir un amour propre plus impertinent ? Le *vilain* se croit apparemment placé sur le Parnasse par Apollon, pour donner des couronnes de laurier ou les étrivières aux gens de lettres. Eh ! mon dieu ; il n'a pas même l'honneur d'être *le bourreau du Parnasse ;* car ce dernier ne fait qu'exécuter les criminels, et il y est autorisé par les lois ; au lieu que cet infâme assassine les innocens et les coupables pêle-mêle, et sans avoir de mission pour cela.

Il faut que j'avoue, au reste, que peu de personnes sont aussi contentes que moi de l'ouvrage de Marmontel ; que la plupart des gens disent qu'ils préfèrent l'original, mais ces mêmes gens ne l'ont sûrement pas relu, et n'ont pas confronté ensemble les deux pièces (*) ; on ne veut pas, d'ailleurs, faire attention qu'elle a été jouée à faire horreur. Qu'il vienne de bons comédiens ; qu'on fasse quelques légers changemens aux changemens même de Marmontel ; qu'en les rajeunissant encore, on y rétablisse quelques vers de Rotrou négligés par Marmontel, et cette tra-

(*) Je viens de relire le Venceslas de Marmontel ; j'ai beaucoup rabattu de mes éloges, et je ne rabats rien de mes critiques. Je ne veux pas me donner la peine inutile d'entrer dans les détails ; je me contente de dire, en général, qu'on pourroit tirer parti de la besogne, mais qu'il faudroit en faire une nouvelle encore. La paresse et la mauvaise volonté de ces ignorans et lâches histrions, s'opposent toujours à la restauration de nos anciens monumens de la scène française ; ils sont d'une insouciance de paysan et de manant pour la gloire du théâtre ancien. Quelle race !... (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

gédie sera encore représentée dans cent ans; au lieu que je défie qu'on puisse tenir à la vétusté du langage, aux scènes froides et aux longueurs insoutenables qui sont dans Rotrou. Je ne suis point ami de Marmontel, ni ne veux l'être. La dédicace de sa pièce à Madame de Pompadour est seule capable de me dégoûter d'en former la plus légère envie. La flatterie outrée et basse qui règne dans cette épître dédicatoire, d'ailleurs très-mauvaise, me donne la plus méchante idée de ses sentimens, et ne me fait point desirer son amitié; mais je ne puis lui refuser la justice qu'il mérite, et j'ai de la reconnoissance du travail ingrat qu'il a entrepris, du moins pour ma cotte-part, et je me soucie peu de ce qu'en pensent les autres.

MAI, 1759.

Les Comédiens français donnèrent le 23 du courant la première représentation de *la Suivante généreuse*, comédie en cinq actes et en vers libres imitée de M. Goldoni. Comme Goldoni a pris une partie de son sujet, ou du moins ce qu'il y a de meilleur, et les caractères surtout, dans le Malade imaginaire de Molière, il n'est pas étonnant que celui qui nous a voulu donner la pièce de Goldoni, ne nous ait rien donné de nouveau, du moins de passable. Il a été obligé, pour éviter de ressembler trop cruement à Molière, de faire des changemens considérables à la comédie de Goldoni, et notamment au dénouement qui est

exactement celui du Malade imaginaire. Si c'est là une des meilleures pièces de cet auteur comique italien, je dirai que M. Goldoni, qui passe pour le plus excellent poète dramatique qu'on ait encore vu en Italie, est bien éloigné même d'être aussi bon que Montfleury, et qu'il est par conséquent à une distance immense de Molière, auquel bien des gens ici l'ont voulu comparer.

Si ce sont-là les bonnes comédies des Italiens, leur théâtre est à cent cinquante ans du nôtre. Nulle vraisemblance dans l'action, nulle liaison dans les scènes; les acteurs entrent et sortent du théâtre, sans raison, sans motifs, et comme si on les y faisoit avancer ou reculer avec des fils d'archal; il y a du mouvement théâtral, mais rien n'est fondé pour l'amener. Les caractères sont outrés; celui du fils de la belle-mère n'a pas le sens commun. Y a-t-il jamais eu, et peut-il se trouver jamais, un jeune homme assez insensé pour former le projet d'enlever une fille, dont il sait que sa mère traite le mariage pour lui, et mariage qui doit réussir suivant toutes les apparences? Le caractère du Malade imaginaire n'est que celui d'une bête brute menée par sa femme, qui chasse son propre fils de sa maison sans motifs, et qui l'y reçoit à la fin sans avoir eu de raison pour changer de sentimens. Celui de la belle-mère est le mieux soutenu jusqu'au cinquième, mais elle le dément par des remords et par un repentir qui n'est occasionné par rien; celui de la suivante généreuse est un de ces caractères roma-

nesques et impossibles, dont le Théâtre de La Chaussée est rempli. Elle est le seul personnage, dans la pièce, qui ait de l'esprit; tous les autres sont des bêtes, des imbécilles, ou quelque chose d'approchant.

La versification m'en a paru assez aisée, mais on ne peut guère décider de sa valeur qu'à la lecture; je la crois plus forte que celle de *l'Isle déserte,* quoique l'on ait dit que c'étoit l'auteur de cette pièce qui avoit fait celle-ci; elle a eu deux représentations. J'ai tout lieu de penser, actuellement, que cette comédie n'est point de M. Collet; mais de M. Richelet, ci-devant Conseiller au Châtelet, qui a fait quelques opéra-comiques, et une très-médiocre traduction des tragédies de Métastasio. C'est un très-bon et très-honnête garçon; mais qui n'a pas l'apparence du talent. J'ai su aussi depuis que cette comédie avoit été reçue des Comédiens avec admiration; mais leurs méprises à cet égard sont si fréquentes, que je ne sais pourquoi je prends la peine de remarquer celle-ci.

J'ai parlé, au commencement d'avril, de la nouvelle forme donnée à notre théâtre par les soins et la libéralité du jeune Comte de Lauraguais, auquel la nation a cette obligation. Il vouloit lui-même essayer l'effet du théâtre qu'il a nettoyé de ces guêpes de spectateurs, par une pièce de spectacle de sa composition; son bonheur a voulu que quelques circonstances lui aient fait retirer son ouvrage, que l'on m'a assuré être très-mauvais.

J'en suis bien aise pour lui, quoique je ne le connoisse pas; j'aurois été fâché qu'il lui fût arrivé accident. En mon particulier, j'ai de la reconnoissance du changement qu'il fait à notre scène; et s'il étoit possible que dans nos différentes positions, je pusse la lui marquer essentiellement, je le ferois comme à un bienfaiteur public. La pièce qu'il vouloit donner étoit une *Iphigénie en Tauride,* tragédie en trois actes et en prose, avec des chœurs à la manière des Grecs, beaucoup de pompe et de spectacle théâtral. Le poète du génie le plus élevé regarderoit, à deux fois, à faire revivre, sur notre théâtre, les chœurs des anciens, que nos Confidens, dans les tragédies, remplacent d'une façon mille fois plus heureuse et plus naturelle. Quelle différence de voir Phèdre se laisser arracher son secret par Œnone, ou de le lui voir confier à une multitude de femmes, qui forment le chœur, et qui sont toutes dans la monstrueuse confidence? Il en est de même de toutes celles qui révèlent des conspirations, de grands desseins, dont la réussite porte sur la base du plus profond secret. Les anciens n'ont employé les chœurs, que parce qu'ils n'avoient point trouvé l'invention des confidens; d'ailleurs, comme l'a remarqué M. de Voltaire, dans sa préface d'Œdipe, ces personnages des chœurs sont toujours représentés par les plus mauvais acteurs, souvent par des gagistes mal vêtus et d'une mine ignoble, qui, au lieu d'exciter en vous la terreur, vous font rire par leurs gaucheries et leur impertinente

figure. On a donc judicieusement fait de ne conserver les chœurs des anciens que dans nos tragédies-opéra ; c'est-là qu'ils font un grand effet, et qu'ils en pourroient faire un plus grand encore ; si on les rendoit plus nécessaires à l'action, et si on les employoit dans des situations très-intéressantes.

Ce ne seroit pas une moindre hardiesse de vouloir écrire les tragédies en prose. Feu M. de La Motte, qui ne savoit point faire de vers, a fait un Œdipe en prose, on ne sauroit le lire. Dans la dispute littéraire qu'il eut à ce sujet avec M. de Voltaire, il voulut prouver cette hérésie, et il mit effectivement en prose la première scène de Mithridate de M. Racine ; il n'est pas possible de soutenir la lecture de cette scène. A peine notre poésie a-t-elle assez de force, de nombre et d'harmonie ; comment notre prose pourroit-elle atteindre au style élevé et sublime que demande la tragédie ? D'ailleurs, la prose qui prendroit ce ton, paroîtroit affectée, ambitieuse, enflée, gigantesque, boursoufflée ; ajoutez à cela que la véritable poésie est bien plus précise que la prose. Je ne parle point de l'habitude que nos oreilles ont contractée de n'entendre ces sortes de poëmes qu'en vers, raison qui, sans paroître la plus philosophique, ne seroit peut-être pas la moins forte pour être assuré de tomber en risquant cette témérité.

Quoi qu'il en soit, M. le Comte de Lauraguais ne donnera point son Iphigénie. Il a fait encore une autre tragédie (je ne sais si elle est en prose

ou en vers), c'est *la Colère d'Achile.* Ces jours-ci, après l'avoir lue à M. le Comte du Luc, un des hommes des plus railleurs, des plus mordans de notre siècle, il lui en demandoit son avis. *Convenez*, lui disoit-il, *que j'ai bien suivi Homère dans mon caractère d'Achille; je l'ai fait bien colère. — Oui, vraiment*, reprit M. du Luc, *vous l'avez fait colère comme un dindon.* Voilà tout ce que je sais de cette pièce.

M. Gresset a fait imprimer, le 14 de ce mois, une lettre par laquelle il renonce au théâtre. Les gens sensés l'ont blâmé, quelque dévot qu'il pût être, d'avoir marqué cette affectation à publier ses pieuses dispositions; il pouvoit se contenter de ne plus travailler pour le théâtre, sans faire, à ce sujet, un éclat qui tient toujours à l'orgueil et au fanatisme. S'il est sincère en ce qu'il dit, comme je le crois (j'ai toujours reconnu M. Gresset comme un bon et galant homme, d'une société très-douce, très-aimable, et de mœurs très-pures), je suis bien éloigné de penser, comme certaines gens qui pensent mal de tout le monde, qu'il ait rendu sa lettre publique par des vues d'ambition et l'espérance de pouvoir augmenter sa fortune; sa conduite et la vie qu'il mène à Amiens, dont il ne sort presque jamais, me paroissent une preuve du contraire; il est bien plus simple de penser que, retiré et vivant là-bas avec son Evêque, saint homme, mais un peu bête, et dévot très-chaud et très zélé; entouré d'ailleurs

de nombre d'autres caillettes pieuses, il se soit échauffé lui-même la tête. Il a l'imagination très-vive ; il est un peu foible ; il a été élevé dans de grands sentimens de dévotion, que dans sa jeunesse il avoit déjà poussés très-loin, puisqu'il s'étoit fait Jésuite. Qu'a-t-on besoin de supposer à cette ame honnête d'autres motifs ? Pourquoi vouloir le juger inhumainement, et lui attribuer des vues intéressées, quand, jusqu'ici, par ses mœurs, sa candeur et toute sa conduite, il a fait preuve du contraire ? Sa lettre, au reste, est écrite d'un style de prédicant et d'enthousiaste, que l'on ne prend point lorsqu'on n'est point persuadé ; on l'imite, mais on ne l'a pas : ce qui prouve, encore un coup, que c'est un galant homme qui a perdu la tête.

Il a paru, à la fin de ce mois, deux petites pièces de poésie manuscrites de M. de Voltaire, *l'Ecclésiaste* et *le Cantique des cantiques*. Il y a de la poésie dans la première, elle est même mieux faite que la seconde ; mais le ton en est philosophique et triste. Il ne l'a composée que pour montrer que l'auteur de l'Ecclésiaste ne croyoit pas au dogme de l'immortalité de l'ame, et je suis excédé de ces matières là, sur lesquelles roule à présent tout l'esprit de notre siècle, qui n'a pourtant rien découvert de nouveau dans cette sorte de métaphysique, et qui ne fait que nous rabâcher les anciennes idées sur tout cela.

JUIN ET JUILLET, 1759.

Les Comédiens français ont donné en juin *Brizéïs*, tragédie d'un M. Poinsinet, cousin de celui qui est auteur de *l'Impatient*. Ce M. Poinsinet, le tragique, étoit déjà foiblement connu par une traduction en vers qu'il a donnée des poésies d'Anacréon; cette tragédie a eu un sort bisarre: elle a été prodigieusement applaudie à la première représentation, on a demandé l'auteur, elle a eu tous les symptômes d'un grand succès, et elle a été déserte à la seconde; on m'a assuré qu'elle en avoit eu cinq en tout, et qu'il n'y avoit personne aux trois dernières. L'auteur l'a retirée et ne l'a point fait imprimer, vraisemblablement, pour la faire reprendre à la fin de l'automne. Si elle reparoît sur l'horison, j'irai l'entendre et j'en dirai mon mot.

J'ai passé le mois de juillet et une grande partie du mois d'août, à faire des changemens et des corrections à ma comédie du Vieux Dupuis; à présent je la jugerois en état d'être donnée au théâtre, mais toutes réflexions faites, je veux encore laisser passer un an dessus, même sans la lire aux Comédiens; ce qui me donnera encore au moins deux bonnes années pour la limer et la porter au point et au degré que mon foible talent peut atteindre. J'aurai pendant tout ce temps-là le loisir d'entendre et de peser les conseils et les critiques que l'on me fera.

AOUT, 1759.

PENDANT le peu de séjour que j'ai fait à Paris, dans le mois d'août, j'ai vu la première et unique représentation de *l'Indécis*, comédie en cinq actes et en vers, d'un anonyme. On l'a donnée à M. le Marquis de Thibouville; mais j'ai des raisons de croire qu'il n'est pas le coupable. Elle a été présentée aux Comédiens par un homme inconnu aux gens de lettres et à tout le monde. Cet homme étoit sourd comme un pot; il est venu aux premières répétitions, et il ne s'est pas contenté de ne rien entendre, il n'a encore rien pu comprendre à tout ce qu'on lui disoit; ce qui, avec les bêtises qu'il disoit à chaque mot qu'il proféroit, a fait décider aux Comédiens que ce n'étoit qu'un prête-nom. Ces grands juges avoient la meilleure opinion du monde de cette comédie; et je n'ai pu trouver sur quoi ils l'avoient si judicieusement fondée. Il n'y a aucune situation, aucune scène; c'est un dialogue plat d'un bout à l'autre. Le caractère de l'Indécis est un de ces caractères passifs qui ne peuvent être mis au théâtre; Destouches y avoit déjà échoué: *l'Irrésolu* devoit bien empêcher l'auteur de l'Indécis de se briser à cet écueil. J'ai entre mes mains une comédie en manuscrit de *l'Incertain*, qui est, je pense, encore plus mauvaise que les deux autres; quoiqu'elle soit de la main de l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, M. de Saint-Hyacinthe; c'est peut-être même cette comédie

qu'il apporta chez Madame de Tencin. Après en avoir lu les trois premiers actes, il s'apperçut qu'un froid mortel avoit gagné ses auditeurs, il s'arrêta tout court et dit : *Je vois bien, Messieurs, que ma comédie vous ennuye ; plusieurs de vous bâillent ; tout le monde paroît glacé ; mon ouvrage ne vaut rien ; je n'en acheverai pas la lecture, et il ne verra jamais le jour.* Après avoir prononcé cela du plus grand sang-froid et de la meilleure foi du monde, il remit tranquillement sa comédie dans sa poche et parla d'autre chose. Je ne dirai pas positivement que ce fût *l'Incertain* qu'il lisoit dans cette assemblée, mais je sais bien que c'étoit une comédie ; et M. de Burigny, qui m'a fait présent du manuscrit de l'Incertain, m'a dit qu'il croyoit que M. de Saint-Hyacinthe n'avoit jamais fait d'autre comédie que celle-là.

Pour en revenir à l'Indécis, cette pièce a paru si mauvaise qu'elle n'a pas été achevée ; je ne sais si l'auteur osera la faire imprimer (*).

C'est dans le commencement de ce mois qu'est mort M. de Maupertuis, de l'Académie française, et Président de celle de Berlin ; ce fut le mortel le plus malheureux qui ait jamais existé. Dévoré d'envie et de la soif de la réputation, il a tout fait, tout sacrifié pendant sa vie pour en usurper une qui n'a pas long-temps duré, et à la-

(*) Cette pièce n'a point été imprimée ; l'auteur se nommoit Dufault. (*Note des Editeurs*).

quelle il a survécu, quoiqu'il ne soit pas mort fort âgé, il avoit au plus soixante-deux ou trois ans. J'ai entendu dire, à de grands géomètres, qu'il ne savoit de géométrie que ce que les grands écoliers peuvent en savoir, et qu'il n'avoit jamais rien trouvé; cependant, au retour de son voyage de Laponie, il s'attribua seul toute la gloire des calculs et des opérations de M. Clairault, qui avoit tout fait; il se fit graver avec le globe de la terre qu'il applatissoit. Plein d'intrigue et d'audace, il se louoit lui-même et se faisoit louer par un tas de grimauds subalternes, par un nombre prodigieux de sots, par des femmes de qualité auxquelles il persuada d'apprendre la géométrie, mode qui a duré pendant deux ou trois ans, et à la tête de laquelle se mit Madame d'Aiguillon. Il fut bientôt en horreur à tous les gens de lettres de ce pays, et un objet de pitié pour les honnêtes gens et les gens sensés auxquels un extérieur singulier, des distractions affectées et un ton de maître n'en imposent point. Une petite perruque courte, un habit étranger, quand il étoit à Paris, et sans doute un habit français, quand il étoit en pays étranger, n'ont pas produit pour longtemps l'effet qu'il attendoit. Il avoit commencé par être bel esprit; je l'ai vu, dans ma grande jeunesse, suivre M. de Lamothe au café de Gradot, et je lui ai entendu dire, il y a quinze ou seize ans, qu'il n'avoit jamais lu Molière; sa singularité en avoit menti; il ne s'est jeté dans les hautes sciences, et n'a appris la géométrie qu'à

plus de trente ans. Né inquiet et envieux, il ne se plaisoit qu'où il n'étoit pas ; la réputation des autres lui faisoit douleur. Il ne put rester à Paris, et se fit demander par le Roi de Prusse, pour être le Président de son Académie, et il n'a pas été plutôt en Prusse, qu'il s'y est plus ennuyé mille fois qu'à Paris, où il ne pouvoit revenir ayant quitté tous ses établissemens ici. Par malheur, Voltaire s'y est rencontré, qui n'a pas voulu être le second ; delà, entre ces deux hommes, cette haine déclarée qui a fini par une guerre à toute outrance. Maupertuis a fait chasser Voltaire de Prusse ; mais ce dernier a fait, contre M. le Président, une satyre qui fera berner ce pauvre Maupertuis chez nos derniers neveux ; on voit assez que je parle du Docteur *Akakia*, qui est un modèle de la bonne plaisanterie et du sarcasme le plus amer. Il n'y avoit pas moyen de lutter contre un athlète si adroit et si fort, aussi ne mit-il pas la plume à la main contre ce grand poète ; mais il lui proposa de se battre. Voltaire ne répondit à son défi que par une lettre que j'ai vue, et qui étoit du plus mauvais ton de plaisanterie et du plus bas ; on ne peut imaginer comment celui qui avoit écrit cette lettre avoit pu faire Akakia.

Auparavant d'être de l'Académie française, M. de Maupertuis étoit de celle des sciences ; on fut même surpris, dans le temps, de le voir reçu à l'Académie française, lui qui n'avoit aucun titre du côté des belles-lettres pour y entrer. On murmura beaucoup de voir confondre ainsi ces deux

différentes Académies; on a depuis renouvelé les mêmes plaintes, lorsque MM. de Mairan et d'Alembert y ont été admis; mais toutes ces places sont actuellement données par cabales et par intrigues. Il est des gens qui les méritent encore quelquefois, mais plus on avancera, plus cela sera rare.

Maupertuis, dans le commerce, étoit d'un orgueil insoutenable et incommode, d'une singularité affectée et déplaisante, d'un ennui mortel. Voilà tout ce que je puis dire pour son éloge funèbre, en lui rendant néanmoins justice sur la probité; il passoit pour en avoir; cependant, je suis persuadé que lorsque son amour propre étoit blessé, sa probité n'étoit point si délicate; l'affaire de M. Koënig seroit une preuve très-concluante de ce que je dis-là, et qui peut s'étendre à d'autres circonstances de sa vie.

C'est encore au commencement de ce mois, que M. le Duc d'Aumont, premier Gentil-homme de la Chambre, et qui se mêle, à présent, tout seul, des comédies et des comédiens, a fait imprimer et distribuer un nouveau réglement à cette occasion. Un des articles de cette pièce d'éloquence portoit, *que les pièces, auparavant d'être reçues, seroient communiquées d'abord à MM. les Gentils-hommes de la Chambre;* on auroit dû y ajouter, *qui ne savent ni lire ni écrire.* Un autre article, *que Messieurs les auteurs n'entreroient plus dans l'orchestre; mais à l'amphithéâtre seulement.* C'étoit les reléguer avec les perruquiers des

comédiens; c'étoit les avilir que de leur interdire les places où tous les honnêtes gens se mettent; c'étoit, d'ailleurs, donner atteinte à un droit incontestable. Aussi M. de Saint-Foix, dès que ce réglement parut, écrivit-il aux Comédiens pour leur renvoyer ses entrées; M. de La Place dit tout haut, dans les foyers, qu'il ne croyoit pas que ce réglement fût sérieux; mais que s'il étoit réel, il remettroit les siennes, et retireroit les pièces qu'il a données et qui sont entre les mains des Comédiens pour être jouées. Enfin, ces deux Messieurs s'assemblèrent et dînerent ensemble, avec M. Bret et M. Saurin, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre dans cette occasion. Saint-Foix étoit d'avis que l'on présentât à M. le Duc d'Aumont, un Mémoire qu'il avoit dressé; M. de La Place s'éleva contre cet avis, par la seule raison, dont il n'a jamais voulu se départir, que c'étoit reconnoître la jurisdiction du Gentil-homme de la Chambre, et il n'a pas tort. Saint-Foix, qui soutient son sentiment avec violence, voulut l'emporter de force; La Place lui montra les dents, ils pensèrent avoir une affaire; mais MM. Bret et Saurin, qui étoient de l'avis de Saint-Foix, les empêcherent de s'aigrir davantage, tout fut appaisé. La Place se retira en protestant qu'il persistoit dans son sentiment, et qu'il prioit ces Messieurs de ne faire aucune mention de lui dans le Mémoire ou dans la parole qu'ils porteroient à M. le Duc d'Aumont.

Ces trois Messieurs restés seuls, arrêtèrent

que MM. Bret et Saurin iroient le lendemain en députation chez M. le Duc d'Aumont, ce qu'ils ont exécuté. Ce bon Seigneur leur a fait la grace de les recevoir très-poliment; de les assurer *que c'étoit une faute du Libraire, qui avoit distribué ce réglement avant que cet article fut réformé; que ce réglement étoit imprimé auparavant le changemeut du théâtre; qu'alors l'orchestre n'étoit rien; qu'actuellement les auteurs s'y placeroient; que c'étoit leur droit, qu'il étoit bien éloigné de vouloir leur ôter; et qu'enfin, il gronderoit très-fort le Libraire, qui avoit distribué cet imprimé sans lui en avoir demandé la permission.*

Quant au premier article, il n'a rien relâché; il faudra qu'on lui donne les pièces nouvelles, et Messieurs de la députation ont acquiescé. C'est, à mon gré, une faute que cette députation; les auteurs ne doivent point reconnoître le Gentilhomme de la Chambre pour Supérieur; ils devoient déférer au Parlement, qui a la grande police sur ces prétendus réglemens, retirer toutes leurs pièces et se faire faire justice des comédiens.

Il ne faut pas oublier de dire, qu'auparavant tous ces mouvemens, les auteurs, qui sont de l'Académie française, trouvèrent ce réglement impertinent; mais M. le Duc de Nivernois les rassura, de la part de M. le Duc d'Aumont, que cela ne regardoit point les auteurs *dignitaires;* c'est le terme dont il se servit, pour désigner ceux d'entre eux qui sont de l'Académie; et Messieurs les dignitaires ont été assez indignes pour abandonner

leurs confrères, satisfaits bassement de voir que leurs entrées leur étoient conservées.

Voici des vers contre Fréron.

Air : *Godard a dans sa famille.*

1.er couplet.

Fréron, à l'An littéraire
Met son nom et fait fort bien;
Car, il paye pour le faire.
Mais des enfans d'un tel père,
Si chacun reprenoit le sien,
Monsieur Fréron n'auroit plus rien.

2.e

C'est donc à tort qu'on le blâme
D'être mordant comme un chien;
Il peut faire une épigramme,
Mais, demandez-le à sa femme,
Si chacun reprenoit le sien,
Monsieur Fréron n'auroit plus rien.

3.e

Il est logé comme un Prince,
Et doit je ne sais combien;
J'ai bien peur qu'on ne le pince,
Car son crédit est si mince,
Que si chacun reprend le sien,
Monsieur Fréron n'aura plus rien.

4.e et dernier.

Ainsi, malgré l'étalage
De ses talens et de son bien,
Et son noble compérage (*);
Tant enfans, meubles qu'ouvrage,
Si chacun reprenoit le sien,
Monsieur Fréron n'auroit plus rien.

(*) Le Duc d'Orléans a tenu un de ses enfans.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE, 1759.

J'ai employé presque toute cette année à faire des changemens, et à travailler les détails de ma comédie du vieux Dupuis; je veux en porter la correction jusqu'au scrupule, et quoique j'aye beaucoup fait, je ne compte point encore avoir tout fait. J'ai confié mon manuscrit à MM. Saurin, Rémond de Saint-Albine, Romgold et le Duc de Nivernois : tous les quatre m'ont donné leur critique par écrit ; les deux derniers, surtout M. Romgold, m'en ont fait de nombreuses et très-judicieuses dont j'ai profité. Il est à présent entre les mains de M. de Monticourt, qui m'a promis aussi les siennes, et par écrit ; ce que je crains qu'il n'exécute pas. Il passera ensuite dans celles de M. Bernard, dans celles du comédien Lanoue, et je finirai par le faire examiner scrupuleusement par Grandval, duquel je me flatte d'obtenir une critique très-rigoureuse ; j'en ai trouvé le moyen ; son meilleur ami, m'a promis de le faire parler avec la dernière vérité. *C'est,* m'a-t-il ajouté, *le plus galant homme et le plus sûr que je connoisse, et vous pourrez compter autant sur sa sincérité que sur sa discrétion.*

Voilà la dernière épreuve où je mettrai ma comédie, et quand j'aurai fait mes corrections en conséquence, je la lirai tout de suite aux Comédiens.

NOVEMBRE, 1759.

Le lundi, 12 du courant, je fus à la première et dernière représentation de *Namir*, tragédie de M. le Marquis de Thibouville. Depuis trente-sept ou trente-huit ans que je vais au théâtre, je n'ai point vu de chûte aussi honteuse; il est vrai qu'au quatrième acte, Le Kain fut assez hardi pour s'avancer au bord du théâtre, et annoncer tout simplement la petite pièce, et le public battit des mains et applaudit à cette annonce qui mettoit fin à son ennui. Il ne convient pas à un Comédien de trancher ainsi sur le sort d'une pièce nouvelle; ce qu'il peut faire, lorsque le bruit et le tumulte sont portés à l'excès, c'est de demander au public la permission de continuer; et c'est alors au public à la lui donner ou à la lui refuser.

Un des plus grands Comédiens que nous ayons eus dans le genre comique, à ce que j'ai entendu dire, car il étoit mort avant que je fusse né, Raisin, dis-je, en agit bien autrement, en une occasion à peu-près semblable. Dans le premier des *Esopes* de Boursault, il étoit chargé du rôle d'Ésope; lorsqu'il eut débité six ou sept fables, le public commença à paroître rassasié de l'uniformité de ces apologues, le bruit et les huées se faisoient déjà entendre, lorsque Raisin dit au public que si l'impatience le prenoit d'entendre des fables, il étoit inutile de continuer la pièce, qui n'étoit encore qu'au premier acte, attendu

qu'il en avoit encore trente ou quarante à débiter; que cette comédie n'étoit point du genre ordinaire des autres comédies, et qu'il supplioit le public, auparavant de proscrire ce genre nouveau, de vouloir bien écouter la pièce toute entière. Sur cela le parterre battit des mains, le silence succéda, la pièce eut la plus grande réussite, et s'est si bien soutenue au théâtre, qu'on la joue encore tous les jours. Je laisse à faire les réflexions convenables aux différens procédés du célèbre Raisin et de Le Kain; je reviens à Namir.

C'est le ramas des situations les plus communes et les moins touchantes. Zaïde, de la race des Zégris, a été élevée sur le trône de Grenade et l'a usurpé sur Namir, le dernier de la race des Abencerrages; ce Namir a été conservé par Zulma, premier Ministre de la Reine, qui a fait périr tous les autres Abencerrages. On ne sait pas pourquoi elle lui a laissé la vie, on sait encore moins pourquoi elle lui donne, par la suite, le commandement de ses armées. Zulma veut se servir de ce Prince pour se mettre lui-même sur le trône; Zaïde, au second acte, s'apperçoit qu'elle aime à la fureur ce Namir; elle ne s'en doutoit pas au premier, dans le troisième elle lui en fait la déclaration sans nulle sorte de dignité, et en véritable gourgandine. Au second, nous avions appris que Namir, de son côté, étoit amoureux à la rage de certaine Reine de je ne sais où, nommée Léonide, qu'il avoit fait sa prisonnière. Comme cette Léonide ne paroît ni dans le second,

ni dans le troisième acte, nous avions cru que M. le Marquis avoit fait la faute de ne pas la faire paroître ; nous vîmes donc, avec le plus grand étonnement, cette Léonide ouvrir le quatrième acte, et nous amuser par une courte exposition des événemens qui la regardoient. Un personnage principal qui ne paroît qu'au quatrième acte, de l'exposition encore dans un quatrième acte, est sans difficulté la plus forte bévue qui jamais ait été présentée à des spectateurs ; aussi fut-on universellement révolté ; ce furent des huées generales. Léonide, représentée par Mademoiselle Hus, ne perdit pas courage, et continua ; Namir arrive, lui fait sa déclaration ; Léonide lui répond par ce vers qui est partout :

Prince, n'abusez pas de l'état où je suis....

L'application de ce vers fut faite sur-le-champ à la pièce même ; les ris redoublèrent ; les claquemens de mains, etc. Namir se jette aux pieds de Léonide pendant ce tumulte ; Zaïde paroît, qui surprend Namir aux pieds de sa rivale. Cette situation précipitée et triviale met le comble aux éclats de rire, et c'est dans cet instant que ce Le Kain annonce la petite pièce, et que le public confirme l'arrêt de cet impudent par des applaudissemens redoublés. Ce seroit perdre son temps que de critiquer le fond de cette tragédie, qui n'est que de pièces et de morceaux, quant au fond et quant à la versification.

M. le Marquis de Thibouville avoit déjà donné en 1739, mais sans se nommer, *Thélamire*, tra-

gédie imprimée dans le recueil de Prault. Cette pièce qui n'annonce ni génie ni talent est un chef-d'œuvre en la comparant à cette dernière-ci. Quant au personnel de cet auteur, il n'est malheureusement que trop connu du public ; le Marquis de Thibouville, en épousant une Rochechouart, obtint l'agrément du Régiment de la Reine ; la guerre se déclara peu de temps après ; il alla jusqu'à Lyon pour joindre son régiment qui servoit en Italie ; la peur le saisit au point de ne pouvoir se déterminer à y passer. On nomma à son Régiment, et il revint déshonoré à Paris avec 70,000 livres de rente. Tout méprisé qu'il étoit, il fut reçu partout ; il étoit de la Cour de feue Madame la Duchesse douairière. Malgré un autre vice dont il ne se cachoit pas, et qui est pour le moins autant haï des femmes que la poltronnerie, il a cependant toujours vécu avec elles et dans la plus haute compagnie, que par mépris on nomme souvent la bonne. Son esprit et son cœur ont fait voir également ses goûts contre nature. Ses écrits n'ont jamais peint la nature, et ses *amours* y ont toujours été *opposés*. Je mets en cet endroit exprès, l'amour au genre masculin. Il a fait, il y a quelques années, un roman que l'on n'a point lu et qui ne valoit pas la peine de l'être, *la Force de l'Amitié*. Il est, dit-on, actuellement ruiné de fond en comble, et on assure qu'il sera bientôt obligé d'écrire pour vivre ; si cela est, son talent ne peut le garantir de la mort. *Requiescat in pace.*

DÉCEMBRE, 1759.

J'ai toujours été occupé de ma comédie du vieux Dupuis, qu'enfin j'ai lue, le 24 du courant, à Grandval. Il a trouvé quelques longueurs dans le premier acte, surtout dans la scène de Dubois et de Desronais; il croit que le second acte est excellent, et il pense que le troisième est dénué d'action, qu'il dégénère en plaidoyer, et que si on en ôtoit les longueurs, il ne resteroit point assez de matières pour le remplir; il trouve, au reste, cette comédie très-neuve, très-vive, très-chaude, et singulièrement bien écrite; j'oublie, il trouve encore que Dubois tient trop peu au sujet. Après avoir mûrement réfléchi sur ces critiques-là, je me suis dit qu'il avoit en grande partie raison; moyennant quoi, je travaille à refondre le commencement de mon troisième acte. Je crois avoir trouvé un incident, qui, en donnant plus d'action, liera Dubois beaucoup davantage au sujet, et adoucira le caractère de Dupuis sans l'altérer ni l'affoiblir. Je le répète encore, je ne me presserai point; je veux donner à ma pièce le degré de perfection dont mon peu de talent est capable, et y employer le travail le plus opiniâtre, et une patience coriace.

C'est à la fin de ce mois qu'à éclaté l'affaire de Marmontel, mais il faut reprendre la chose de plus haut. M. de Marmontel, piqué contre M. le

Duc d'Aumont, du procédé cruel qu'il a eu avec lui au sujet du Venceslas de Rotrou, ainsi que je l'ai rapporté plus haut (*), en avoit toujours conservé le ressentiment. Cet auteur se trouva, dans le commencement du mois d'octobre, à un souper; il lui vint l'idée, ou à quelqu'un des convives, d'imaginer qu'il seroit plaisant de parodier, sur le Duc d'Aumont, M. d'Argental et Le Kain, la fameuse scène de *Cinna*, dans laquelle Auguste délibère s'il retiendra ou abdiquera l'Empire. Les esprits s'échauffèrent, et dans ce même souper on crayonna cette parodie; chacun fournit son contingent; Marmontel, qui, comme on juge bien, ne s'y étoit pas épargné, se chargea de la rédiger et d'y mettre la dernière main; ce que, malheureusement, il n'a exécuté qu'avec trop de succès à tous égards. En effet, quelques jours après, il nous récita cette parodie à un de nos dîners chez Pelletier; et son ressentiment aveugle contre M. le Duc d'Aumont, l'empêcha de profiter de l'impression générale qu'elle nous fit à dix ou douze qui étions à table; nous prîmes tous à-la-fois la parole pour l'exhorter à ne point donner de copie, même à ne point réciter cette satyre; nous lui en exagérâmes le danger; chacun de nous lui promit le plus profond secret, et je suis persuadé qu'aucun n'y a manqué, aucun ne la voulut prendre par écrit. Je me fis, en mon particulier, violence là-dessus, moi, qui eûs desiré

(*) Voyez ci-dessus, page 274.

très-fort de l'avoir pour l'insérer dans ce Journal.

Cependant cet auteur, très-auteur, et qui plus est, auteur offensé, étoit beaucoup moins touché de l'intérêt que nous prenions à sa personne, que des louanges que nous donnions à son ouvrage, et au sel piquant de sa satyre; il a été, comme un enfant, la promener dans toutes les maisons de Paris, et la déclamer à qui a voulu et qui n'a pas voulu l'entendre. Il n'en a pas, à la vérité, donné de copie; mais cette demi-discrétion lui a fait plus de tort que s'il eût commis l'indiscrétion totale, attendu que nombre de gens, qui ont voulu à toute force avoir cette parodie, y sont parvenus en suivant la scène de Corneille, y cousant ce qu'ils avoient pu retenir en l'entendant réciter, et en y ajoutant des traits durs, piquans et grossiers que l'auteur n'y avoit pas mis. Les ennemis du Duc d'Aumont ne se sont pas épargnés à ce dernier égard, ce sont eux qui ont sûrement fait ce vers-ci :

Le Mousquetaire altier menace du bâton.

vers mauvais et méchant qui n'y étoit pas lorsque Marmontel nous récita cette pièce. Ce qui est constant, c'est qu'au commencement de décembre, cette parodie, défigurée et noircie des injures les plus atroces, a couru Paris avec une fureur qu'on ne peut attribuer qu'à l'extrême malignité des hommes. Quand cette malignité a été bien rassasiée du côté du Duc d'Aumont et de d'Argental, elle s'est retournée bravement contre Marmontel, qu'à son tour le public a traîné dans le ruisseau;

il est vrai que ce dernier s'est conduit plus gauchement encore, à la fin de cette aventure, que dans le commencement de tout ceci.

Le Duc d'Aumont lui ayant écrit un billet, pour savoir s'il étoit l'auteur d'une satyre qui couroit sur lui, il a été assez bête pour lui faire réponse, et pour lui dire dans cette réponse, mêlée de bassesse et d'insolence, que la parodie en question s'étoit faite dans une société, qu'il y avoit mis son mot comme un autre, mais qu'elle n'étoit point telle qu'elle couroit, qu'on y avoit ajouté des invectives et des grossièretés qui n'y étoient pas; il finissoit en conseillant au Duc d'Aumont de laisser tomber tout cela. L'on juge bien que ce dernier, armé de cette pièce de conviction, n'a pas différé sa vengeance. Marmontel a été envoyé, vers les derniers jours de cette année à la bastille, où il a resté jusqu'au 7 janvier suivant. En sortant, on lui a déclaré qu'on lui ôtoit le *Mercure*, c'est-à-dire son pain. Cela n'est pourtànt pas encore décidé; le Duc d'Aumont sollicite pour que cela ne soit pas, du moins me l'a-t-on assuré. Mais enfin, de cette échaufourée, ce qui peut lui arriver de mieux, c'est, à force d'humiliations, et de bassesses vis-à-vis des Ducs d'Aumont et de Choiseul, d'obtenir une place qu'avant cela il possédoit tranquillement. Au reste, voici quelques lambeaux que j'ai retenus de cette parodie.

Scène entre le duc d'Aumont, Le Kain et d'Argental.

LE DUC D'AUMONT.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici;

Vous, Le Kain, demeurez; vous, d'Argental aussi.
Ce pouvoir souverain, que j'ai dans les coulisses,
De chasser les acteurs, d'essayer les actrices;
Cet empire sans bornes, et cet illustre rang,
Que j'eusse moins brigué s'il eût coûté du sang,
N'est que . . . .

(*Il manque six vers en cet endroit*).

Molière eut comme moi, cet empire suprême,
Monnet, dans la province en a joui de même,
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Monnet, vain, tracassier, plein d'aigreur et d'envie,
Voit couler en repos le reste de sa vie;
L'autre, qui méritoit d'occuper ce haut rang,
Est mort sans médecin, d'un crachement de sang.

Marmontel m'a dit que la parodie de ces huit vers-là étoit de M. de Curis.

(*Ici, une autre petite lacune*).

Voilà, mes chers amis, ce qui me trouble l'ame;
Vous qui me tenez lieu *du Merle* (*) et de ma femme,
Prenez sur mon esprit, l'empire qu'ils ont eu,
Pour résoudre ce point, avec eux débattu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse au public et pesante à moi-même.

(*) M. le Marquis de Choiseuil, cousin du Duc de Choiseuil, et envoyé par ce dernier en ambassade à Vienne, où il est actuellement. Ce vers, et deux autres qui suivent, et qui plaisantent ce Duc d'avoir procuré à d'Argental la place d'Envoyé du Duc de Parme, près le Roi de France, sont les traits de cette satyre, qui ont fait le plus de tort à l'auteur. Le Duc de Choiseuil (autrefois Marquis de Stinville, à-présent Ministre des affaires étrangères) est très-haut et très-vindicatif; il vouloit que l'on envoyât Marmontel à Bicêtre ou à Saint-Lazare, et trouvoit que la Bastille n'étoit point faite pour lui. C'est ce Duc qui persiste encore à lui faire ôter le Mercure. (*Note de l'Auteur*).

Et, suivant vos avis, je serai cet hiver,
Entrepreneur de troupes, ou simple Duc et Pair.

LE KAIN.

Malgré notre bêtise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance.

Le Kain conseille au Duc d'Aumont de tenir les Comédiens sous le joug où il les a assujettis.

Vous seul donnez des lois, en dépit du parterre,
Et vous régnez en paix, tandis qu'on fait la guerre.

Le Kain continue de lui persuader de garder le pouvoir souverain sur la comédie, et de la lui laisser gouverner sous lui, d'empêcher sur-tout, qu'il ne soit reçu de meilleurs Comédiens que lui, Le Kain, et il finit par dire :

Et pour vous conserver ce pouvoir sans égal,
Prenez toujours conseil de Monsieur d'Argental.

D'ARGENTAL.

Seigneur, j'ose avancer.... Il est vrai que je pense....
L'on pourroit.... cependant, je craindrois.... je balance....
En se déterminant au moyen le plus sûr........
On ne risqueroit rien.... Oui, mais il seroit dur
De quitter un pouvoir..... Adoucissez l'empire
Qu'au théâtre français.... Je ne saurois vous dire....

LE KAIN, *l'interrompant.*

Vous ne savez que dire ; ah! c'est en dire assez.
Vous en dites toujours plus que vous n'en pensez.

LE DUC D'AUMONT.

D'Argental, je t'entends ; et c'est assez m'en dire.
Le Kain, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard.
Vous qui de l'éloquence avez si bien le charme,
D'Argental, je vous fais ambassadeur de Parme.

Mais, voyez la Clairon, continue le Duc d'Au-

mont, son suffrage n'est point à dédaigner; le Public

Rend justice aux talens dont cette actrice brille.
Adieu, j'en vais porter la nouvelle à ma fille (*).

L'espoir frivole qu'avoit conservé Marmontel, de garder le Mercure, n'a fait qu'ajouter à ses peines; on l'a traîné pendant tout ce mois-ci et celui de janvier, et ce n'est guère que le 24 ou le 25 de janvier, que l'arrangement s'en est fait ainsi qu'il suit :

Le privilège en a été donné à M. l'Abbé Barthelemy, prêtre, antiquaire et médailliste, et par toutes ces qualités, hors d'état de faire ce journal convenablement. L'Abbé Barthelemy, plus prudent que MM. de Mora et de Beziers, qui ont accepté la marine, sans en avoir jamais entendu parler, n'a pas voulu se mêler de ce qu'il ne pouvoit pas faire, et, se réservant seulement l'utile, il a cédé son privilège à M. de La Place, moyennant 5,000 liv. de pension. Ce dernier se trouve, outre cela, chargé de 3,000 liv. de pension pour Marmontel, et 1,200 liv. pour un M. Parfait, celui qui a travaillé avec son frère, à l'Histoire du théâtre français; toutes les autres pensions, assignées sur le Mercure, subsistant toujours.

(*) La Marquise de Villeroi, qui tracasse les Comédiens, chasse les Acteurs utiles, en fait recevoir de mauvais, qui n'a point de goût, et qui veut décider de tout. (*Note de l'Auteur*).

JANVIER, 1760.

J'AI oublié de dire dans le mois dernier que M. le Duc d'Orléans reprenoit ses spectacles ; il a fait faire un petit théâtre à Bagnolet, où il joua, le jour de Noël, le prologue des *deux Gilles* et *la Mère rivale* ; il m'a appelé à ses jeux ; je lui ai fait des annonces qui ont beaucoup réussi, à ce que l'on m'a dit, car je n'y ai point été. Le 6 du courant, ils jouèrent *le Rendez-vous* et *le Remède à la mode*, que je n'ai pas voulu voir non plus. Ils vont apprendre *Joconde*, opéra comique de ma façon, qui sera précédé de *Nanine*. Je tâcherai de profiter de cette circonstance, pour rentrer dans la ferme d'Orléans, mais je ne me flatterai d'y réussir que lorsque l'affaire sera absolument faite ; la promesse du Prince ne me donnera qu'une légère espérance ; il n'a pas tenu celle qu'il m'avoit faite il y a cinq ou six ans. Voici toujours, à bon à-compte, deux vaudevilles que j'ai faits pour insérer dans des annonces, et que je n'eusse pas composés sans cela. Le plaisir que j'ai eu à les faire est toujours quelque chose ; je m'attends bien que ce plaisir est le profit le plus clair que je retirerai peut-être de tout ceci.

LE DINDON DE CYTHÈRE. VAUDEVILLE.

Air : *Chansons, chansons.*

1.er couplet.

Qu'on voit de Dindons sur la terre !
Les plus beaux sont ceux qu'à Cythère,

Nous vous gardons.
Ce seroit une liste à faire :
Abbés, Robins et Gens d'affaire ;
Dindons, Dindons.

2.e

Jeune Amant qui reste à rien faire ;
Vieux Galant qui veut contrefaire
Nos Céladons ;
En amour, celui qui préfère
D'être dupe au plaisir d'en faire ;
Dindons, Dindons.

3.e

Ce Galant séculier qui brûle
De remplacer chez sœur Ursule ;
Père Cordon ;
Qui, dans ce projet ridicule,
Meurt en voulant faire l'Hercule :
Dindon, Dindon.

4.e

L'Amant présentant son offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons ;
Ou celui qu'une ardeur trop grande
Consume avant qu'on ne se rende ;
Dindons, Dindons.

5.e et dernier.

Sur nos amusemens comiques
Nous ne craignons point les critiques,
Ni les lardons ;
Nous nous moquons des satyriques,
Et nous appelons les caustiques
Dindons, Dindons.

Autres Couplets, qui sont pour la Société inti

1.er couplet.

Les Jésuites ont dans ce monde
Des biens dont la source féconde
Vient de nos dons ;

Et de cet ordre ridicule,
Nous n'avons retiré que la Bulle
Et des Dindons.

2.e et dernier.

Ces Messieurs, qu'on ne peut comprendre,
Laisseroient là Vénus, pour prendre
Son Cupidon;
D'autres, d'un goût un peu plus roide,
Abandonneroient Ganimède
Pour un Dindon.

VAUDEVILLE DE PARADE.

Air : *Il faut boire plus d'un coup, pour aimer davantage.*

1.er couplet.

Tout est parade ici bas,
Tout paroît ce qu'il n'est pas.
Voyez en haut, voyez en bas;
Autour de vous, dans tous états,
Tout est parade,
Tout est parade ici bas;
Tout est pantalonade.

2.e

Amant novice en amour,
Croyez-moi : craignez toujours
La masc, masc, masc, la ca, ca, ca,
La mascarade;
Dans ce temps-ci, les amours
Sont amours de parade.

3.e

J'ai vu, dans ce siècle aisé,
Repousser un épousé
A la bar, bar, à la ri, ri,
A la barricade,
Par l'amant favorisé;
Prise sans escalade.

4.e

J'entends prêcher aux dévots
La chasteté dans les mots;

Quelle ca, ca, quelle pu, pu,
Quelle capucinade!
Et je vois à ces dévots
Le goût d'Alcibiade.

5.e

Belles, jamais ne prenez
Ces gens qui n'ont un grand nez
Que pour la pa, pa, la ra ra,
Pour la parade;
Et dont les sens ruinés,
Vont à la débandade.

6.e

Fuyez aussi ces danseurs
Qui vous étonnent par leurs
Gar, gar, gar, gar, gouill, gouill, gouill,
Leurs gargouillades;
Car, souvent ces grands sauteurs
Vous paient en gambades.

7.e et dernier.

Prenez-moi des financiers,
Pour payer vos créanciers;
Puis des rebuts, rebuts, rebuts,
Des rebufades;
Et rendez aux officiers,
L'or de ces gens maussades.

Les Comédiens français donnèrent le lundi, 7 du courant, la première représentation de *Zulica,* tragédie de M. Dorat, jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, qui sort des Mousquetaires, et jouit, dit-on, de 8 ou 10,000 liv. de rente. Il est déjà un peu connu dans les lettres, par des Héroïdes qu'il a fait imprimer, et où il se trouve quelques vers. Cette pièce, que je n'ai pu voir, est tombée à cette première représentation. M. de Marivaux qui me vint voir le lendemain, me dit qu'il

n'y avoit ni génie, ni talent dans ce jeune homme pour la tragédie ; qu'il n'avoit vu aucune situation neuve, point de caractère, point de plan. Lundi 13, elle fut donnée pour la seconde fois et portée aux nues par une cabale apostée qui demanda l'auteur, et l'auteur fut assez plat pour se laisser traîner sur le théâtre par cinq ou six mousquetaires de ses amis. A propos de cette coutume introduite par Voltaire, je dirai encore que je la trouve indécente pour un homme de lettres ; il doit refuser de se présenter : c'est au comédien à monter sur un théâtre public, à l'auteur, de refuser de se prostituer ainsi : quand il n'y auroit qu'une modestie raisonnable, il devroit s'en abstenir ; un auteur est citoyen comme un autre : eh! quel est le citoyen qui doit au public d'aller ainsi s'exposer à ses regards lorsqu'il le demande ?

J'ai oublié de dire que le premier jour de l'année, M. le Duc d'Aumont reçut de cruelles étrennes, que tout le monde prétend lui avoir été envoyées par les mousquetaires, toujours outrés de ce qu'il leur a ôté leurs entrées aux deux comédies (*). L'on veut donc que ces Messieurs lui aient fait le présent d'une épée dont la lame étoit collée dans le fourreau, sur lequel on lisoit la devise du rideau du théâtre italien, *Sublato jure nocendi.*

(*) Le Duc d'Aumont avoit ôté l'année dernière les entrées aux Officiers des Mousquetaires.

FÉVRIER, 1760.

Le mardi, 12 du courant, l'Académie royale de musique donna la première représentation des *Paladins*, ballet héroï-comique, musique de Rameau, les paroles d'un anonyme qui a eu l'esprit de se cacher assez bien jusqu'à présent. On a soupçonné Bernard; mais ce poëme est si ridiculement détestable, que je n'en crois rien. L'Abbé de Voisenon en a été aussi injustement accusé. Enfin on l'a donné à M. de Tressan, que je n'en crois pas plus auteur que les deux autres. Cette ineptie ne peut sortir que de la main d'un homme qui n'a pas la première notion de l'art dramatique, et qui n'a jamais fait de vers; enfin je ne craindrai pas d'avancer que feu Cahusac est un second Quinault, en comparaison du polisson qui a gâché les paroles de ce ballet, qui est tombé à ne point s'en relever (*). La musique est d'un ennui insoutenable. Rameau a paru radoter, et

(*) Il importe peu d'apprendre, en 1780, que les *Paladins* sont du Gentil-Bernard. *Castor et Pollux* sont le seul ouvrage qui nous reste de ce poëte érotique. J'ose prédire que cet opéra excellent, et par la musique et par les paroles, reprendra faveur, lorsque nous serons revenus de notre engouement ridicule pour les compositions des Gluck, des Piccini et des Italiens. Quand l'*étrangéromanie* sera passée de mode, il faut espérer que le Français voudra bien se rendre justice à lui-même, et croire que les arts agréables se trouvent traités par des Français, aussi bien, et mieux peut-être, que par des Allemands, des Italiens, etc. (*Note de l'Auteur*).

e public lui a dit qu'il est temps de dételer. Ce génie en musique, très-bête d'ailleurs, a donné dans une très-grande absurdité, de penser que les paroles d'un poëme n'étoient pas nécessaires à sa réussite; je ne craindrois point de prédire que les chefs-d'œuvre de musique, dont les poëmes sont mauvais, n'iront point à la postérité, et je parierois que *Platée*, par exemple, qui est, au dire des connoisseurs, le morceau le plus singulier de musique qu'il ait fait, et de la plus belle et de la plus forte, ne se jouera pas encore vingt ans, ou bien il viendra quelque auteur qui fera et calquera un autre poëme sur sa musique, ce qu'il n'y a pas lieu d'espérer; et voilà ce que c'est que d'avoir eu la présomption de dire qu'*on mettra la gazette de Hollande en musique*; d'avoir, sans pitié et sans raison, sacrifié comme un stupide le Poète à son orgueil musical; d'avoir réduit le plaisir de l'Opéra à des sons; d'avoir tout mis en ports de mer; de n'avoir voulu que des airs de violon, des chœurs et des fêtes; et jamais des scènes, et jamais des poëmes.

Le mercredi 13 du courant, l'on représenta à Bagnolet, chez M. le Duc d'Orléans, mon Opéra comique, ou plutôt ma comédie de *Joconde* (*);

(*) Comme le sujet de Joconde est pris d'un conte qui manque de vraisemblance, un peu moins peut-être que ceux des Mille et une Nuits, mais dont la fable et les incidens en approchent davantage que de la vérité, qui doit faire la base de toute vraie comédie, je pense aujourd'hui que cette pièce doit être

car j'ai la vanité de croire que cette pièce mérite le nom de comédie ; elle me parut faire le plus grand plaisir et avoir tout le succès possible. M. le Duc d'Orléans, à quelques négligences et défauts de mémoire près, y joua supérieurement le rôle de Blaise ; celui de Thérèse fut rempli avec beaucoup de naturel et de finesse par Mademoiselle Marquise, ci-devant danseuse à l'Opéra et maîtresse du Marquis de Villeroy, et aujourd'hui la sienne. Cette petite créature a vraiment du talent pour jouer la comédie ; et, si elle le cultivoit et y étoit forcée par la nécessité, j'imagine qu'elle pourroit devenir un jour une excellente suivante ; mais malheureusement sa jolie figure et la fortune qu'elle fait avec M. le Duc d'Orléans, lui firent enfouir ce talent-là. M. le Vicomte de la

---

classée dans les opéra-comiques, tels que *la Chercheuse d'esprit* de Favart, qui, par cette seule raison, ne peut pas être mise au rang supérieur de la comédie. J'ai cependant la vanité de croire que ces deux opéra-comiques doivent être distingués des autres, attendu qu'excepté l'invraisemblance du fonds, les détails et les caractères y sont traités du ton de la véritable comédie, c'est-à-dire, qu'on y a peint les hommes comme ils sont dans la société, sans charge et sans caricature. La petite querelle de Joconde avec son Roi, est une scène de haut comique qui a de la dignité, de la noblesse, et qui n'a rien d'outré ; elle ne seroit point déplacée dans la Partie de Chasse de Henri IV, si le sujet eût présenté l'occasion d'une dispute entre Sully et ce Prince. Si le fond de ce sujet étoit dans une aussi exacte vérité, je le répète, que celui du Rossignol, Joconde alors pourroit être honoré du nom de comédie ; mais j'ai eu tort d'élever un pareil conte à ce rang estimable : c'est une prétention injuste que mon premier jugement. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

Tour Dupin joua avec beaucoup d'intelligence et de feu le rôle de Joconde, et ajouta même de lui quelques mots qui firent un très-bon effet. M. de la Vaupalière ne remplit pas aussi froidement que je l'avois craint, celui d'Astolphe : il est sûr cependant que si ce rôle étoit joué par un bon acteur, par M. le Chevalier de Montazet, par exemple, on ne le reconnoîtroit pas. Le rôle enfin de Madame Dutour fut très-bien exécuté par Mademoiselle Gautier (Madame Drouin), Comédienne. J'étois à la représentation, et il me parut que cela avoit le plus grand succès : il est possible pourtant qu'indépendamment de l'indulgence que l'on apporte dans les comédies de société, elle n'ait pas réussi autant que je le pense. Les auteurs sont comme les *c*. . . . , ils sont toujours les derniers à apprendre leur histoire.

Le 14 de ce mois, mourut, à l'âge de vingt-neuf ans, M. Guymond de la Touche, auteur de l'*Iphigénie en Tauride*, et qui, selon moi, promettoit à la nation un génie véritablement tragique ; il est tombé malade le dimanche et est mort le jeudi, d'une fluxion de poitrine et d'un crachement de sang que l'on n'a pu arrêter. C'étoit un homme de la complexion la plus vigoureuse ; il a conservé sa connoissance jusqu'au dernier moment. Une heure avant, il a composé et dit à un de ses amis, deux vers qu'il a faits sur la mort. M. de la Touche avoit les mœurs douces, étoit d'une simplicité et d'une naïveté qui n'appartiennent

qu'à l'homme de génie ; il n'avoit aucune espèce d'usage du monde, et les élégans, qui ne jugent les hommes que par ce côté, n'auroient pas balancé à décider que c'étoit une bête. Il avoit été Jésuite et avoit fait des études excellentes ; il possédoit ses poètes grecs et latins, et il ne connoissoit que très-imparfaitement nos bons auteurs français, ce qui étoit cause que son style n'étoit pas encore formé. Il y travailloit ; car on le lui avoit dit, et il aimoit à entendre la vérité. Il me dit, il y a quelques mois, qu'il avoit arrangé le plan d'une tragédie, auquel il travailloit depuis la mort de Madame de Graffigny : il ne m'en a jamais dit le titre ni le sujet ; ce qu'il m'a fait entendre, c'est que c'étoit un sujet d'imagination. Ainsi je ne puis penser que ce soit *Régulus*, ainsi que l'on commence à le publier dans le monde ; l'on doit, au reste, trouver ce plan dans les manuscrits qu'il laisse. Il m'a répété bien des fois qu'il ne vouloit consulter que ma femme et moi, et Clairon sur cette tragédie. Il me faisoit en vérité plus d'honneur que je n'en mérite ; c'est un homme que je regretterai toute ma vie, et pour moi et pour les lettres.

Le mercredi des cendres, 20 du courant, l'on donna aux Français la première représentation de *Spartacus*, tragédie de M. Saurin ; je ne pus m'y trouver, mais je sus, dès le soir même, que cet ouvrage avoit été mal reçu et encore plus mal exécuté. Les acteurs, excepté Clairon, ne savoient

point leur rôle ; Clairon même et Le Kain manquèrent le jeu de théâtre qui fait le dénouement ; cependant, malgré le mal que l'on en disoit, je vis, le lendemain, les sentimens partagés ; et beaucoup de gens d'esprit la soutenoient, malgré sa chûte. Si elle tomboit, j'eus la consolation du moins d'être sûr qu'elle ne tomboit qu'avec estime de l'ouvrage et de l'auteur.

Ce même jour, qui étoit le jeudi, après avoir vu représenter à Bagnolet *l'Avocat patelin*, dans lequel M. le Duc d'Orléans joua le rôle de M. Guillaume, mieux, j'ose le dire, que défunt Duchemin ; après avoir vu exécuter mon *Rossignol* par lui et des gens de sa cour, et Marquise sa maîtresse, avec toute la précision et la gaieté possibles, je revins à Paris avec Mademoiselle Lamothe, ancienne comédienne, qui avoit joué là Madame Patelin ; cette fille, qui est au fait de tout ce qui se passe dans ce tripot de la comédie, me dit qu'elle savoit que depuis la querelle des Mousquetaires avec le Duc d'Aumont, au sujet des entrées aux comédies, les deux compagnies avoient arrêté que tant que le Duc d'Aumont gouverneroit les spectacles, ils siffleroient toutes les nouveautés au Théâtre français, ce qu'ils n'ont point manqué d'exécuter jusqu'à présent. J'étois déjà instruit de cette résolution par mon ami M. de Saint-Vaast, qui est aussi l'intime de M. Saurin, pour lequel il a négocié dans cette occasion, et voici ce qui est arrivé de cette négo-

ciation : M. de Saint-Vaast, quelques jours avant la représentation de Spartacus, engagea Saurin à faire des vers flatteurs pour les Mousquetaires. Je les ai vus ; ils furent donnés par Saint-Vaast à M. le Marquis de Verac qui est dans les Mousquetaires gris ; ceux-ci en furent très-contens et en prirent tous des copies. Malheureusement ils oublièrent ou ne les firent point passer assez tôt à la compagnie des Mousquetaires noirs, qui, en conséquence de la convention subsistante, se sont crus obligés de siffler Spartacus à sa première représentation. Je suis sûr de ce fait. Saurin m'a dit avoir la certitude d'un autre ; c'est que Fréron avait une cabale répandue par lui dans le parterre ; que, du premier banc de l'amphithéâtre, il en dirigeoit tous les mouvemens, sur des signes dont ils étoient convenus; de-là il applaudissoit à contre-temps, pour empêcher d'entendre les endroits les plus brillans de la pièce ; ou bien donnoit le signal de brouhaha, dans ceux qui étoient véritablement foibles, et qui auroient pu glisser sur le public. Mais quand j'accorderois que ces deux faits ne sont vrais ni l'un ni l'autre, je serois bien éloigné encore de penser que cette tragédie eût mérité le sort qu'elle a eu à cette première représentation.

J'ai vu la seconde, qui fut donnée le samedi 23, et, sur le jeu seul de le Kain, je ne suis point surpris que le public, même sans aucune cabale, ait pris le change sur Spartacus ; je ne trouve point de termes assez forts pour exprimer à quel point

d'absurdité, de froideur, de contre-sens, le rôle de Spartacus a été joué par le Kain; avec quel air ignoble, quelle lenteur, quel défaut d'intelligence, il a rendu des endroits pleins de dignité et de chaleur. Brizard, qui fait le rôle du consul, est une statue de neige, à laquelle il semble que Vaucanson ait donné la parole; et Bellecourt, qui est chargé du rôle de Nauricus, quelque détestable qu'il soit, ne l'a pas été davantage que ces deux premiers acteurs. Il ne reste donc dans cette pièce, pour la jouer, que la seule et unique Clairon, à laquelle, m'a-t-on encore assuré, la tête tourna au cinquième acte, le jour de la première représentation. En de pareilles circonstances, je demande comment l'on peut juger du mérite d'un ouvrage? C'est un peu trop pour un auteur, que d'avoir contre soi le jeu détestable des comédiens et les fureurs des différentes cabales.

Cependant, à cette seconde représentation, la pièce parut aller aux nues. Les premier, second et troisième actes furent applaudis avec fureur; le quatrième ne le fut point du tout, mais il faut avouer que cet acte est fort dépourvu d'action, et n'est qu'une scène répétée du Consul et de Spartacus dans le troisième; le dernier acte, et surtout le dénouement, qui présente un grand et beau tableau théâtral, mit le comble aux applaudissemens, et fit demander à grands cris l'auteur, qui eut la foiblesse de venir faire la révérence au public. Ce succès passager ne sera pas, je le crains bien, de plus longue durée que celui

de plusieurs pièces qui ont été jugées aussi sévèrement à la première représentation et battues à la seconde. Si on l'examine à la rigueur, je pense qu'il seroit difficile d'excuser le défaut de chaleur qui manque à ce poëme. Le caractère de Spartacus est beau, mais il est seul, mais il est fait aux dépens du reste de la pièce. Le Consul n'est point un véritable Romain; ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, ne présente rien de grand, rien d'héroïque; c'est une ombre très-foible du tableau de Spartacus. Emilie, fille du Consul, fait passer difficilement, dans un sujet de cette nature, l'amour qu'elle a pour Spartacus; si Corneille ou Crébillon eussent mis Spartacus au théâtre, ils n'y auroient point mis d'amour. La scène qu'Emilie a, au cinquième acte, avec Spartacus, est belle; mais elle ne l'est qu'aux dépens de la foiblesse du caractère du Consul. Le personnage de Nauricus est calqué sur celui de Perpenna dans *Sertorius*; excepté que dans la pièce de Saurin, il tient bien moins au fond du sujet que Perpenna dans Sertorius.

Le style et la versification de cette tragédie sont infiniment au-dessus de ce que Saurin a jamais écrit. Son dessein est de retirer sa pièce avant qu'elle tombe dans les règles, afin de la pouvoir faire reprendre après la Saint-Martin; il se donnera par ce moyen, dit-il, le temps de corriger les défauts de fond, et d'en soigner les vers. Je souhaite qu'il en vienne à bout; mais, s'il avoit voulu suivre les conseils de ses meilleurs amis, il auroit

gardé sa pièce un an ; il eût eu tout le temps pour la perfectionner, et ce ne seroit point *res judicata* ; elle a eu six représentations. Les Comédiens ont engagé Saurin à y retravailler pour la reprendre après Pâques, en ajoutant à la troisième ou quatrième représentation, sa comédie des *Mœurs du temps*, qui est en deux actes et en prose. Saurin m'a prié d'y faire un divertissement et un vaudeville, et je ne demande pas mieux que de lui rendre ce petit service, si je puis trouver quelqu'idée.

MARS, 1760.

Le lundi, 10 mars, les Comédiens français donnèrent une marque éclatante de leur reconnoissance pour la mémoire du plus grand de nos poètes, et je dirai hardiment, du plus grand poète qui ait jamais été, du grand Corneille. Un de ses petits-neveux, portant le même nom de Corneille, s'est trouvé dans la plus grande misère, et chargé d'une femme et d'une fille ; les Comédiens, pénétrés de respect pour l'esprit divin de son oncle, ont demandé qu'il leur fût permis de donner à cet homme le produit entier d'une représentation, sur laquelle ils n'ont pas même prélevé leurs frais ; ils ont fait plus, ils ont présenté requête au Parlement, comme ayant la grande police, pour que l'on ne retînt pas le quart des pauvres sur cette représentation : leur requête a été favorablement répondue. Le produit en a été exhorbitant, il a monté à 5,500 liv. ; et

j'observerai que depuis la réforme du théâtre, les représentations les plus complettes ne donnent pas plus de 3,800 liv., sur lesquelles il faut déduire les frais et le quart des pauvres. Il faut donc qu'indépendamment des petites loges, qui sûrement ont toutes payé ce jour-là, il se soit encore trouvé des spectateurs qui ayent payé leurs places 12 francs ou un louis, et que des personnes, qui n'ont pu aller ou entrer à ce spectacle y ayent envoyé ou laissé leur argent. Il n'y a jamais eu un si grand concours de monde ; à quatre heures tout étoit plein, et on a renvoyé une fois plus de monde que la salle n'en pouvoit contenir. Voici quelle étoit l'affiche :

Les Comédiens, etc., donneront, au profit du petit-neveu du grand Corneille, *Rodogune, tragédie de son oncle, et les Bourgeois de qualité.*

En l'absence de Dumesnil, qui est allé jouer en province, Clairon a fait le rôle de Cléopâtre ; les premiers acteurs se sont arraché les rôles ; on en peut juger par ce trait-ci. Brizard, n'ayant point de rôle dans la grande pièce, et, d'ailleurs, fort enrhumé ce jour-là, voulut et fit le rôle d'un gagiste, dans les Bourgeois de qualité, et vint apporter une lettre.

Ce petit-neveu du grand Corneille étoit dans le foyer de la comédie, avec sa femme et sa fille. Des gens, qui les ont vus, ont trouvé à la mère l'air d'une bonne paysanne ; la fille est jolie, a l'air spirituelle, et ses discours pleins de décence ne démentent point sa physionomie. M. Corneille

est, dit-on encore, le comble de la bêtise et de la naïveté; il avouoit ingénuement, à tous ceux qui l'interrogeoient, que la misère dans laquelle il étoit né, l'avoit privé de toute espèce d'éducation; il écrit pourtant très-bien, mais il avouoit tout de suite qu'il ne savoit pas un mot d'ortographe. Son nom lui avoit déjà servi, car M. de Virly, homme d'affaires, qui, sans le connoître, lui avoit donné un emploi de cent écus, aussitôt qu'il a pu être certain qu'il étoit de la famille de ce poète divin, avoit engagé ses associés à porter ses appointemens à 600 liv.; mais M. de Savalette de Bucheley veut faire mieux, en qualité de Fermier-général: il compte engager ses confrères à lui donner le premier bon entrepôt de tabac qui viendra à vaquer. J'avoue que la chaleur qu'on met à faire du bien à ce pauvre homme, rejeton et portant le nom de ce divin mortel, m'arrache des larmes de joie en écrivant ceci......

Feu M. de Fontenelle, Dieu veuille avoir son ame (s'il en eut jamais, car je crois qu'il a tout apperçu par l'esprit et qu'il n'avoit point d'ame pour sentir), M. de Fontenelle, dis-je, qui a joui, pendant cinquante ans, de biens et de revenus considérables pour un homme de lettres, n'a-t-il jamais été informé qu'il avoit des parens qui portoient le nom divin de son oncle? S'il en a été informé, a-t-il eu le cœur assez dur et assez lâche pour les abandonner? Quelle philosophie maudite et inhumaine! Quel détachement pour tout ce qui doit être sacré aux hommes sensibles!

Quelle tache enfin à sa mémoire, que cette espèce d'aumône publique demandée par des Comédiens, tandis que ce cœur de rocher, ce cruel philosophe, meurt avec 35,000 liv. de revenu! Il a fait un testament, que ce Corneille-ci vouloit attaquer, par lequel il a donné tout son bien à des parens à leur aise, et qui ne portent pas le nom de Corneille; et il laisse celui-ci mendier honteusement!

Ce même jour, fut reçu à l'Académie française le célèbre M. Lefranc, qui se fait nommer à présent M. de Pompignan. Après avoir fait attendre ses confrères cinq mois après sa réception, il s'est enfin déterminé à leur venir faire son discours, dans lequel il ne les a point du tout remerciés; plusieurs Académiciens ont même été choqués d'une phrase où il disoit : *appelé par vos suffrages*, etc. L'Académie n'invite, ne prie, n'appelle personne, disent-ils; elle élit ceux qui ont demandé, qui ont mérité place parmi eux et qui l'ont recherchée. Ce manque d'égards pour un corps aussi respectable, n'a pas moins indisposé le public contre lui, que les malignes capucinades dont son discours étoit rempli; c'étoit une espèce d'homélie sur la foi, tout-à-fait déplacée dans un discours académique; il s'est élevé contre la nouvelle philosophie, et a désigné, à ne pouvoir les méconnoître, d'Alembert, et surtout Voltaire. Ce sermon ne me paroît pas avoir réussi du tout; on trouve qu'il ne fait honneur ni à son esprit ni

à son cœur; sa morale a paru commune, foible et ridicule même, d'une longueur insoutenable, et dépourvue de logique. Le moraliste, d'un autre côté, ne paroît point être un bon chrétien, vu son manque de charité pour ses frères et confrères; les dévots même ne lui savent pas grand gré de sa malignité chrétienne ou non chrétienne. Il lut, après son discours, son premier livre des Georgiques qu'il a traduites en vers. M. le Duc de Nivernois, juge excellent dans cette matière, en étoit dans l'enthousiasme; il alla jusqu'à me dire, qu'il desireroit que Virgile pût revenir de l'autre monde, pour admirer cet ouvrage. L'on espère qu'il le donnera bientôt au public; en mon particulier, je desire fort que ce soit incessamment, vû le bien qu'on en dit.

Ce fut aussi ce jour-là même, que je remerciai M. le Duc d'Orléans, d'une pension de 1200 liv. qu'il m'a accordée, dont 600 liv. reversibles à ma femme après ma mort (*). C'est une récompense qu'il me donne pour tout ce que j'ai fait pour ses

(*) Cette pension de 1200 liv., comme on verra dans quelqu'endroit de ce journal, n'a jamais eu lieu. Elle fut convertie, peu de mois après, en une place de lecteur à laquelle Monseigneur attache 1800 liv. d'appointemens. Ces bienfaits n'étoient qu'un *leure*, pour m'ôter mon intérêt promis pour le bail suivant dans la ferme d'Orléans. Fontaine ne put pas me révéler le secret de son maître, *qui me pipoit*. J'ai composé à ce sujet le correctif dont je joins ici la copie :

» *Correctif particulier et déterminé, aux éloges généraux et in-*
» *déterminés, prodigués avec quelqu'exagération dans mes*

amusemens, ne pouvant, m'a-t-il dit, me donner la certitude de me faire entrer dans le prochain

---

» *épitres dédicatoires. Les louanges en sont, comme l'on sait,* » *une espèce de récitatif obligé.*

» Si Monseigneur le Duc d'Orléans, pour me récompenser » de l'avoir amusé, pendant plus de 14 ou 15 ans, m'eût » continué, seulement pendant un second bail, l'intérêt que » j'avois dans sa ferme, et que j'avois acheté 4000 liv.; si dans » d'autres occasions, il eût voulu solliciter vivement et emporter » ter les objets que je l'avois mis à même de demander pour » moi, je serois riche aujourd'hui comme un financier qui n'a » point d'avidité, si l'on peut supposer ce phénomène.

» Ce Prince m'a fait sûrement plus de bien que je n'en mérite, » mais celui qu'il m'eût fait de plus ne lui eût rien coûté; au » contraire, il n'eût pas eu mes gages de lecteur à me payer; je » n'en voulois point; il y eût gagné. Il m'avoit promis cette continuation. M. de Silhouette le força de manquer à sa parole, » en faisant dire à la compagnie de ses fermiers, que par chaque » sou de faveur que le Prince accorderoit, ils diminueroient 20000 » liv. par an sur le prix de leur bail, ce qu'il est absurde de » croire.

» Encore même à-présent, content de ce que j'ai, et sans re- » gretter ce que je pouvois et devrois avoir, je ne me plaindrois » pas de ce Prince, si, actuellement qu'il n'a plus besoin de » moi, il ne me privoit pas petit à petit de ses bontés familières; » et s'il ne me faisoit pas sentir tout doucement que je l'ennuie. » Peut-être aussi suis-je trop susceptible? Je crois cependant » n'être que délicat.

» Quoi qu'il en soit, c'est à ces traitemens froids que tout » homme doit s'attendre de la part des Grands, lorsqu'on ne » leur est plus bon à rien.

Nous sommes dans leurs mains un instrument servile,
Rejetté par dédain, quand il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.

» Ces vers de Voltaire, dans Brutus, m'avoient confirmé, en » général, dans cette vérité que je savois comme lui, et dont la

bail de ses fermes; il ne m'en a pourtant pas ôté absolument l'espérance; si j'y entrois, pour lors

---

» lecture m'avoit convaincu, auparavant qu'il l'eût dite en aussi » beaux vers; mais mon amour-propre me persuadoit que je » méritois une exception particulière.

» Eh! voilà comme on est un sot, comme on est une dupe! Il » faut en convenir, et prendre cela lestement. Je ne ferai pas du » moins une seconde sottise, en m'affligeant d'un accident aussi » commun.

» J'ai composé, sur ce qui m'arrive, l'apologue suivant, où » l'on trouvera, je crois, plus de gaîté que d'aigreur.

» Pour l'intelligence de ces petits vers, il est nécessaire de » savoir qu'outre la promesse de l'intérêt dans ses fermes, Mon- » seigneur m'avoit encore promis un logement au Palais Royal. » M. l'Abbé de Breteuil s'est opposé à ce qu'il me donnât 600 liv. » en dédommagement de ce logement, que de bonnes raisons » m'empêchoient de prendre.

Vers Allégoriques et Moraux.

Pendant cinq ou six ans, un Grand aima son chien,
(Eh, qu'on me dise après que les Grands n'aiment rien!)
Il est vrai qu'à l'aimer son chien sut le contraindre;
Et Monseigneur l'avouoit bien.
Le petit Epagneul, puisqu'il faut vous le peindre,
Avoit pour son patron beaucoup d'attachement:
Une gaîté que rien ne put éteindre.
Aux plaisirs de son maître, à son amusement,
Ce chien consuma, sans se plaindre,
Sa jeunesse et son agrément!
L'Epagneul, pendant sa jeunesse,
Ne bougeoit de l'appartement;
Mais en perdant sa gentillesse,
Aux approches de la vieillesse,
Il n'eut pas au chenil même de logement.
Je dois à ce récit ajouter une chose:
L'ennui qu'il inspira ne fut pas seul la cause
De ce malheureux changement.

je lui remettrois ma pension : c'est à ce but que je tends toujours, et je suis bien secondé en cela par M. Fontaine, Secrétaire de ses commandemens, qui m'a servi pour la pension avec bien de la chaleur, et qui me flatte que cette pension est un acheminement pour obtenir une place dans ses fermes. Au reste, cette pension, et ce que j'ai retiré dans le bail où j'ai été intéressé en 1750, font que mes misères (j'entends par-là mes ouvrages), sont vingt fois plus payées que ne l'ont été ceux du grand Corneille.

Le 15, on donna, à Bagnolet, une seconde représentation de *Joconde*, qui a eu encore plus de succès que la première. La plupart des spectateurs préférèrent cette comédie à celle du *Rossignol*; je suis d'un avis tout contraire. Il y a beaucoup plus de *vis comica* dans le Rossignol; j'y trouve plus de chaleur, plus de mouvement théâtral et des tableaux bien plus piquans.

Le Grand prit du goût pour la chasse,
Du petit chien alors le Grand se détachant,
Un autre chien remplit sa place.
Car, malgré la rigueur d'un sort aussi touchant,
Jamais dans sa faveur, et moins dans sa disgrace,
Notre honnête Epagneul n'eut une ame assez basse,
Pour être ou pour vouloir faire le chien couchant.

» Au reste, ce que j'appelle ici disgrace n'en est pas une; » c'est une froideur affectée, une froideur de dignité, que Mon» seigneur met à présent à la place de la familiarité avec laquelle » il me pipoit, dans les temps qu'il avoit besoin de ma gaîté ». (*Notes de l'Auteur, écrites en 1780*).

Le 25, on donna *Patelin*, suivi d'*Isabelle Précepteur*, parade de moi qui n'eut pas le même succès qu'elle avoit eu lorsque Gaussin y joua. Mais, en revanche, les annonces que j'avois faites eurent une réussite qui m'étonna moi-même; surtout le vaudeville des *dindons*, que je chantai moi-même, car je pris encore ce jour-là le béguin de Gilles, et je m'en tirai gaiement (*).

Le samedi, 29, se fit la clôture du théâtre de Bagnolet. On donna *le Mari Retrouvé*, suivi de *Léandre Fou*, parade en trois actes du petit Laujon; cette parade n'a point du tout réussi. Le dernier acte, composé presqu'entièrement d'ariettes dans le goût nouveau, a surtout ennuyé à la mort. Je ne déciderois point de la musique, qui étoit de MM. Dumoutier et de La Borde, et que l'on a trouvée fort commune; mais je dirai hardiment que les paroles étoient plus faites pour rebuter que pour plaire. En effet, les gens les moins délicats, ne peuvent soutenir l'idée d'un âne que l'on veut faire entendre qui *b*....; et cette idée, présentée dans une ariette, dont la musique oblige à répéter quarante fois les mots qui rendent cette dégoûtante image, ne peut à la fin que faire soulever le cœur. Qu'une ordure trop forte ou mal dite soit prononcée dans une parade sans musique, on la passe, ou l'on n'y prend pas garde, parce qu'elle

(*) Voyez ci-dessus page 315.

ne reste pas longtemps sous les yeux ou dans la mémoire du spectateur ; mais lorsque la musique nécessite à la redire des trente et quarante fois, que l'on vous assomme et que l'on vous ramène sans cesse à une peinture aussi révoltante, il n'est personne au monde qui y puisse tenir.

Indépendamment de la musique, cette parade étoit très-mauvaise, en ce qu'il n'y avoit pas de fond, et que, malgré cela, elle est en trois actes. Or, quand il n'y a point d'intrigues et de situations dans une parade, dès-là toutes les ordures que l'on y dit deviennent grossières et de mauvais goût, parce que ce n'est point le sujet qui les fait naître. Au lieu que lorsque la fable de la parade est telle, que vous ne sauriez la traiter, sans dire les ordures qui en font le fond, alors elles paroissent plaisantes, autant que ce genre, qui est détestable en lui-même, peut le permettre. D'ailleurs, M. Laujon n'est point guai du tout, et sa gravelure est le plus souvent présentée du côté dégoûtant ; si l'on jouoit uniquement de ses parades, il feroit ce que le bon goût n'a pu encore faire, il feroit abandonner ce mauvais genre.

Ce ne peut être, au reste, jalousie de métier qui me fait parler et penser mal des talens manqués du petit Laujon ; quelque mince opinion que j'aye des miens, je croirois en manquer absolument si je me comparois à lui. C'est un homme sans idées et sans imagination, qui n'est fait que pour arranger assez mal quelque froide et fade bergerie ; qui n'a

jamais rien trouvé de neuf, et qui ne rend pas bien même ce que les autres ont trouvé (*).

L'on doit donner, à la rentrée, la *reprise de Spartacus;* à la deuxième et troisième représentations, cette tragédie sera suivie de la petite comédie des *Mœurs du temps.* J'ai fait tout ce que j'ai pu pour engager Saurin à ne la pas faire jouer avec Spartacus, de peur que sa chûte, si elle tomboit, n'influât sur sa tragédie; il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison. J'ai déjà parlé de cette petite comédie, au mois de septembre 1757; j'en parlerai encore.

(*) Je me dédis, aujourd'hui en 1767, de ce que j'ai dit d'injuste et de mal vu sur Laujon (**). (*Note de l'Auteur*).

(**) Si me suis dédi en 1767, du faux jugement porté sur le talent de M. Laujon, je me dédis bien davantage en 1780. C'est en 1771, qu'il a donné son *Amoureux de quinze ans;* dans son genre, c'est un chef-d'œuvre. Depuis 40 ans, il n'a point été donné de pièce plus jolie, je ne sais même s'il en existe de plus agréable. Les incidens en sont ingénieux et charmans, les caractères intéressans, et tous dans un goût gracieux et aimable sans être romanesques : cette petite comédie, parfaite en son genre, passera à la postérité la plus reculée. Quand la galle des pièces à ariettes sera tombée, ce qui doit arriver nécessairement, on arrangera cette comédie pour le Théâtre français, où elle restera éternellement. Il ne faut pas être grand prophète, pour faire une pareille prédiction, il ne faut qu'avoir un goût vif et vrai de la bonne comédie. (*Note de l'Auteur*).

AVRIL, 1760.

Le lundi, 21 du courant, huit jours après la rentrée du théâtre, les Comédiens ont repris *Spartacus;* il y avoit très-peu de monde et encore moins d'applaudissemens. Elle a eu, à cette reprise, trois représentations. Saurin m'a dit qu'on la reprendroit cet hiver. Je doute fort que les Comédiens lui tiennent la parole qu'ils lui ont donnée; en attendant, il la fait imprimer; il ne compte plus y faire de corrections, et cependant il en auroit pu faire beaucoup plus qu'il n'en a fait, s'il n'étoit pas le plus paresseux des hommes. Mais il auroit fallu changer peut-être entièrement le plan de son sujet, s'il avoit voulu ou pu en ôter le défaut principal, qui consiste dans la manière dont il a défiguré le caractère des Romains. Quoi qu'il en dise dans sa préface, jamais ce peuple altier et insolent n'est descendu jusqu'à proposer à ses ennemis des conditions de paix humiliantes pour lui; et, dans toute l'histoire romaine, l'on ne trouve que le trait des Fourches caudines. Dans les plus grandes extrémités, les Romains montroient au contraire la plus grande fierté; il falloit les peindre d'autant plus insolens, qu'il les mettoit davantage, dans sa comédie, à la veille de leur perte. Tel qu'il est, cet ouvrage est tombé avec estime; tout le monde convient que l'auteur est un homme d'esprit; l'on y trouve de beaux vers et de belles idées; mais le poëme manque

totalement de cette vie, de cette chaleur qui caractérisent le talent ou le génie.

C'est vers ces jours-ci, à peu près, que M. de Voltaire a envoyé à M. d'Alembert un très-petit écrit imprimé à Genève, intitulé *les Quand.* A peine en a-t-on eu quelques copies manuscrites à Paris, qu'il y a été imprimé avec *les Si* et *les Pourquoi.* Cet ouvrage satyrique contre M. de Pompignan, qui se l'est justement attiré, le met en fureur, et lui fait grand tort à tous égards, non qu'il faille ajouter foi à tout ce qui est dans ce libelle; mais on y a relevé des faits constans, et qui étoient presque oubliés, et l'on ouvre les yeux à bien des gens sur l'appréciation des talens littéraires de M. Le Franc, en les mettant néanmoins au-dessous de leur valeur. Mais comme tout le monde n'est pas équitable, il ne peut que perdre aux nouvelles balances que le public va prendre pour peser de nouveau son mérite. Ce petit écrit a mis M. de Pompignan au désespoir, et Madame Dufort, à présent sa femme, en a encore été plus outrée que lui; il a fait l'impossible pour en arrêter le débit, et ses soins à cet égard n'ont fait qu'en multiplier les éditions. On mesure la fureur où il doit être, par l'orgueil qu'il a; et ceux qui le connoissent, prétendent que sa colère ne doit point avoir de bornes.

Le 30, veille du premier jour de mai, je donnai une très-petite fête, à Bagnolet, à M. le Duc

d'Orléans. Elle eut un très-grand succès, quoique tout ait été manqué du côté de la décoration. L'idée étoit d'établir une Guinguette sous un beau et large berceau : il auroit pu contenir vingt tables; il n'y en avoit que neuf : ceux qui occupoient ces tables auroient dû être habillés tous différemment et grotesquement; personne n'étoit habillé comme il faut, excepté Laujon, M. de Saint-Martin et moi. L'illumination de la guinguette étoit maigre et mal distribuée; enfin l'on n'avoit fait aucune répétition des lazzis, des scènes et du local : il n'y avoit pas assez de violons; il n'y en avoit que deux et une basse. Le coup-d'œil que cela devoit présenter, le spectacle agréable et vrai qu'une guinguette bien imitée devoit offrir, étoit l'effet le plus sûr que j'eusse attendu de cette fête; mais la décoration en étoit misérable. Mademoiselle Marquise avoit voulu aller à l'épargne. Elle avoit négligé également de caractériser par les habits et de varier les personnages répandus aux différentes tables. Le tumulte qui doit se trouver parmi les gens qui sont à boire, n'y fut point rendu. Cette belle demoiselle ne voulut pas faire la dépense d'avoir des musiciens pour chanter les trois couplets suivans, qui sont un canon à quatre, et que je voulois faire chanter à huit, pour mieux peindre ce désordre et ce tumulte :

Air : *J'aurai une Robe.*

1.er couplet.

Point tant d'étalage,
Sers-nous du fromage;

Hé, garçon; hé, garçon;
Du fromage, du fromage;
Ou bien du jambon,
Et buvons du bon.

2.e

Sers la marinade;
Ote la grillade;
Prends ces plats, prends ces plats;
La salade, la salade;
Elle ne vient pas,
Nous parlons trop bas.

3.e et dernier.

Reprends tes saucisses
Et tes écrévisses,
Marmiton, marmiton;
Mais les cuisses, mais les cuisses
De ce gros dindon,
Grille-nous les donc.

e Musicien, qui auroit ouvert le canon, eût ord commencé par chanter seul, pour être entendu, chacun des couplets qui eussent été essivement repris en canon; ce tapage musical donné dès l'instant, l'idée véritable et gaie le guinguette. Mais n'ayant point de musiciens, ut obligé de passer et de ne point exécuter ce on, qui devoit ouvrir cette fête; elle commença une harangue de Laujon, fade et plate à mon . Il étoit déguisé en M. Ramponeau, qui est un chand de vin de guinguette, et dont le nom devenu vaudeville. Après ces fadasseries, vint celles de Mademoiselle Marquise, qui étoit en quetière, fille dudit Ramponeau, et qui chanta méchans petits couplets faits par M. son Père. toient des louanges communes et triviales don-

nées en face au Prince, et mises en couplets communs et mal bâtis.

J'étois, pendant ce temps, à une des tables, vêtu comme le Poète de la guinguette, et je fus annoncé sous ce titre à Monseigneur; j'avois sur ma table des papiers qu'il demanda à voir; je fis semblant de me défendre de les lui montrer, disant pour mes raisons que ces papiers contenoient tous mes projets poétiques, et mes plus secrètes pensées, et que c'étoit me ruiner que de les divulguer; que si son Altesse vouloit me faire 24 francs de pension viagère par mois, je les lui communiquerois alors très volontiers. Le Prince me promit ce que je voulus, et je lui lus ce qui suit:

I.re FEUILLE.

Ecrivons tout ce qui nous passe par l'esprit. A la fin, cela doit faire de l'esprit;.....ou, il y auroit bien du malheur...

L'on ne vend plus de chansons, même dans les meilleurs quartiers de Paris; même aux guinguettes. Messieurs les Laquais sont trop retors, et les Servantes ne s'en font plus tant donner. Il faut retourner notre poésie ailleurs. C'est une réflexion que cela.

Si je travaillois pour le théâtre, je serois excommunié; et cela me porteroit peut-être bonheur. Il faut y penser.....Rimes pleines:

Loulou, complimenteur, hermite,
Poilou. menteur. sodomite.

Je n'ai point d'argent; broyons du noir, faisons un Pont Neuf satyrique contre les Cochers des Seigneurs qui nous éclaboussent, et contre les Demoiselles des rues qui en usent toutes les bornes..... Il faut traiter cela avec délicatesse.

II.e FEUILLE.

Idée extraordinaire de ballet, pour la Comédie italienne. C'est .....*les Fredaines du Conclave.*

Pour que cette imagination pleine de génie pût passer à la

Police, il faudroit prendre les habits des Cardinaux de la Chine, ou ceux des Cardinaux bonzes; il faut déguiser cette folie spirituelle aux yeux du Gouvernement, qui est très-chipotier avec les Auteurs. J'arrangerai cela cet hiver.

III.e FEUILLE.

Les Compères et les Vipères..... C'est cela qui feroit un beau sujet de comédie, en équivoques, dans le goût de l'Ecole des Femmes, de Jean-Baptiste *Corneille*.

Mais il faudroit avoir le génie des Anglois pour y réussir, et la liberté qu'ils ont de faire paroître des nudités sur leur théâtre; oui, des nudités. Je sais cela de bonne part.

Cependant, je verrai à adoucir ce sujet-là sur le théâtre françois; l'on en peut tirer un grand parti..... J'y penserai ce printemps.

IV.e FEUILLE.

Refreins de chansons tous neufs, et dont je pourrai me servir si je fais encore de ces fichaises-là.

Refrein pour le Théâtre.

Tout ci, tout ça,
Fichez-vous de ça.

Pour la Ville.

Père Mathurin,
C'est une misère
Que votre rosaire;
J'en veux un d'un plus gros grain.

Pour la Cour.

A propos de botte,
Parlons de Javote.

Pour la Province.

Frappez plus bas;
Monsieur, ma porte est trop étroite;
L'on n'entre pas.

Pour la très-bonne compagnie.

Pour le badinage, passe;
Mais, pour tout de bon, je t'en casse.

V.e FEUILLE.

Les Convulsionnaires me fichent malheur. Il y a long-temps que j'ai envie de faire un vaudeville chenu sur ces drôles-là. Pour le rendre agréable, il faut y employer l'allégorie. Je l'intitulerai donc : *le Secours de la langue en amour*. Cela seroit bien ordurier, bien bon. S......é, nous verrons ça.

VI.e FEUILLE.

Il faut que je peigne à la turque, les Philosophes de ce temps-ci. Ces bourges-là ont fait tomber la presse de la rue de la Huchette, où l'on imprime nos chansons.

A mon tour, je veux casser le cou à leur Cyclopédie, en faisant une parade sous le titre de *Polichinelle philosophe*, ou *le Philosophe de bois de noyer*. Je m'arrête à ce dernier titre. Diable ! il est bien plaisant. Cela fera crever de rire tout Paris.

VII.e FEUILLE ET DERNIÈRE.

J'ai dessein, il y a longtemps, de faire un vaudeville à l'encontre *de ces Messieux*.

Ce sont des Réprouvés qui sont contre nature, et ce péché-là mériteroit une satyre infernale; mais je ne sais comment m'y prendre, pour ne pas blesser la pudeur en les chansonnant.

Je suis bien malheureux qu'il n'y ait point de rime à *b*.....; sans cette difficulté, je ferois contr'eux quelque chose de décent.

A tout cela succcédoit une scène à l'improviste entre un abbé attablé avec une catin et un garçon perruquier qui veut se mettre de leur écot. La querelle s'échauffe entre l'abbé et le perruquier qui veut s'asseoir de force à leur table. Après des injures et après s'être chamaillés, l'abbé jette sur les jambes du perruquier l'eau dans laquelle son vin rafraîchissoit, et ce dernier coiffe l'abbé d'un bassin de crême fouettée qui étoit sur la table. Le bassin étoit fait de façon qu'en se séparant de son fond, il fit un collier à l'abbé, lorsqu'on le lui eut campé sur la tête. L'abbé s'enfuit en criant;

soldat ivre survient, qui chasse à son tour le
rruquier. Le soldat offre à la fille un cervelas;
e l'accepte, et la scène finit.

Cette fête, cette bagatelle fut enfin terminée r la bouquetière, qui offrit des bouquets à tous ıx qui devoient en présenter au Prince. Je restai souper, et chantai, au fruit, deux rondes que rois pour Monseigneur; la première est du bon nard; je n'y ai rajusté que deux couplets : la se-ıde est toute entière de ma façon.

PREMIÈRE RONDE DE TABLE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

1.er couplet.

Messieurs, chantez tous avec moi,
Celui qui donne ici la loi.
Quand il sert de ce jus d'automne,
Son plaisir dans ses yeux se voit;
Il est charmé quand il en donne;
Il est charmant quand il en boit.

2.e

Quand il sable un nectar si doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaisir il s'abandonne;
Il en fait prendre, il en reçoit;
Il est charmé, etc.

3.e

Il verse de la même main,
Ses bienfaits ainsi que son vin;
Et sa bonté tendre assaisonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il est charmé, etc.

4.e

Aux plaisirs de la table, il joint
Ceux dont je ne vous parle point.
Au cœur d'une jeune personne,

Par ce nectar il va tout droit.
Il est charmé, etc.

5.e et dernier.

Par un SALUT universel,
Célébrons ce digne mortel.
De nous il est temps qu'il reçoive
Le bachique honneur qu'on lui doit.
Il est charmé que l'on en boive,
Il est charmant quand il en boit.

DEUXIÈME RONDE.

Air : *Connoissez-vous Marotte.*

1.er couplet.

Le jour de Saint-Philippe
Est la fête à tretin, trety;
Que chacun participe
A cette fête-ci;

Refrein en chœur.

C'est la fête à tretin,
C'est la fête à trety,
Tretin, tretin, trety,
Tretin, tretin, tretous;
C'est la fête à tretous.

2.e

Célébrons aujourd'hui,
Célébrons tous celui
Qui fait tout pour les autres,
Et ne fait jamais rien pour lui.
Entre les douze Apôtres,
C'est le seul aujourd'hui,
Qu'on prenne pour appui;
C'est Philippe, c'est lui;
C'est Philippe, c'est lui.

3.e et dernier.

Le Saint qu'on fête ici;
Le Patron que voici,
Différent de Saint-Pierre,
Loin de pleurer a toujours ri.

Sa gaité familière
Est celle de Henri,
Ce grand Roi si chéri,
Dont ce Philippe-ci
Descend droit comme un I.

Sur ce que M. le Baron de Buzenval m'avoit dit, qu'il avoit vu pleurer M. le Duc d'Orléans, de ce qu'un Prince ne pouvoit point avoir d'amis, j'avois fait la petite pièce suivante, que je trouvai moyen de lui donner ce jour-là.

Vers naïfs, et peut-être trop familiers, mais dont la familiarité apparente est sauvée par le sentiment tendre, pur et sincère qui les a inspirés, sans qu'on puisse jamais soupçonner l'Auteur d'avoir eu l'intention de s'écarter du très-profond respect qu'il doit à la Personne pour laquelle l'Auteur les a faits, d'abondance du cœur.

Je connois un homme sensible
Au doux plaisir de l'amitié,
Tendre, généreux, accessible,
Et n'aimant jamais à moitié.

On l'a vu répandre des larmes,
De ne pouvoir goûter les charmes
Qu'éprouvent deux amis, heureux ou malheureux,
Quand ils partagent les allarmes,
Ou les plaisirs communs entr'eux.

Chez ce mortel qui les rassemble,
Toutes les vertus sont ensemble.
S'il étoit mon égal, j'en ferois mon ami.

Mais, par un destin ennemi,
Je ne suis qu'un bourgeois fort mince,
Et cet homme est un très-grand Prince.

Bornons-nous donc sagement aujourd'hui
A l'aimer, à lui plaire, à m'en faire un appui.

MAI, 1760.

J'AI oublié de parler de la mort de M. le Comte de Montauban, arrivée dans le mois dernier ; il me devoit 6000 liv. par deux obligations, auxquelles je pense devoir mettre un *P*. Mais je suis moins sensible à cette perte qu'à celle de l'homme à qui j'ai l'obligation de la plus grande partie de ma fortune ; la reconnoissance que je lui dois, m'empêchera d'inquiéter ses héritiers et de les poursuivre ; je prendrai avec eux tous les arrangemens qu'ils dicteront. Feu M. le Comte de Montauban avoit de l'amitié pour moi, et m'en avoit donné les plus grandes preuves, en me faisant entrer dans les fermes de feu M. le Duc d'Orléans. Je n'ai su que depuis sa mort, qu'il étoit mal, depuis plusieurs années, avec M. le Duc d'Orléans d'à présent : on ne m'en a pas même laissé ignorer la raison ; et voilà la cause qui a empêché que je fusse continué dans ces mêmes fermes, auxquelles j'aspire aujourd'hui.

Le vendredi, 2 du courant, les Comédiens français donnèrent la première représentation des *Philosophes*, comédie en trois actes et en vers de M. Palissot. Cette comédie fera une anecdote de théâtre dont on se souviendra toujours ; c'est la satyre la plus amère, la plus sanglante, et la plus cruelle qui ait jamais pu être autorisée. Non seulement il est sûr qu'il y a eu des ordres supérieurs

pour la faire jouer, mais il est encore à présumer que c'est un ouvrage de commande, et qu'il n'a pas pu entrer dans l'esprit de l'auteur que cette pièce pût supporter la représentation, à moins qu'on ne lui eût dit auparavant qu'on la feroit jouer d'autorité; ou bien l'auteur n'avoit-il composé ce libelle que pour le faire imprimer furtivement? Un fait bien certain, et qui confirme mes soupçons sur ces deux points, c'est que c'est Fréron qui a présenté et lu cette pièce aux Comédiens, mais avec une audace qui, dans un siècle moins poli, seroit qualifiée d'impudence. Il leur dit qu'il leur apportoit une comédie, sur la réception de laquelle il seroit inutile de délibérer, attendu qu'elle seroit jouée malgré eux. Ce ton impératif et insolent leur en imposa et subjugua leur imbécille et malhonnête assemblée, à laquelle par hasard Clairon ne se trouva pas; et lorsque ses camarades lui dirent après, que c'étoit cette raison qui les avoit empêchés de refuser cette pièce, elle leur répondit très-bien que ce devoit être au contraire une raison de plus pour ne la point recevoir, et qu'il falloit attendre l'ordre dont M. Fréron les menaçoit. Elle a répété depuis à qui a voulu l'entendre, qu'il étoit du dernier honteux aux Comédiens de jouer sur leur théâtre, des gens de lettres, *ceux qui leur mettoient tous les jours le pain à la main;* ce sont ses expressions. Le jour de la première représentation, elle déclama contre la pièce et contre l'auteur, et s'emporta jusqu'à l'extravagance, traita

hautement ses camarades de coquins, et dit qu'il ne tenoit à rien qu'elle ne quittât sur le champ; qu'elle préféreroit de vivre dans les bois, comme Rousseau, à la société des indignes gredins, à laquelle elle se trouvoit nécessairement liée malgré elle. Elle en dit....., elle en dit...., elle en dit tant...., que cela devint ridicule.

Dans le fond, il ne peut pas paroître douteux que cette pièce auroit été reçue et jouée malgré les oppositions des comédiens; mais leur refus du moins leur eût fait honneur. Quelque méprisable que soit Fréron, l'on ne sauroit supposer qu'il se soit si fort avancé, sans la certitude entière d'être soutenu; il avoit l'autorité derrière lui. Mais les Comédiens devoient attendre le coup de cette autorité. M. de Crébillon, censeur des pièces de théâtre devoit faire plus; et, s'il n'étoit pas le plus vil des hommes, il auroit dû refuser, lui, son approbation pour la représentation de cette pièce, quelques ordres supérieurs qu'on eût pu lui donner. Une singularité remarquable encore dans tout ceci, c'est que la protection accordée à cette comédie, et qui ne peut être que très-puissante, n'ose pas se déclarer, qu'elle reste cachée. Avant la représentation, l'on disoit hautement que c'étoit par ordre de Monseigneur le Dauphin que l'on jouoit cette comédie. Aujourd'hui, ce Prince fait dire expressément dans le public qu'il ne connoît point la pièce, et qu'il ne l'a pas lue. M. le Duc de Choiseul, que l'on accusoit pareillement de favoriser

Palissot, s'en est excusé de même, comme d'une vilaine action ; tous deux se défendent de cette honteuse protection. En attendant que la vérité à cet égard soit connue, il restera toujours pour constant que, quelle que soit la protection, elle ne peut venir que de ce qu'il y a de plus puissant dans le Royaume (*).

Le fond de cette comédie est la satyre du livre

(*) Ce ne fut point M. le Dauphin, mais M. le Duc de Choiseul qui fit jouer *les Philosophes*. Il ne fallait pas attaquer les individus, mais le ridicule et les vices de ces beaux Messieurs. Le Citoyen, quel qu'il soit, ne doit pas être reconnu et joué sur un théâtre ; s'il est dangereux ou criminel, c'est aux loix et aux magistrats à sévir contre lui. L'auteur qui le traduit sur la scène, manque à la probité. Molière, lui-même, est très-répréhensible d'y avoir mis l'Abbé Cotin et quelques autres Citoyens, de façon à y être reconnus ; c'est une injustice et une improbité criminelle. Aristophane a été regardé des honnêtes gens, comme un infâme et un délateur public, pour avoir décrié par ses calomnies dramatiques, Socrate et Cléon. Quant à M. Palissot, il ne faut pas s'arrêter à tout ce que je dis ici sur des bruits qui, à la vérité, passent pour des certitudes assez généralement, et peut-être trop légèrement adoptées. Car enfin, sa comédie des *Philosophes*, ses *Petites Lettres sur de Grands Philosophes*, et sa *Dunciade* lui ont fait un monde d'ennemis.

J'ai lu depuis, dans ses ouvrages, des réponses apologétiques qu'il leur fait, et j'ai éclairci nombre d'imputations calomnieuses qui m'ont donné à penser sur cet auteur. Je reviens de quelques préventions, en 1780. Il faudroit examiner encore ce qu'il m'en reste, pour le juger définitivement. Comme cela m'importe peu, je ne m'en donnerai pas la peine. Je me tiendrai dans le doute où je suis depuis plus de dix ans, que j'ai constamment refusé de me lier le moins du monde avec lui, et d'être son ennemi, quoique j'en sois souvent requis. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

de l'Esprit; Diderot et les autres Encyclopédistes n'en sont pour ainsi dire que les accompagnemens. Il n'est pas possible de faire la satyre de ce livre, sans faire celle de l'auteur, et sans l'accuser de manque de mœurs et de probité, surtout lorsque l'on fera envisager cet ouvrage avec malignité, et rien n'est plus aisé. Voilà donc M. Helvetius mis au théâtre avec autant de licence et beaucoup plus de cruauté que Socrate n'y fut représenté à Athènes par Aristophane! Il est sûr que son ouvrage attaque une religion dont nous avons besoin pour notre propre sûreté; qu'il rompt les liens les plus respectables de la société: quand on lui accorderoit même que tous ces sentimens respectables ne sont que des préjugés (ce que je suis bien éloigné de penser), on diroit encore à M. Helvetius: »eh! de grace, Monsieur, laissez-
» nous des illusions si chères et qui font notre
» bonheur; ou, par pitié, donnez-nous à la place
» des réalités qui puissent nous dédommager des
» plaisirs illusoires, mais divins que vous voulez
» nous ôter.

Le renversement des mœurs, joint à ce que je viens de dire et à bien d'autres choses que j'omets, fait qu'on ne peut le ridiculiser sans attaquer la probité de son auteur; et voilà ce qui est d'autant plus cruel pour lui, que M. Helvetius est foncièrement un très-galant homme, qu'il a et qu'il suit presque tous les préjugés (prétendus) qu'il tâche de détruire. Il est le meilleur des maris et le plus tendre, le père le plus sensible, l'ami

le plus généreux ; j'en sais un auquel, en se mariant, il a assuré mille écus de pension. Dans ses terres, il donne des marques de la plus grande charité à ses paysans ; enfin son cœur et ses actions ont toujours été en contradiction avec la morale qu'il a écrite ; aussi pourroit-on dire qu'il n'est pas persuadé des principes qu'il a voulu établir dans son livre ; ou du moins, s'il en est à présent persuadé, c'est à force de s'échauffer la tête : c'est un nouveau Pigmalion qui devient amoureux de son ouvrage, qui adore sa statue lorsqu'il l'a faite, et qui demande au ciel que ce soit un être véritable. Il est si vrai qu'il n'avoit pas la pleine conviction de son systême, lorsqu'il le bâtissoit, que moi, qui n'aime point la métaphysique, lui reprochant, il y a bien des années, d'abandonner le talent marqué et supérieur qu'il a pour la poésie, pour une science aussi incertaine et aussi bornée que la métaphysique, je me souviens très-bien qu'il me répondit : *mon ami, la poésie est actuellement passée de mode, c'est la philosophie seule qui donne aujourd'hui la grande célébrité.* Peut-être n'y avoit-il qu'un seul moyen de mettre au théâtre le livre de M. Helvetius, et de tourner cet ouvrage en ridicule, sans attaquer la probité de son auteur ; c'étoit de lui faire faire de belles actions qui tinssent toutes aux préjugés, en même temps qu'il auroit voulu renverser ces mêmes préjugés dans ses discours et dans ses raisonnemens ; de le faire toujours bien agir et mal parler ; de mettre perpétuellement

sa conduite en contradiction avec ses principes ; en un mot, de rendre M. Helvetius tel à peu près qu'il est. Au lieu de ce but honnête, l'auteur n'en a point eu d'autre que de faire une satyre outrageante contre M. Helvetius, qui ne lui a jamais fait aucun mal, qui, au contraire, l'a accueilli chez lui ; il n'y a pas six ou sept ans que j'ai mangé avec lui chez celui qu'il déchire aujourd'hui impitoyablement, et sur un théâtre. J'ai vu des amis d'Helvetius, qui m'ont dit qu'ils croyoient que ce M. Palissot lui devoit même encore de l'argent que ce premier lui avoit prêté ; mais quand ce dernier fait, dont je ne suis pas sûr, et que je n'ai point encore pu vérifier, ne seroit pas vrai, il y a assez d'autres choses sur le compte de cet homme-là, sans en aller chercher de nouvelles.

C'est un fait bien constant, par exemple, qu'il avoit déjà fait représenter à Nancy, devant le Roi de Pologne, l'œuf de cette comédie des philosophes. Il y jouoit Madame la Marquise du Châtelet ; et alors il n'étoit question, dans le rôle de la femme, que de physique et de géométrie. Voltaire y étoit tourné en ridicule comme poète, et Rousseau, comme philosophe cynique ; cette pièce n'étoit qu'en un acte. Elle indigna le Roi Stanislas et toute sa cour, au point que Palissot fut obligé de s'enfuir, et qu'on voulut le chasser de l'Académie de Nancy, dont il est. Une lettre écrite en sa faveur à M. de Tressan, par ce même Rousseau, qu'il avoit déchiré, lui sauva, elle seule, cet affront public ; et la reconnoissance qu'il lui en té-

moigne dans ce jour, c'est de le remettre sur un plus grand théâtre. Pour faire représenter cette comédie à Nancy, il avoit eu l'adresse de demander et d'obtenir auparavant, la grace de ne point montrer son ouvrage, afin de faire jouir, disoit-il, le Roi de Pologne et toute sa cour, du plaisir de la surprise. L'on fut surpris, effectivement, de l'excès de son impudence; et il vient ici de la pousser encore plus loin. Cette comédie de Nancy n'avoit été vue, avant sa représentation, que d'un nommé M. Thibaut, juge de police de cette ville, et très-bon juge, comme on le voit.

La comédie de Palissot fait beaucoup d'impression sur la plupart des gens qui la voyent. Elle réussit beaucoup, et il me paroît d'abord que tous les pères de famille l'applaudissent de très-bonne foi, et les honnêtes gens de la robe, en blâmant le gouvernement de permettre de jouer le citoyen, ne sont pas fâchés, pourtant, de voir que cette satyre tombe sur des gens dont les principes, ou plutôt les opinions, vont à tout renverser; beaucoup de gens du monde, qui, sans être dévots, sont croyans, et que les Encyclopédistes, dans leurs ouvrages, ont confondus avec les sots par cette seule raison, se croyent vengés par le succès de cette pièce. Le vulgaire des hommes fortifie encore le parti de ces derniers, et pense que l'on défend celui de la vertu, en attaquant les nouveaux philosophes; ils ne sentent pas que le plaisir qu'ils ont à la voir défendre, n'est que celui de la malignité que l'on leur fait goûter ma-

chinalement; ils n'entrevoyent pas les conséquences cruelles, pour eux-mêmes, d'introduire l'usage, et de donner la licence de laisser jouer le citoyen.

Je n'entrerai pas dans un fort grand détail sur cette comédie, attendu qu'elle sera généralement connue, quelque degré médiocre d'estime qui puisse lui rester. Premièrement, tout le monde convient que c'est le plan défiguré des Femmes savantes de Molière; le nœud en est le même, mais le dénouement en est mal-adroit et de la plus grande platitude, quoiqu'approchant de celui de la comédie de ce grand homme; chez lui ce dénouement est préparé avec bien plus d'art, et bien autrement amené. L'on ne peut, en cet endroit, se dispenser de renouveler le blâme qu'a encouru Molière, de son temps, pour avoir joué l'Abbé Cotin, pour l'avoir nommément couvert de ridicule sur le bel esprit; mais encore davantage, pour l'avoir présenté au théâtre (ce qui n'est jamais permis et qui est un manque de probité), comme un homme intéressé et sans délicatesse dans ses mœurs. C'est un reproche que la postérité lui fera d'âge en âge, surtout si l'anecdote du malheur de Cotin, depuis la représentation des Femmes savantes, est transmise à nos neveux, et ne se perd point à la fin dans la nuit des temps. Il n'est point d'honnête homme qui ne soit saisi d'une juste d'indignation, quand il sait que cette comédie contraignit Cotin de se retirer en province, où il vécut nombre d'années, malheu-

reux et tellement ignoré, que l'on fut un mois ou six semaines à savoir sa mort à Paris, dont il n'étoit pas fort éloigné; et il étoit nécessaire qu'on la sût, car il étoit de l'Académie française.

La comédie doit être le tableau des ridicules et même des vices des hommes, mais elle ne doit jamais être la peinture particulière de tel homme, ou de tels ou tels hommes qui ne peuvent être en assez grand nombre, pour qu'on ne puisse pas les confondre dans la généralité. Or, si c'est avec raison que les honnêtes gens ont blâmé et blâment encore Molière, sur ses personnalités contre l'Abbé Cotin, je laisse à tirer les conséquences contre Palissot, qui charge Helvétius des imputations les plus odieuses et les plus noires. Revenons à l'examen de la pièce.

Il n'y a aucun incident ni aucune action, excepté dans le troisième acte. Tout se passe en conversations, mais les caractères des philosophes sont assez bien saisis, surtout celui de la femme, sous lequel Helvétius est joué. Il faut avouer qu'ils sont tirés d'après nature, toujours cependant avec la plus noire malignité. La scène du troisième acte, qui a frappé tout le monde, est pleine d'art et de force; elle expose, dans le plus grand jour, ces Messieurs au ridicule et à l'indignation publique.

Le personnage opposé et fait pour combattre et terrasser les Philosophes, est foible; c'est un petit raisonneur qui ne fait que de petites déclamations, sans donner des preuves de tout ce qu'il avance; c'étoit à lui qu'il falloit remettre les ar-

mes qui devoient vaincre ces ennemis de la saine morale et de la vraie philosophie. Ses raisons pour dissiper les illusions des métaphysiciens, pouvoient être grandes et fortes. Il eût fallu joindre la douceur et l'humanité à la fermeté la plus marquée; y faire entrer la tendresse pathétique, le sentiment et l'ame de l'homme vertueux, et surtout prendre garde de ne lui faire dire aucune invective.

La mère et la fille ont, dans le premier acte, une scène dans ce goût, qui est totalement manquée. Cette mère refuse à sa fille de lui donner pour époux l'amant qu'elle lui avoit elle-même promis; c'est avec de grands termes et en jargon philosophiques, qu'elle lui donne des raisons de son refus. C'étoit avec une tendresse vive, naïve, sentie et attendrissante, que sa fille devoit culbuter tous ces raisonnemens métaphysiques, prendre le parti de ce que ces Messieurs appèllent des préjugés, forcer sa mère elle-même à ne pouvoir répondre, et la conduire, malgré elle et ses sophismes, au plus grand attendrissement. Je passe sous silence les rôles grimaçans des deux valets et celui de la soubrette. Ces trois mauvais personnages ne valent pas la peine qu'on les critique, et cela rentre d'ailleurs dans ce que j'ai dit sur la misère du plan de cette comédie. Il ne me reste donc plus qu'à parler du style, qui m'a paru fort naturel. Il a le vers de la comédie, simple et sans prétention; mais, pour en juger encore plus sainement, je veux attendre que sa pièce soit impri-

née. Terminons tout ce bavardage par quelques mots sur les personnalités dont on s'est plaint avec raison.

Jean-Jacques Rousseau y est ridiculisé nommément ; et, Crispin, que l'on suppose avoir été son valet, arrive à quatre pattes sur le théâtre ; on finit pourtant son portrait en disant que, quoiqu'il soit fou, c'est un assez bon homme dans le fond. L'on assure même que ce maigre éloge n'a été inséré, par Palissot, que sur la recommandation de Madame la Maréchale de Luxembourg, par qui le philosophe cynique se laisse pourtant protéger. Diderot y est joué sous le nom de *Dorditius*, qui est l'anagramme latine de son nom ; il y est peint comme un pédant et un malhonnnête homme, et, qui pis est peut-être pour lui, c'est un personnage subalterne que ce rôle, dont on a retranché un petit endroit, qui regardoit M. le Comte de Lauraguais.

Piron a fait, contre Palissot, deux vers assez petits et assez communs. Les voici :

> Le méchant plut, le méchant plaît ;
> Gresset le fit ; Palissot l'est.

Depuis que je vais à la comédie, je n'y ai jamais vu un concours aussi prodigieux qu'à la première représentation de cette pièce ; elle a eu quatorze représentations presque toutes complettes ; elle n'est point encore tombée dans les règles, et il y a grande apparence que les Comédiens la reprendront après la Toussaint.

M. Panard m'a donné, ces jours-ci, des vers

qui m'ont paru avoir la naïveté et le grand sens de La Fontaine, avec plus de correction, malgré des difficultés de rime auxquelles M. Panard s'est assujéti, et dont maître Jean *n'avoit cure*. Les voici:

J'aime mieux la foible peinture
D'un portrait léger et croqué;
J'aime mieux un morceau brusqué,
Qui sort des mains de la nature,
Qu'un grand ouvrage alambiqué,
Où, par l'effort ou la torture,
L'on sent que l'esprit est plaqué.

Tout ornement cesse de l'être,
Dès qu'il ne sort pas du sujet;
Jamais ce qu'on appelle un maître
N'a mis hors de son cadre un trait.

L'esprit, suivant le bon système,
Ne doit jamais être forcé;
S'il ne se place de lui-même,
Il paroît toujours déplacé.

Ces vers sont un précepte de poétique du goût le plus excellent. Il me montra plusieurs couplets de sa façon, que je ne connoissois pas, et je les admirai. M. Panard est, sans difficulté, le plus grand chansonnier que jamais la France ait eu, et que peut-être jamais l'on verra; il joint la force à l'élégance; il a la précision et la clarté en même temps; la gêne des rimes les plus recherchées et les plus riches, sans nuire au naturel et à la naïveté. Dans ses couplets l'esprit vient toujours se placer de lui-même, tandis que les autres chansonniers paroissent courir sans cesse après et le manquent souvent; chez lui l'épigramme est toujours naïve; ses

peintures sont toujours vraies et piquantes, sans s'éloigner jamais de cette simplicité précieuse qui fait le charme du vaudeville et de la chanson ; c'est une expression originale, c'est le mot propre, un vers serré, point de cheville ; enfin, c'est le plus grand talent que j'aie jamais connu. Les Haguenier, les Gallet, les Vadé, les Favart même, sont à une distance bien éloignée de lui pour le vaudeville ; il en est le Dieu.

Je le trouvai travaillant à un recueil de poésies dont il fait un choix pour le donner au public. Ce recueil contiendra peu de choses, en comparaison de tout ce qu'il a composé ; entr'autres ouvrages, il a fait quatre-vingt-treize opéra-comiques, dont les trois quarts sont perdus par sa négligence ; et il ne donnera que quatre ou cinq petits volumes in-12. Quand son édition sera faite, j'ai dans l'idée de lui proposer de me vendre le reste de ses manuscrits, et je lui en donnerai le prix qu'il m'en demandera.

Je regarde M. Panard comme un des derniers auteurs qui soutienne encore en France le vaudeville et la gaîté dans les chansons. C'est un genre qui va s'éteindre ; l'esprit sérieux et sophistique, l'ennui et le madrigal le plus fade, vont remplacer les loisirs et l'ancienne joie d'une nation qui s'est corrompue et abâtardie. La décence, que l'on pousse dans ce siècle-ci jusques à la pédanterie, dans les ouvrages dramatiques et dans ceux de société, ne prouve autre chose, selon moi, que le règne du vice.

JUIN, 1760.

J'AI passé le mois de juin entier à La Celle et une grande partie du mois de juillet. J'y ai bien employé mon temps; j'ai refondu en trois actes le *Jaloux Honteux* (*), comédie en cinq actes de M. Dufresny; je la destine au théâtre de M. le Duc d'Orléans; et si elle réussissoit, je pourrois bien quelques jours en faire présent aux Comédiens. J'ai tâché que cette pièce restât toujours celle de

(*) *Le Jaloux honteux* a été représenté six fois au plus, à la Comédie française, pendant que j'étois à la campagne. Je ne l'ai point vu. Feu Bellecourt et la dame Préville y ont joué leurs rôles sans intelligence, et avec la dernière froideur, à ce que l'on m'a assuré. S'ils eussent daigné me consulter, je leur aurois fait entendre la pièce qu'ils n'ont point comprise. L'idée que j'en ai donnée aux Comédiens du théâtre de Monseigneur, lui a fait avoir un succès complet, comme on le verra par la suite de ce journal.

Depuis plus de 15 ans, ces grands Messieurs ne se donnent plus la peine de répéter les pièces, même les nouvelles, encore moins de demander les avis des Auteurs, et le point de vue qu'ils ont eu dans leurs compositions. *C'est un fait.* Leur pain assuré par le produit des privilèges, les a rendus d'une négligence, d'une paresse et d'une apathie qui fait plaisir à voir, parce qu'elle a l'air d'un petit miracle incroyable. Gil Blas auroit de la peine à croire, en 1780, à l'augmentation de leur insolence; il pensoit au commencement de ce siècle, qu'elle étoit si forte, qu'elle ne pouvoit pas aller plus loin : il n'a qu'à revenir! Ces bonnes qualités, jointes à leurs *métalens*, doivent nécessairement, si l'on n'y met pas ordre, amener insensiblement la chûte du théâtre, du goût, de la comédie et des comédiens. (*Note de l'Auteur, écrite en* 1780).

M. Dufresny et ne devînt pas la mienne ; je suis persuadé que j'ai réussi à cet égard, je ne réponds de rien d'ailleurs.

Un autre ouvrage que j'ai encore composé à la campagne, et avec mille fois plus de plaisir que ce dernier, c'est une comédie en deux actes et en prose, intitulée *le Roi et le Meûnier*. C'est une imitation d'une comédie anglaise en un acte, et qui porte ce titre ; M. Dodsley, imprimeur à Londres, en est l'auteur original ; elle a beaucoup réussi à Londres, et est restée au théâtre. Elle a été traduite en français par M. Patu, qui la donna au public en 1756, dans un recueil de traductions d'autres comédies anglaises, qu'il fit débiter par Prault, fils, libraire.

En traitant le sujet de M. Dodsley, je n'ai conservé que le fond des meilleures scènes et de l'intrigue, à laquelle pourtant j'ai été obligé de faire des changemens, pour la rapprocher de nos mœurs, et ne point présenter un tableau qui paroîtroit dégoûtant à-la-fois et révoltant pour des Français, je veux dire, une fille, qu'un Lord a enlevée, dont il a joui, et qu'ensuite, malgré cela, un paysan, qui est l'amant de cette beauté séduite, ne fait nulle difficulté d'épouser. J'ai transporté la scène en France, et j'ai choisi une époque qui pût être agréable et piquante ; le sujet me l'offroit tout naturellement, en la prenant dans la fin du règne de notre Roi Henri IV. Dans les détails de cette comédie, non seulement j'ai été obligé de m'éloigner de l'auteur anglais ;

mais j'ai même été forcé de prendre une route directement opposée à la sienne, attendu que le but moral de la pièce anglaise est de fronder les vices et les ridicules de la cour ; au lieu que dans la mienne, à peine ai-je voulu me permettre le moindre trait de morale ou de critique à cet égard. C'est, au contraire, le tableau (croqué et imparfait à la vérité), mais enfin, c'est le petit tableau des vertus domestiques de Henri IV, et dans lequel je le peins en déshabillé, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Le sujet exige de nécessité que, dans cette comédie, il y ait un grand Seigneur qui ait commis une action vicieuse et violente. En conséquence, j'ai cherché, dans l'histoire de ce temps, pour remplir ce personnage, l'homme de la cour le plus décrié et le plus odieux ; et j'ai pris le Comte d'Auvergne, celui-là même qui entra dans toutes les conspirations contre Henri IV, qui fut condamné comme coupable de haute trahison au premier chef, et auquel ensuite ce Roi trop clément accorda la grace. Il ne reste plus personne de cette famille, c'est une attention que j'ai eue, afin de n'offenser personne (*).

(*) On verra que j'ai trouvé mieux que le Comte d'Auvergne; j'ai substitué l'affreux Conchini, ce vorace étranger, à ce brouillon de Comte d'Auvergne, notre compatriote, et l'on m'en a su gré dans mon pays; d'antant plus que dans le temps de la composition de ma comédie, il restoit, et je ne sais pas trop s'il ne reste pas encore des femmes de cette famille. Je ne parlerai de cette pièce qu'à son dernier article. (*Note de l'Auteur*).

Enfin, le dernier ouvrage que j'ai fait à la campagne est le plan, scène par scène, d'un opéra-comique en deux actes. *L'Hermite*, conte de La Fontaine, m'a fourni mon sujet, et je l'ai accommodé à ma manière. Je le commencerai et y travaillerai dans les mois d'août et septembre que je dois passer à Viry, chez Lescarmotier.

JUILLET, 1760.

TOUT Paris n'a retenti ce mois-ci que de la querelle des Encyclopédistes et de leurs adversaires ; on n'a vu que des brochures et des injures imprimées. L'Abbé Morellet a été mis à la Bastille, et y est même encore, pour avoir fait la *préface de l'auteur des Philosophes*, libelle contre Palissot, dans lequel ses protecteurs et la Princesse de Robec, pour lors mourante, si bien qu'elle est morte huit jours après, étoient attaqués avec beaucoup de malignité. Comme c'est le premier ouvrage de cet Abbé, Voltaire a dit que c'étoit un brave Officier de l'Encyclopédie, qui étoit fait prisonnier à sa première affaire.

M. de Pompignan, qui s'est déclaré un des chefs du parti anti-Encyclopédique, a été et est encore journellement harcelé par le Général de l'Encyclopédie ; je veux dire, par Voltaire. Il est vrai que l'insoutenable vanité de M. de Pompignan sert bien ses adversaires. Il a fait un Mémoire, adressé au Roi, dans lequel en voulant se justifier, il parle de soi-même avec un orgueil et

un enthousiasme ridicules. Il vante ses talens, sa naissance (il est petit-fils d'un Professeur en droit de Cahors), sa considération personnelle, l'adoration dans laquelle sa province est pour lui ; bref, on ne sauroit pousser plus loin le délire et la bêtise ; car, d'ailleurs, ce Mémoire, qui est pesamment écrit, ne seroit pas avoué d'un Avocat médiocre ; c'est le style lourd d'un méchant Procureur qui plaide quelquefois.

Voltaire, qui s'est vu désigné, tant dans ce Mémoire que dans le discours académique de M. Lefranc, ne cesse de faire des vers contre lui et de nous les envoyer ici ; ils y sont reçus avec la plus grande avidité : de ce nombre sont *le Russe*, *le Pauvre diable* et *la Vanité*, trois satyres dans lesquelles d'autres personnes ont sur les doigts cruellement, surtout le pauvre Gresset, et ce vilain Abbé Trublet. Toutes ces pièces sont pleines de longueurs et de négligences, mais on y reconnoît toujours la main du grand maître ; l'on y trouve des morceaux de poésie et des vers charmans. Quant à la malignité qui y règne, elle n'est excusable en personne, et devient même encore plus méprisable dans un homme du mérite de M. Voltaire.

C'est la comédie des Philosophes, autant que le discours académique de M. de Pompignan, qui a allumé cette guerre littéraire, qui déshonore et avilit aux yeux des sots tous les gens de lettres. A l'une des représentations de cette pièce, les sieurs de Vilmorin et de Mont-Sauge, Fermiers

généraux, gendre de Bouret, péroroient dans le foyer de la comédie, élevoient celle des philosophes aux nues, et soutenoient que, depuis Molière, l'on n'avoit rien vu d'aussi bon. M. de Saint-Foix, ennuyé et impatienté de leur éloquence, leur dit : *Je souscris, Messieurs, à tous les éloges que vous donnez aux Philosophes, cependant, vous m'avouerez que Turcaret est encore au-dessus de cette comédie.*

La mort de l'Évêque de Rennes (Vauxréal), et celle de M. de Mirabaud, viennent de laisser deux places vacantes à l'Académie française. M. de Mirabaud étoit un bon et galant homme, sans génie et sans talent ; il a traduit le Tasse et l'Arioste. C'étoit un homme de lettres de la dernière médiocrité. Il avoit été précepteur du Duc d'Orléans, fils du Régent, et c'est cette place qui l'avoit conduit à celle de l'Académie, que son mérite personnel ne lui eût jamais fait obtenir.

Le samedi 26, je fus à la première représentation de *l'Ecossoise*, comédie en cinq actes et en prose, donnée sous le nom de M. de Voltaire. Cette production est si foible, que, malgré les plus fortes apparences, je ne puis croire encore qu'elle soit de ce grand maître. Du moins en lisant attentivement la préface qui précède cette comédie, on doit être forcé d'avouer que ce n'est point là du tout son style. Des phrases longues et enchevêtrées, lui qui réduit toujours ses pensées

en deux ou trois lignes, dans lesquelles il se trouve deux ou trois traits; un ton d'éloge et de pédanterie qui ne finit point, lui qui dit si légérement, avec tant de grace, et d'une façon si courte, les choses obligeantes qu'il a à dire aux gens qu'il veut louer. Je ne retrouve pas davantage son style dans la comédie même; il me paroît ressembler davantage à celui de Diderot. C'est à peu près la manière dont est dialogué le *Fils naturel* et le *Père de famille*, excepté que les tirades sont moins longues, et qu'on y a moins employé le jargon métaphysique. Quoi qu'il en soit, malgré les applaudissemens du public, dont je dirai la cause ci-après, cette pièce m'a paru aussi froide à la représentation, qu'elle me l'avoit paru à la lecture.

C'est un mauvais roman qui veut être une comédie; rien n'est si commun et si usé que l'intrigue de cette pièce; une fille qui aime le fils de l'ennemi de sa maison. L'auteur n'établit nulle part quelle est la source de la haîne entre Montrose et Murray; pourquoi Lindanne est devenue amoureuse du fils de l'ennemi de son père; en quel temps, dans quelle circonstance; pourquoi elle ne se reproche point cet amour quelle doit croire criminel. C'est le même sujet du Cid, à bien des égards, mais sans développemens; c'est un amas froid et confus d'énigmes et de logogryphes qu'on donne à deviner aux spectateurs, et qu'ils se sont piqués d'entendre, je ne sais pourquoi. Ce manque de fondations ôte, du moins

pour moi, l'intérêt foible qu'on auroit pu prendre à ce vieux fond, trivial et rebattu. J'ai resté froid comme une glace. Il n'y a d'ailleurs aucune situation traitée ; la reconnoissance de la fille et du père est croquée et manquée ; l'on n'est point, après cette scène, plus au fait du détail des malheurs de ce vieillard ennuyeux, que l'on y étoit auparavant. Vous avez l'agrément de sortir de cette pièce sans savoir aucune des particularités des infortunes des personnages que l'on veut qui vous intéressent. Vous apprenez en gros qu'ils sont bien malheureux. La scène du cinquième acte entre l'amant et la maîtresse, est totalement ratée ; ces gens ne se disent pas un mot de ce qu'ils doivent se dire et se répondre, et l'on n'y apprend rien de ce qu'on seroit curieux de savoir. Le dénouement est une machine pitoyable : l'amant apporte la grace du père de sa maîtresse ; ce sont des lettres de chancellerie. Comme il n'est jamais dit un mot dans toute la pièce, du fond de l'histoire, l'on ignore de même de quoi ces lettres font mention. Bref, c'est à mon gré le croquis de drame le plus monstrueux que je connoisse. Il faut que les personnes qui ont trouvé de l'intérêt dans cette rapsodie, ayent composé en eux-mêmes le roman, pour s'attendrir dessus. Il faut avoir l'esprit bien romanesque et bien éloigné de la nature, pour applaudir à ce froid larmoyant.

Une situation, ou plutôt un jeu de théâtre bien absurde, et qui a été battu des mains à toute

outrance, c'est lorsqu'au cinquième acte, l'amant enfonce son chapeau, met l'épée à la main, fait mine de vouloir se battre contre le père de sa maîtresse; qu'il jette ensuite cette même épée à ses pieds, et tire à la place un morceau de parchemin qui contient ces ingénieuses lettres de chancellerie dont j'ai parlé. Est-ce là le premier mouvement, est-ce là la marche de la nature? L'amant doit jeter son épée, présenter son estomac et s'écrier : *Frappez! Monsieur, c'est ainsi que je veux me battre contre le père de celle que j'adore.* Mais, se préparer au combat avec emphase, enfoncer son chapeau, se mettre en garde et de là jeter son épée avec une dignité indigne, c'est une action de comédien, ce n'est point là le mouvement de la nature, rien n'y est plus opposé; c'est la caricature de quelqu'un qui joue la comédie, et non d'un véritable personnage de comédie.

La seule et unique chose qui m'ait plu dans cette détestable comédie, c'est le caractère de Fréeport, qui, si l'on veut, est un peu trop en charge, mais qui peut se trouver dans la nature, et qui est tout neuf au théâtre; il ne tient à la pièce que par un fil, mais cela ne fait rien au caractère, qui est bon en soi; et d'ailleurs, comme les autres fils de la pièce ne tiennent pas davantage entr'eux, ce n'est pas là un reproche bien grave à lui faire.

Ce n'est pourtant point ce caractère qui a décidé le succès, c'est celui de Frelon. Les personnalités

contre Freron, que l'on a cru trouver dans ce personnage, l'ont fait applaudir avec fureur dès les premiers traits. Les ennemis de ce journaliste, les amis de Voltaire, les encyclopédistes, beaucoup d'honnêtes gens neutres, mais qui méprisent Freron, ont battu des mains à chaque injure qui paroissoit le regarder ; et ce n'étoit pas dans le parterre seulement, c'étoit des balcons, des loges, de toute la salle entière, que partoient les applaudissemens. Je n'ai point à me reprocher de m'y être joint. Dans cette comédie, comme dans celle des Philosophes, j'ai été également indigné de la licence scandaleuse qui s'introduit actuellement, de jouer le citoyen sur le théâtre ; et personne n'a pourtant un plus froid, un plus profond mépris que moi pour Freron. Mais enfin, je le répète, il est odieux de personnifier les gens sur la scène, et en particulier d'y voir exposer les gens de lettres comme des bêtes féroces qui combattent pour le divertissement des spectateurs ; je ne ris point de cela, j'en gémis.

L'impudent Freron étoit à cette représentation, au milieu de l'orchestre. Il soutint, dit-on, assez bien les premières scènes ; mais M. de Malesherbes, qui étoit à côté de lui, le vit ensuite plusieurs fois devenir cramoisi, et puis pâlir, etc. Il avoit placé sa femme au premier rang de l'amphithéâtre ; M. de Marivaux m'a dit qu'elle se trouva mal.

Au reste, c'est une infamie à M. de Voltaire, d'avoir fait jouer cette pièce, lui qui blâme si

fort la permission qu'on a donnée de jouer les Philosophes. La vengeance ne seroit point une excuse. Le mal que font les autres ne nous autorise pas à en faire.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple ?

Mais il y a aussi longtemps que ses mœurs sont décriées que ses grands talens sont connus. Les satyres cruelles, qu'il a publiées cette année, seroient une preuve de sa malignité, de sa noirceur et de sa méchanceté, s'il n'en avoit pas déjà fourni de plus fortes, comme la satyre du Docteur Akakia, qui a fait mourir Maupertuis de chagrin. Dieu préserve tout galant homme, tout homme qui se respecte, de cette sorte d'esprit ; j'aimerois mieux être une bonne bête. Quelques jours avant la représentation de l'Ecossaise, l'on avoit fait courir en manuscrit, la requête de *Jérôme Carré*, qui a été imprimée depuis.

L'on doute encore, au reste, si l'Ecossaise est une traduction d'une comédie anglaise, ou si c'est Voltaire qui en est l'auteur original, ou Diderot. M. de Montigny Trudaine, a écrit à Londres pour le savoir, et on lui a répondu qu'on ne connoissoit pas cette pièce-là. D'un autre côté on m'a assuré que M. Gibert, Secrétaire de M. de Malesherbes, avoit un exemplaire anglais de cette pièce, sous le titre de *l'Irlandaise*. Je tâcherai de vérifier ces faits. Quoi qu'il en soit, l'Ecossaise de Voltaire, de Diderot, ou de tout autre, a eu treize représentations.

AOUT, 1760.

J'AI commencé, le premier jour de ce mois, à travailler à l'opéra-comique du *Dervis*, dont j'avois ébauché le plan à la fin du mois dernier. Lorsque j'ai été fort avancé dans mon ouvrage, il a fallu culbuter tout ce que j'avois fait et changer presqu'entièrement mon plan, qui a été encore changé totalement une troisième fois. Je me flatte qu'il sera bien de cette dernière façon ; il est prodigieusement difficile, ce damné sujet-là, par deux raisons : d'abord, c'est qu'il est triste par lui-même et désagréable. Les amours d'un Moine paillard et scélérat n'ont guère de côté qui tienne à la gaîté, au contraire ; et ce tableau, d'ailleurs, ne présente point d'objets gracieux et séduisans. Secondement, il m'a fallu éviter les impiétés, les allusions que l'on pourroit faire de ce sujet à notre Religion, et même les applications malignes que l'on en pouvoit faire à nos Moines, qui ne valent pas la peine foncièrement que l'on fasse leur satyre, et qui, d'ailleurs, ne sont point de petits ennemis. Et puis, l'on est tombé sur les Moines tant de fois et de tant de façons, que prendre ce sujet-là de ce côté, c'eût été traiter un lieu commun.

J'imagine m'être garanti de tous ces écueils, surtout des derniers ; je me suis rejeté, autant que j'ai pu, du côté du spectacle et de l'action théâtrale ; et je serois fort trompé si le dénoue-

ment ne faisoit pas, pour le spectacle, l'effet le plus singulier qu'on ait encore vu sur aucuns théâtres. J'en suppose cependant l'exécution faite avec la dernière précision, sans quoi, ce même spectacle, de beau et d'effrayant, deviendroit du dernier ridicule. L'on sent assez que j'ai ici en vue, la scène où le Dervis parle à ces femmes qu'il a dessein de séduire, qu'il leur parle, dis-je, à travers les éclats du tonnerre et les éclairs.

J'ai été deux mois et demi entiers à faire ce petit poëme, et je l'ai soigné, tant pour la combinaison de ma fable, que pour les détails, autant qu'il a été en moi, et que mon foible talent le comporte; je remets, au reste, à juger de sa valeur, lorsqu'il sera représenté. Je le dirai toujours, ce n'est qu'au théâtre que l'on peut décider d'un ouvrage dramatique, il faut le voir jouer.

Le 15, je fus dès le matin à Bagnolet, où je dînai, après avoir lu à M. le Duc d'Orléans, *le Roi et le Meûnier*, qui me parut lui faire une grande impression, et lui plaire beaucoup. Il étoit presque déterminé à jouer cette petite comédie cet hiver, lorsque je fus le premier à lui faire observer, que malgré la circonspection la plus minutieuse dont j'avois été en traitant ce sujet, on pourroit cependant faire des comparaisons du temps de Henri IV au temps présent, qui ne seroient sûrement pas à l'avantage de notre siècle. Cette réflexion, et quelques autres que nous fîmes ensuite, ont fait remettre la représentation de

cette comédie, à la publication de la paix. Un Anglais qui liroit ma comédie du Roi et du Meunier, et qui entendroit les raisons qui font différer de la jouer, diroit bien que nous sommes de vils esclaves; et il n'auroit pas tort.

J'avois lu, quelques jours auparavant, à M. le Duc d'Orléans, *le Jaloux honteux*, en trois actes, comme je l'ai réduit. Il en a paru aussi très-satisfait. L'Abbé de Voizenon qui étoit présent à la lecture que j'en fis, se répandit en éloges outrés. Il y a à parier qu'il ne pensoit peut-être pas un mot de ce qu'il disoit; mais, qu'il le pensât ou non, ses louanges n'ont pu faire qu'un très-bon effet vis-à-vis du Prince, et je lui en sais toujours bon gré.

Je pris ce même jour avec le Prince tous les arrangemens pour son spectacle de cet hiver. Il veut jouer la Vérité dans le vin, le Galant escroc, trois ou quatre de mes prologues; remettre Joconde; donner le Vieux Dupuis, l'Hermite, des parades... Que ne veut-il pas jouer? Et tout cela se réduira, je le parierois, à deux pièces nouvelles au plus, *le Jaloux honteux*, par laquelle, j'imagine, ils ouvriront leur théâtre, et *le Dervis* après. Joignez à ces deux pièces un prologue ou deux et une parade, et voilà tout au plus ce qu'ils mangeront, quelqu'appétit qu'ils montrent à présent: et peut-être même n'y aura-t-il rien du tout? Il ne faut qu'un événement auquel on ne s'attend pas, pour envoyer tous leurs projets et mes espérances au diable.

M. le Duc d'Orléans me parla encore de remettre le prologue de *l'Espérance*, dans lequel il me dit

d'insérer quelques éloges pour le Prince de Condé, auquel il veut donner cet hiver le divertissement d'une parade. Je n'ai point trouvé mon compte dans ce prologue; mais j'en ai fait un d'un ancien intitulé *Madame Prologue*; il est remis à neuf, à très-peu de choses près. J'ai réussi, je crois, à donner les louanges qu'on m'a commandées, et je les donne d'une manière si indirecte et si délicate, que je suis persuadé qu'elles plairont beaucoup.

Malgré ces bêtises-là, ce prologue est d'ailleurs extrêmement vif et gai. Je me suis même amusé à personnifier le madrigal et à le tourner en ridicule d'une façon tout-à-fait neuve. Je laisse dans ce prologue, à M. l'Abbé de Voisenon, la besogne d'une chanson madrigalique à la louange du Prince de Condé, et à Laujon, celle d'un pont neuf, aussi à la louange de ce jeune *zéro*. Nous verrons comme ils s'en tireront. Ce prologue ne m'a coûté que quatre ou cinq matinées. Je me flatte qu'il ne déplaira pas à M. le Duc d'Orléans, et c'est parce que je ne puis, dans le cas où je suis actuellement, lui rien refuser, que je me suis prêté à *louailler*, vil métier que je ne puis souffrir; aussi ne l'ai-je guère fait. J'ai peu de couplets de louanges sur ma conscience, peu d'éloges en prose et en vers à me reprocher, et je n'en suis jamais venu à cette dure extrémité, que lorsque j'y ai été forcé par les circonstances, le poignard sur la gorge pour ainsi dire:

. . . . J'ai peu loué;
J'aurois mieux fait encore
De moins louer . . . .

Et même de ne point louer du tout. Mais cela m'est arrivé, et je le confesse comme un péché et je m'en repens comme d'une faute. Je suis également éloigné de la satyre ; je me la suis permise bien plus rarement que la louange, et jamais je ne l'ai rendue publique. Encore la satyre que je me suis permise n'est-elle qu'une critique. Les seules pièces que j'aye faites de ma vie dans ce goût, sont : mon *ode sur le genre larmoyant*, et mes vers sur ou contre les Encyclopédistes. Je ne les ai données à personne, et je n'attaque dans ces pièces que les comédies de La Chaussée et les ridicules de nos prétendus philosophes. Je ne parle point de mes vers contre feue Madame Lescarmotier; c'étoit une plaisanterie de société qui ne devoit jamais en sortir, et qu'elle eut l'imprudence de rendre publique. (*). Je méprise et je déteste encore plus la satyre que le madrigal. La satyre est aisée, et c'est communément l'esprit des sots, sauf quelques exceptions. Les satyriques qui ont eu de l'esprit ont tous manqué d'imagination pour la plupart, et ils étoient furieux contre ceux qui en avoient ; c'est surtout les gens à imagination qu'ils ont attaqués.

Je ne sais pas trop pourquoi j'ai fait cette énorme digression et ce long bavardage ; mais apparemment que j'y ai pris plaisir, puisque je l'ai faite tout d'un jet ; d'ailleurs, je n'ai de compte à rendre à personne, et je parle à mon bonnet.

(*) V. tome 1.er de ce Journal, page 421.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1759.

CES deux mois ne contiendront pas plus de faits que les précédens. Je les ai passés presqu'entièrement à Viry, d'où je ne suis revenu que le 23 octobre.

Le 3 septembre, les Français ont donné la première représentation de *Tancrède*, tragédie de M. de Voltaire. Elle a beaucoup réussi, à ce qu'on m'a dit. Elle a été jouée treize fois et retirée pour la reprendre cet hiver; j'en parlerai lorsque je l'aurai vue.

Dans les derniers jours du mois d'octobre, parut la lettre ou le libelle suivant contre Voltaire; on croit que cette lettre est de Fréron, qui avoit eu même l'impudence de demander la permission de la faire imprimer dans ses feuilles; ce dernier fait n'est pourtant qu'une forte conjecture, appuyée sur une présomption que j'ai et qui est très-vraisemblable. Quoi qu'il en soit, voici cette lettre, dans laquelle on feint que Crammer écrit à un de ses amis de Paris. On sait que M. de Pompignan a un frère dans les Carabiniers; que ce frère est un crâne, qui, à l'occasion des satyres faites contre son aîné, par Voltaire, a écrit à ce dernier, qu'il iroit lui rendre visite aux Délices, et qu'il lui casseroit les bras et les jambes.

Lettre de Crammer, Libraire, à Genève, à..... Libraire, à Paris, à l'occasion du bruit qui a couru, de la mort de Voltaire.

« J'arrivai, Monsieur, aux Délices, à dix heures » du matin; je trouvai M. de Voltaire qui lisoit ses » papiers enfilés (*). Il me dit qu'il m'avoit envoyé » chercher parce qu'il vouloit faire imprimer un » petit discours *sur la bravoure*. Il me fit l'hon- » neur de me le lire, et je vous avoue que ce mor- » ceau m'a paru au-dessus de tous ceux qu'il a » faits sur la bonté, l'amour de la patrie, les » bonnes mœurs et la probité. Je crois que l'homme » le moins brave deviendroit un César en le lisant.

» Nous parlâmes ensuite de nouvelles. Je lui dis » que la veille, un Officier fançais qui venoit de » Paris, étoit venu dans ma boutique et s'étoit » beaucoup informé de lui. Quelle fut ma surprise » de le voir tout d'un coup tomber dans un fau- » teuil! Les mains et les genoux lui trembloient » d'une façon effrayante; j'appelai du secours. » Madame Denis et ses deux valets vinrent. *Qu'on » ferme vîte toutes les portes*, s'écria-t-il!

» Tandis qu'ils couroient les fermer: *M. Cram- » mer, mon cher M. Crammer*, m'a dit M. de Vol- » taire, *retournez vîte à Genève, et faites-y courir » le bruit que je viens de mourir subitement*. Il me

(*) M. de Voltaire, en lisant quelques auteurs', écrit sur de petits morceaux de papier les pensées qui lui plaisent, et il les relit avant de se mettre à travailler.

» pressa, me supplia avec des instances si fortes,
» que je repartis sur-le-champ pour répandre dans
» cette ville le bruit de sa mort. Aussi-tôt plusieurs
» personnes envoyèrent aux Délices; et comme l'on
» n'y répondoit qu'au travers de la porte, sans
» vouloir ouvrir ni laisser entrer qui que ce fût, on
» acheva de se persuader que sa belle ame étoit à
» présent devant Dieu. Enfin, le lendemain, une
» personne que Madame Denis avoit envoyée se-
» crètement s'informer de l'Officier français, rap-
» porta qu'il s'appeloit le Chevalier de l'Espine;
» qu'il alloit partir pour Avignon, et que ce n'étoit
» point du tout M. de Pompignan, Officier des
» Carabiniers, qui avoit fait à M. de Voltaire de
» si terribles menaces.

» Alors, M. de Voltaire fit ouvrir les portes du
» Château, et reçut des complimens de ses amis sur
» sa convalescence. Mais il lui reste un tremble-
» ment dans les mains qu'il aura peut-être toute
» sa vie, et qui l'obligera de se servir d'un Secré-
» taire. Il lui faudroit un homme de confiance; il a
» jeté les yeux sur l'Abbé de la Coste, dont il es-
» père obtenir le rappel avec le sien. Je suis, etc. ».

L'Abbé de la Coste est un intrigant, un fripon et même un scélérat, qui, vu que tous ses crimes n'ont pu être prouvés, vient seulement d'être envoyé aux galères, après avoir été fouetté et marqué. C'est ce même Abbé qui avoit négocié le mariage de La Poplinière, et qui lui avoit amené de Toulouse la femme qu'il a actuellement.

Mais pour revenir à cette lettre, l'on voit assez

qu'il y a plus de malignité que d'esprit, et quoique Voltaire, par ses précédentes satyres qui sont si cruelles, mérite d'être déchiré à son tour, ce sera toujours avec peine que les gens de lettres qui ont le cœur honnête, verront cet acharnement dans les deux partis : il n'y aura que les sots qui en seront satisfaits, et les vilaines ames qui s'en feront un amusement. Cette guerre n'est pas néanmoins prête à finir, il s'en faut bien.

Le samedi 25 octobre, les Français donnèrent la première représentation de *l'Epouse à la mode,* comédie en trois actes et en vers de dix syllabes, de M. de Laplace. Je ne pus pas m'y trouver, par la raison que je dirai, et j'en fus bien aise, lorsque j'appris le soir même, que la pièce n'avoit pas été jusqu'à la fin. Les deux premiers actes, me dit-on, avoient été assez bien reçus, mais le dernier fut hué. J'en fus plus fâché que je n'en fus surpris. Laplace m'avoit lu cette comédie, et, indépendamment du peu d'action et d'un épisode froid que j'y avois trouvé, les mœurs des femmes Anglaises qu'il avoit voulu conserver, au lieu d'adapter ce sujet à nos mœurs, devoient seules la faire tomber. Cette comédie est une traduction libre, ou une imitation d'une petite pièce anglaise ; mais il falloit la tourner selon notre goût et nos usages, et mettre la scène en France. Je le lui avois dit, en sentant bien pourtant que cette entreprise étoit au-dessus de ses forces, puisqu'il se seroit agi de peindre les femmes du tres-grand monde ; pour

cela il auroit fallu en avoir vu et avoir vécu avec elles. Cette besogne étoit même au-dessus des forces de Gresset, peut-être. Si Crébillon fils, eût voulu entreprendre cette comédie, il étoit seul capable de la traiter, du moins de l'écrire en prose. Ainsi pour le pauvre Laplace, c'est bien là le cas du précepte d'Horace, *Sumite materiam*, etc. Si cette comédie de l'Epouse à la mode eût réussi, les Comédiens devoient en jouer une autre du même Auteur, en trois actes aussi, mais en vers alexandrins mêlés, intitulée . . . . . .

C'est encore une traduction ou une imitation libre d'une pièce anglaise. Il me l'a encore lue, elle est bien plus mauvaise et plus mal écrite que celle qui a été sifflée. J'ai voulu, dans le temps, lui faire des critiques; mais Laplace est un homme qui n'en veut entendre aucunes, et qui entre en fureur lorsqu'on lui en fait; cela est malheureux, car je l'ai toujours trouvé un bon et honnête garçon.

Tandis que Laplace tomboit aux Français, je tombois, moi, dans les petits cabinets de M. le Duc d'Orléans (1). C'étoit à cette heure, précisément, que je lui lisois mon opéra-comique du Dervis, qui est en deux actes, qui m'a coûté près de trois

---

(*) Je saisis ici l'occasion de rendre justice à Monseigneur, sur son goût sûr et exquis en matières de théâtre : jamais je n'ai rien lu à ce Prince qu'il ne mît le doigt d'abord sur les défauts et sur le peu de bonnes choses qui se trouvoient dans mes ouvrages; je ne l'ai guère vu s'y tromper. Justesse d'esprit, justice de cœur et foiblesse, voilà en trois mots son caractère.

Je ne manquerai pas non plus l'occasion de faire justice à

mois de travail. Les analogies de ce sujet avec les mystères de l'annonciation et de l'incarnation, l'ont pleinement décidé à ne pas le jouer sur son théâtre. La tristesse foncière ou plutôt du fond de ce conte de La Fontaine, n'a pu être sauvée que par tous les détails gaillards que j'y ai semés, et par beaucoup de spectacle que j'y ai jetté. Je ne sais si je suis aveuglé par l'amour-propre, mais je crois ce sujet intraitable, et je parierois contre le plus hardi.

En mettant au théâtre le conte de *l'Hermite*, il n'est pas possible de ne pas parler du petit Muphti, qui doit naître de la fille séduite par le Dervis, c'est le fond du conte; La Fontaine même va bien plus loin, puisqu'il parle d'un petit Pape. Cependant, malgré la précaution que j'ai prise de mettre la scène en Turquie, de faire tous mes personnages Mahométans; malgré l'attention que j'ai eue de ne rien dire contre la religion en général et contre les Moines ou Dervis en particulier, je n'ai pu réussir à tourner les vues d'un autre côté; je n'ai pu parvenir à faire envisager le conte purement et simplement, tel que je l'avois adouci. C'est un malheur pour ceux qui écrivent dans ce siècle-ci, que le penchant que l'on a à trouver des allusions*, à chercher à faire des applications de tout; un Auteur est moins jugé sur ce qu'il a dit, que sur ce qu'il a

moi, sur ce détestable opéra-comique; jamais ouvrage ne m'a tant coûté à arranger, et jamais je n'ai rien fait d'aussi désagréable et d'aussi mauvais. J'en ai vu une représentation particulière, elle me dégoûta, révolta et glaça. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

pu vouloir dire, ou que sur ce qu'on veut lui faire dire et à quoi il n'a jamais pensé.

Pour égayer ce sujet, qui est triste de lui-même, j'avoue que j'y ai prodigué les ordures le plus que j'ai pû; on les a trouvées un peu trop grosses; c'est le second motif de réprobation que l'on m'a donné, et à cet égard je passe condamnation. S'il ne s'agissoit que d'adoucir les couplets où la gravelure est un peu trop crue, j'aurois bientôt fait ces corrections; mais ce n'est pas là le point de la difficulté principale, c'est la conformité prétendue que l'on croit trouver avec les mystères de notre religion, et, de bonne foi, plus je l'ai examiné et plus j'examine ce point délicat, moins je trouve cette conformité; je ne vois que le conte de Lafontaine et rien autre chose : peut-être, je le répète, suis-je aveuglé sur mon ouvrage! Si le conte de l'Hermite n'existoit pas et n'étoit pas connu de tout le monde, j'avoue que les spectateurs pourroient tourner leurs idées d'un autre côté; mais le conte une fois donné, c'est ce conte que l'on traite et non autre chose.

Quoi qu'il en soit, mon sentiment particulier à ce sujet, ne fera sûrement point changer de façon de penser M. le Duc d'Orléans; je serois même fâché que ce fût en conséquence de la mienne qu'il revînt là-dessus, attendu que si je me trompois (ce qui peut fort bien être), je me trouverois alors chargé de l'événement. Il n'est pas possible, au reste, de me marquer plus de bonté que le Prince m'en a marqué, en me disant que ma pièce n'étoit pas jouable

Il l'a louée plus qu'elle ne le méritoit, et il m'a donné toutes les fiches de consolation possibles. Je vois pourtant dans cet ouvrage bien des longueurs, et de petites corrections à faire, mais je ne m'en donnerai pas la peine ; c'est un coup de boule où j'ai fait choux blanc et perdu la partie, tout est dit.

Ce même jour, j'eus encore l'honneur de lire à S. A. un prologue intitulé *Madame Prologue*, qui m'a paru lui avoir plu beaucoup : j'introduis dans ce prologue M. Vaudeville et M. Madrigal ; les couplets en sont soignés, et il y a de la gaité.

NOVEMBRE, 1760.

Le mercredi 12 novembre, je fus à la première représentation de *Caliste*, tragédie de M. Colardeau. C'est le sujet de *la belle Pénitente* de M. Rowe, que M. de Laplace a traduit dans son théâtre anglais. Cette pièce avoit déjà été mise à notre théâtre le 27 avril 1750, par M. de Mauprié, Gentilhomme Poitevin, qui est mort en gardant l'anonyme. M. l'Abbé Seran de la Tour, l'avoit présentée aux Comédiens, et l'on m'a assuré qu'il s'en disoit l'Auteur. Je ne crois pourtant pas que ce soit lui qui ait fait cette ânerie ; en tous cas, il n'y auroit pas de quoi en tirer vanité ; car il n'est guère possible d'avoir défiguré plus qu'on ne l'a fait l'Auteur anglais, tant pour le fond, que pour la manière dont la pièce est écrite en français. Elle est im-

primée, et l'on n'a qu'à la lire pour en penser encore plus de mal que je n'en dis. M. Colardeau en voulant s'éloigner de l'Auteur original, s'est égaré et a composé une espèce de monstre dramatique, dans lequel on ne trouve plus ni caractères, ni passions, ni nature, ni raison. L'ouvrage de M. de Mauprié n'est que plat, celui-ci est de la dernière extravagance : ses caractères (si l'on peut appeler ainsi des personnages qui se démentent à tout moment), sont révoltans et dégoûtans. Lothario ouvre la scène pour avouer, sans nécessité, à Montalle, son ami, qu'il avoit violé Caliste pendant qu'elle étoit évanouie ; et l'on remarquera que c'est à ce Lothario que le spectateur doit prendre une sorte d'intérêt, et sur lequel il devroit rouler en partie, très-subordonnément, cependant, à Caliste qui est le principal personnage. Celle-ci arrive au deuxième acte, l'esprit rempli des horreurs de son viol, dont elle parle sans cesse et d'une façon qui ne fait que l'avilir aux yeux du spectateur.

L'on ne sait si elle aime Lothario, tout en détestant son forfait ; il semble pourtant qu'elle a de l'amour pour lui, et que c'est cette raison qui lui fait demander à son père de différer son hymen avec Altamond, qu'elle avoit promis d'épouser, après avoir été violée par Lothario. Il est vrai qu'elle dit avoir fait cette promesse à son père, dans un moment de trouble et où elle ne savoit ce qu'elle disoit ; mais ce n'est point là un motif suffisant, et cela est directement opposé à la grandeur, à la dignité et à la fermeté d'un caractère

tragique. Après avoir refusé son père, Caliste a avec Lothario une scène, de laquelle il seroit difficile de rendre compte, attendu qu'ils ne se disent pas un mot l'un et l'autre de ce qu'ils doivent se dire. Le résultat de cette scène est de se déterminer à obéir, et d'épouser Altamont, ou du moins de se laisser conduire au temple pour lui donner la main. Lothario trouve le moyen d'entrer à main armée dans le temple, de troubler la cérémonie, de mettre en fuite le célébrant, le marié et la mariée, auparavant que le *conjungo* ait pu être prononcé; ce n'est pas pourtant que Sciolto, père de Caliste, ne fasse une belle défense; car ce vieillard prévoyant a fait cacher des soldats dans les souterrains du temple, dans les caves où l'on inhume les morts, et ces soldats (dit l'Auteur), au moment du tumulte, soulèvent les pierres et les marbres qui couvrent les tombes, et viennent, du séjour des morts, au secours des vivans; fiction, comme l'on voit, bien vraisemblable, et qui d'ailleurs ne sert à rien, puisque Altamont, Sciolto et Caliste sont obligés de s'enfuir et sont dispersés. Dans cette bagarre, Lothario rencontre Caliste, lui montre l'amour le plus passionné, le plus violent, le plus furieux; Caliste aime aussi, dans ce moment, Lothario à la fureur et le lui avoue; cet amant lui propose de retourner au temple pour l'épouser à la place d'Altamont, et de prendre la fuite ensuite avec elle: Caliste le refuse; c'est là, ce me semble, le comble de la déraison; car enfin, que peut faire de mieux une fille violée par l'amant qu'elle aime

et qui l'aime, que de l'épouser, et surtout dans une tragédie? La mort vient à propos, si c'est l'arrangement de l'Auteur; mais ce n'étoit point celui de M. Colardeau. Caliste refuse Lothario; elle est surprise en conversation avec ce monstre, par son père; elle lui avoue qu'il l'a déshonorée, et la façon dont elle lui apprend le crime de Lothario, est encore une machine bien singulière et contre toute vraisemblance : c'est par une lettre de feue sa mère qui a su dans le temps qu'elle avoit été violée, et qui, avant de mourir, l'écrit à Sciolto, et le presse d'unir leur fille à Lothario. Cette lettre que Sciolto lit tout bas, le fait frémir; il tire son épée, veut tuer Lothario qui se défend; Caliste se jette entre les combattans, les empêche d'en venir aux mains; Altamont arrive; Sciolto lui montre cette lettre ridicule; Altamont défie Lothario, ils sortent; Altamont revient avec son rival qu'il a tué et qui vient mourir aux pieds de Caliste. La tragédie est finie là, quoique ce ne soit que la fin du quatrième acte. Le cinquième est absolument inutile. C'est pourtant sur ce dernier acte, m'a-t-on assuré, que l'Auteur fondoit toute l'espérance de son succès. Pour rendre la chose plus touchante dans cet acte, le théâtre est entièrement tendu en noir. A l'une des aîles est supposé être le corps de Lothario étendu sur un lit de parade, environné d'un rideau de crêpe, une lampe sépulcrale au milieu. Le Ministre des fureurs de Sciolto, conduit Caliste et la laisse seule dans ce lieu affreux; elle le parcourt, trouve sur une table du poison dans une coupe;

elle se doute que son père veut qu'elle meure; elle approche du lit où est le cadavre de Lothario; elle fait des plaintes et des gémissemens qui n'attendrissent personne, parce que l'on ne s'est nullement intéressé ni à Lothario, ni à Caliste elle-même. Sciolto arrive, Caliste lui demande la mort, qu'elle a, dit-elle, méritée; elle la trouve plus douce de la main de son père que de la sienne : Sciolto, en froid énergumène, consent de tuer lui-même sa fille; il essaie deux fois, il lève le poignard sur elle; le fer lui tombe des mains, il la quitte en l'assurant de toute sa tendresse, et lui commandant de se faire mourir elle-même. Il lui laisse son poignard; voilà Caliste bien à son aise, elle a le choix du poison ou du poignard; elle pérore là-dessus et se détermine enfin à avaler le poison, parce que son père y aura mêlé ses larmes. La voilà empoisonnée; agonie de quatre-vingt ou cent vers. Arrive sa suivante qui vient lui conter les malheurs de Gênes, déchirée par les factions, et que son père ne l'a condamnée que parce qu'elle a favorisé celle de Lothario; car il faut observer que dans ce dernier acte, il n'est presque plus question de l'amour de Caliste pour Lothario, de son viol, etc.; mais de l'amour de la patrie, que cette fille a trahie. Sciolto arrive, tué et a aussi une agonie d'une quarantaine de vers : comme ce père est encore moins intéressant que les deux principaux personnages, et que d'ailleurs, comme je l'ai dit, l'action est terminée à la fin du quatrième acte, l'on n'imagine pas combien ce cinquième est ennuyeux et révoltant.

M. Colardeau fait bien des vers, et les fera peut-être encore mieux par la suite, s'il quitte le ton un peu boursoufflé qu'il a souvent, et s'il cherche davantage le mot propre ; en général, il a de la noblese et de l'harmonie. Mais M. Colardeau ne fera jamais de pièces de théâtre ; il ne le connoît pas, il ne s'en doute même pas. Il ne connoît pas plus la nature ni les passions. Son ouvrage est l'ouvrage d'un écolier qui ne sait faire que des vers, et encore pour juger jusqu'à quel point il peut pousser la versification, faudroit-il l'examiner dans le silence du cabinet. Elle a eu dix représentations qu'elle ne méritoit pas.

Le dimanche 9 du courant, les Comédiens français annoncèrent qu'ils donneroient le lendemain *Didon* et *le Fat puni.* Le parterre applaudit avec vivacité à cette annonce, qu'il appliqua sur-le-champ à M. de Pompignan, de la manière du monde la plus maligne. L'impression que les Comédiens sentirent que faisoit cette annonce, leur fit changer le lendemain la petite pièce, et, au lieu du *Fat puni*, ils donnèrent le lundi *l'Oracle*, précédé de la tragédie de *Didon.*

Le samedi 29 novembre, se fit l'élection de MM. Watelet et la Condamine à l'Académie française, que l'on donne pour successeurs à l'Evêque de Rennes et à M. de Mirabaud. Ces choix ne paroissent point avoir l'approbation du public.

M. de la Condamine est un géomètre si l'on veut, et un astronome ; il est de l'Académie des sciences,

bene sit; mais il n'a aucun titre pour être de l'Académie française, et tout le monde s'accorde à trouver mauvais que l'on confonde les Académies.

M. Watelet, receveur-général des finances, est un amateur des arts, mais qui, dans aucun, n'a montré ni un génie, ni même un talent décidé. Il sait peindre, il sait graver, il a fait des vers, mais tout cela dans un degré si médiocre, que le moindre des artistes est infiniment au-dessus de lui. Les vers de sa façon, sur lesquels seuls je pourrois peut-être risquer mon jugement, n'ayant nulle notion des autres objets, sont des vers d'un homme d'esprit, qui n'est point poète, et qui compose avec une difficulté horrible et malgré Minerve. L'on ne trouve dans son poëme de la peinture ni chaleur, ni idées vives et neuves, point d'images, en un mot nulle poésie. C'est au reste un très-galant homme, tres-aimable, d'une douceur de mœurs singulière, adoré de tous ceux qui le connoissent et qui vivent avec lui, et estimé de ceux qui n'ont pas ce bonheur. Mais ce ne sont pas là non plus des titres pour être de l'Académie.

DÉCEMBRE, 1759.

Le samedi 13 du courant, les comédiens français donnèrent la première représentation de *Pigmalion*, comédie en un acte et en prose, à laquelle je ne fus point, attendu que cette pièce étoit précédée de la dixième et dernière représentation de Caliste. L'auteur de cette comédie est M. Poinsinet, auteur de la tragédie de *Briséis*; il a, m'a-t-on dit, été hué au point que la pièce n'a point été finie, et qu'elle n'a été donnée que cette seule fois.

Le lundi, 22 décembre, je fus à la première représentation des *Mœurs du temps*, comédie en un acte et en prose de M. Saurin; c'est la même pièce que celle dont j'ai parlé année 1757, et sur laquelle je lui ai donné des conseils, et à laquelle même j'ai un peu travaillé; je l'avois mise en deux actes, et je lui avois donné l'idée d'un caractère de femme (c'étoit Cidalise), qui auroit demandé à être traité avec plus d'étendue. Son sujet, ou plutôt les bornes qu'il a été obligé de donner à son sujet, l'ont empêché d'en faire aucun usage. Il avoit pourtant refait sa comédie, et l'avoit mise en deux actes; et c'est en cet état qu'il l'envoya à Mademoiselle Dangeville, dans le mois de février 1758, sans se nommer, et avec une lettre que ma femme avoit écrite en s'en disant l'auteur anonyme. Dangeville lut la pièce; elle fut refu-

sée : Saurin alors se nomma, et la fit recevoir par l'intercession de Saint-D'Argental, auquel ces Dieux comiques ne peuvent rien refuser ; ce n'est qu'au commencement de cette année qu'il l'a prodigieusement resserrée et réduite en un acte, et il a très-bien fait ; il y avoit des longueurs insoutenables qu'il a retranchées.

Sa comédie, telle qu'elle est, a été reçue avec beaucoup d'applaudissemens, et elle les mérite. Le dialogue en est vif et serré, semé de traits piquans et neufs ; le caractère du marquis est vu dans le noble et est d'une très-grande vérité ; celui de la femme du monde (la comtesse) n'est pas, à beaucoup près, aussi bien apperçu ; l'amoureuse même a un caractère de naïveté qui eût plu bien davantage et auroit fait un très-grand effet, si l'actrice qui l'a jouée n'étoit point par elle-même en opposition avec son rôle ; Mademoiselle Hus est si maniérée, a tant d'apprêt, que c'est faire jurer son violon, que de le faire jouer sur cette corde-là. Le rôle de Cidalise a été si bien rempli par Madame Préville, qu'il a paru être quelque chose ; et, à cette occasion, je remarquerai que cette femme deviendra une excellente actrice de comédie, si elle continue à travailler ; c'est une prédiction que j'ose faire.

Le rôle du financier est le plus mauvais de la pièce ; heureusement qu'il est fort court, et qu'il a été rendu par Préville, qui en a tiré tout le parti possible. Ce caractère est mal fait, très-inconséquent et très-imbécille.

A cela près, et qu'il n'y a rien de neuf dans le fond de la fable et les situations de cette comédie, c'est une des plus jolies que l'on ait données depuis long-temps au théâtre français. Elle est vivement écrite, et même gaiement, ce qui surprend davantage de la part de Saurin; je ne serois pas éloigné de penser qu'elle restera au théâtre. C'est une véritable comédie; il y a de la peinture de mœurs : ce n'est point là ni du romanesque, ni de la féerie, dont on nous assomme si souvent, sorte de poëmes qui veulent usurper le nom de Comédies.

Comme auparavant la représentation de la pièce, l'on avoit beaucoup dit à Saurin, que *les Mœurs du temps* étoient un titre bien vague, et qui même annonçoit beaucoup de prétention, il fit dire à Belcourt quatre mots au public à ce sujet. Il prévenoit qu'il s'étoit borné à une très-légère esquisse des mœurs du temps, dont la peinture entière pourroit à peine être présentée dans le cours de cinq actes.

Les spectacles de Bagnolet vont reprendre, j'en parlerai le mois prochain; l'on doit y jouer *le Tuteur*, comédie en un acte de Dancourt, *Madame Prologue*, de moi, et *le Mariage de convenance*, parade de Laujon, le 7 ou 8 janvier.

FIN.

TABLE

ES MATIÈRES (*).

ANNÉE 1754.

Rédigée par l'auteur lui-même.

ANNÉE 1755.

DÉCEMBRE 1755 à DÉCEMBRE 1756.

ANNÉE 1757.

ANNÉE 1758.

ANNÉE 1759.

ANNÉE 1760.

Fin de la Table des Matières.

LE VÉRITABLE
ET
LE FAUX AMOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE (*).

A MONSIEUR SÉDAINE.

En remettant, aujourd'hui 17 avril 1768, au bras séculier de M. Sédaine cette Comédie, j'entends la livrer à la critique la plus incisive et sans aucune espèce de restriction mentale ou autre. Je ne connoîtrai son amitié qu'à sa rigueur extrême.

Thésée à ses fureurs connoîtra ses bontés,

comme je le lui ai déjà dit.

Qu'il me permette ici le rabachage que j'écris, et qui ne sera en partie que la répétition des choses dont je l'ai ennuyé dans quelques conversations.

L'action manque absolument à cette Comédie. Je sais bien qu'on peut donner pour excuse, que c'est une Comédie de caractère, et que cette

(*) Cette Comédie qui n'avoit d'abord que deux actes, fut commencée par Collé, en 1763, sous le titre de *l'Amour d'autrefois ou l'Amour véritable.* On verra dans le tome 3 de ce Journal, que l'auteur ne l'avoit d'abord composée que pour la société, et qu'elle fut jouée en cet état, à Bagnolet, le 30 avril 1764. Comme il en parle beaucoup dans la suite, nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en la plaçant ici. (*Note des Editeurs*).

espèce de drame en a un peu moins besoin qu'un autre; mais je sais en même temps que ce n'est-là qu'une excuse. Le Misanthrope et le Tartuffe sont deux Comédies de caractère. La première de ces pièces, qui est bien éloignée d'avoir autant d'action que la seconde, est aussi bien éloignée de plaire autant, surtout à la représentation. Le Misanthrope paroît froid au théâtre, quand on le compare au Tartuffe, qui est de la plus grande chaleur et le chef-d'œuvre de l'esprit humain. S'il est impossible d'atteindre aux beautés sublimes de Molière, il faut craindre davantage de se permettre à soi des défauts aussi essentiels que celui du manque d'action, ou tout autre, n'ayant pas de quoi les racheter comme cet homme de génie et ce grand maître. C'est donc à son admirateur et à un élève de son école que je demande aujourd'hui d'*actionner* ma Comédie.

Je ne suis plus dans l'âge où il reste encore quelque force à l'imagination, la mienne est usée; je ne sens peut-être pas même cette vérité dans toute l'étendue qu'un tiers pourroit lui donner. Quelque justice sévère que l'on croie se rendre, il est dans la nature que l'amour-propre nous fasse toujours illusion. Je me flatte par exemple que, si je n'ai plus assez de vigueur pour inventer, il m'en reste encore assez du moins pour écrire; et il se peut faire très-bien que je m'abuse encore sur cet article. Quoi qu'il en soit, comme, sur le style, il est aisé de se redresser, et que d'ailleurs, dans le dramatique, l'on doit regarder le style,

je crois, comme la dernière partie d'un auteur, surtout dans le dramatique-comique, j'oserois assurer ici que si M. Sédaine pouvoit faire agir et mettre en mouvement tous mes caractères, et trouver un dénouement qui sortît bien des entrailles du sujet, on pourroit faire de ma pièce un ouvrage passable et qui ne seroit point méprisable.

M. Sédaine doit croire que je connois toute la difficulté de ce que je lui demande aujourd'hui; que je sens très-bien que j'ai recours à lui pour la partie la plus essentielle du drame, pour la première, pour celle qui constitue le caractère véritable du poète; en un mot pour celle qu'il a dans un degré supérieur; je le dis sans flatterie, et parce que je le pense, ayant fait mon étude toute ma vie du théâtre, et que je ne mériterois pas les médiocres succès que j'ai eus dans cette carrière, si je ne le pensois pas. L'envie elle seule pourroit m'empêcher d'avoir cette conviction, et heureusement je me suis très-bien passé de cette maladie. Tous les auteurs dramatiques qui n'en seront point attaqués, doivent à cet égard penser comme moi, s'ils ont du talent ou du génie et un amour-propre bien dirigé.

Je prie donc M. Sédaine de me donner une des plus grandes preuves de son amitié, en mettant la main au plan de cette Comédie, en y rêvant, lorsqu'il ne sera plus occupé d'aucun autre ouvrage, et qu'il pourra s'occuper de celui-ci totalement. Je ne vois que lui dans le monde qui me puisse mettre à portée d'en faire quelque chose. La

besogne qu'il me taillera fera l'amusement et la consolation de ma vieillesse où je touche, et je finirois par là ma carrière dramatique.

J'observe ici que je veux rendre le caractère de Récard le plus estimable qu'il sera possible du côté du cœur et des sentimens élevés, sans lui rien ôter de ses ridicules ; que j'adoucirai le caractère du Commandeur, et que je veux le rendre encore plus poli qu'il ne l'est. Je desirerois enfin que M. Sédaine trouvât un moyen dans les premiers actes, de faire faire à Récard une action de la plus grande noblesse et de la plus grande générosité. Je ne parle point de ma reconnoissance : si comme l'on dit,

C'est un tribut trop peu fait pour l'amour,

il n'est pas fait davantage pour l'amitié.

Ce ne sont pas seulement les détails et le style sur lesquels je demande la critique la plus sévère ; je supplie encore que l'on n'épargne pas davantage, et ma fable, et le fond de mon sujet, et mes caractères. Je suis bien éloigné de regarder ma pièce comme faite, quoiqu'elle ait l'air de l'être ; je compte au contraire que ceux qui auront la bonté d'y porter le fer et le feu, me tailleront de la besogne pour toute mon année prochaine, et si cette année ne me suffisoit pas, j'en employerois deux, trois, ou quatre autres s'il le falloit.

Je ne suis point content de mon titre. Indépendamment de ce que l'on peut dire que le Faux amour n'est pas de l'amour, je crains encore que ce titre ne paroisse avoir de la prétention. Cepen-

dant j'en voudrois un qui donnât une juste idée de mon sujet, qui est la peinture de l'amour-passion et celle de tout ce qui imite ou usurpe le nom d'amour dans le grand monde. Voilà mon point capital et mon objet unique dans cette Comédie. C'est en partant de ce point que l'on doit, à ce que je crois, juger mon épisode du vicomte et de la comtesse. Il est lié très étroitement au fond de mon sujet, quoiqu'il le soit beaucoup moins à la fable de ma pièce.

L'on observe aussi que c'est une pièce de caractère, et que celles de ce genre ont moins besoin d'action que les autres. Il y en a peu dans les deux premiers actes. L'intérêt pour les deux amans ne commence qu'à la scène cinquième du second. Ces deux actes sont-ils froids ou ne le sont-ils pas? amuseront-ils ou seront-ils trop languissans par le défaut d'événemens ou de situations? c'est-là le point critique; car je pense que dans mes trois derniers actes, il y a beaucoup d'action, et qu'elle est même très-vive; enfin dans ces deux premiers actes, l'intérêt pour les amans sera-t-il assez puissant, et mes caractères mis en action par des traits distinctifs par lesquels ils se peignent eux-mêmes, peuvent-ils suppléer au manque d'action, d'incidens, et ne point laisser les spectateurs froids, indifférens ou ennuyés? Voilà, je m'imagine, la plus grande question sur laquelle l'on ait ici à décider.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, mère d'Angélique.

LE COMMANDEUR, ami de la Marquise.

ANGÉLIQUE, amoureuse du Chevalier.

LE CHEVALIER, neveu de la comtesse, amoureux d'Angélique.

LE VICOMTE.

LA COMTESSE, tante du Chevalier.

M. RÉCARD, homme de robe, très-riche.

M. DE L'ORME, secrétaire de M. Récard.

MORIN, valet de chambre de M. Récard.

FÉLICITÉ, jeune concierge du Château de la Marquise.

DEUX GARÇONS D'OFFICE, acteurs muets.

La scène est dans les environs du Château de la Marquise. L'on voit dans l'enfoncement d'un des côtés, l'extrémité d'un parterre de fleurs, qui sera censé être en face du Château. De l'autre côté, à la première coulisse, un berceau fort ouvert et fort spacieux, tenant un peu plus de la moitié du théâtre. Sous ce berceau, une table de pierre, des bancs peints en verd, des fauteuils, des pliants à culs.

LE VÉRITABLE
ET
LE FAUX AMOUR.

ACTE PREMIER (*).

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICITÉ *paroissant d'abord.* MORIN *survenant. Félicité en entrant, se baisse à deux ou trois reprises pour cueillir des fleurs; elle les met à mesure dans un petit panier, dans lequel sont déjà deux bouquets tout faits; elle en tient un troisième qu'elle finit, et s'avance en le noüant.*

FÉLICITÉ, *se croyant seule.*

L'ON n'imagine pas la peine horrible que l'on a à trouver des fleurs, de quoi faire trois bouquets, à la fin du mois d'aout; . . . ce chien de soleil les brûle toutes.

MORIN, *arrivant à pas de loup.*

Le soleil a tort, mademoiselle Félicité, mais très-grand tort!

FÉLICITÉ, *avec un cri de surprise.*

Ah!... eh quoi! c'est vous, monsieur Morin; comme vous venez surprendre les gens!

(*) *Observation générale de M. Sédaine.* Après avoir lu les réflexions de l'auteur sur son propre ouvrage, on est étonné de voir qu'il semble donner la préférence à ses trois derniers actes; on peut convenir avec lui, que les deux premiers et partie du troisième, ont moins d'action, mais

MORIN.

Ma foi ! vous êtes très-bonne à surprendre : mais à qui la très-jeune et la très-aimable concierge de ce château, destine-t-elle tous ces bouquets là ? n'y en a-t-il pas un pour moi, donc ?

FÉLICITÉ, *d'un ton badin.*

Eh ! non pas : des bouquets comme ceux-là, ne sont

---

ce manque d'action n'est choquant à aucuns égards ; on croit pouvoir assurer même qu'il n'en seroit pas desiré davantage au théâtre, et la raison en est probable : c'est dans ce commencement qu'il a fait le développement, qu'il a établi ses caractères en traitant toujours le fond du sujet et sans en sortir ; on pense qu'il n'est pas absolument de règle essentielle de rendre l'action très-précipitée au théâtre, pourvu qu'elle ne languisse jamais ; et que les détails qui vont l'amener, soient du sujet et pris dans la nature agréable ; c'est ce qu'il paroît que l'auteur a observé scrupuleusement ; les caractères sont frappans de vérité, sont pris du côté agréable ; traités du meilleur ton ; et quoique l'action d'abord ne marche pas vîte, au moins ses personnages sont-ils en situation, et voilà l'essentiel On n'a pas envisagé, et on ne le doit pas, cette pièce comme une comédie d'intrigue ; l'auteur n'auroit très-certainement pas ignoré que dans celles de ce genre, l'intérêt naît avec l'exposition, et dès-lors l'action doit marcher, s'embrouiller, renaître et s'embrouiller encore ; jusqu'au dénouement ; mais le genre de celle-ci y est opposé ; si l'on s'intéresse au fond du sujet, on n'en est pas moins curieux de voir dans tous ses détails, la nature de chaque caractère que l'auteur a tracé ; alors ces détails deviennent eux-mêmes intéressans. On n'est pas fâché de l'accident arrivé à l'auteur de cette pièce-ci, dans sa ressemblance avec le Philosophe sans le Savoir, on espère que la nécessité d'y retoucher fera grand bien aux deux derniers actes, où l'on va faire des observations, comme il paroît que l'auteur le desire ; observations guidées par le zèle et tout l'intérêt que doit inspirer un bon Ouvrage et un auteur capable de bien faire.

pas faits pour un valet de chambre d'un monsieur de la robe, quelqu'élégant que vous soyez! — Ces trois bouquets sont pour nos trois dames, auxquelles je vais avoir l'honneur de les présenter. Le premier, comme de raison, à notre bonne maîtresse, madame la Marquise; un autre à sa fille; et le troisième, à cette jeune Comtesse, qui est toujours de si belle humeur!

MORIN.

Voilà donc ce qui vous fait descendre de si bonne heure au jardin! — De mon côté, j'y viens aussi chercher quelqu'un qu'on m'a dit qui y étoit, et que je ne vois point; mais, rien ne me presse pourtant, ni vous non plus, car vos dames ne sont pas encore éveillées.

FÉLICITÉ.

Oh! elles ne tarderont pas! il est bientôt neuf heures, et vous savez bien qu'ici nos dames ne sont pas plus paresseuses que nos messieurs.

MORIN.

Non, parbleu! Et, quant à ce qui est la cause de leur diligence, je vous avouerai franchement que je ne saurois me faire à la vie que l'on mène en cette terre; c'est une vie trop réglée pour moi : se lever matin, tirer des perdreaux toute la journée; ne voir les maîtres se rassembler dans le salon qu'a six heures du soir; souper à sept; dans tout un jour, n'avoir qu'un seul et unique repas à faire dans les formes; ma foi! ce n'est pas là vivre.

FÉLICITÉ, *d'un air moqueur.*

Oh, non! aussi, pour vous soutenir jusqu'au souper, vous êtes toujours à boire dans notre office! vous y êtes établi; vous n'en désemparez pas de toute la journée!

MORIN.

Quelle calomnie! Voyez, y suis-je à présent? ne suis-

je pas là dans le jardin avec vous? j'y cherche même et de tous côtés le secrétaire de monsieur Récard, mon maître.

FÉLICITÉ.

Qui? votre honnête monsieur de l'Orme, que tout le monde aime ici?

MORIN.

Oui! lui-même!

FÉLICITÉ.

Je ne l'ai point vu. Mais, à propos de lui, dites moi un peu: nos dames sont curieuses de savoir pourquoi votre maître fatigue ainsi ce vieillard respectable de ses voyages de campagne!... elles prétendoient hier que c'étoit pour avoir l'air d'être accablé d'affaires, et faire accroire qu'il s'en occupoit, que M. Récard traîne toujours son secrétaire à sa suite.

MORIN.

Oh! non pas, s'il vous plaît! la peste! c'est qu'il en a toujours besoin! mon maître est un travailleur! il est surchargé.

FÉLICITÉ, *d'un air malin.*

Oh! oui! c'est ce qu'elles disoient: M. Récard est surchargé de la besogne que M. de l'Orme fait à lui tout seul. -- Mais je l'aperçois! je vous laisse avec lui. *Elle sort.*

SCENE II.

M. DE L'ORME, MORIN.

M. DE L'ORME.

Ah! c'est vous Morin! je croyois trouver ici M. Récard; je le vois un instant ce matin; il a à me parler, m'a-t-il dit, d'une affaire de la plus grande importance;

il me donne rendez-vous à l'entrée du parc, et je gagerois qu'il est actuellement à perdre son temps au lever de ces dames; est-ce à cela qu'un magistrat doit employer sa matinée ?

MORIN.

Aussi, Monsieur, ces dames l'aiment toutes à la folie ! elles pourroient bien peut-être ne pas le laisser partir aujourd'hui !

DE L'ORME, *d'un ton absolu.*

Oh ! il partira ! c'est moi qui vous en assure; il faut absolument qu'il soit chez lui ce soir. Si M. Récard ne négligeoit pas ses affaires, ou plutôt celles des autres, il y a deux jours que nous devrions être à Paris.

MORIN.

C'est aussi pour savoir si nous partions, que je vous cherchois, monsieur. — Et, en ce cas là, je ne m'éloignerai donc pas. — Car vous savez bien qu'avec ma qualité de son premier valet-de-chambre, j'ai encore dans ses petits voyages celle de son premier écuyer. — Ainsi, il faut que j'aye l'œil au guet pour faire mettre, quand il en sera temps, ses six chevaux danois à sa désobligeante, et pour commander le reste de l'équipage.

DE L'ORME, *d'un air d'humeur.*

Quel diable ! ses six chevaux ; à quoi tout cela sert-il ici ? dans ses terres ou dans la province, passe ! cela peut en imposer aux sots; mais ailleurs, ne sait on pas bien qui il est ? et même....

MORIN, *l'interrompant.*

Bon ! il est riche ! il se fait honneur de son bien ! eh ! n'est-il pas raisonnable que....

DE L'ORME, *l'interrompant vivement.*

Eh ! non, morbleu ! rien n'est plus déraisonnable !

— Tous ses grands airs sont encore ici plus déplacés qu'ailleurs ! chez les gens de la première qualité où nous sommes, des plus anciennes maisons du royaume, ce faste d'un bourgeois doit paroître encore mille fois plus révoltant !

MORIN.

Vous m'ouvrez les yeux ! et il est vrai....

DE L'ORME.

Eh oui ! malheureusement tout cela n'est que trop vrai ! c'est avec tous ces travers là, ses grandes façons, et son inapplication aux affaires, que cet homme là me gâte toute ma besogne.

MORIN.

Votre besogne, c'est bien dit ! car c'est vous qui faites tout; vous lui mâchez tout son travail; je le vois bien et je ne dis cela à personne !

DE L'ORME, *d'un air important.*

Eh ! mais, c'est avec plaisir que je veux bien me charger du poids de tout, et lui en laisser le mérite ! Mais j'ai beau me tuer pour lui donner la réputation d'un sujet de distinction, je n'en saurois venir à mon honneur. — Cet esprit de dissipation qu'il a contracté dans les troupes, pendant les deux ans qu'il a été capitaine de cavalerie, l'empêche de profiter de mes lumières, et de mon habileté. — Si M. Récard vouloit, avec l'esprit et les talents qu'il a, et dont il ne fait nul usage pour les affaires, il deviendroit sous moi le premier homme de son état; il pourroit prétendre à tout.

MORIN.

Ma foi ! monsieur, l'opinion où l'on est que c'est vous sur qui tout roule, s'est si bien établie dans le public, que si vous voulez y faire attention, c'est toujours à vous

que l'on s'adresse, lorsque l'on a quelque grace à obtenir de lui.

DE L'ORME.

Eh ! sans doute, cela n'est-il pas dans l'ordre, donc ? nous sommes à-peu-près de même naissance, M. Récard et moi ; il est riche, il ne fait rien ; je suis pauvre et je travaille ; il doit avoir la décoration, et moi, le crédit.

MORIN, *en soupirant.*

Ah ! M. de l'Orme ! que ne suit-il vos conseils, et l'exemple de feu M. son père !

DE L'ORME.

Bon ! l'exemple de son père ! il est trop gros seigneur, pour cela : il en a hérité douze millions ; comment veux-tu, mon pauvre Morin, qu'avec d'aussi cruelles richesses, il veuille prendre la peine d'avoir du mérite ?

MORIN.

Toujours est-il bien sûr qu'avec cela l'on peut s'en passer.

DE L'ORME.

Tu me parle de son père ! il eut, lui, le bonheur de perdre tout son bien à vingt-deux ans ; sa ruine totale le forçant au travail, développa en lui les talents et le génie avec lequel il étoit né pour le commerce de mer. Cet excellent homme, se modelant sur *Jacques Cœur*, dont il égala le mérite et l'honneur et qu'il surpassa en générosité, fit en neuf ans la fortune incroyable qu'il a laissée à son fils, avec la réputation du citoyen le plus utile et le plus vertueux. — Son fils a en lui de quoi soutenir cette réputation. Né avec plus d'esprit brillant que n'en avoit son père, il a toujours montré dans ses procédés, la même noblesse, la même élévation d'ame ; et il est certain...

MORIN, *l'interrompant.*

Oh! oui! il est sûr que l'argent et les belles actions ne lui coûtent rien.

DE L'ORME, *reprenant vivement.*

Il a fait ses preuves! c'est toujours la bienfaisance qui le guide, mais une bienfaisance éclairée! le bien qu'il a fait à propos, dans ses terres, l'année passée seulement, monte à plus de cinquante huit mille livres, de ma connoissance; sans celui qu'il a fait d'ailleurs, et que je ne sais pas, car il se cache de moi quelquefois à cet égard, très-noblement; il y a des gens qui croyent que c'est toujours sa vanité qui donne; au contraire, le plus souvent c'est son cœur!... Et il donne, et il oblige avec une délicatesse qui ne peut se trouver que dans une ame la plus sensible et la plus élevée. Je lui rends justice; personne ne voit mieux et ne sent plus vivement que moi toutes ses bonnes qualités; mais personne aussi n'est plus fâché, n'est plus désespéré que moi de les voir obscurcies par une vanité petite, par une ambition qui souvent n'est point délicate sur les moyens, par des opinions hétéroclites, par quelques façons de penser de ce temps-ci, par de faux principes sur l'amour et sur les femmes,... auxquelles il croit qu'on peut manquer de probité, en matière de galanterie, sans en être moins honnête homme pour cela; par un ton, des airs, des hauteurs, et d'autres ridicules.... Eh! les ridicules font tout dans ce pays-ci! car, à la honte de nos mœurs, ce ne sont plus aujourd'hui les vices, ce sont les ridicules seuls qui perdent un homme. Mais c'est lui-même!

SCÈNE III.

M. RÉCARD, M. DE L'ORME, MORIN.

M. RÉCARD, *en robe de chambre très-légère et très-magnifique ; les cheveux noués ; en pantouffles de l'étoffe de sa robe ; le bas blanc et sans jaretières ; une élégance recherchée en tout.*

Ah ! M. de l'Orme, vous voilà !... je viens de vous demander ! — Mais permettez vous que je donne quelques ordres ?... Ecoutez, Morin.

MORIN.

Monsieur ?

M. RÉCARD.

Vous voyez bien comme me voilà, Morin ! je ne quitterai ma robe de chambre que pour prendre une veste de chasse dans deux heures ;... après le déjeûner des dames.

MORIN.

Eh ! monsieur ne fera-t-il que tirer un coup ? lui faudra-t-il plus d'un fusil ?

M. RÉCARD.

Eh ! mais quand je ne tirerois qu'une demi-heure, votre proposition est absurde, de prétendre que je me réduise à un seul fusil.

DE L'ORME, *d'un air sec.*

Pourquoi non, monsieur ? n'en est-ce pas assez pour s'amuser ?

M. RÉCARD, *d'un air de pitié.*

Eh ! non, M. de l'Orme ! cela auroit grand air, vraiment ! — Morin, donnez ordre à Saint-Pierre et à

Comtois, de m'attendre dans deux heures à l'entrée du petit bois, avec chacun deux de mes fusils.

DE L'ORME, *avec humeur.*

Oh! bien, monsieur! puisque vous êtes en train de donner des ordres, ayez la bonté d'en donner de décisifs, pour notre départ de ce soir.

M. RÉCARD, *d'un air d'agréable.*

Vous êtes donc sans miséricorde! vous voulez absolument que je retourne ce soir!

DE L'ORME, *brusquement.*

Il le faut, monsieur! Voulez-vous faire crier encore après vous?

M. RÉCARD, *le calmant.*

Allons! allons! nous partirons!... Vers les sept heures, n'est-ce pas?

DE L'ORME, *d'un ton de maître.*

Mettez à six, monsieur! mais exactement à six!

M. RÉCARD.

Eh bien, soit, à six! à six! puisque cela vous arrange; et ne vous fâchez pas! — Morin! Que l'on se tienne prêt à cinq heures et demie! *à M. de l'Orme :* vous êtes venu dans ma chaise, vous monsieur?

DE L'ORME.

Oui, monsieur!

M. RÉCARD, *d'un air fat.*

Vous la reprendrez; et vous me suivrez, si vous voulez bien me faire cette grace là! — Vous, Morin, vous remonterez votre anglais; Saint-Pierre et Comtois, les deux bêtes sur lesquelles il sont venus; et le palfrenier son cheval d'attelage; et que tout cela parte bien ensemble! entendez-vous? allez! *Morin sort.*

SCÈNE IV.

M. RÉCARD, DE L'ORME.

M. RÉCARD.

Vous savez mon cher de l'Orme, combien, dans le fond, je hais tout cet air de cortège et de représentation-là, moi !... Mais, par tout ce que j'ai à vous dire, et par la position dans laquelle je me trouve vis-à-vis de tous les gens qui sont ici, vous allez sentir vous même, mon ami, que ces airs de noblesse et de grandeur me serviront merveilleusement dans les projets que j'ai sur eux !

DE L'ORME, *avec humeur.*

Eh! monsieur! comme je ne vous convertirai jamais sur ces choses de vanité-là, je ne prends plus la peine de vous contredire là-dessus.

M. RÉCARD.

Dans ce cas-ci surtout, vous auriez le plus grand tort du monde, mon bonhomme! il m'est nécessaire de jeter un peu de poudre aux yeux de la Marquise, dans le dessein ou je suis d'épouser sa fille.

DE L'ORME.

Mademoiselle Angélique?

M. RÉCARD.

Elle-même, mon vieux ami! -- Comment la trouvez-vous?... Il y a bien des gens qui veulent qu'elle soit très-jolie!... Effectivement, elle n'est pas mal!... Ce n'est pas cela qui me touche beaucoup, comme vous croyez bien. -- Ils disent aussi que le Chevalier en fait le passionné;... cela ne me donne pas non plus une bien grande inquiétude;... Mais ce qui m'affecte vé-

ritablement, c'est que cette demoiselle et ses parens sont de la plus haute noblesse;... de famille ducale même;... il y a plus : c'est qu'ils ont des amis puissans à la cour, et qu'ils ont un crédit sans bornes; et voilà le point vraiment essentiel! du crédit! En épousant cet enfant, je puis aller à tout, et rapidement même, avec la réputation que je me suis déjà faite!

DE L'ORME.

Fort bien, monsieur! Eh! avez-vous déjà fait la demande de mademoiselle Angélique à madame sa mère?

M. RÉCARD, *d'un air de pitié.*

A madame sa mère?... Ah! oui! faire la demande à sa mère! ce seroit parbleu là une bonne gaucherie!

DE L'ORME.

Eh! à qui donc la faire? La Marquise n'est-elle pas veuve?... Je vous défie bien de vous adresser au père d'Angélique, puisqu'il est mort.

M. RÉCARD.

Eh! non! je ne ferai point de démarches auprès du défunt, comme vous croyez bien; mais si je veux réussir auprès de sa veuve, il faut que je commence par mettre dans mes intérêts ce brave Commandeur, qui en est l'ami, le conseil et le tyran depuis plus de vingt ans. L'on dit qu'entre la Marquise et lui, il n'y eut jamais que de l'amitié, et point d'amour. Je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est que cette femme foible s'en est laissé subjuguer à un point qu'elle n'oseroit pas aujourd'hui faire arracher un arbre de son parc, s'il ne lui en avoit pas auparavant accordé la permission.

DE L'ORME.

Malgré cela, monsieur, ce n'est pas moins à la mère qu'il est décent de s'adresser; et....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Oh! décent! je ne serai point assez maladroit pour être décent!... Avec cette décence-là je manquerois infailliblement mon affaire. — Si d'abord je n'allois pas au Commandeur, son amour propre en seroit blessé; je l'aurois contre moi, et je n'obtiendrois sûrement pas la petite fille.

DE L'ORME.

Ma foi, monsieur, je ne me fais point à ces défauts de bienséance! voilà de ces choses qui m'étonnent toujours!

M. RÉCARD, *d'un ton de fatuité.*

Oh! vous en resterez toute votre vie aux étonnemens, mon cher de l'Orme!... L'usage du grand monde ne sera jamais à votre usage!

DE L'ORME, *avec humeur.*

Eh! tant mieux! que le Ciel en soit loué: que la dépravation des mœurs me soit toujours chose étrangère.

M. RÉCARD.

La dépravation!... Quelle expression maussade! c'est un mot de collége, et très-impropre d'ailleurs quand il n'y a que du bien à dire des mœurs aisées mais suffisamment bonnes d'un siècle aussi éclairé que le nôtre.

DE L'ORME, *comme un homme qui se rappelle quelque chose qu'il a oublié.*

Hé, monsieur!... un moment donc!... je me rappelle.... je l'avois oublié,... ce sont vos mœurs aisées qui me font souvenir qu'il y a trois ou quatre mois que vous m'avez dit que vous aviez promis d'épouser la Comtesse.

M. RÉCARD, *vivement et de l'air du dédain.*

La Comtesse? eh, fi donc! cela n'a aucun crédit à la cour, fi donc!

DE L'ORME.

Mais, je n'ai point rêvé, moi, que vous aviez pris des espèces d'engagemens pour votre mariage avec elle.

M. RÉCARD.

Je n'en ai pris d'aucune espèce, c'est bien une rêverie! il y a bien eu entre la Comtesse et moi, quelques propos jetés, quelques intentions éloignées, des idées vagues, des sous-entendus si vous voulez, mais jamais rien de prononcé.

DE L'ORME.

J'ai pourtant des réminiscences qui me feroient croire...

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Eh! non! tout ce que vous devez penser, et que je crois, c'est qu'il y a toute apparence que la Comtesse a bien eu ses petites idées sur notre mariage; mais je ne suis pas embarassé de les lui faire perdre!

DE L'ORME.

Oui! mais elle vous en voudra à la mort de....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Au contraire! je veux qu'elle m'ait obligation, et qu'elle me remercie d'avoir le bon procédé de ne point l'épouser. *En riant*: vous ne savez donc pas, mon vieux ami, que j'ai un talent particulier pour me faire quitter des femmes quand je le veux, moi!

DE L'ORME.

C'est un beau talent, assurément! mais expliquez-moi comment vous....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Cela seroit trop long! mais comptez, mon bonhomme; qu'avec quelqu'adresse, de l'usage et de la connoissance des femmes (comme j'en ai), on les amène à tout ce qu'on desire. — Quoique celle-ci ait beaucoup d'esprit, comme d'ailleurs elle n'a pas un certain sens, un jugement bien admirable, qu'elle n'agit que par caprice, et qu'elle est un peu sans caractère, je lui persuaderai tout ce que je voudrai. *D'un grand air de fatuité:* oh! il ne me sera pas difficile de faire virer et revirer cette petite tête-là comme il me plaira; c'est la plus jolie et la plus aimable girouette que j'aye vu tourner de mes jours.

DE L'ORME.

Ah! je crois que c'est elle, qui vient à nous!

M. RÉCARD.

C'est elle-même! laissez-nous seuls; je vais lui ôter toute espérance sur notre mariage, et qui plus est, je veux, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne puisse se dispenser de m'en savoir gré, afin qu'elle ne me traverse pas dans mes projets sur Angélique. *De l'Orme se retire en haussant les épaules.*

SCÈNE V.

M. RÉCARD, LA COMTESSE, *en déshabillé élégant du matin.*

LA COMTESSE, *avec gaîté.*

Eh! c'est vous, mon cher Récard! pourquoi donc n'êtes vous pas entré chez notre Marquise, à son lever?

M. RÉCARD, *gaîment aussi.*

Je m'y suis présenté, mais je n'ai pas osé paroître. J'ai

entendu, de la porte, une dispute si vive, si âcre, entre elle et le Commandeur, que je n'ai pas voulu les interrompre; j'ai craint de leur en ôter le plaisir.

LA COMTESSE, *très-galment.*

Vous avez eu raison, car il dure encore; je les ai laissés s'arrachant encore les yeux, à l'occasion des fossés du château. La Marquise veut les faire revêtir en pierre de liais; le Commandeur les veut en grès; en sorte qu'après tous les agrémens d'une altercation bien longue et bien aigre, la Marquise aura encore celui de voir ses fossés revêtus en pierre de grès.

M. RÉCARD, *en riant.*

Oh! sûrement; et en grès le plus dur même. — *D'un air très-sérieux:* quelle différence, grand dieu! de votre caractère à celui de la Marquise!... Eh! que je suis malheureux de n'être pas destiné, par des hasards qui me sont contraires, à passer mes jours avec vous: j'en ferois ma souveraine félicité! pourquoi faut-il que je sois obligé de renoncer à l'honneur de vous épouser?... Cela est bien cruel! cela est désolant.

LA COMTESSE, *d'un ton badin.*

Quel ton lamentable, mon cher Récard! oh! mais, voilà du nouveau! — eh! pour quelles raisons, renonceriez-vous à cet honneur là s'il vous plaît? Quoi donc! n'avons-nous pas suffisamment de goût l'un pour l'autre? c'est pourquoi je passe légèrement par dessus des misères d'étiquette, qui arrêteroient une femme de qualité sottement glorieuse. — Que vous êtes enfant, Récard! oh! je tranche là-dessus moi; et aussitôt que je serai à Paris, je veux que mes gens d'affaires fassent finir tout cet amour-là par notre mariage, entendez-vous?

M. RÉCARD, *d'un air de douleur.*

Eh! non madame, non.

LA COMTESSE.

Eh! si monsieur, si! Il faut vous tirer promptement de l'état d'abattement où je vous vois.

M. RÉCARD, *d'un ton affectueux et chagrin.*

Hélas! ma chère Comtesse, je me suis consumé en réflexions là-dessus, et vous en retirerez tout le fruit. Non! je ne dois pas vous immoler à ma vanité! ce mariage est trop inégal pour vous, pour que je me le permette, à moi! je donnerois ma vie pour qu'il pût se faire; mais il se trouve une trop grande disproportion de votre naissance à la mienne. *D'un ton de modestie outrée, et d'un air chagrin:* il ne vous convient point, madame!.... il ne vous convient point!

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Je ne trouve rien de cela moi; au contraire; eh! que fait cette naissance? nous avons tant d'autres rapports, vous et moi!... Mais tant! tant!... même égalité dans l'humeur; les mêmes penchans aux plaisirs de la société; le même sentiment sur la musique moderne, dont nous raffolons tous deux; le même goût pour les bijoux, pour les chevaux; la même recherche dans les voitures; les mêmes liaisons, la même loge à l'Opéra.

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

La même loge à l'Opéra! eh! pouvez-vous sérieusement penser que toutes ces petites choses....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh! mais oui, toutes ces petites choses là sont décisives, quand il s'y joint de part et d'autre un peu

d'amour.... Et, n'en avons nous pas, donc?—Il n'est pas de la première force si vous voulez;... ce n'est point de la folie!... Mais nous en avons autant qu'il convient, autant qu'on en a dans le monde.

M. RÉCARD, *d'un air tendre et faux.*

Eh! non madame, rien de tout cela ne suffit! eh! mais, ouvrez donc les yeux, ma chère Comtesse! voyez donc qu'en vous épousant, je vous fais perdre votre rang!... D'une femme de la plus grande qualité, vous devenez une femme de robe! vous connoissez la façon de penser, injuste, mais reçue des gens de la cour, sur les femmes de cet état. Je sais me rendre justice, madame! je ne veux point vous faire ce tort! je ne vous perdrai pas aux yeux de toute la nation! je dois sentir cela pour vous, madame! je dois m'en pénétrer.

LA COMTESSE, *très-vivement et presqu'attendrie.*

Eh! mais, c'est du sentiment que cela, et je dois répondre aussi par du sentiment, je dois tenir davantage à notre mariage, et vous presser....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Ah! de grâce! enrayons sur le sentiment! ma chère Comtesse, ne cherchons pas à nous attendrir! au contraire: opposons notre raison à l'amour! — Tenez madame, nous ne sommes point des enfans! il faut nous aider l'un l'autre, à vaincre notre passion!

LA COMTESSE, *avec humeur et vivement.*

Se vaincre! se vaincre! -- Mais croyez-vous donc que ce soit chose si aisée! — Se vaincre! je n'entends rien, moi, monsieur, à toute cette petite guerre-là!

M. RÉCARD.

Eh! mais madame, voyez donc....

LA COMTESSE, *l'interrompant vivement.*

Eh! non monsieur, tout ce que je vois, c'est que je veux me remarier de façon ou d'autre ;... je suis excédée de m'entendre fatiguer éternellement de mes affaires, par mon animal d'intendant! il me faut un mari pour tenir tête à cet homme-là, qui me fait sur mes dépenses, des jérémiades qui ne finissent point!... Il n'est occupé depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, qu'à me refuser de l'argent; il faut que je lui en arrache! en vérité l'on croiroit quelquefois que c'est moi qui le vole!

M. RÉCARD.

Quoi, ce seroit cette raison qui vous....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui! c'est bien en partie cette raison qui fait que je pense sérieusement à me remarier.

M. RÉCARD.

Eh bien, Comtesse, mariez vous à quelqu'un de votre sorte! *d'un ton affectueux et faux* : je me flatte que vous allez sentir tout le prix du sacrifice que je vais vous faire, et combien il doit coûter à mon cœur! mais je m'exécute, moi, madame, je m'exécute!

LA COMTESSE, *tendrement.*

Quoi! vous auriez le courage de me proposer vous même, quelqu'un pour mari?

M. RÉCARD, *en soupirant.*

Hélas! oui madame! et quelqu'un de la plus haute naissance! le Vicomte vous convient à tous égards! il est jeune, il est aimable, il est riche; ses terres touchent les vôtres; il vous délivrera de tous soins, de tous détails d'affaires; il vient ici aujourd'hui; voulez-vous que je

lui en fasse les premières ouvertures? *feignant de s'attendrir* : je pousserai le sacrifice jusqu'où il peut aller!... M'y voilà résolu! dites, madame? voulez-vous que je lui en parle?... je saurai prendre cela sur moi!

LA COMTESSE, *d'un air très-animé.*

N'allons pas si vite s'il vous plaît, monsieur! n'allons pas si vite! — Ce n'est pas que je ne reconnoisse comme je le dois, toute la noblesse de votre procédé; et que d'ailleurs j'aye l'ombre de répugnance pour le Vicomte!... au contraire! il a de l'esprit, de la gaité, des graces, cet homme-là! cela me conviendroit assez! — Mais donnez-moi donc le courage de me défaire de l'espèce de goût que vous m'avez inspiré, vous monsieur!

M. RÉCARD.

Vous avez plus de force d'esprit que vous ne vous en croyez! soyez sûre que vous m'oublierez bien vîte, si vous le voulez.

LA COMTESSE, *d'un air de nonchalance.*

Oh! point si promptement! je conviens que le Vicomte est aimable, mais après les preuves de désintéressement et de belle ame que vous venez de me donner, comment se détacher de vous aussi lestement? je vous jure que cela me coûtera beaucoup;... mais je dis, beaucoup!

M. RÉCA

Eh! non! point tant! laissez-moi seulement faire la première démarche, le reste ne vous coûtera plus rien.

LA COMTESSE, *d'un air de rêverie.*

Mais aussi, pourquoi n'êtes vous point né homme de qualité! *vivement* : rendez-moi raison de cela?... cela est bien bizarre!

M. RÉCARD.

Ce seroit notre mariage qui réellement paroîtroit bizarre ! celui du Vicomte au contraire....

LA COMTESSE, *l'interrompant avec humeur.*

Allons monsieur ! puisque vous me tenez le poignard sur la gorge pour me forcer à faire une action sensée, j'y penserai ; il faudra bien à la fin que mon cœur en vienne à se sacrifier à votre cruelle raison ! car je vous l'ai dit : il me faut quelqu'un qui se charge du poids de mes affaires ; je n'y puis plus tenir ! *d'un air piqué :* et puisque vous me prouvez si héroïquement que vous ne pouvez pas être ce quelqu'un-là, je verrai ce que me dira le Vicomte, s'il vient ici. — Je vais rêver dans le parc au parti que je prendrai : ne me suivez pas ! je veux être seule. *Elle se retire.*

SCÈNE VI.

M. RÉCARD, *seul et souriant.*

Son amour propre souffre un peu dans ce premier choc ! mais en la perdant de louanges d'ailleurs je saurai bien la regagner, et je ne l'aurai pas contre moi dans cette affaire-ci, sûrement. — Il ne me reste plus qu'à mettre ce bon Commandeur dans mes intérêts !... N'est-ce pas lui qui vient ? non ! c'est le petit Chevalier !

SCÈNE VII.

M. RÉCARD, LE CHEVALIER *en déshabillé un peu élégant, sans jaretières, en pantouffles, comme l'on est le matin à la campagne.*

M. RÉCARD, *saluant le Chevalier.*

Ah ! c'est vous, monsieur le Chevalier ! j'ai l'honneur

de vous assurer de mes obéissances très-humbles! peut-on vous demander comment vous avez passé la nuit?

LE CHEVALIER.

A merveille! et vous, monsieur?

M. RÉCARD, *d'un air important.*

Comme çà!... La tête toujours tracassée par les affaires des autres!... mais il faut bien se sacrifier!... Ici même, à l'instant, je viens d'en parler encore avec ce bonhomme que j'ai amené;... et tandis que vous serez assez heureux pour faire votre cour aux dames à leur lever, il faut, moi, que j'aille tout à l'heure m'enfermer tristement avec lui, jusqu'à leur déjeûner.

LE CHEVALIER.

De grâce, mon cher monsieur, que je ne vous retienne pas! l'on m'a dit que la jeune Comtesse, ma tante, étoit descendue dans le parc, et je venois l'y chercher.

M. RÉCARD.

Je la quitte dans le moment, monsieur! elle a pris par cette allée; mon impolitesse me paroît moins grande à présent que je suis assuré que vous ne serez pas longtemps seul! *il le quitte en le saluant:* vous permettez donc!...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER *un moment seul.*

LE CHEVALIER.

Je suis fort heureux d'en être débarassé! je ne sais pourquoi je ne saurois le souffrir! — *appercevant le Vicomte;* mais qui vois-je, arrivant d'aussi bonne heure?... Cela n'est pas possible!... si fait vraïment,

c'est le Vicomte!... Eh! mon cher Vicomte, que je t'embrasse! *ils s'embrassent.*

LE VICOMTE.

De tout mon cœur, mon cher Chevalier!

LE CHEVALIER.

Je ne reviens point de mon étonnement! il n'est pas neuf heures et demie! tu es bien matinal!

LE VICOMTE, *gaîment.*

C'est que je ne me suis point couché! j'ai dansé toute la nuit à Chantilli!... Ainsi tel que tu me vois, j'ai déjà fait mes dix petites lieues; je suis venu comme la foudre, dans la voiture que tu me connois, sur laquelle j'ai bien les trois meilleurs bêtes.....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Tu les créveras!

LE VICOMTE.

Au contraire! cela vous les met en haleine!... Je voulois arriver avant le déjeûner de vos dames!... Où sont elles?

LE CHEVALIER.

Oh! nous avons encore une bonne heure devant nous! leur lever est fini; mais elles en sont à leur seconde toilette; car tu sais combien elles en font! c'en est une pour le déshabillé du matin, une autre pour l'après midi, une autre au retour de la promenade; et toujours l'attention de ne jamais se montrer avec la même robe!

LE VICOMTE.

Elles ont raison! et il faut leur savoir gré de vouloir nous paroître aimables sous mille formes et mille ajustemens différens! — Mais dis moi : mets moi un peu au fait des gens que vous avez ici actuellement.

LE CHEVALIER.

Nous n'avons pas grand monde à présent.

LE VICOMTE.

Mais encore ?

LE CHEVALIER.

Eh mais, il y a d'abord, cela va sans le dire, madame la Marquise, qui est la maîtresse de la maison.

LE VICOMTE.

Le Commandeur n'y est donc pas ?

LE CHEVALIER.

Si fait vraiment, le Commandeur y est !

LE VICOMTE, *légèrement et gaîment.*

Le Commandeur y est, et tu as la simplicité de dire que la Marquise est la maîtresse de la maison, quand ce monsieur n'en est pas absent ?

LE CHEVALIER, *souriant.*

Tu as bien quelque sorte de raison ! l'empire prodigieux qu'il a pris sur la Marquise, du vivant même de son défunt mari, doit en effet le faire regarder comme le maître d'ici !

LE VICOMTE.

Eh bien ! ensuite ! qu'avez-vous encore ?

LE CHEVALIER.

Nous avons monsieur Récard, ce millionnaire ! . . . .

LE VICOMTE.

Tant mieux ! je l'aime, moi ! il m'a prêté de l'argent et assez gros, sans intérêts ; il est joli cet enfant-là ! — Eh ! qu'avez-vous ici en femmes ?

LE CHEVALIER.

La Comtesse nous est arrivée hier au soir.

LE VICOMTE, *d'un air satisfait et gai.*

La véritable?... Quoi? la Comtesse, ta tante, qui a trois ans plus que toi et qui, sous ce prétexte-là, est trois mille fois moins sensée que tu ne l'ès?

LE CHEVALIER.

Oui! elle-même! comme tu l'accommodes!

LE VICOMTE.

Comment donc! c'est un éloge que je lui donne-là! Elle est d'une folie charmante! je suis dans la plus grande joie qu'elle soit ici! je crois même que j'en suis un peu amoureux!

LE CHEVALIER, *d'un air ironique.*

Toi! amoureux!

LE VICOMTE, *d'un air sérieux.*

Je n'en voudrois pas jurer, monsieur! — Mais nous en reviendrons à mon amour pour elle, quand nous aurons causé du tien pour Angélique! je suis sûr qu'il est augmenté encore depuis que je ne t'ai vu!... et il y a longtemps, car on ne te voit plus que chez elle; et moi....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Ah! ah! c'est trop dire!

LE VICOMTE.

C'est dire la vérité! mais au reste, je ne suis point surpris que tu l'aimes à la fureur! indépendamment de sa beauté, de ses grâces, et qu'on n'a pas plus d'esprit que cette fille-là en a, c'est que, d'honneur, à dix-neuf ans, je la trouve formée pour la raison, comme les autres femmes le sont à trente-cinq; et....

LE CHEVALIER, *l'interrompant avec impétuosité.*

Et qu'à dix-sept ans elle avoit déjà montré un courage supérieur à celui de bien des hommes! te rappelles-tu, lorsqu'on voulut presque la forcer à se faire religieuse, du vivant de son frère unique, avec quelle constance héroïque elle soutint toutes les persécutions du Commandeur?

LE VICOMTE.

Oh! oui! c'est une ame ferme! Angélique a toujours été au-dessus de son âge et de son sexe, et je m'aperçois tous les jours, moi, que son caractère force à l'admiration et au respect, ceux à qui par hasard elle n'a point inspiré d'amour!

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Quant à moi, elle a fait passer tous ces différens sentimens-là dans mon cœur! et l'amour le plus violent, et l'admiration, et le respect! Je te l'avoue, mon ami, c'est à cette passion que je dois tous les efforts que j'ai faits et que je fais encore, pour me faire estimer davantage des hommes, et surtout d'Angélique, dont je suis bien éloigné de penser pouvoir encore être aimé! ah, Vicomte, je n'en suis pas encore digne!

LE VICOMTE.

Oh! c'est pousser trop loin la modestie! et c'est avoir des craintes....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Non, te dis-je, je ne les pousse pas trop loin! et je suis convaincu que l'on n'inspirera jamais d'amour à Angélique, que l'on ne lui ait inspiré auparavant, la plus forte estime! Et! c'est à quoi je travaille! *impétueusement:* c'est à quoi je porte les attentions les plus recherchées! je m'apperçois déjà que mes mœurs y gagnent, d'abord

cela m'a retiré totalement de la mauvaise compagnie!... Depuis que j'aime, elle m'est devenue odieuse!

LE VICOMTE, *d'un air léger et gai.*

Monsieur, monsieur!... bride en main s'il vous plaît!... Quel diable aussi, d'un autre côté, tu ne sens pas que cela te rend sauvage?... une manière d'ours!... Tu ne vois plus personne comme je te le reprochois tout à l'heure; tu ne vois plus que cette société-ci! tu t'ès défait inhumainement de ta petite maison; tu n'ès plus de nos soupers fins; nos dames m'en font tous les jours des plaintes amères; elles ne te voyent plus, elles disent que tu te déranges.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu! tout cela m'ennuye à présent, m'inspire même une sorte de dégoût!

LE VICOMTE, *très-gaîment.*

Eh! mais, tant pis monsieur! encore une fois tant pis! il faut être de tout.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Non! je ne veux être et je ne suis qu'à mon amour uniquement! — En étouffant chez moi tous les goûts dangereux et communs à nous autres jeunes gens, l'amour que j'ai pour Angélique a réveillé dans mon cœur celui de mes devoirs! il a rallumé mon amour pour la gloire! Oui! c'est le desir violent que j'avois qu'Angélique entendît parler de moi, qui m'a fait demander à notre dernière campagne, d'être de tous les détachemens, comme volontaire, et je te jure que c'est uniquement l'idée délicieuse de paroître plus estimable aux yeux d'Angélique, qui m'a fait exposer ma vie, deux fois très-à-propos;... et ce qui (si je l'ose dire), a montré du moins ma volonté, avec quelque sorte de succès.

LE VICOMTE.

Qu'appelles-tu : quelque sorte de succès? ils ont été entiers tes succès, et si publics, que dans le temps, ils firent la nouvelle du jour. Parbleu ! ce sont deux actions d'éclat qui firent un bruit de diable et à l'armée et à la cour.

LE CHEVALIER.

Angélique les aura sues probablement ; *impétueusement :* ah ! si elles ont pu me concilier son estime ! si cette estime a pu la conduire à l'amour, tu ne saurois alors concevoir mon bonheur ! mon ami, il seroit. . . . il seroit au-dessus de toute expression !

LE VICOMTE.

Mais, Chevalier, tu donnes envie d'avoir de l'amour ! La façon dont tu en parles, dont tu te passionnes, est contagieuse, en vérité ! elle ranime plus que jamais les petits feux ; ... les feux doux et modérés ; ... *du ton de la plaisanterie :* car monsieur, je n'ose pas comparer à l'amour que vous avez pour Angélique, celui que je ressens, moi, pour la Comtesse !

LE CHEVALIER, *souriant.*

Quoi ! sérieusement, tu te crois de l'amour pour ma très-jeune tante ?

LE VICOMTE.

Oh ! le titre de tante que tu jettes-là en avant, n'empêche pas qu'elle ne soit très-jeune comme tu le dis toi-même ! mon mariage avec elle, ne peut d'ailleurs te faire aucun tort, attendu la substitution faite en ta faveur, et qui....

LE CHEVALIER.

Eh ! quand il pouroit m'en faire, je ne serois pas assez injuste ; ... mais. . . . mais, toi te marier ! toi !

LE VICOMTE, *légèrement.*

Eh! mais oui! quel diable veux-tu! la Comtesse est veuve, et ne demande pas mieux je crois, que de se remarier; moi je suis garçon et fatigué à l'excès de mon métier d'agréable! les femmes deviennent insoutenables actuellement! on est pris et quitté comme un éclair; je ne me fais point à cela! c'est tous les jours à recommencer; je suis las à la fin d'aller sans cesse mendier des cœurs de porte en porte, cela est excédant! — Oh! je veux un état plus fixe, plus doux, plus stable! je veux me marier, moi, pour me tranquilliser!

LE CHEVALIER.

Eh bien! viens! la Comtesse se promène la bas, allons la joindre avant que l'on déjeûne, et que tu puisse saluer la Marquise! je me garderai bien pourtant de lui parler de tes idées sur elle! *en riant:* je ne les juge pas de la dernière solidité.

LE VICOMTE, *en riant aussi.*

Oh! non! tu verras que je ne suis pas un homme solide! allons! allons la chercher!

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. RÉCARD, M. DE L'ORME.

M. RÉCARD.

Ah, mon cher monsieur de l'Orme ! je suis heureux de vous rencontrer encore !... et de vous rencontrer auparavant d'avoir entamé mon affaire avec le Commandeur.

DE L'ORME.

Pourquoi cela, monsieur ?

M. RÉCARD, *d'un air caressant.*

C'est que j'avois oublié de vous demander, mon bon ami, une chose qu'il faut que je lui dise : savoir si l'affaire que la Marquise m'a tant recommandée, s'arrangera à sa satisfaction ? — Son petit protégé obtiendra-t-il la place qu'elle demande pour lui, à grands cris ?

DE L'ORME, *d'un ton brusque.*

Non monsieur. — J'en suis fâché, mais il ne l'aura pas; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que cela étoit impossible. Vous n'avez pas dessein je crois, d'aller contre toutes les règles de la justice et de l'équité qui....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

J'en suis bien éloigné assurément; mais il n'est point question d'une justice exacte; je ne donne point ici à

l'un ce qui appartient à l'autre, c'est seulement une préférence.....

DE L'ORME, *lui coupant la parole.*

Qui est due de droit à mon protégé, à moi, monsieur, à un homme instruit, à un homme que j'ai déjà employé. Quel diable! il faut pourtant y prendre garde: avec toutes ces intrigues de femmes-là, les travailleurs ne trouvent plus du tout à se placer.

M. RÉCARD, *le caressant encore.*

Eh mais, mon cher enfant, c'est prendre tout cela trop au grave! ceci est un cas particulier, et si vous pouviez vous relâcher....

DE L'ORME, *l'interrompant.*

Non monsieur, s'il vous plaît, je ne me relâcherai point. Parbleu! c'est bien la moindre chose que je sois le maître de disposer de ces sortes de graces. Tenez monsieur: si vous voulez venir me déranger ainsi à tout bout de champ, je laisserai tout là, moi; j'abandonnerai tout; je suis au désespoir d'être obligé de vous le dire aussi crûment.

M. RÉCARD, *d'un air doux mêlé de fatuité.*

Allons, allons, calmez-vous, mon pauvre ami! je donnerai des appointemens de ma poche à l'homme de la Marquise, et sans qu'elle le sache; c'est une misère que l'argent qu'il m'en coûtera pour cela; ainsi monsieur, disposez de la place en question; donnez-là à votre galopin, et n'en parlons plus.

DE L'ORME.

Mais il n'est pas nécessaire que vous donniez de l'argent....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Si fait vraiment, il m'est très-nécessaire que je me concilie la Marquise par toutes sortes de prévenances et de petits services; il faut même que je trouve le moyen d'en rendre de considérables à ce bon Commandeur, qui peut tout sur son esprit et qui....

DE L'ORME, *l'interrompant.*

Ma foi monsieur, je ne sais pas si il se laissera faire! prenez y garde : l'on m'a fort assuré que c'étoit un de ces vieux gentilshommes du temps passé, et qu'il n'étoit pas prenable du côté de l'intérêt.

M. RÉCARD.

Et vous l'avez cru pieusement! mais c'est lui!

DE L'ORME.

Je vous laisse, monsieur. *Il se retire.*

SCENE II.

M. RÉCARD, LE COMMANDEUR, *en robe de chambre d'étoffe violette, la grande croix de Malte dessus.*

LE COMMANDEUR.

Pardon, mon cher Récard; je vous ai fait attendre peut-être; mais j'ai été arrêté pour donner aux gens de la Marquise mille petits ordres, qu'il n'y a que moi qui pense à les donner ici. Par exemple, je viens de commander que l'on nous apportât dans une heure notre déjeûner, sous ce berceau-ci; n'ai-je pas bien fait, par le temps charmant qu'il fait aujourd'hui?

M. RÉCARD.

Sûrement, il sera délicieux de déjeûner ici.

LE COMMANDEUR.

C'est ce que j'ai pensé ; et vers le midi, je compte comme je vous l'ai dit, vous mener tirer quelques perdreaux, si vous en êtes curieux.

M. RÉCARD.

Très-volontiers, monsieur le Commandeur ; mais il ne dépendroit que de vous, de me mener à quelque chose de plus satisfaisant encore, que de tirer des perdreaux.

LE COMMANDEUR.

A quoi donc ? que voulez-vous dire ? serois-je assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose ? Voyons, de quoi s'agit-il ?

M. RÉCARD, *hésitant un peu.*

Ma foi il s'agiroit, . . . il s'agiroit de me marier.

LE COMMANDEUR, *d'un ton badin.*

Comment ! vous ne pouvez pas absolument vous passer de l'être ?

M. RÉCARD, *souriant et d'un air fat.*

Vous l'entendrez comme vous voudrez, mon cher Commandeur, mais en tous cas, il faut me montrer beau joueur ; j'ai des revanches à donner à quelques maris ; en conscience je dois à mon tour une femme à la société.

LE COMMANDEUR.

Cela est fort équitable à vous. — Et à moi cela me fait honneur, que vous vous décidiez à l'être de ma main.

M. RÉCARD.

Ou à ne l'être pas, car c'est une fille sage que je vous prie de me faire épouser.

LE COMMANDEUR.

Belle raison ! — Bon ! ne savez-vous pas mieux que

moi, que dans ce pays-ci les demoiselles à marier sont toutes très-sages. — Ce n'est pas-là la question.

M. RÉCARD.

D'accord, mais celle dont je veux vous parler, est née pour être l'ornement et l'exemple des femmes vertueuses de son siecle.

LE COMMANDEUR.

Et quel est donc ce phénix-là ?

M. RÉCARD.

C'est mademoiselle Angélique. — *D'un ton appuyé et très-respectueux :* c'est elle dont je vous fais la demande directement, à vous, monsieur le Commandeur, à vous.

LE COMMANDEUR, *lui serrant la main d'un air de satisfaction et du ton le plus appuyé aussi.*

A moi!... A moi!... Eh mais, cela est bien, cela cela est bien......

M. RÉCARD, *d'un ton encore plus appuyé.*

A vous-même, monsieur.—Je n'en ai pas encore ouvert la bouche à madame la Marquise ; j'ai cru qu'il étoit dans l'ordre de vous la demander d'abord, auparavant que de lui en faire part. J'ai pensé vous devoir cette juste déférence-là, à vous monsieur.

LE COMMANDEUR, *lui reprenant la main.*

C'est avoir de la finesse et du tact, mon très-cher ami ! vous avez senti très-bien que c'est aux hommes à décider souverainement des choses de cette importance. Quel diable ! ces femmes n'y entendent rien.

M. RÉCARD, *reprenant vivement.*

Ajoutez à cela qu'elles ne finissent point. — Oh ! je suis tout l'opposé de cela, moi, et je vais vous faire voir avec quelle légèreté je tranche dans les plus grandes affaires.

LE COMMANDEUR.

Trancher.... oui, trancher : eh ! c'est-là tout ce qu'il faut.

M. RÉCARD.

Tenez, monsieur le Commandeur, si je vous conviens, voici les articles que je signerai auparavant que de sortir du château. *Débloquant ce qui suit très-vite :* Je ne veux point de dot, au contraire : sans qu'on me donne rien, je reconnoîtrai en avoir reçu une de.... de deux cent mille écus, par exemple ; je joindrai à cela un douaire de vingt-cinq mille livres de rente, une habitation à choix dans la plus belle de mes terres, et quarante mille écus de diamans. — *D'un ton plus lent :* quant à vous monsieur le Commandeur, s'il vous falloit pour vous arranger, ... cent mille francs,... deux cent mille francs....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant d'un air fier, poli et ferme.*

Alte-là, monsieur, s'il vous plaît ! il n'y auroit précisément que des offres qui me sont aussi personnelles, qui pussent m'empêcher de me mêler de votre affaire. — Je vois bien, mon cher monsieur, que vous ne me connoissez pas.

M. RÉCARD, *étonné et bégayant.*

J'entends, monsieur,... que si vous vouliez.... m'emprunter....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Je ne veux rien emprunter, monsieur, encore moins recevoir. — Mais vos propositions pour Angélique sont si éblouissantes, que je veux bien passer par-dessus l'indiscrétion de l'offre offensante que vous venez de risquer-là ; je vous la pardonne ; *d'un ton plus gai :* et j'en reviens

à nos moutons : Eh bien, dites moi donc un peu, notre ami, est-ce que vous seriez amoureux de notre fille ?

M. RÉCARD.

Bon ! amoureux ! me prenez-vous pour un enfant? non, ce n'est point cela du tout ; ce sont les convenances qui m'ont fait penser à ce mariage ; tenez : c'est la vieille maréchalle qui est mon intime amie, comme vous savez, et qui me disoit encore ces jours passés : « Vous devriez, » Récard, donner toute votre fortune à la fille de la » Marquise ; Angélique, au bout du compte, épousera, » qui ?... quelque petit gentillâtre peut-être ; au lieu que » vous, Récard, avec les amis de cette famille et les liaisons » qu'ils ont là bas, vous arriverez.... à tout ce qui » vous plaira,.... à quelque grand poste qui vous fixera » à la cour ; et alors voilà Angélique à sa place. — Et je » suis surprise, mon ami, (eut-elle la bonté d'ajouter), » que vous n'ayez point encore pris langue surtout cela » avec le Commandeur, qui est un homme de beaucoup » d'esprit et d'un très-grand sens ».

LE COMMANDEUR, *gaiment.*

Effectivement, la vieille maréchalle à raison. Mais tout de bon? ce sont-là vos seuls motifs ?... Je ne les eusse pas devinés ; je vous aurois cru.... Eh, allons, allons, il y a bien aussi dans tout cela un peu d'amour, avouez-le.

M. RÉCARD, *souriant.*

De l'amour !... de l'amour !... mais croyez-vous encore qu'il y ait de l'amour ?

LE COMMANDEUR.

A présent, vous avez bien quelque raison : il est diablement rare ; mais j'ai vu l'amour autrefois....

M. RÉCARD, *avec légèreté.*

Eh non, monsieur ! à présent comme autrefois, ce qu'on

nomme amour n'a jamais été que l'intérêt déguisé, ou l'amour propre, ou le desir de la beauté; et ce que les femmes ont la fureur d'appeler des affaires de cœur, du sentiment;... oh, par exemple : le sentiment, si je n'avois pas une frayeur mortelle de vous paroître savant, je vous dirois que c'est une idée si creuse, que les Grecs et les Romains n'ont aucun terme dans leurs langues pour exprimer ce mot de sentiment, ce grand mot vide de sens.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, mon docte ami, je vous passe votre terrible érudition, en faveur de ce que vous m'apprenez-là. — *D'un ton sérieux :* Mais je ne vous passerai pas de même, que le véritable amour n'existe point; et de mon temps....

M. RÉCARD, *l'interrompant et avec légèreté.*

Oh! de votre temps!... *en ricannant :* encore un coup, monsieur le Commandeur, vous auriez de la peine à me persuader que ce qu'on nous veut faire entendre par véritable amour, ait jamais existé; toutes ces vraies passions sont factices, vous dis-je, tout cela n'est point dans la nature.

LE COMMANDEUR, *d'un air très-animé.*

Et je vous soutiens, moi, monsieur, que dans ma jeunesse j'ai vu de vraies passions. — La gêne décente dans laquelle on étoit tenu autrefois vis-à-vis du sexe, et le respect que l'on avoit pour les femmes, qui savoient encore en inspirer, ... (je vous parle de loin...), leur modestie, leur vertu, tout cela faisoit naître des passions sérieuses. — Mais depuis qu'à la cour et à la ville, les maisons ont été ouvertes, la liberté de voir les femmes chez elles,... les commodités que cela vous donne, à vous autres jeunes gens, de leur déclarer vos sentimens, (quand elles ne préviennent pas vos déclarations par les leurs), le ton et l'air d'aisance, pour ne pas dire pis,...

qui a gagné tout le monde de proche en proche,... toutes ces gentillesses-là, qui nous ont tout fait perdre du côté des mœurs, sans que nous y ayons rien gagné du côté du plaisir, au contraire : voilà les causes, monsieur, de ce qu'on ne voit presque plus de passions véritables, et c'est là ce qui vous amène vous autres beaux esprits, à nous avancer aujourd'hui, que l'amour n'est et n'a jamais été qu'un être chimérique.

M. RÉCARD.

Eh! là, là, monsieur le Commandeur, ne vous échauffez point! j'en croirai ce que vous voudrez; mais ce qui heureusement finira cette dispute, c'est que du moins, m'accorderez-vous que l'amour n'a rien à démêler dans le mariage, et qu'il y seroit même tout-à-fait hors d'œuvre. Ce sont de grandes vues, de grandes idées d'ambition qu'il faut avoir quand on se marie.

LE COMMANDEUR.

Oh! pour cela, c'est penser en homme de génie.

M. RÉCARD, *avec un faux air de modestie.*

Je ne vous dis pas que j'en aye, assurément.

LE COMMANDEUR.

Si fait parbleu! c'est du génie que cela; et ce trait-là achève de me décider tout-à-fait. — Tenez : j'avois eu l'idée de marier Angélique au petit Chevalier, mais j'ai craint qu'ils n'eussent l'un pour l'autre une de ces vraies passions, auxquelles vous ne croyez point, vous; ... et moi c'est parce que j'y crois, que je ne me suis point pressé de faire cette union-là. J'ai trop souvent vu que ces mariages d'inclination ne réussissoient point. L'amour fait que l'on se tourmente l'un l'autre; l'on rafine sur le séntiment; ce sont à tous propos et à propos de rien, des

picoteries, des querelles, des aigreurs, et puis des brouilleries sérieuses qui finissent presque toujours par faire un éclat et par se séparer. — Il vaut cent fois mieux qu'Angélique vous épouse, vous qui êtes de sang froid. Vous ne l'excéderez point de vos attentions, comme quelqu'un qui en auroit la tête perdue; point de jalousie tendre, point de délicatesse; vous la laisserez vivre à sa fantaisie, elle fera de vous tout ce qui lui plaira.

M. RÉCARD.

Oh! généralement tout ce qui lui plaira.

LE COMMANDEUR, *lui tendant la main.*

En ce cas-là, notre bon ami, touchez-là. Après notre déjeûner je parlerai à la Marquise. — Mais en attendant, regardez toujours cette affaire-là comme faite; *portant le doigt à son front:* parce qu'elle est arrêtée là.

M. RÉCARD, *très-vivement.*

Ah çà, monsieur le Commandeur, il ne faudra pas perdre de temps.... dès le lendemain de mon mariage, il faudra s'ingénier, dresser toutes les batteries, faire jouer tous les ressorts, mettre en avant tout ce que vous avez d'amis à la cour, pour me porter,... ma foi,... à tout ce qu'il y a de plus grand, à quoi je puisse aspirer.

LE COMMANDEUR, *l'embrassant.*

Oh! alors, mon cher enfant, ce sera notre intérêt plus que le vôtre encore, et comptez....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Pardon, si je vous interromps! mais tandis que je m'en souviens, je vous supplie, monsieur le Commandeur, en assurant madame la Marquise de mon parfait dévouement, de lui dire que j'ai placé son protégé. J'ai fait donner un emploi de cent louis à son petit bossu.

LE COMMANDEUR.

Elle sera fort sensible à l'égard que vous avez eu à sa recommandation, et je vous en remercie aussi, moi, personnellement; car je n'ai pas honte de vous dire que je m'intéresse encore plus qu'elle à ce polichinelle-là.

M. RÉCARD.

Ah! c'est la Comtesse!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR, M. RÉCARD.

LA COMTESSE, *à part en entrant, et regardant dans la coulisse par laquelle elle arrive.*

Angélique me suivoit, où est-elle donc? je ne l'apperçois plus. — *Haut et avec gaîté :* eh! messieurs, c'est vous! la Marquise vous fait chercher par tout; et particulièrement vous, monsieur le Commandeur, pour que vous la décidiez sur quelque chose qu'elle voudroit vouloir, mais qu'elle ne voudra que quand vous l'aurez voulu, et comme vous le voudrez.

LE COMMANDEUR, *gaîment aussi.*

Elle est d'une gaîté qui ne se dément point; et puis toujours la petite malice! croyez-moi, Récard, sauvez-vous avec moi de ses plaisanteries, vous pourriez bien aussi y avoir votre part.

LA COMTESSE.

Écoutez-donc, il les mérite de reste, ce petit homme.

M. RÉCARD, *avec une gaîté affectée.*

Eh! c'est tout ce que je crains! sauvons nous au plus

vite, monsieur le Commandeur! *Il entraîne le Commandeur.*

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, *seule, et regardant encore dans la coulisse par laquelle elle est arrivée.*

Mais, Angélique seroit-elle retournée sur ses pas?... Ah! non, non, je la vois là avec le Commandeur et Récard qui lui parlent. — Auparavant que d'arranger son mariage avec mon neveu, que j'aime,... mais que j'aime comme s'il étoit mon fils;... auparavant aussi que de convenir de nos faits avec la Marquise, je suis curieuse de sonder les dispositions de la petite personne. — A l'air contraint, triste, morne et taciturne, que ces enfans-là ont presque toujours vis-à-vis l'un de l'autre, je suis quelquefois dans l'indécision sur la nature de leurs sentimens. Le plus souvent je n'oserois prononçer si c'est de l'amour ou de l'ennui qu'ils s'inspirent mutuellement.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, *en déshabillé du matin, et accourant.*

LA COMTESSE.

Eh! arrivez donc, ma chère Angélique!

ANGÉLIQUE.

Excusez, madame; c'est que monsieur le Commandeur m'a retenue pour me dire que je devois tout à l'heure un compliment au Duc son frère, sur le Gouvernement qu'il vient d'obtenir; ainsi vous me permetirez, après l'entretien particulier que vous m'avez fait l'honneur de me

demander, d'aller lui faire ma lettre, afin qu'elle puisse partir par l'exprès même qui nous a apporté la nouvelle de cette grâce de la cour.

LA COMTESSE.

Eh bien! cet homme qui me quitte sans m'en faire part, à moi! et cela apparemment sous le prétexte que je hais son frère à la mort; il croit que c'est une raison pour ne m'en rien dire!... Quoi qu'il en soit, ma chère petite, je ne vous tiendrai pas longtemps, si vous voulez m'ouvrir promptement votre cœur.... mon amitié pour vous me donne le droit d'y lire. Ah çà, quelle est la cause, répondez-moi, de cette douce mélancolie qui ne vous quitte plus?... je m'en doute. — L'on n'est point de cette tristesse-là à votre âge, à moins que l'on n'ait des raisons charmantes pour cela.

ANGÉLIQUE, *d'un air embarrassé.*

Je.... je ne suis point.... triste madame; et.... je n'ai aucunes raisons.... pour l'être. — *Se remettant:* Mais, puisque vous avez le desir de lire au fond de mon cœur, que ce desir obligeant soit pleinement satisfait, en y voyant pour vous, madame, le retour de la plus tendre amitié.

LA COMTESSE.

Ce que vous me répondez-là est bien aimable; mais, là, en conscience.... votre amitié pour moi ne tiendroit-elle pas un peu à un sentiment plus vif qui vous seroit inspiré par le Chevalier?

ANGÉLIQUE, *avec trouble.*

Que me dites-vous là, madame!

LA COMTESSE.

Je dis, mon cœur, que je vous soupçonne.... mais

violemment, d'avoir de l'amour, une grande passion même, pour mon cher neveu.

ANGÉLIQUE, *d'abord avec quelque émotion.*

Moi!... de l'amour! écoutez moi, madame: je suis née, vous le savez, avec un esprit de réflexion, dont j'ai tâché de faire usage dès que j'ai commencé à penser; et celles que j'ai faites pour me tenir en garde contre l'amour doivent....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh, ma pauvre enfant! le cœur parle plus haut que toutes les réflexions faites et à faire. Tenez: nous allons arranger votre mariage avec le Chevalier; mais auparavant, je veux que vous m'avouiez que vous l'aimez.... mais que vous l'aimez singulièrement.

ANGÉLIQUE, *baissant les yeux et avec pudeur.*

C'est ce que je ne vous avouerai point,... madame; et si cela étoit, ... en vérité je n'oserois qu'à peine.... me l'avouer à moi-même. Je saurai toujours me rendre la maîtresse de mon cœur, et jamais je ne ferois un tel aveu qu'à l'époux qui me seroit destiné, si mon bonheur vouloit que....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Comment! eh! quand je vous dis que le Chevalier est cet époux qui vous est destiné, vous hésitez encore à me faire l'aveu de vos sentimens pour lui? quelle froide retenue! vous me brouillez toutes mes idées avec cette froideur-là.—Mais, ce n'est point du tout là la marche ni le langage de la passion. Je m'attendois que votre cœur alloit se livrer sur le champ aux saillies d'une joie vive et pure; à une tendresse;... à des transports...—Allons, allons, ce n'est point là de l'amour; et puisque vous n'en

avez point, il faut donc dans ce cas-là, attribuer l'air contraint et embarrassé que vous avez toujours avec lui; à l'ennui que ce jeune gentilhomme-là vous cause.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Eh mais, madame la Comtesse, c'est aller d'une extrémité à l'autre!... Jamais, non jamais, le Chevalier ne m'a ennuyée.

LA COMTESSE, *avec volubilité.*

Si fait, eh mon dieu! si fait, et je vois d'où cela vient: depuis qu'il s'est fourré dans la tête de faire l'homme de guerre, il vous en aura excédée. — Car il ne sent pas qu'il nous accable, qu'il nous assomme quelquefois de ses détails militaires, nous autres pauvres malheureuses. — Je l'ai entendu comme çà mener des femmes au combat, à la tranchée;... il leur rompt la tête du bruit de ses exploits,... les étourdit de son canon;... et quand une fois ce petit héros-là vous entreprend de ses récits sanglants et mortels, il est impitoyable;... et c'est sans fin,... et c'est d'un ennui....

ANGÉLIQUE, *vivement et en riant.*

Ah, madame, que vous êtes méchante! il n'est pas possible de lui donner des ridicules là-dessus: d'abord, c'est qu'il ne fait jamais de ces récits que quand on les lui demande. — *D'un air tendre:* et d'ailleurs ils sont si intéressans, il y met tant de grâces et d'honnêteté; il loue toujours les autres officiers; il ne parle jamais de lui.

LA COMTESSE.

Mais, un moment donc, petite Reine; à la façon animée et tendre dont vous venez de défendre et de louer le Chevalier, je suis prête à en revenir à croire que c'est de l'amour;... oui vraiment de l'amour que tout cela.

ANGÉLIQUE, *d'un air très-retenu.*

Eh mais non, madame! et par la nature même de mes éloges, vous devez être forcée de convenir que c'est uniquement la raison, l'estime,... oui, l'estime....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! si ce n'est que de l'estime, rien ne va mieux ensemble, que la plus grande indifférence et la plus grande estime! l'estime, chez nous autres femmes, est un sentiment froid qui ne mène à rien.... j'ai tort pourtant: il peut mener très-bien au mariage, parce qu'il n'est pas nécessaire que l'amour y entre pour quelque chose Ainsi donc, ma reine, j'attends votre mère pour lui parler de ce mariage comme d'une affaire,... d'une pure affaire.... Je lui dirai que votre cœur n'y est pour rien; mais seulement que vous y consentez.... Car, à l'estime que je vous vois pour le Chevalier, je puis bien m'avancer, n'est-ce pas, jusqu'à lui assurer que vous ne sentez aucune répugnance à l'épouser.

ANGÉLIQUE, *très-vivement.*

De la répugnance! ah! c'est affreux ce que vous dites là, madame! l'honneur de votre alliance, lui seul me feroit desirer avec passion.... *Se reprenant avec un peu de honte:* assez vivement, du moins.

LA COMTESSE.

Oui, oui, je vous entends. *A part:* oh! elle l'aime, elle l'aime! et la pauvre petite en est toute honteuse.

ANGÉLIQUE, *à part, et s'éloignant.*

Ah! quelle peine j'ai eue à ne lui pas laisser appercevoir mon amour, et à ne point sortir des bornes de cette retenue qu'une fille ne doit jamais passer!

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh bien! ma chère Angélique, je vous admire! vous me laissez ici pour vous en aller rêver là bas toute seule? mais je suis bonne, je vous passe cette distraction-là, en faveur de l'amour que vous dites que vous n'avez pas. Oh, la petite dissimulée!

ANGÉLIQUE, *d'un air embarrassé.*

Ah! bien des excuses, madame la Comtesse, de ce que je suis obligée de vous quitter pour faire ma lettre. Ah çà, voulez-vous bien que je remette mes plus chers intérêts entre vos mains, que je me recommande à vous; et permettre que je vous embrasse bien tendrement. *Elle l'embrasse.*

LA COMTESSE.

Allez, allez écrire, ma chère enfant! aussi bien j'apperçois la Marquise, et je vais sur le champ lui dire l'état de votre petit cœur, et nous concerter sur votre mariage.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *d'un ton de gaîté.*

Ah, venez Marquise, venez! je suis sûre de mon fait actuellement; je viens tout à l'heure de pénétrer l'impénétrable secret de mademoiselle votre fille. C'est véritablement de l'amour que ressentent ces petits jeunes gens; mais c'est de l'amour comme l'on n'en voit plus; un amour de l'autre monde. Ah mais, c'est que votre chère Angélique vient d'être avec moi, d'une timidité si transie par le sentiment,... si ridicule....

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Oh! pour cela, Comtesse, en défendant mon enfant,

vous me permettrez de vous dire que cette timidité est mille fois plus déplacée dans votre petit Chevalier. A la rigueur, l'on pardonne encore aujourd'hui dans le monde, la pudeur à une jeune personne de notre sexe ; mais dans un homme, vous m'avouerez....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh ! je conviens que le Chevalier à cet égard, est d'un gauche, d'un maussade.... Sa retenue avec les femmes est révoltante, je vous l'avoue.

LA MARQUISE.

Mais, lui avez vous dit ?

LA COMTESSE.

Oh ! cent fois ! et avec l'intérêt et la chaleur de la pure amitié ; car vous savez que l'on ne peut pas chérir davantage que je le fais, ce petit parent-là. Mais quand je lui ai fait des reproches sur la façon déplorable dont il se conduisoit vis-à-vis d'Angélique, il m'a répondu : que le véritable amour se défioit toujours de lui-même ; avoit peur de ne pas plaire assez, ou même de déplaire... etc., des extravagances. — En vérité je ne voudrois pas jurer qu'il n'eût pas encore osé dire à mademoiselle votre fille qu'il l'aimoit. — Avec son véritable amour !

LA MARQUISE, *d'un air très-sérieux.*

Mais quand j'y pense, Comtesse : est-ce qu'il y auroit un véritable amour que nous n'eussions jamais connu ni l'une ni l'autre ? cela seroit très-singulier, au moins.

LA COMTESSE, *d'un ton léger.*

Eh non, non, point du tout, Marquise ! ils ont leurs romans, ce sont les rêveries des princesses de Clèves et des Clarisses que ces enfans-là nous ressuscitent. — Il n'y a d'amour véritable que celui que nous avons ressenti

cent fois ; tel que l'on le voit dans le monde, tel que l'on l'a simplifié de nos jours ; le reste sont des folies.

LA MARQUISE, *reprenant vivement.*

Oui, des folies, et de l'ennui qui pis est. — Ainsi, marions-les au plus vîte.

LA COMTESSE.

Oh! dès ce soir, madame! comment donc! si cela duroit encore huit jours, ils feroient tomber en langueur toute notre société. — Anéantissons ce prétendu véritable amour, par un très-véritable mariage.

LA MARQUISE.

Eh bien! ma chère amie, je vous charge donc de dire au Chevalier, que je lui permets d'annoncer lui-même son mariage à Angélique ; je veux lui donner ce contentement-là.

LA COMTESSE.

Il sera dans le ravissement. — Mais, Marquise, vous vous êtes assurée sans doute, de l'agrément de notre bon ami le Commandeur? Il le veut aussi, lui, ce mariage?

LA MARQUISE.

Eh! c'est lui-même qui, la semaine dernière encore, en faisoit tous les arrangemens avec moi ; c'est lui qui m'a décidée à donner cette terre-ci en dot à ma fille.... Vous m'avez paru vous en contenter, vous madame, et..

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

C'est tout ce qu'il faut ; vous êtes charmante, Marquise! j'arrangerai bientôt tout cela avec le Chevalier. Mais on vient pour le déjeûner.

SCÈNE VII.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, M. RÉCARD, LA COMTESSE, LE VICOMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

FÉLICITÉ, *entrant la première. Elle porte une théière d'une main, et de l'autre un pot de porcelaine plein de lait, qui se répand un peu; elle pose l'un et l'autre sur un cabaret de la chine qu'apportent deux laquais. Deux garçons d'office paroissent ensuite, l'un avec une caffetière, l'autre avec une chocolatière. Sur le cabaret de la chine sont des tasses, et une assiette de pain rôti.*

LA MARQUISE.

Allons, allons, messieurs; voilà le déjeûner que l'on apporte, comme vous voyez; *parlant à la coulisse:* ne faites point attendre ces dames, messieurs.

M. RÉCARD, *d'un ton doucereux.*

Oh! nous voilà tous, madame.

LE COMMANDEUR.

Nous arrivons.

LA COMTESSE.

Bon! voilà aussi le Vicomte.

LE VICOMTE.

Et à vos ordres, madame.

LA MARQUISE.

Eh! où est donc ma fille? ... Ah! je la vois!

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle est ravissante en négligé! les beaux cheveux!

M. RÉCARD.

Non pas en vérité, madame. Du chocolat? ce seroit mettre le feu aux poudres! deux ou trois petites tasses de thé, et très-léger encore, font tout mon déjeûner, à moi. *Il s'en verse.*

LA MARQUISE.

Fort bien! ah, ah!... et le petit Chevalier aime aussi le café? je lui en sais bon gré.

LE CHEVALIER, *à qui l'on servoit du café sans qu'il s'en apperçût, et qui étoit occupé à regarder Angélique, est tiré de sa rêverie par la voix de la Marquise, à laquelle il répond d'un air très-embarrassé.*

Oh, moi, madame, j'aime.... j'aime, moi,... j'aime tout ce que vous aimez.

LA COMTESSE, *au Vicomte.*

Vicomte, comme il balbutie, mon cher neveu! regardez donc son air, est-ce qu'il n'est pas original?

LE VICOMTE.

C'est qu'il a achevé son rêve, et il rêvoit à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

ANGÉLIQUE, *les yeux baissés.*

Eh mais, il ne rêvoit point, monsieur.

LA MARQUISE.

Eh bien! Vicomte, contez-nous donc: à la terre d'où vous venez, vous y avez donc un peu dansé?

LE VICOMTE.

Oh oui, un peu; le jour et la nuit seulement.

M. RÉCARD.

Le jour et la nuit?

LA MARQUISE.

Ah çà, dites moi, Comtesse, est-ce toujours du café que vous prenez?

LA COMTESSE.

Oh! toujours, et avec beaucoup de crême. Elle m'incommode; mais comme le café à la crême est pour moi le souverain bonheur, il a beau me tuer, je ne cesserai point d'en prendre.

LE VICOMTE, *d'un ton badin.*

Eh mais, Comtesse, où prenez vous toute cette raison-là, donc?

M. RÉCARD, *d'un ton maniéré.*

Bon, bon! monsieur le Vicomte, la raison, c'est le plaisir.

LE COMMANDEUR.

C'est la raison des femmes, du moins.

LA MARQUISE.

Eh mais, servez donc vîte le chocolat à monsieur le Commandeur!

LE COMMANDEUR.

Oh! je ne suis point pressé, madame. *Au garçon d'office :* fais le bien mousser, mon enfant.

ANGÉLIQUE, *à M. Récard, lui offrant du sucre.*

N'est-ce point le sucre que vous cherchez, monsieur?

M. RÉCARD.

Vous n'en avez donc plus besoin, mademoiselle?

LA MARQUISE.

Je croyois que c'étoit du chocolat que monsieur Récard prenoit le matin?

LE VICOMTE.

Eh mais, vous n'admirez pas assez mon sénéchal, vous autres! — A une fille majeure, très-majeure, que l'on aime et qu'on va épouser, ne pas oser lui faire une déclaration d'amour!.... et dans ce siècle-ci encore, où il est de règle étroite d'en fatiguer les femmes des autres, même celles qui ne nous inspirent rien!.... Et mais, que devient donc la politesse française?

M. RÉCARD, *d'un ton empesé.*

Ce galant-là n'est jamais sorti de sa province apparemment.

LE COMMANDEUR.

C'est un à pocô.

LA MARQUISE.

C'est un franc benêt.

LA COMTESSE.

C'est un sénéchal.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne vois plus là de pain grillé, j'en aurois cependant voulu.

LE CHEVALIER, *allant vîte chercher l'assiette de pain, croit poser sa tasse sur le cabaret, et il la laisse tomber à terre.*

Ah, qu'ai-je fait-là! voici l'assiette de pain, mademoiselle.

LA COMTESSE, *riant avec tout le monde.*

Mademoiselle, remarquez que le zèle le plus ardent, n'est pas toujours le plus adroit.

LE COMMANDEUR, *aussi en riant.*

Il est vrai que s'il eût été égal au Chevalier de ne point dépareiller mes tasses, je l'aurois mieux aimé.

LA MARQUISE.

Allons, allons, ne tourmentez point ce pauvre garçon !

M. RÉCARD, *riant par mesure.*

Je n'ose plus toucher à rien, moi, depuis l'accident de monsieur; et je vais à cause de cela, prier la belle Félicité de me verser ma dernière tasse de thé. Je la servirai le jour de ses nôces; et je la doterai même si elle me fâche.

FÉLICITÉ, *s'avançant pour lui verser du thé.*

Me doter, monsieur! cela n'est pas de refus; et je tâcherai que ma reconnoissance.... *La théière lui tourne dans la main, et elle la renverse sur celle de M. Récard.*

M. RÉCARD, *se levant précipitamment, et tout le monde se levant avec lui, en riant.*

Miséricorde! c'est une inondation! hé, tu m'as brûlé jusqu'au vif, mon enfant! est-ce là ton adresse? parbleu, j'en ferois bien autant.

FÉLICITÉ, *se retenant pour ne pas rire.*

Ah oui, à présent cela n'est pas difficile, monsieur, parce que vous m'avez vu faire.

LA COMTESSE, *riant de tout son cœur.*

Ah, ah, ah, ah! il est mal pourtant de rire comme cela; ah, ah, ah, ah! quand quelqu'un s'est un peu brûlé. Ah, ah, ah, ah! je fais cependant ce que je peux pour m'arrêter. Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

LA MARQUISE.

Voudriez-vous, monsieur, que l'on allât chercher de l'eau pour vous faire encore du thé?

M. RÉCARD.

Non, en vérité, madame; l'on ne m'en a que trop donné, je vous jure.

LE COMMANDEUR.

Allons, mon ami; pour vous consoler, allons nous habiller pour la chasse.

M. RÉCARD.

Très-volontiers, monsieur le Commandeur. *Ils s'en vont ensemble.*

LA MARQUISE.

Et nous, Comtesse, faisons quelques tours ici, et nous irons achever nos toilettes après.

La Marquise en s'en allant prend le bras de la Comtesse. Le Chevalier va timidement pour présenter la main à Angélique, mais il est prévenu par le Vicomte qui l'emmène; il reste tout interdit, et les suit.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, *en veste de chasse sale, le chapeau rabattu, etc., en vrai polisson.*

LE COMMANDEUR, *d'un ton appuyé.*

Des millions, madame; des millions. Y a-t-il une raison qui tienne vis-à-vis de celle-là?

LA MARQUISE, *d'un air de timidité.*

Je ferai ce que vous voudrez, monsieur; mais si vous me le permettiez, j'opposerois à cette raison-là votre propre façon de penser qui, jusqu'à ce jour, y étoit si directement contraire; car enfin, n'est-ce pas vous-même, monsieur, qui jeudi dernier, arrangiez si bien le mariage de ma fille avec le Chevalier?... Il y a plus, vous m'en parliez encore hier matin, Commandeur, souvenez vous-en.

LE COMMANDEUR.

J'en conviens;... tout cela peut être.

LA MARQUISE, *moins timidement.*

Cela est, monsieur, et c'est en conséquence qu'aujourd'hui même je suis convenue, moi, avec la Comtesse, de tous nos faits sur ce mariage; et que ce matin, nous en avons pour ainsi dire, arrêté les articles ensemble. Et.... actuellement vous exigez de moi que j'aille à elle pour m'en dédire?

LE COMMANDEUR.

Vraiment j'en suis au désespoir; mais vous en devez

sentir la nécessité, madame, et il ne vous reste qu'à imaginer la tournure la plus honnête pour.....

LA MARQUISE, *l'interrompant avec vivacité.*

Je n'en vois point qui le soit, monsieur. — Et d'ailleurs ne venez-vous pas de me dire encore, qu'il faut aussi que ce soit moi qui annonce cette affreuse nouvelle-là à ma fille? je dis affreuse pour elle; car vous savez bien qu'elle aime le Chevalier. — Et vous voulez que ce soit moi qui sois encore chargée de cette iniquité?... *D'un ton mou et faible:* non, en vérité, monsieur,... je ne parlerai ni à la Comtesse, ni à ma fille;... vous pouvez vous arranger là-dessus.

LE COMMANDEUR, *d'un ton fermé.*

Vous leur parlerez, madame, c'est moi qui vous le dis. Je suis sûr que vous ferez pour l'avantage de mademoiselle votre fille, tout ce qu'il sera raisonnable de faire. *Augmentant la dureté de son ton:* et tout ce dont je vous supplierai, madame, avec amitié, d'une certaine façon. J'ose donc exiger, mais absolument, que d'abord vous...: Mais c'est monsieur Récard.

LA MARQUISE, *le quittant.*

Je vous laisse, monsieur, je ne saurois plus voir ce petit homme-là. Il m'est devenu odieux. *Elle se retire.*

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, M. RÉCARD, *en habit de chasse ridiculement riche, le chapeau à l'anglaise, avec un bordé d'or très-brillant, des gants gris de lin, des bottines élégantes, etc.; un fusil garni en argent.*

M. RÉCARD.

Eh bien? monsieur le Commandeur, la Marquise vous

quitte ! vous lui avez parlé : vous a-t-elle donné une bonne réponse ?

LE COMMANDEUR, *d'un air un peu embarrassé.*

Oui, mon cher Récard, très.... bonne. J'ai commencé d'abord par la forcer de me donner son consentement volontaire.

M. RÉCARD.

En sorte que vous en êtes donc sûr ; vous êtes donc muni de ses pouvoirs ?

LE COMMANDEUR.

Oh oui, j'ai carte blanche.

M. RÉCARD.

Eh bien ? en ce cas-là, que ne finissons-nous tout à l'heure ? Laissons-là notre chasse.

LE COMMANDEUR, *d'un air d'embarras.*

Oh ! tout à l'heure ! cela n'est pas possible ! il faut auparavant que la Marquise se débarrasse d'une espèce d'engagement qu'elle avoit à moitié pris avec le petit Chevalier,... ou plutôt avec la Comtesse, qui avoit traité tout cela ; elle va lui faire la politesse qu'elle lui doit là-dessus.... Donnons-lui en le temps, en allant tirer quelques pièces ; et à notre retour, je vous suis caution, mon ami, que les choses en seront au point que nous n'aurons plus qu'à signer.

M. RÉCARD.

Ainsi, vous l'avez donc entièrement décidée.

LE COMMANDEUR, *d'un ton plus affirmatif.*

Oh, très-décidée ! n'en soyez pas inquiet. Je l'ai décidée, vous dis-je ; et sans me flatter, je puis vous assurer, mon cher, que mes décisions, sur ce qui regarde la

Marquise, sont toujours si raisonnables, qu'elle n'en appelle jamais.

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, M. RÉCARD, LE COMMANDEUR.

M. RÉCARD, *au Commandeur.*

La Comtesse vient à nous, avec le Vicomte.

LE COMMANDEUR, *bas à monsieur Récard.*

Évitons-les, ils nous retarderoient. Nous avons encore à causer, venez, venez.

LA COMTESSE, *avec gaîté.*

Eh, là, là! messieurs, ne vous enfuyez pas si vîte! — Attendez donc, monsieur Récard, que j'aye le temps d'admirer, et de me confondre en éloges sur votre parure de chasse! *D'un air moqueur :* à merveille! eh bien, voilà ce qui s'appelle mettre de la magnificence et du goût où il en faut. *Elle finit par un rire ironique.*

M. RÉCARD, *déconcerté de la plaisanterie de la Comtesse.*

C'est où il n'en faut pas: voilà ce que voulez dire,... Comtesse;... et vous avez raison. — Mais, c'est mon tailleur.... ce sont.... mes gens, qui ont décidé cet habit; je ne m'en suis pas mêlé, moi.... Vous jugez bien que j'ai à penser à d'autres choses plus sérieuses que....

LA COMTESSE, *l'interrompant d'un air malin.*

Non, non, monsieur; vous vous en êtes sérieusement occupé. Oh! vous avez une tête excellente; et qui suffit à tout.

LE COMMANDEUR, *entraînant M. Récard, en riant.*

Allons, l'on nous attend au bois; allons, venez. La Comtesse vous perdroit de louanges, si vous restiez avec elle plus longtemps; suivez-moi, mon cher ami. *Le Commandeur emmène M. Récard* (1).

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE.

Eh mais, voyez donc, Vicomte, voyez donc comme ces messieurs nous laissent-là! L'aimable société pour des femmes, que des chasseurs! Vous êtes un Vicomte charmant de n'avoir pas pris un fusil, comme ces deux personnages-là!

LE VICOMTE, *d'un ton de légèreté et de galanterie.*

Un fusil! moi, belle Comtesse? mais, là, pouvez-vous imaginer que j'aille courir à la chasse quand vous êtes quelque part? avec l'amour que j'ai pour vous? mais cela est fou, ce que vous me dites là!

LA COMTESSE, *d'un air de gaîté et de satisfaction.*

Mais, c'est vous même qui extravaguez! vous, de l'amour pour moi?

(1) *Observation de M. Sedaine.* Cette fin de scène pourroit faire monotonie avec celle du second acte entre les mêmes personnages. On ne doit pas oublier de remarquer en outre, que l'arrivée des acteurs sur la scène est souvent sans objet, sans nécessité, que rien ne les y conduit pour la plupart, que le hasard de la promenade apparemment; cette critique ne tombe pas sur beaucoup de scènes, mais il en est quelques-unes, témoin celle-ci, où le moyen d'entrer de la Comtesse est petit.

LE VICOMTE, *d'un air d'agréable.*

Comment donc! en douter c'est me faire la plus cruelle des injustices.

LA COMTESSE, *d'un ton de badinage.*

Eh mais, cela est effrayant! quoi donc! au premier mot une déclaration d'amour superbe! . . . Savez-vous bien, Vicomte, que vous êtes un homme singulier!

LE VICOMTE, *très-gaîment.*

Eh bien, Comtesse, piquez-vous aussi de singularité; que votre premier mot soit aussi que vous m'aimez. Tenez: nous nous épargnerons par là bien des paroles inutiles.

LA COMTESSE, *très-gaîment.*

D'honneur, je voudrois avoir de l'amour pour vous; je crois en vérité que je vous l'avouerois tout de suite, pour la rareté du fait.

LE VICOMTE, *d'un ton moitié sérieux et moitié badin.*

Eh bien, Comtesse, avouez le donc! car vous avez de l'amour pour moi.

LA COMTESSE, *lui riant au nez.*

Moi, j'ai de l'amour pour vous? moi!

LE VICOMTE, *affectant un air sérieux.*

Oui, madame, oui; rien n'est plus sûr; et je vais avoir l'honneur de vous le prouver.

LA COMTESSE, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah! prouvez-moi donc, prouvez! oh! c'est que j'aime cela à la folie! . . . Oh! prouvez; vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LE VICOMTE, *affectant toujours l'air sérieux.*

Oui, sans doute, madame, vous m'aurez quelque obli-

gation de vous avoir débrouillé vos idées là-dessus; et de vous avoir fait démêler et sentir le goût confus que vous avez pour moi.

LA COMTESSE, *toujours d'un ton badin.*

Oh! d'accord; mais venons donc vîte à la preuve de ce goût si confus que j'ai pour vous; je m'en meurs.

LE VICOMTE, *très-sérieusement d'abord.*

Oh! la preuve! la voici, madame: *reprenant un air plus léger et le ton de la galanterie* : vous rappellez-vous, ma très-aimable Comtesse, que quatre ou cinq jours auparavant que vous vinssiez ici, je passai chez vous un matin, à Paris, pour vous arranger vos diamants?... car vous avez toujours eu en moi, la plus grande confiance.

LA COMTESSE, *d'un ton très-bref.*

Je m'en souviens très-bien.

LE VICOMTE, *d'un air très-animé.*

C'étoit justement la veille du jour que je devois rompre avec la chère madame Orphise. Pendant que je démontois vos bracelets, vous me donnâtes, sur cette rupture, des conseils charmans;... mais charmans.

LA COMTESSE, *avec la volubilité de quelqu'un qui est dans l'impatience d'apprendre ce que l'on va lui dire.*

Et vous les avez suivis, je le sais, car vous l'avez quittée on ne peut pas plus honnêtement, et j'aime cela. Je veux toujours que l'on se quitte bien, moi; il faut avoir des principes. Voilà je pense, à quoi se réduisoient tous mes conseils.

LE VICOMTE, *d'un ton sérieux et appuyé.*

Et vos conseils étoient des ordres pour moi, madame,

Avec un souris tendre : ils marquoient trop clairement, ma chère et très-chère Comtesse, un intérêt....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! un intérêt.... un intérêt comme cela!

LE VICOMTE, *reprenant très-vivement.*

Eh non, non! c'étoit un intérêt singulier,... un intérêt tendre et senti,... où il entroit même une pointe de jalousie contre cette pauvre Orphise, que vous aviez la malice d'appeler avec ironie, la dame à sentimens ; et à laquelle, disiez-vous, vous aviez toujours trouvé des yeux d'une tendresse insupportable;... comment! vous ne vous souvenez pas à quel point votre jalousie la barbouilla de ridicules ? . . . et cette jalousie, (machinale si vous voulez), ne venoit point d'amour propre uniquement; elle partoit de-là : *montrant son cœur.* — Oh! je m'y connois, moi! j'ai de l'usage; ce n'est pas sur les mouvemens du cœur qu'on peut me donner le change, à moi.

LA COMTESSE, *avec étonnemeut.*

Eh mais.... si cela est.... je ne m'en suis donc pas apperçue moi-même.

LE VICOMTE, *reprenant très-vivement.*

Cela se peut très-bien, comme je ne m'apperçus moi-même de mon amour pour vous, ma chère Comtesse, qu'en m'en retournant chez moi;... que lorsque je me souvins que je vous avois marqué aussi, moi, de mon côté, par des plaisanteries fort amères, une jalousie contre votre petit monsieur Récard.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Oh! sur cela, monsieur, je dûs vous rassurer d'abord; ainsi que je vous rassure encore aujourd'hui, en vous protestant que je n'ai jamais souffert ce petit monsieur, qui

parce que cela entend les affaires; qu'il donne par fois un coup-d'œil aux miennes. Du reste, vous pouvez être tranquille sur ce rival-là.

LE VICOMTE, *en souriant, et avec vivacité.*

Sur ce rival-là? Eh bien, cette façon de me rassurer sur ce rival-là, (comme vous l'appelez vous-même), n'est-elle pas encore une preuve convainquante de votre amour pour moi?... Après cela, ma divine Comtesse, après votre belle défense, vous obstinerez-vous encore à me nier ce goût confus, dont vous êtes atteinte, et convaincue?... allez vous encore me lanterner sur l'aveu que vous m'en devez?... vos chicanes vont-elles finir?... Ne vous êtes-vous pas mise suffisamment en règle sur la décence? là, dites moi.

LA COMTESSE, *avec un peu d'étourdissement.*

Eh non, non, monsieur; je ne pousse point la bienséance jusqu'à la pédanterie, moi;... mais c'est que dans le début de cette conversation, et même à présent, vous me causez un étonnement;... vous me confondez du développement que vous venez de faire de mes sentimens pour vous;... c'est que je n'en reviens point;... c'est que, de bonne foi, je crois que vous avez raison : je me trouve pour vous, un goût que je ne me savois pas.

LE VICOMTE, *d'un ton léger.*

Cela est bien enfant, s'ignorer ainsi soi-même! une veuve! cela vous perdroit dans le monde, si l'on le savoit.

LA COMTESSE.

En vérité, Vicomte, vous êtes incroyable!... vous êtes d'un lumineux....

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Eh non, je suis tout uni, moi; et il est tout simple

que j'aye deviné que vous m'aimez à votre insu ; mais ce qui paroîtroit passablement extraordinaire, ce qui seroit un événement bien étourdissant pour tout ce qui est ici, . . . ce seroit de nous marier dès ce soir; . . . mais dès ce soir, de compagnie avec Angélique et le Chevalier.

LA COMTESSE, *avec gaîté.*

Je crois que vous avez raison. Oui, en brusquant cette affaire, nous lui donnerons un coup-d'œil de bizarrerie, d'originalité, qui me rit tout-à-fait. — Cela sera plaisant; ils ne s'y attendent pas; cela les étonnera tous; ils seront confondus.

LE VICOMTE, *très-vivement.*

Ils seront pétrifiés de la rapidité de notre amour et de notre union. — *D'un ton posé et tranquille :* d'ailleurs, je vous dirai que je rafolle du mariage, moi, actuellement; je le regarde comme un état divin, comme un état doux, paisible, tranquille.

LA COMTESSE, *du même ton, et lentement.*

Oui, tranquille; c'est ce que j'envisage aussi; j'aurai mon repos; vous me donnerez mon argent, mes revenus; je n'aurai plus la tête renversée par mes procès, par mes affaires; vous serez seul chargé de toutes ces bêtises-là.

LE VICOMTE.

De tout, de tout, Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah! je vois le Chevalier qui se promène, *le lui montrant* très-loin, là bas; envoyez-le moi ici, Vicomte; j'ai à lui dire quelque chose qui doit le combler de joie. Il n'est pas juste que notre bonheur me fasse oublier le sien.

LE VICOMTE.

Je cours à lui. *Lui baisant la main :* et vous, Comtesse, aimez-moi toujours, car j'y compte.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, *seule.*

Il compte que je l'aime; il me l'a même assez adroitement prouvé; cela est merveilleux, comme l'on se trouve engagée! mais l'aimerois-je bien réellement?... je n'en sais trop rien.... Tout ce que je sais, c'est qu'au moins cet extravagant-là est fort aimable, et ne me déplaît point du tout.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *entrant d'un air rêveur, et très-distrait.*

LA COMTESSE.

Ah, bon dieu! dans quelle rêverie ce pauvre amant est abîmé! eh bien, mon cher neveu, est-il permis de vous tirer d'avec vous-même, et de vous demander ce que vous pensez de cette terre-ci?

LE CHEVALIER, *sortant de sa rêverie, et y retombant.*

Ah, ma tante! je n'aimerai jamais qu'elle!

LA COMTESSE, *en riant.*

Que cette terre? comment! vous vous êtes pris de belle passion pour cette terre?

LE CHEVALIER.

Pardon, madame! j'ai cru que vous me parliez d'Angélique.

LA COMTESSE.

D'Angélique! oh non, non pas encore. Je vous demande si la terre de la Marquise vous plaît.

LE CHEVALIER, *avec feu et volubilité.*

Si elle me plaît ! eh mais, c'est la plus agréable terre que je connoisse ! une situation unique, des eaux, une solitude charmante ; un calme qui invite à rêver ! c'est le plus beau lieu de la nature. C'est dans cette terre que j'ai vu Angélique pour la première fois, et que j'ai presque été élevé avec elle.

LA COMTESSE.

Quelle tête romanesque ! eh bien, mon pauvre ami, si l'on vous donnoit Angélique en mariage avec cette terre-là, vous seriez donc un petit jeune homme bien content ?

LE CHEVALIER, *avec des transports de joie.*

Quoi ! ma tante !... cette terre !... Angélique à moi !... à moi Angélique !... Ah ! ma très-chère tante ! permettez que je vous embrasse ! *il l'embrasse étourdiment.* Ah ça, mais ne plaisantez vous point à votre ordinaire ? ne vous moquez vous pas de moi ?

LA COMTESSE.

Non, Chevalier ; la Marquise vous permet même d'annoncer votre bonheur à mademoiselle sa fille. Cette commission-là vous fait bien de la peine, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER, *d'un air timide.*

Mais, écoutez donc, madame : ce seroit une peine cruelle,... et très-cruelle pour moi, si je n'étois pas aimé d'Angélique, comme je le crains bien.

LA COMTESSE, *dans le plus grand étonnement.*

Eh ! pourquoi s'il vous plaît ? sur quels fondemens appuyez vous cette belle crainte-là ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi, madame ?... mais par bien des raisons :... d'abord, c'est qu'Angélique, qui ne m'avoit point vu

depuis mon retour de l'armée, semble depuis trois jours que je suis ici, éviter de me parler, tandis qu'elle cause d'un air aisé (modeste et retenu pourtant),... avec tous les autres jeunes gens qui viennent au château; — il n'y a pas jusqu'à ce monsieur Récard, que je ne saurois souffrir, à qui elle adressera quelquefois la parole; tandis qu'à peine elle me répond.

LA COMTESSE, *d'un air moqueur.*

Eh! vous vous plaignez de cette réserve avec vous?

LE CHEVALIER, *reprenant vivement.*

Eh mais, sans doute: c'est qu'elle est si marquée, que toutes les fois que je l'approche, il lui prend toujours un air sombre et rêveur. — (Je ne puis pas dire que ce soit de l'humeur, car Angélique n'en a jamais;...) mais c'est un embarras.... un silence.... Oh! je l'ennuye, ma tante;... oh! je crains bien de l'ennuyer.

LA COMTESSE, *d'un ton ironique.*

Comment donc! cela va peut-être plus loin: vous verrez que c'est un fond d'aversion qu'Angélique a pour vous! oh, l'innocent!

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ne pensez pas plaisanter, madame: d'après ses façons contraintes à mon égard, j'ai plus d'une fois eu peur qu'Angélique n'eût une sorte d'éloignement pour moi; — et c'est sur quoi je veux d'abord m'expliquer avec elle, auparavant que de lui parler de notre mariage. — Car je vous préviens, madame, que sa mère a beau se déclarer en ma faveur, je n'en abuserois pas;... et si je ne lui plais point; si je lui suis indifférent, insupportable,... que sais-je, moi: je ne l'épouserois pas malgré elle; je lui sacrifierois mon bonheur, ma vie, mon amour même, et...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Allez, allez, pauvre idiot! vous ne l'épouserez point malgré elle.—Tenez : elle tourne, je crois, sa promenade de notre côté; parlez lui, benêt; vous serez plus heureux qu'un amant aussi timide, et une tête aussi tournée que la vôtre ne mérite de l'être. *Elle le quitte en lui riant au nez, et haussant les épaules :* le pauvre homme !

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

La bonne dame me traite comme un sot;... comme un écolier ! — et cela.... parce que je parierois bien que ma très-honorée tante n'a de ses jours aimé;... ce qui s'appelle aimer. — Oh ! je crois bien que comme la plupart des autres femmes du grand monde, elle a eu des goûts d'usage;... de la coquetterie;... de l'amour-propre;.... voilà ce que toute sa vie elle a pris pour de l'amour. —Mais une passion véritable! telle que celle que je ressens; elle n'en a pas même l'idée. — Eh! l'avois-je moi-même auparavant que j'eusse vu Angélique ? non, jusqu'ici, dans mes aventures les plus heureuses;... dans mes succès les plus marqués, jamais je n'ai goûté ces plaisirs purs de l'ame, cette ivresse délicieuse où le sentiment nous plonge. Non, jusqu'alors, je n'avois point aimé, jusqu'à ce moment l'amour m'étoit absolument inconnu. *S'animant par degré :* je n'avois point encore éprouvé ces sentimens tendres et passionnés qui, sans rien perdre de leur délicatesse, se mêlent à mes sens enflammés, à des transports,... à un délire dont on ne sauroit peindre la force. — *Avec plus de feu :* eh ! ces desirs vifs et impétueux, mais toujours retenus par le respect idolâtre que l'on a pour l'objet aimé!... Eh, ces passages rapides de la crainte

à l'espérance, et de l'espérance à la crainte, les connoissois-je auparavant que d'avoir connu Angélique? — Ah! dans ce flux et reflux perpétuel de mouvemens si opposés et si violens, quel est le cœur qui puisse conserver l'ombre de la fermeté! — Mais Angélique s'avance.... *Tremblant, et balbutiant ce qui suit :* eh bien!... ne voilà-t-il pas.... que dans ce même moment,... je sens un frissonnement... je.... je.... je tremble comme un enfant.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE.

LE CHEVALIER, *à part, du ton de la crainte et de la plus grande timidité.*

Il faut l'aborder. — Il seroit de la dernière impolitesse,... à moi,... de ne pas aller au devant d'elle.

ANGÉLIQUE, *s'avançant lentement de l'autre côté du théâtre, et parlant seule aussi.*

C'est le Chevalier!... *Avec un ton très-ému et très-agité :* je devrois l'éviter.... je ne puis prendre cela sur moi.... quel est mon trouble!.... mais, qu'est-ce donc que cet état-là?

LE CHEVALIER, *la saluant, et après qu'elle lui a rendu sa réverence, disant à part.*

Qu'elle est belle! quels yeux! eh, que d'ame dans ces yeux-là!

ANGÉLIQUE, *s'avançant encore, et à part.*

Qu'il a l'air tendre! son regard est celui du sentiment.

LE CHEVALIER, *toujours à part.*

Parlons lui donc,... mais par où débuter?... je ne sais où j'en suis.

ANGÉLIQUE, *à part, et avançant encore.*

Retirons-nous ; . . . je suis toute tremblante.

LE CHEVALIER, *à part, approchant, et puis reculant.*

Mais, par où entamer la conversation ?. . . Ah ! commençons d'abord par savoir si elle ne me haît pas !

ANGÉLIQUE, *à part, et avançant.*

Allons-nous en. . . . . mais auparavant de le quitter, . . . et pour lui cacher mon trouble. . . . disons-lui d'un air indifférent. . . . que je vais rentrer.

ANGÉLIQUE ET LE CHEVALIER, *ensemble, et tous deux dans la dernière agitation, se saluant encore gauchement.*

Monsieur. . . .

Mademoiselle. . . .

LE CHEVALIER, *tremblant.*

Vous vouliez me dire quelque chose, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE, *balbutiant.*

Non monsieur ; . . . . c'est vous qui. . . . . vouliez me parler.

LE CHEVALIER, *timidement.*

Ah ! permettez-moi, vous aviez commencé ; et je ne suis pas assez impoli, . . . daignez achever, je vous en supplie.

ANGÉLIQUE, *d'une voix entrecoupée.*

Eh bien, monsieur, ... c'est que je voulois vous dire. . . . que je vais retourner. . . . dans le salon.

LE CHEVALIER, *d'un air très-ému.*

Ah! demeurez, de grace, seriez vous assez cruelle

pour me priver de la première occasion que j'ai de vous parler sans témoins!

ANGÉLIQUE, *dans la plus grande agitation.*

Sans témoins!... Oh! vous aurez la bonté, monsieur,... de me parler à l'ordinaire,.... devant la compagnie. — Je ne pense pas que vous puissiez avoir à me dire rien de bien particulier;.... ainsi je me retire. *Elle avance quelques pas, au-lieu de se retirer.*

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah! excusez-moi, mademoiselle, j'ai quelque chose de particulier,.... et même de très-particulier à vous dire.

ANGÉLIQUE, *avec une grande volubilité.*

Eh bien, allons, en deux mots, monsieur; de grace, expliquez moi vîte ce que c'est, car vous voyez bien que je m'en vas. *Elle avance quelques pas.*

LE CHEVALIER, *d'un air très-embarrassé, et d'une voix entrecoupée.*

C'est, mademoiselle,.... c'est que.... c'est que.... je me meurs de peur de vous déplaire;... oh! je vous déplairai sûrement.

ANGÉLIQUE, *avec impatience.*

Eh bien! monsieur, c'est.... dites donc? c'est....

LE CHEVALIER.

C'est que.... c'est....; mais cela est si visible qu'il faut que cela vous soit bien indifférent, pour que vous n'ayez pas encore daigné vous en apercevoir.

ANGÉLIQUE, *baissant les yeux et d'un ton très-ému.*

Je ne vois pas, monsieur,... ce dont vous voudriez que je me fusse aperçue.

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité.*

Eh, mademoiselle! de ce que tout le monde voit; de ce que vous seule affectez de ne pas voir; de ce que vous avez la cruauté de feindre d'ignorer; de mon amour pour vous. — *Angélique se détourne.* Ah! ce mot vous offense!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! je respire! *Haut, et s'efforçant de lui cacher son trouble et son agitation.* Monsieur,.. voilà des propos... qui ne conviennent pas;... l'on n'en tient point de pareils.... à une jeune personne,.... à moins que l'on ne soit sûr de l'épouser. — Apprenez cela de moi, monsieur.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Eh bien! divine Angélique; j'en suis sûr. — Je suis autorisé de l'aveu de madame votre mère; mais cet aveu n'est rien pour mon cœur, si je n'obtiens pas le vôtre; si vous n'approuvez pas mon amour; si vous ne m'aimez point; si vous ne me le dites pas.

ANGÉLIQUE, *d'un air tendre et naïf.*

Moi, monsieur!... je ne vous dirai point à présent que je vous aime. — Oh! ne vous y attendez pas d'abord. — Je ne vous avouerai mon amour que lorsque cela me sera permis; que lorsque notre mariage....

LE CHEVALIER, *l'interrompant avec transport.*

Ah, vous me ravissez!... je suis dans une joie.... dans une ivresse.... l'excès de mon bonheur.... de mon amour...., mon cœur se trouve dans une situation,.... si délicieuse,.... que les expressions....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Eh! Chevalier, arrêtez et regardez moi; vous ne me voyez pas non plus dans un état bien triste. — Mais re-

trons. Donnez-moi la main pour rentrer, Chevalier. — Je ne serai point fâchée d'avoir, de la bouche de ma mère même, la confirmation de ce que vous venez de me dire. — *Avec volubilité.* Ce n'est pas que j'en doute, pourtant; ce n'est pas que j'en doute, au moins. *Posément.* Mais allons, donnez moi la main.... Ah! comme vous tremblez!

LE CHEVALIER.

Il est vrai;... je suis.... dans une agitation,... eh! mais, vous tremblez aussi, vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *de l'air le plus tendre.*

Venez, venez, Chevalier, nos parens nous rassureront.
Le Chevalier lui donne la main, et ils sortent ensemble (*).

(*) *Observation de M. Sédaine.* Tout va parfaitement jusqu'ici, à quelques observations près.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE.

LE CHEVALIER, *dans la dernière colère.*

NON, mademoiselle, non, je ne saurois me contenir; non, je suis outré. — Comment! madame votre mère, après m'avoir promis, ... je vais plus loin : après avoir été la première, (oserai-je le dire), à m'offrir votre main, elle en dispose aujourd'hui en faveur d'un autre?.. Eh de qui encore?. . . . en faveur d'un monsieur Récard ! . . . Et vous ne voulez pas que je sois au désespoir ! .. que je sois révolté d'un manque de parole aussi odieux, fait sans aucun ménagement, sans pudeur, sans. . . .

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Arrêtez, Chevalier. — *D'un ton noble et sévère.* De grace, monsieur, ne perdez point de vue que c'est de ma mère dont vous parlez, et que c'est à moi que vous en parlez.

LE CHEVALIER, *se calmant un peu.*

Ah! pardon, respectable Angélique! mille et mille fois pardon! Je vais m'observer. — Mais, dites moi, mademoiselle, vous sortez d'avec elle; comment a-t-elle eu la force. . . .

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Eh non! précisément, c'est qu'elle n'a pas eu la force de soutenir un quart d'heure de conversation avec moi. — Après m'avoir ordonné à la hâte ce mariage, présenté

les avantages incroyables que le Commandeur, qui a tout décidé, y trouve, elle s'est dérobée par foiblesse à mes raisons, à mes plaintes, à mes larmes;... et cela me laisse quelque espérance. Je suis convaincue qu'elle va tenter..... tenter l'impossible pour faire revenir le Commandeur sur ses pas, et.....

LE CHEVALIER, *reprenant vivement.*

Et il ne reviendra pas. Plus la Marquise lui résistera, et plus il mettra d'amour propre à montrer son crédit, et à faire sentir l'empire qu'il a sur son esprit. Oh non! n'espérez rien de ce côté là.

ANGÉLIQUE, *avec fermeté.*

Eh bien! si cette ressource nous manque, j'oserai en employer une autre : c'est de parler moi-même à monsieur Récard.

LE CHEVALIER, *reprenant avec chaleur.*

Cela est bien dit! Je vous seconderai; nous lui parlerons ensemble.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

Non pas, monsieur, s'il vous plait! c'est tout ce que je redoute. Je ne veux pas que vous soyez présent à l'entretien que je pourrai avoir avec lui.

LE CHEVALIER, *avec le plus grand feu.*

Ah! permettez, je vous en conjure, que, du moins, je puisse être à portée de vous entendre! Je serois au supplice si vous ne m'accordiez pas cette grace là; je dessécherois dans l'attente de l'événement, je ne....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Eh bien, ce sera donc à condition que vous vous tiendrez très-fort à l'écart; de façon que cet homme-là ne

puisse vous voir. Il y a plus, Chevalier, je veux que vous me promettiez que, quelque chose qui arrive, vous ne paroîtrez point; mais promettez-le moi.

LE CHEVALIER, *avec une vivacité d'étourdi.*

Oh! je vous le promets, mademoiselle! oh oui, oui, je vous le promets.— *D'un air triste :* Mais enfin, si rien de tout cela ne nous réussissoit, que deviendrois-je? de la violence dont est mon amour! car, soyez en bien persuadée, je ne tiens à la vie que par vous et pour vous, adorable Angélique! il me seroit impossible de vivre sans vous.

ANGÉLIQUE, *très-vivement et très-tendrement.*

Je n'en puis douter, Chevalier, si je juge de votre cœur par le mien; il me seroit également impossible de vivre sans vous. C'est là l'impression que vous m'avez faite dès l'instant que je vous ai vu, et c'est l'instant où je vous ai aimé. — Et je vous ai aimé la première! vous ne sauriez me disputer cet avantage précieux.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Ah, divine Angélique!... ces expressions tendres.... cette passion naïve.... et pleine de force;.... ce ton vrai de l'amour, jettent mes esprits.... dans un ravissement,.... dans un désordre.... — Ah! dans ce moment, à peine mon ame peut-elle suffire à goûter ces plaisirs purs du sentiment, que vous seule m'avez fait connoître;.... que vous seule étiez digne de faire éprouver à mon cœur!

ANGÉLIQUE, *s'appuyant tendrement sur le bras du Chevalier, et dans l'instant appercevant sa mère et le Commandeur.*

Ah, Chevalier! quelles que soient les traverses qu'on

nous oppose, l'on n'est point malheureux quand on s'aime autant! mais, j'aperçois de loin ma mère et le Commandeur; ils ne nous voyent point. Séparons nous; elle va sûrement lui plaider notre cause.

Ils se retirent chacun de leur côté. (*).

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *en habit de campagne.*

Eh! là, là, ma chère Marquise, tranquillisez vous un peu! et ne vous repentez point des sages démarches que vous avez faites.

LA MARQUISE, *d'un air très-affligé.*

Et moi, monsieur, je m'en fais et je m'en ferai toute ma vie les plus vifs reproches.

LE COMMANDEUR, *vivement.*

Quoi! vous auriez des remords d'être la cause du bonheur de cette enfant? — Eh, madame! croyez-moi, ce grand amour d'Angélique passera bien vîte; les grands biens du Récard lui resteront toujours; et c'est alors qu'au-lieu de m'appeler le tyran, vous m'appellerez le père de votre fille, pour lui avoir fait faire un mariage aussi raisonnable.

LA MARQUISE, *d'un air suppliant.*

C'étoit son mariage avec le Chevalier qui me paroissoit raisonnable. — Mais Commandeur, vous aimiez tant ce

---

(*) *Observation de M. Sédaine.* Cette scène n'est point liée; c'est toujours un défaut. S'il étoit possible de l'éviter, cela ne seroit que mieux.

jeune homme-là, qui donnoit, disiez vous, les plus grandes espérances !

LE COMMANDEUR.

Eh oui, madame, je l'aimois assez, et je l'aime encore; mais quelle différence, bon dieu ! de sa fortune à celle de cet autre ! — Et soyez-sûre que le Chevalier ne fera jamais la sienne, lui. Depuis qu'il s'est persuadé qu'il étoit amoureux d'Angélique, (*) cela fait toute son occupation; il a renoncé à tout, il ne voit plus les gens qui lui peuvent être utiles; il s'est casané ici, jeune comme il est, il n'est de rien, il ne vient pas même à la chasse avec nous; . . . il n'est d'aucuns plaisirs, cela ne boit que de l'eau, cela a un estomach; . . . . il n'a point de ressort vous dis-je; le Chevalier ne fera jamais sa fortune; cela n'a point de nerf dans le caractère. A son âge ! Eh quel diable ! il n'a guères que vingt ans, et il ne sçait que faire de vingt ans !

LA MARQUISE, *très vivement.*

Eh oui, monsieur, pour vous plaire, il faudroit qu'il eût le vice ennuyeux et assommant de l'ambition, dont est attaqué votre monsieur Récard; et . . . .

LE COMMANDEUR.

Oh ! pour celui-là, je vous suis caution qu'il parviendra à tout ce qu'il voudra, lui.

LA MARQUISE, *avec beaucoup d'humeur.*

Marier ma fille dans la robe, et à un très-petit bourgeois encore ! il sera fort agréable pour Angélique d'être la cousine d'un banquier, ou la nièce d'un gros commer-

---

(*) *Observation de M. Sédaine.* Comment ce Commandeur, qui croit à l'amour, qui l'a prouvé possible à Récard, ne veut-il pas le croire dans le Chevalier pour Angélique ?

çant !.... et de nous trouver, elle et moi, tout à travers ce monde aimable-là.

LE COMMANDEUR, *avec vivacité.*

Oh ! par exemple, je puis vous rassurer là-dessus. — Depuis la mort de son père, M. Récard ne voit plus aucun de ses parens ; il a éloigné de lui toute sa famille. Oh ! c'est un garçon qui a de l'élévation dans l'ame ! il a le cœur bien placé.

LA MARQUISE, *avec feu.*

Mais, pour la dernière fois, je vous dis, monsieur, qu'Angélique est au désespoir, je suis restée avec elle le moins que j'ai pu ; je me suis enfuie, je n'ai pu soutenir le spectacle de sa douleur. L'attachement qu'elle a pour moi fera, peut-être, qu'elle ne vous résistera pas,.... mais, je voudrois qu'elle vous résistât. — La pauvre enfant s'est jetée à mes genoux, elle m'a dit que je faisois son malheur, que c'étoit moi qui.... *s'interrompant elle-même*: Mais, effectivement, c'est qu'elle va croire que c'est moi qui cause son malheur,... elle croira sûrement que c'est moi.

LE COMMANDEUR, *d'un ton poli, mais ferme et animé.*

Oh ! de grace, madame, ne me tourmentez pas davantage, je vous supplie. Tout n'est-il pas dit ? Comment ! mais cela devient une persécution !

LA MARQUISE, *avec le plus grand feu.*

Eh bien, monsieur, finissez vous-même cette belle affaire ! j'y consens,... vous voyez comme j'y consens. — Monsieur le Commandeur, vous devez sentir votre tyrannie : j'ai passé ma vie à faire tout ce que vous m'ordonniez despotiquement ; je vous ai continuellement sa-

crifié mes sentimens les plus chers, mes intérêts les plus tendres, il ne me restoit plus que ma fille : voilà, monsieur, le dernier sacrifice que pouvoit vous faire mon amitié.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Son amitié!... si elle disoit sa foiblesse, encore passe.

LA MARQUISE, *vivement.*

Que dites-vous-là tout bas, monsieur?

LE COMMANDEUR.

Je dis, ma chère Marquise, que je desirerois que vous fissiez les choses d'un peu meilleure grace. Tenez, j'aperçois M. Récard qui n'ose nous aborder; voulez-vous que je l'appèle ? vous termineriez avec lui.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

Oh! par exemple, monsieur, c'est là ce que vous n'obtiendrez jamais de moi ! c'est bien assez que je consente, monsieur, c'est bien assez que je consente; arrangez tout le reste comme vous l'entendrez avec cet homme là. Je ne veux pas seulement lui parler; je ne m'accoutumerai de mes jours à le regarder comme mon gendre, je vous en avertis. Mais, je signerai, monsieur, je signerai aveuglément tout ce que vous me présenterez; voilà tout ce que je puis prendre sur moi. D'ailleurs,.... *Étouffant ses larmes :* je suis au désespoir; cela me fera mourir,... monsieur, cela me fera mourir. *Elle sort.*

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, *seul.*

Bon, bon, mourir! je n'ai point de foi à toutes ces morts-là; je me sais toujours très-bon gré de n'avoir pas

fait manquer à Angélique sa fortune.... Et pourquoi ? pour satisfaire une fantaisie d'amour, dont il n'auroit plus été question après huit jours de mariage. — Ma foi, les femmes sont trop heureuses d'avoir un homme de tête qui ait le pouvoir de les déterminer à leur avantage, et qui les mène un peu lestement ; sans cela il n'y a point de sottises qu'elles ne fissent. Mais voici mon homme (*).

SCENE IV.

LE COMMANDEUR, M. RÉCARD, *en habit de campagne très-riche.*

M. RÉCARD, *avec empressement.*

Eh bien, monsieur le Commandeur, je n'ai point voulu paroître que la Marquise ne vous eût quitté. Avez vous parlé ? a-t-on consenti, mais définitivement ?

LE COMMANDEUR.

Oui, vous avez son consentement absolu. — Mais, si vous saviez, mon cher Récard, tout ce que mon amitié a fait pour vous !.... la peine,.... le mal,.... que j'ai eû,.... à l'amener forcément à consentir de son plein gré à ce mariage.

M. RÉCARD, *avec la dernière surprise.*

Mais, monsieur, la Marquise a dû être étonnée des avantages immenses, prodigieux....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Point.... mais point,.... elle n'en a point été émer-

(*) Si l'on trouve ce monologue inutile, ou faisant longueur, on peut le supprimer, à l'exception de : *Bon, bon, mourir ! Je n'ai point de foi à toutes ces morts-là, moi. — Mais, voici mon homme.* (*Note de l'Auteur*).

veillée; elle a trouvé tout simple qu'en épousant une fille d'une aussi grande maison, vous lui fissiez tous les avantages possibles. Il est bon de vous avertir que cette grande dame ne perd jamais sa naissance de vue; .... et vous n'imaginez pas, mon enfant, combien il m'a fallu batailler pour vaincre ses nobles préjugés, dont....

M. RÉCARD, *l'interrompant d'un air de pitié.*

Dites donc tout uniment: ses préjugés de noblesse.

LE COMMANDEUR, *d'un air de bon homme.*

C'est ce que je veux dire aussi. Je conviens qu'au fond ce sont de vrais préjugés. Parbleu! mon cher Récard; vous n'ignorez pas ma façon de penser sur tout cela! je suis tout rond, moi; je dis tout haut, et à la Cour même, à qui veut l'entendre: que la naissance est une affaire de pur hasard; qu'il est ridicule de faire un crime, et même un reproche à quelqu'un, de ce qu'il est né bourgeois; de ce qu'il est fils d'un marchand, d'un président, ou de quelqu'autre chose aussi baroque; et que c'est le plus sot de tous les préjugés, auquel....

M. RÉCARD, *l'interrompant avec une fierté noble.*

Auquel.... auquel vous tenez tout comme un autre; monsieur. — Et vous devez y tenir, il vous est avantageux, et l'on ne renonce point à ses avantages. — Passons, passons, monsieur le Commandeur, je ne serai jamais la dupe de la fausse modestie des gens de qualité à cet égard. — Allez, allez; je suis convaincu que l'excellent discours sur l'égalité des conditions, n'a pas converti le plus mince gentilhomme de ce royaume; .... et il vous a converti moins que personne, vous monsieur. Mais, quand on veut vivre avec les hommes, il faut s'accommoder de leurs préjugés; ainsi, revenons donc....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Oui, oui; revenons, c'est bien dit.

M. RÉCARD, *avec vivacité.*

Eh bien, monsieur, nous finissons, quand?

LE COMMANDEUR, *reprenant vivement.*

Sur-le-champ, mon ami. Montez dans une demi-heure à mon appartement; l'homme d'affaire de la Marquise doit s'y rendre; j'y serai, nous écrirons et nous irons la faire signer tout de suite; voilà les paroles que j'ai à vous porter.

M. RÉCARD.

Fort bien, monsieur! à merveille!

LE COMMANDEUR.

Mais auparavant, ce qui seroit encore mieux, ce seroit de prévenir Angélique de quelques politesses; et vous avez le temps. Je ne vous cache pas qu'elle a un peu le foible de sa mère sur la noblesse; mais elle est bien née, et elle lui obéira pour peu qu'avec adresse vous sachiez la tourner....

M. RÉCARD, *d'un air suffisant.*

Oh! la tourner! ce n'est pas là ce qui m'embarrasse. Je suis bien sûr de lui persuader tout ce que je voudrai; je sais de reste, de quels contes il faut bercer et endormir une jeune personne qui est sur le point de faire un mariage. — On lui en fait des peintures admirables; l'on ne lui en présente que les côtés brillans: on l'éblouit, on l'enchante; allez, allez, laissez-moi faire.

LE COMMANDEUR, *sur le point de sortir.*

Je m'en rapporte bien à vous. Je vous quitte. — Vous

avez de l'esprit ; servez-vous-en, surtout, à lui faire adroitement avaler la pillule sur ses préjugés de naissance. *Il le quitte un instant.*

M. RÉCARD, *seul, et d'un air mécontent.*

Toujours leur naissance ! A quels désagrémens, à quels dégoûts, quand j'y pense, l'ambition expose-t-elle un homme comme moi !

LE COMMANDEUR, *revenant sur ses pas.*

Ah ! mon ami, j'avois oublié le plus nécessaire : en vous mariant, vous prendrez le nom d'une de vos terres ; on l'exige, au moins. — Et c'est un des articles auxquels la Marquise tient le plus ; je vous en avertis. Elle dit que vous ne pouvez pas vous faire appeler éternellement *monsieur Récard ;* et sa fille encore moins, *madame Récard ;* qu'on ne sauroit comment l'annoncer.

M. RÉCARD, *avec une colère retenue.*

Eh bien, soit, monsieur ! — Puisque dans cette partie du monde-ci, il est si nécessaire d'être noble, que lorsque l'on ne l'est pas d'extraction l'on est obligé d'avoir l'apparence de l'être, et qu'il est indispensable d'en usurper le titre, je prendrai le nom d'une de mes terres, monsieur. — Il ne faut cependant pas être bien philosophe pour voir, qu'en soi-même, la noblesse la plus vraie, la mieux constatée, est une affaire de pure opinion. — Parbleu ! les Turcs, qui nous valent bien, n'ont point de noblesse chez eux ; et ils s'en passent à merveille, en vérité ! ils se contentent tout platement du mérite personnel.

LE COMMANDEUR.

Quel diable, mon cher Récard ! nous ne sommes point

ici chez les Turcs! et n'envisageant cela que du côté de nos usages, vous devez sentir que le nom propre tout cru fait toujours une certaine peine; — A moins que ce ne soit un nom si connu,.... si connu....

M. RÉCARD, *l'interrompant avec colère.*

Eh! tout est dit là-dessus, monsieur! Il étoit même très-inutile de revenir sur vos pas, et d'insister sur une proposition qui ne peut souffrir aucune difficulté.

LE COMMANDEUR, *l'adoucissant par ses caresses.*

Là, là, doucement, mon ami; ne vous fâchez donc pas! eh bien, là, prenez que je ne sois point revenu. *Il le baise au front.* Ah çà, je vous attends chez moi, dans une demi-heure, mon bon Récard. *Il se retire.*

SCÈNE V.

M. RÉCARD, *seul et fort en colère.*

Oh, ma foi, ceci devient trop fort! Cette haute noblesse,... ou cette noblesse haute, commence à m'excéder! ce sont des humiliations continuelles qui.... *Changeant de ton et s'interrompant lui-même:* qui ne doivent point m'arrêter dans mon projet. Il suffit à mon cœur de repousser tous ces nobles-là avec quelque sorte de dignité. Et d'ailleurs, il faut savoir dévorer tous les dégoûts possibles, lorsqu'il s'agit de sa fortune et de son élévation; c'est à cela que l'on doit tout sacrifier. — L'on ne peut cependant être plus mécontent... *Il s'interrompt en voyant Angélique, à laquelle il parle tout de suite, en l'abordant avec empressement.*

SCÈNE VI.

M. RÉCARD, ANGÉLIQUE.

Auparavant que M. Récard aperçoive Angélique, elle aura paru au fond du théâtre avec le Chevalier, auquel elle fera signe de se retirer, et qui se retirera effectivement.

M. RÉCARD, *reprenant un visage serein.*

Vous voyez, mademoiselle, l'homme du monde le plus content,.... d'avoir le bonheur de vous rencontrer, et de vous....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Vous ne me rencontrez point, monsieur,... c'est tout exprès que je viens vous trouver, pour m'éclaircir sur le mariage que ma mère....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Oui, mademoiselle, madame votre mère a dû vous dire avec quel respect et quel plaisir je reçois l'honneur que vous voulez bien me faire, et par quels procédés....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Auparavant que de vous mettre en frais de bons procédés, je vous prie, monsieur, d'écouter...

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, mademoiselle, si je vous interromps; mais, faites-moi la grace, je vous supplie, de m'entendre d'abord; commencez par recevoir mes excuses, si tout ce que je fais est si fort au-dessous de ce que vous méritez. Je n'en ai dit qu'une partie, parce que je veux que vous soyez convaincue que ce n'est qu'à vous seule, à vous personnellement, mademoiselle, que vous

devrez ce que j'y ajoute : je n'ai promis que quarante mille écus de pierreries, et je vous conjurerai de me faire le plaisir d'en accepter le double. — Vous serez,.... je veux que vous soyiez une enfant toute couverte de diamans, si vous daignez me le permettre.

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Oh non ! je ne serai point dans le cas de permettre...

M. RÉCARD.

Oh ! je ne céderai point sur cela, mademoiselle, et il faudra vous résoudre encore à supporter le chagrin de vous voir les plus beaux équipages,... et des chevaux !... oh ! sur mon dieu ! je vous destine le plus bel attelage qui soit dans l'Europe entière. — Et je mourrois de douleur, s'il se trouvoit à Paris, et même à la Cour, une femme, quelle qu'elle soit, qui eût une voiture aussi brillante que la vôtre; j'y veux mettre jusqu'à quatre, cinq cent louis.

ANGÉLIQUE.

Mais, souffrez, monsieur, que l'on vous arrête...

M. RÉCARD.

Rien n'est capable de m'arrêter à cet égard; je suis décidé, et très décidé à vous donner toutes ces petites mortifications-là. Tenez, ma très-chère demoiselle, je prétends encore que votre corbeille soit aussi de la plus grande magnificence; je dis de la plus grande. — Des boîtes, une montre, garnies de diamans, des bijoux d'or de toutes espèces;.... il y aura dedans, d'ailleurs, mille louis dont vous disposerez comme vous l'entendrez; vous les jetterez par les fenêtres si vous voulez, cela ne me regarde pas.

ANGÉLIQUE, *d'un air fier et tranquille.*

J'espère aussi, monsieur, que tout cela ne me regardera pas.

M. RÉCARD.

Que voulez-vous donc dire, mademoiselle? faites moi la grace de vous expliquer.

ANGÉLIQUE, *d'un air noble et aisé.*

Je ne demande pas mieux, monsieur; mais, vous ne m'en laissez pas le temps;.... et dans le dessein que j'ai de vous parler avec la plus grande sincérité, j'en guette depuis une heure le moment, et j'attendois que vous eussiez fini tous vos contes de fées, dont vous vous flattiez sans doute de pouvoir étourdir ma raison.

M. RÉCARD.

Quoi donc! qu'appellez vous mes Contes des fées?

ANGÉLIQUE, *d'un air de pitié.*

Eh mais, monsieur, si vous me le permettez, j'appelle ainsi votre or, vos diamans, vos chevaux, vos équipages, et tout cet étalage de richesses. — Que ce soient au reste des fictions ou des vérités, cela m'est bien égal.—Ce n'est pas que je ne reçoive avec politesse, monsieur, toutes les choses obligeantes que vous me dites, et que je ne mérite pas. Mais, je ne veux, ni ne puis accepter vos offres, quelques brillantes qu'elles soient; et... par conséquent vous épouser, monsieur. — Soyez-en bien persuadé.

M. RÉCARD, *d'un air suffisant et maniéré.*

Ah, permettez moi, mademoiselle, de n'en être point du tout persuadé. — Il est vrai que je cesserois à l'instant, .. ah! dans le moment même, de m'appuyer de la volonté de madame votre mère;.... et je ne vous re-

mettrois pas devant les yeux l'obéissance que vous lui devez, si je n'étois pas moralement, physiquement sûr de vous rendre la femme de la terre la plus heureuse.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de dédain.*

Eh non, monsieur, cela est impossible.

M. RÉCARD, *reprenant vivement.*

Mon dieu ! pardonnez-moi : rien ne me sera plus facile que de vous guérir de ce petit préjugé, ... de cette répugnance que vous avez... (avouez-le, mademoiselle,)... contre l'état de la Robe ; plutôt que contre moi, ... je le parierois. — C'est l'affaire d'un mois de mariage ; .... il ne faut, de ma part, que de bons procédés, de bonnes façons, pour couler à fond toutes ces misères-là.

ANGÉLIQUE.

Eh, monsieur, ne vous abusez donc pas là-dessus ! — Ce n'est point contre vous, et bien moins encore contre l'état de la Robe, qui est très respectable par lui-même, que je suis prévenue ; mais c'est que mon cœur l'est pour un autre que vous, monsieur. — Et puisque vous me forcez à le dire, je vous déclare nettement que j'aime le Chevalier, dont je suis aimée.

M. RÉCARD, *d'un air de confiance.*

Petite amitié d'enfance que cela ! .. de pure enfance..... et que je ne crains point. — Je suis tellement convaincu que de votre part, mademoiselle, vous joignez à la vertu avec laquelle vous êtes née, la solidité, et l'excellence des principes que vous vous êtes faits......, cela m'est si bien démontré ! — De mon côté, moi, je suis sûr, mais si sûr de faire votre bonheur ; je m'en pénètre si fort, que je veux que peu de jours après notre mariage vous en soyez aux petits soins avec moi ; je

veux que vous ne viviez, que vous n'ayez des yeux, que vous ne respiriez que pour moi; eh! ce ne sera que la suite naturelle des procédés divins que j'aurai pour vous! je commencerai par ne vous contraindre en rien, ni sur rien; bien loin d'être un tyran, de vous empêcher de recevoir vos amis, j'entends au contraire qu'ils soient les maîtres chez moi; je serai le premier à devenir celui du Chevalier, moi, et....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Vous! l'ami du Chevalier, monsieur! vous (*)?

SCÈNE VII.

M. RÉCARD, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER (**).

ANGÉLIQUE, *allant au Chevalier.*

Comment, Chevalier, après la parole que vous m'avez donnée!

(*) *Observation de M. Sédaine.* Puisqu'il est permis de dire ce qu'on pense, cette scène entre Récard et Angélique ne tient pas ce qu'elle semble promettre. Les propositions de Récard semblent avoir quelque chose de révoltant : cela ressemble ou à un homme qui croit parler à un enfant en l'entretenant de ses bijoux, et Récard n'est point assez sot pour devoir se tromper jusqu'à ce point-là sur Angélique, ou cela présente encore un Financier qui fait des propositions à une jeune fille, pour la séduire. En tout, l'auteur ayant à faire soutenir par Angélique les intérêts de l'amour et de la naissance, et par Récard ceux de la fortune et de l'ambition, il semble que ces objets-là ne sont pas remplis.

(**) *Observation de M. Sédaine.* L'arrivée ici du Chevalier, et son acharnement à rester, sa colère, son étourderie, pa-

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Eh, quoi mademoiselle! ma parole n'est-elle pas dégagée? puisque M. Récard persiste toujours....

ANGÉLIQUE, *entraînant le Chevalier au fond du théâtre.*

Non, monsieur, laissez-moi seule achever de le convaincre, ou cédons-lui la place. — Vous ne resterez point, vous dis-je, ou je sors et je vous emmène avec moi.

LE CHEVALIER.

Eh bien! eh bien, mademoiselle! je vais m'éloigner.
Il se retire dans la coulisse qui est du côté de M. Récard.

---

roissent au-dessous de la prudence qu'on exige dans un militaire. Que vient-il faire là? Insulter Récard, lui faire une scène en présence d'Angélique, qui peut et qui ne manquera pas ou d'appeler, ou de les faire suivre, etc. Le Chevalier peut être un jeune étourdi, il est vrai, mais on s'est accoutumé dès sa première scène à le regarder comme un brave homme, et cette idée de bravoure lui donne de la consistance dans l'esprit du public, au moins à cet égard-là, et l'on désirera au théâtre qu'un homme obligé par état de connoître toutes les maximes du point d'honneur, en ait la prudence, surtout devant une femme, et ne vienne pas en cela se conduire comme un enfant. Son arrivée, dans cette situation-là, peut devenir très-intéressante au public; mais je crois nécessaire, quelque agité qu'il soit, de lui donner la modération et le sang-froid affecté d'un brave homme, bien sûr de ne pas lâcher pied s'il ne réduit pas son homme par des raisons. Alors le personnage d'Angélique pourra devenir très-intéressant entre ces deux hommes-là; sa manière de racommoder ce qu'ils se diront mutuellement, sa prudence, sa fermeté, son esprit, son amour, pourront y jouer un personnage.

ANGÉLIQUE, *après avoir regardé, et s'être assurée que le Chevalier n'y est plus, et toute tremblante de sa apparition.*

Ah! je suis encore toute saisie! actuellement, monsieur, que je n'ai plus à craindre les transports du Chevalier....

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Oh! je les ai vus, moi, d'un très-grand sang-froid; et ils ne sont nullement faits pour m'en imposer. Je ne m'effraye pas aisément.

ANGÉLIQUE, *tâchant de se remettre de sa frayeur.*

A la bonne heure, monsieur! mais, à présent que je suis un peu remise de la frayeur qu'ils m'ont causée, à moi, et que nous voilà seuls, je ne crois pas possible que vous puissiez résister à la force de mes raisons.

M. RÉCARD, *d'un air mécontent.*

Oh! voyons, mademoiselle.

ANGÉLIQUE, *très-vivement.*

D'abord, monsieur: quand je vous déclare d'une façon qui me paroissoit très-précise, que j'aime le Chevalier, et que j'en suis aimée; vous feignez de ne point entendre que ce soit de l'amour; vous traitez cet amour de petite amitié d'enfance!... et par cette grossière équivoque.... *Comme elle aperçoit le Chevalier qui sort un peu de la coulisse, et qui veut s'avancer, elle lui adresse les derniers mots suivans, que M. Récard, qui ne voit pas le Chevalier, imagine lui être adressés, à lui Récard. Ces mots qu'Angélique prononce avec quelque altération dans la voix, font disparoître le Chevalier. Et voici ces mots:* Est-ce ainsi que vous vous éloignez?

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Eh non, mademoiselle! c'est vous même qui vous

éloignez de mon idée ; et quand vous serez au fait de ma façon de penser sur l'amour....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant vivement.*

Quelle qu'elle soit, monsieur, ... à moins, peut-être, que vous ne vouliez douter de notre amour...

M. RÉCARD, *l'interrompant.*

Eh oui, mademoiselle ! c'est cela précisément. Je vous nie tous vos beaux sentimens, et au Chevalier, et à vous ; je ne crois point à l'amour, moi, mais point du tout. Ma petite philosophie m'a conduit à une incrédulité totale sur l'amour, sur cet être de raison-là ; et....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Eh ! monsieur, puisque vous n'y croyez point, et que, par conséquent, vous n'en avez heureusement pas pour moi, quelles peuvent être, en ce cas là, les raisons qui vous font obstiner encore à ce mariage ?

M. RÉCARD.

Ce sont les raisons de madame votre mère, plutôt que les miennes, qui ont fait tout cet arrangement-ci ; les raisons qui font tous les mariages ;... des raisons de convenances !

ANGÉLIQUE, *d'un air noble et fier.*

Eh ! mais, où trouvez-vous les convenances d'une fille de....

M. RÉCARD, *l'interrompant avec humeur.*

D'une fille de la plus grande qualité avec un bourgeois comme moi !.... N'est-ce pas là ce que vous pensez, mademoiselle ?... et ce que, par politesse, vous n'auriez peut-être pas prononcé aussi crûment !... En tout cas, je vous sauve l'embarras de chercher une tournure pour me le faire entendre ; et je vais avoir l'honneur de vous

faire sentir ces convenances : — *Avec un peu de colère.* Ce bourgeois a douze millions ; vous, mademoiselle, vous lui apportez en échange vos titres de noblesse ; eh ! mais, c'est troc de gentilhomme que ce marché-là ! rien n'est plus égal ; et encore la balance penchera-t-elle entièrement un jour en votre faveur, si, par la suite, je suis porté aux premières places ; le crédit est tout, et les grands seigneurs sont.... sont de grands seigneurs.

LE CHEVALIER, *avec une colère, qu'il tâche de retenir pourtant.*

Ah ! mademoiselle, il est temps d'éclater, et de dire...

M. RÉCARD, *d'un air ferme.*

Que diriez-vous, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Je dirois...

ANGÉLIQUE, *emmenant de force le Chevalier.*

Non, monsieur ; vous ne direz rien. Au nom de notre amour, je vous le défends, et vous nous quitterez.

M. RÉCARD, *d'un air noble et fier.*

Non, mademoiselle ; c'est moi qui vous quitte, et si, sur les prétentions que je conserve toujours, j'ai une explication à avoir avec M. le Chevalier, ce n'est point en votre présence qu'elle doit se faire. *Il sort.*

LE CHEVALIER, *avec une colère froide.*

Je veux le suivre, et avoir cette explication.

ANGÉLIQUE, *le retenant.*

Arrêtez, Chevalier ! ou vous me perdez pour jamais.

LE CHEVALIER, *hors de lui-même.*

Par quel enchantement enchaînez-vous ma colère ?

parlant avec fureur du côté par lequel est sorti M. Récard : Oh! ce petit monsieur, qui s'est énivré si fort de ses richesses, ira cuver son or, je lui ferai voir comment je corrige les gens à qui il fait perdre la tête.

M. Récard reparoît par une coulisse opposée à celle par laquelle il est sorti ; il entend ces mots : ira cuver son or, *et il donne des signes muets d'un ressentiment froid et tranquille.*

ANGÉLIQUE, *ramenant encore le Chevalier.*

Ah, Chevalier! que dites-vous! Heureusement qu'il n'est plus à portée de vous entendre....

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE, *avec la dernière vivacité.*

Mais, monsieur, dans l'état où vous êtes, j'exige de vous, que vous ne le chercherez point ; et même, que vous éviterez avec soin de le rencontrer seul. *Augmentant sa vivacité :* Et pour que vous me teniez votre promesse avec le dernier scrupule, je vous en demande votre parole d'honneur, monsieur ; je vous la demande, je la veux absolument.

LE CHEVALIER, *se faisant effort.*

Eh bien.... eh bien!... je vous en donne ma parole d'honneur! jugez par cet effort de l'empire que vous avez sur moi! mais, revenons au Commandeur : si cet homme s'opiniâtre à vouloir ce funeste mariage....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant d'un air noble et ferme.*

J'y refuserai mon consentement ; en doutez vous, Chevalier? ma mère m'a autorisée à ce refus, en vous choi-

sissant d'abord pour mon époux. *Avec la dernière chaleur.* C'est en partant de ce principe honnête, que je montrerai une fermeté inébranlable, et tout ce que peut le véritable amour. Je vaincrai tous les obstacles, je braverai tous les propos. Eh! que peut m'importer en effet le jugement des autres hommes! vous êtes seul pour moi dans l'univers, Chevalier! Le reste de la terre ne m'est rien; l'amour l'a anéanti pour moi.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Ah, divine Angélique!... adorable Angelique,.... Quelle ame!.... quelle force dans le caractère!.... et quel amour!.... il n'est que le mien qui puisse lui être comparé.

ANGÉLIQUE, *se remettant et d'un air plus tranquille.*

C'en est assez.... Chevalier. — Occupons-nous moins de cet amour infortuné, et songeons davantage,... *s'interrompant elle-même:* Essayons de parler ensemble, (*) au Commandeur; mais sans emportement, prenez y garde, et....

LE CHEVALIER.

Oui, oui, sans emportement; mais avec la plus grande chaleur de sentiment; mais avec la plus,.... pourvu qu'une cruelle timidité ne vienne point vous glacer; mademoiselle!....

(*) *Observation de M. Sedaine.* On ne sait pas d'où peut venir, dans Angélique, le dessein de parler au Commandeur. C'est, dira-t-on, qu'elle connoît l'empire qu'il a sur sa mère. Mais, est-il honnête au fonds qu'elle paroisse le soupçonner aussi fort qu'il est? Si le public ose penser qu'il s'est passé quelque chose entre le Commandeur et la Marquise, ce qu'il faut même augurer pour n'être pas étonné de sa conduite avec elle, est-il décent qu'on prête à Angélique le soupçon de cette

ANGÉLIQUE.

Moi; de la timidité en pareille circonstance! Ah, mon cher Chevalier (*)! l'amour n'est jamais timide que vis-à-vis de l'objet ~~aimé. Mais, allons,~~ allons le trouver.

Ils s'en vont ensemble.

---

intelligence, et comment n'ose-t-elle pas compter bien plus certainement sur sa mère? Si elle se croit assez forte en raisons vis-à-vis d'un homme en qui elle peut n'avoir que la raison à attaquer, comment n'espère-t-elle pas davantage de ces mêmes raisons vis-à-vis de sa mère en qui elle a de plus les ressources de la nature?

(*) *Observation de M. Sédaine. Ah! mon cher Chevalier!* On a remarqué que quoiqu'Angélique et le Chevalier s'aiment tendrement et depuis longtemps, il n'en est pas moins vrai que ce n'est que d'aujourd'hui qu'ils se sont parlé d'amour; cela ne sembleroit-il pas proscrire quelques-unes de ces expressions qui appartiennent à la grande habitude de s'aimer. Soit que ces deux amans me paroissent plus honnêtes que mille autres, soit que le caractère de leur amour imprime du respect, il m'a semblé que quelques expressions d'Angélique, depuis qu'ils ont commencé à se connoître mutuellement, tiennent un peu trop à la grande habitude de s'aimer.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. RÉCARD, M. DE L'ORME.

M. RÉCARD, *d'un air tranquille et noble.*

N'EN parlons plus, monsieur. — Je suis décidé. Ayez la bonté de faire ce que je vous ai dit.

M. DE L'ORME, *avec beaucoup de chaleur.*

Pour la dernière fois, je vous conjure, monsieur, si j'ai encore quelque crédit sur votre esprit...

M. RÉCARD, *l'interrompant d'un air imposant.*

Il est, et sera toujours le même, mon cher ami; mais, je sais le borner. — Comme il n'est point de ma part un effet de ma foiblesse, que cet exemple-ci vous serve de leçon, et vous prouve que, ni vous, monsieur, ni personne dans la nature, n'aura jamais de crédit sur moi, quand je croirai avoir une raison puissante de me déterminer par moi-même.

M. DE L'ORME, *d'un air triste.*

Ah, monsieur, puisqu'il m'est impossible de vous faire changer de résolution, mon amitié pour vous se seroit bien passée, en ce cas-là, du choix que vous avez fait de moi pour me charger de votre secret.

M. RÉCARD, *d'un air de bonté.*

J'eusse bien voulu moi-même ne m'en ouvrir à personne, mon cher de l'Orme, mais, il m'étoit indispensable de vous le confier; parce que vous sentez que, de quelque façon que les choses tournent, j'aurai sûrement

besoin, ou de vos conseils, ou de vos secours. — *D'un air imposant et sévère:* Au reste, monsieur, souvenez vous bien de ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter plusieurs fois il n'y a qu'un instant, c'est, qu'il y va de votre vie, je ne dis pas à révéler, mais à laisser pénétrer mon secret.

M. DE L'ORME, *avec quelque émotion.*

De ma vie!.... de ma vie!... Oh, monsieur, soyez sûr de ma discrétion.

M. RÉCARD, *affectueusement.*

Allez donc, mon très-cher ami, donner les ordres en question;... *d'un air imposant:* et sur toutes choses, mettez en les donnant une grande prudence et une extrême circonspection, pour que l'on ne puisse pas nous deviner.

M. DE L'ORME, *le quittant.*

Ne vous inquiétez de rien, monsieur.

M. RÉCARD, *sortant du côté opposé à celui par lequel M. de l'Orme s'est retiré.*

Allons donc vîte nous-même.... *apercevant la Comtesse qu'il ne peut éviter.* Mais, quelle fâcheuse rencontre! je ne saurois l'éviter; quel contretems!

SCÈNE II.

M. RÉCARD, LA COMTESSE. (*)

LA COMTESSE, *d'un ton de plaisanterie aigre.*

Ah! vous voilà, M. Récard! — Peut-on, sans abuser de votre complaisance,.... et si dans ce moment rien

---

(*) *Observation de M. Sédaine.* L'auteur n'auroit-il pas pu

ne vous appelle ailleurs..., tirer de vous, mon petit monsieur, quelqu'éclaircissement sur le mystère, sur la petite cachoterie que vous m'avez faite, du dessein ténébreux que vous avez formé d'épouser Angélique?... et auquel on dit que vous tenez encore?

M. RÉCARD.

Eh mais, madame, il n'y a eu là dedans ni mystère,.. ni ouverture de ma part. — Eh quoi! n'êtes-vous pas tantôt demeurée d'accord avec moi, que je ne pouvois vous convenir, et que je ne devois épouser que du crédit. Il est donc...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh non, non, monsieur! vous avez mis à tout cela un mystère faux, et Italien! vous êtes venu adroitement et traîtreusement même, préparer avec moi cette belle

---

se servir plus utilement de l'espèce d'engagement de Récard et de la Comtesse, en retranchant la scène du premier acte où il rompt avec elle? Outre qu'elle a quelquefois l'air de courir après lui, et principalement dans cette dernière scène où elle lui fait des reproches, c'est que le but de l'auteur étant de peindre cet amour d'arrangement qui est en usage dans le grand monde, ce seroit là, au cinquième acte, le moment d'une explication entre eux, où ils romproient de bon accord, après, si l'on veut, s'être fait mutuellement, en commençant la scène, des reproches tendres; lui, sur l'arrangement qu'elle a projeté avec le Vicomte; elle, sur ses prétentions sur Angélique. Tous deux se justifieroient vis-à-vis l'un de l'autre, en se disculpant d'avoir été le premier à donner l'exemple de l'infidélité, et se sépareroient fort contens l'un de l'autre. Cela pourroit fournir, au lieu d'une scène sérieuse, où les deux interlocuteurs ne sont ni plaisans ni intéressans, une scène agréable dans le genre de celle du Vicomte et de la Comtesse, et cela rentreroit encore davantage dans l'objet de l'auteur, de peindre cet amour de convention et d'arrangement.

affaire-ci, en me faisant d'abord accroire que nous ne nous aimons plus l'un et l'autre.

M. RÉCARD, *avec un souris malin.*

Eh bien? cela n'est-il pas exactement vrai ?

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Oh ! à présent, cela est on ne peut pas plus vrai ; car je vous hais de tout mon cœur. . . mais tantôt, monsieur, cela n'étoit point vrai du tout. — Au reste, sans entrer dans une aussi sotte explication, je vous dirai, monsieur Récard: — *avec un ton absolu:* que j'exige actuellement de vous, qu'en renonçant pour la vie à m'aimer, vous abandonniez encore vos petites prétentions sur la fille de la Marquise ; et que vous vous fassiez la justice de les sacrifier au Chevalier, dont la naissance, suivant vos principes mêmes, répond tout autrement que la vôtre à celle d'Angélique.

M. RÉCARD, *d'un air railleur, et se pliant le corps en deux ; avec un respect ironique.*

Ah, madame la Comtesse ! quand vous me donnerez vos ordres avec cette douceur, cette aménité, ce ton, et cet air d'amitié-là, et sans y mêler de hauteur ; ne doutez pas que je ne courre sur le champ les exécuter. — *Aveo amertume :* Et puis d'ailleurs honoré d'un autre côté des avances, et des politesses dont m'a comblé M. le Chevalier, soyez sûre, madame, que je ne tarderai pas à y répondre, comme je le dois.

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Comment donc ! mais je crois encore que vous osez plaisanter ? Oh ! tâchez, s'il vous plaît, de quitter ce petit ton de persiflage subalterne ! — Monsieur Récard, il faut savoir se ramener au souvenir de ce que l'on est

Eh! croyez-moi, mon cher, épargnez à des gens de la première qualité, que vous traversez ici, la peine de vous rappeller à votre existence bourgeoise.

M. RÉCARD, *d'un air piqué et noble.*

Je ne me suis jamais oublié, madame. — Mais, puisque vous avez senti, comme c'étoit mon projet, l'ironie de ma première réponse, sans me servir de cette tournure dans celle-ci, j'aurai l'honneur de vous déclarer d'une façon très-précise, madame, que je tiens plus que jamais à l'idée d'épouser Angélique; et que je la suivrai, avec toute la déférence et les égards que je dois à votre rang cependant; mais aussi avec la plus respectueuse opiniâtreté. *Il lui fait une profonde révérence, et la laisse.*

SCENE III.

LA COMTESSE, *seule.*

Mon dieu, le sot enfant! mais ces petites hauteurs roturières, échappées à une espèce comme cet homme-là, vis-à-vis de femmes d'un certain genre, ne sont en vérité pas vraisemblables!

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, *apercevant le Vicomte.*

Eh mais, venez donc à mon secours, Vicomte! venez donc au secours d'Angélique et du Chevalier!

LE VICOMTE.

Eh quoi, madame, le millionnaire l'emporte-t-il sur l'homme de qualité? eh mais, c'est-là l'usage.

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Et l'on va le suivre. — Oh ! que ce petit Récard se marie ! ... j'ai des raisons, ... (qui ne sont que d'amour propre, peut-être,) .... mais, qu'il se marie ! .... cela seul, quand j'y pense, me met en fureur d'abord.

LE VICOMTE, *d'un ton de badinage.*

Bon ! être en fureur d'abord ! cela est bien d'abord.

LA COMTESSE, *d'un air piqué.*

Mais, vous monsieur, qui faites-là l'aimable, pouvez-vous voir sans colère, ce malencontreux Commandeur, qui ordonne tyranniquement, et à tort et à travers, dans tout ceci ?

LE VICOMTE, *d'un air tranquille et froid.*

Eh non, madame ! cela me met hors de toute mesure, moi.

LA COMTESSE, *vivement et avec aigreur.*

Ah, mon dieu ! monsieur, avec quel air glacé vous perdez votre sang-froid ! — L'on voit bien que cela ne vous touche guères ! ... Mais, moi, qui ai la plus vive amitié pour ce pauvre Chevalier; .... mais, moi, qui suis née tendre malheureusement, oserois-je dire à votre petit cœur de rocher, que les amours de ces jeunes gens m'intéressent à un point, ... mais à un point ....

LE VICOMTE, *l'interrompant d'un air malin.*

A un point, Comtesse, qu'ils vous font oublier celui que nous ressentons l'un pour l'autre.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Oh ! dites, que vous ressentez tout seul, mon cher monsieur. *A part :* Oh ! il m'impatiente cruellement.

LE VICOMTE, *à part.*

Ah, ah! voilà une quinte de caprice! *Haut:* Comment madame, notre amour....

LA COMTESSE, *l'interrompant brusquement et le contrefaisant.*

Oh, notre amour!.... Oh! dans ce moment ci, monsieur, laissons-là notre amour pour ce qu'il est. — Croyez-vous de bonne foi, que dans une circonstance comme celle-ci, où j'ai la tête tournée par l'affaire de mon petit parent, que je chéris plus que moi-même, je sois tenue, moi, monsieur, de vous aimer avec la dernière correction?

LE VICOMTE.

Eh mais, madame, souvenez vous de grace, que ce matin.... il n'y a pas longtemps,.... que ce matin,...

LA COMTESSE, *l'interrompant et avec volubilité.*

Oui, oui, je vois bien que vous ne voulez pas que j'oublie que ce matin vous avez employé bien de l'esprit à me prouver que j'avais du goût pour vous; mais, il falloit encore me prouver que ce goût-là seroit éternel, et, ce qui étoit encore plus nécessaire, il falloit me donner une preuve et caution que vous seriez éternellement aimable; et assurément, dans cet instant-ci, vous n'en prenez pas le chemin.

LE VICOMTE, *à part.*

Prenons le ton le plus doux. *Haut:* J'ai tort dans cet instant-ci, Comtesse, je le vois; je le sens; je prends peut-être mal mon temps pour vous parler de ma tendresse; mais elle est si vive, et vos charmes si puissants, qu'il est impossible.... *s'interrompant lui-même, et prenant un ton léger:* C'est une faute que vous me passeriez

si vous m'aimiez encore.... Ah çà, parlez-moi vrai ; m'aimez-vous encore ?

LA COMTESSE, *d'un air d'indifférence et de nonchalance.*

Eh mais, pourquoi ne vous aimerois-je pas ? je ne vois point de raison pour cela, moi.

LE VICOMTE, *d'un ton badin.*

Mais aussi, pourquoi m'aimeriez vous ? vous n'en voyez peut-être pas de raison davantage.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Pour le coup, monsieur, voilà une plaisanterie tout-à-fait déplacée ! — Et d'ailleurs vous êtes trop vétillard sur le sentiment. Comment donc ! lorsque l'on vous dit que l'on a, pour le moment, l'esprit tendu à un autre objet plus intéressant, vous devez voir qu'on ne sauroit tenir à tous ces petits reproches délicats, à ces misères d'amans, à ces platitudes-là.

LE VICOMTE.

Là, là, là ! ma belle Comtesse, calmez vous ! sans que vous me le répétiez, je veux bien me tenir pour persuadé que vous m'aimez.

LA COMTESSE, *de l'air du caprice et de l'humeur.*

Aimer !.... aimer !.... mais, encore une fois, comment voulez-vous que j'aime dans tout ce cahos-là ! attendez donc qu'il soit un peu débrouillé. Aidez moi d'abord à me tirer de tout ceci.

LE VICOMTE.

Eh, comment !

LA COMTESSE, *avec volubilité.*

Allez tout-à-l'heure, mais tout-à-l'heure, parler vi-

vement à ce malheureux Commandeur en faveur de mon cher neveu..... il y a tant de bonnes raisons à lui dire;.... il faut l'en assommer, monsieur,... tâchez de m'abattre ce tyran-là.

LE VICOMTE, *très-vivement.*

Eh bien, j'y cours, j'y vole, ma très-chère Comtesse!.... mais après, si mon amour....

LA COMTESSE, *l'interrompant vivement.*

Mais, allez donc, monsieur, allez donc vîte; cela presse très-fort.

LE VICOMTE, *en s'en allant.*

Allons, allons, j'obéis.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, *seule et vivement.*

Il ne réussira point auprès du Commandeur; cet homme-là n'est pas fait pour réussir en rien; pas même vis-à-vis de moi. Il a un amour si monotone, il vous en parle sans fin comme un écolier, cela est insoutenable.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *accourant, avec vivacité.*

Ah, madame la Comtesse, je n'ai recours qu'à vous! vous me voyez au désespoir. *Regardant de tous côtés avec inquiétude:* Je comptois trouver le Chevalier avec vous, et je ne le vois point; il m'abandonne, il me laisse livrée à moi-même!

LA COMTESSE, *avec feu.*

Effectivement ! qu'est-il donc devenu ? je le croyois avec vous, ma chère Angélique. Mais quelqu'un vient, c'est lui sans doute. Non, c'est cet affreux Commandeur ! Oh ! il faut lui parler, secondez moi seulement.

ANGÉLIQUE.

Ah, madame, gardons-nous bien de l'aigrir et de le révolter ! il a de l'orgueil, mais il a le cœur très-sensible au fond; c'est seulement en l'attendrissant que l'on peut se flatter encore de pouvoir peut-être le ramener.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR, ANGÉLIQUE (*).

LE COMMANDEUR.

Eh mais ; où sont-ils donc tous ? où est madame votre mère, mademoiselle ? et vous, que faites-vous ici ? Le notaire est au Château, il vous attend pour signer votre contrat de mariage avec M. Récard. — Eh ! où est-il lui-même ? où est ce M. Récard !

(*) *Observation de M. Sédaine.* On croit avoir démontré que cette scène d'Angélique et du Commandeur peut ne pas plaire. En tout, on voit que l'intention de l'auteur a été de peindre dans ce Commandeur, un de ces anciens amans, qui a gardé tous ses droits sur une mère de famille, et qui en abuse sans ménagement; mais je ne sais s'il ne seroit pas mieux que ce Commandeur déclarât moins hautement son autorité, qu'il en fit moins parade, qu'il s'en vantât moins, qu'elle fût moins à découvert; que cet empire, cette autorité, fussent aussi réels, mais qu'on eût besoin de plus de ménagemens pour ne lui pas faire apercevoir qu'on la connoît en lui; je ne sais trop pour-

ANGÉLIQUE, *d'un air affligé.*

Quoi, monsieur, vous persistez sans pitié.....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Ajoutez donc, sans aucune pudeur, sur une mésalliance aussi scandaleuse.....

---

quoi je sens que cela devroit être plus piquant. L'autorité déclarée de cet homme-là, avouée sans ménagemens, me paroît jeter en tout un vernis d'indécence, et ôter le sel que cela pourroit avoir par le mystère et l'adresse qu'on employeroit à s'en servir.

A l'égard de Récard, dont le rôle est très-bien soutenu d'après ce qu'on aperçoit que l'auteur a voulu qu'il soit; ne pourroit-il pas mettre au théâtre, dans cette pièce-ci, une vérité, qui est que l'homme puissamment riche obtient plus aisément les graces, les faveurs et les places à prix d'argent, que la haute noblesse? Voici, je crois, comment on pourroit mettre ceci en situation, en soutenant la noblesse du personnage de Récard, et en lui donnant l'adroite politique d'un homme ambitieux et riche. Ne pourroit-on pas supposer, par exemple, que le Chevalier sollicitât depuis longtemps ou un grade, ou une place qu'il n'auroit pas encore pu obtenir, et que Récard, pour piquer la générosité de son rival, pour prouver ses meilleurs moyens de succès, tout bourgeois qu'il est, rendît secrètement ce service au Chevalier, et accélérât à prix d'argent la faveur que ce rival n'obtenoit pas. En arrondissant cette idée, en lui donnant plus d'extension, en y mêlant, peut-être, la Comtesse pour quelque chose, ne pourroit-on pas tirer parti de cette idée, qui met d'ailleurs en action une malheureuse vérité, que les places s'accordent plutôt à la faveur et à l'argent qu'au mérite. Pour faire une comédie, il faut un assemblage d'idées suivies, qui ne sont que du ressort d'un homme capable d'en faire. Et si ce moyen est adopté par l'auteur de celle-ci, il n'y a pas à douter qu'il y mettra tous les alentours nécessaires.

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Bon, bon, madame! eh! d'où revenez-vous donc, avec votre scandale? Il n'y a que de vieux gentilshommes de provinces éloignées, et les collets montés de la Noblesse, sur qui la crainte de donner un scandale aussi trivial, puisse faire aujourd'hui quelque légère impression.

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur, ne dites donc pas cela. C'est cette crainte qui m'a arrêtée toute la première. — Il n'a tenu qu'à moi d'épouser le Récard, moi qui vous parle; mais j'ai rejetté cela comme une mauvaise pensée; je n'ai osé faire une pareille esclandre.

LE COMMANDEUR.

Et moi, madame, je ne suis pas retenu par une crainte aussi puérile, et...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Et vous le serez, monsieur le commandeur, par l'état cruel où je suis; et quand vous apprendrez...

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Quoi? votre amour mutuel, mes enfans?

LA COMTESSE.

Oui, leur amour.

LE COMMANDEUR.

Comment! vous imaginez-vous, mesdames, que je l'ignorois? Eh mon dieu! je ne suis point dupe; je me suis très-bien aperçu qu'ils s'aimoient, ou, du moins, qu'ils le croyoient.

LA COMTESSE.

Et vous partez delà...

ANGÉLIQUE.

Eh ! c'est cette raison...

LE COMMANDEUR.

Oh ! cette belle raison ne m'a point empêché de me déterminer à ne point laisser manquer à mademoiselle un parti unique dans le royaume, un parti de quatre cent mille livres de rentes.

ANGÉLIQUE, *avec la dernière vivacité.*

Mais, monsieur le commandeur, vous m'estimez donc bien peu! Avez-vous pu vous figurer qu'une ame de la trempe de la mienne, pût être séduite par l'éclat de la fortune de cet homme nouveau? — Non, monsieur. Et s'il y avoit quelque chose au monde que je méprisasse plus que les richesses, ce seroit la main de celui qui me les offre aujourd'hui. Mais, me fussent-elles présentées par l'homme le plus titré, le plus estimable, le plus aimable de la Cour, *avec impétuosité*, l'amour extrême que j'ai pour le chevalier, cet amour, lui seul, me les feroit refuser,... et sans aucun effort. — Je desirerois avoir à lui offrir le sacrifice de toutes les couronnes de la terre;... Eh!... je sens cela encore plus vivement que je ne vous le dis!

LA COMTESSE.

Cette petite est pleine de sentimens.

LE COMMANDEUR.

Eh oui, les sentimens! les grands sentimens! Quand on parle affaires, c'est bien là leur place! Vous ne sentez pas les avantages de celle-ci, mes chères dames! Outre ceux qu'Angélique y rencontre, quand il faudra,

madame la comtesse, que votre chevalier trouve de l'argent pour un régiment ou pour un guidon, la bourse de ce bourgeois, que l'on méprise si mal à propos à présent ; ne lui sera-t-elle pas ouverte alors ? — Mais non, les femmes ne veulent faire aucunes réflexions ; elle n'ont aucunes vues, elles sont comme des enfans ; elles ne sont au fait de rien ; elles ne savent pas que l'argent fait tout dans ce siècle-ci.

LA COMTESSE, *d'un ton de mépris.*

Ah, fi ! l'horreur !

ANGÉLIQUE, *d'un air noble et vif.*

Eh, de grace ! encore une fois, monsieur, épargnez-moi ces idées révoltantes et basses de fortune et d'argent, que votre esprit seul vous présente ; qu'assurément dans le fond votre cœur rejette ; et dont, sans doute, vous accuserez injustement notre siècle. — En tout cas, je tâcherai d'être un exemple que ce siècle-ci produit encore des ames honnêtes. *Impétueusement :* que cet amour pur dont nous brûlons, le chevalier et moi, est fondé sur une estime mutuelle ; qu'il est à l'épreuve de toutes les séductions ; qu'il est inébranlable, et que c'est uniquement notre union et la vertu qui peuvent être elles seules les sources inépuisables de notre bonheur.

LE COMMANDEUR, *très-vivement.*

Eh ! si c'est la vertu seule, mademoiselle, qui règle vos démarches, prouvez-nous donc cela par une obéissance aveugle aux volontés de madame votre mère ; et c'est.....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant avec impétuosité.*

Eh ! c'est en obéissant aux volontés de ma mère ; c'est en déférant à vos vues..... c'est vous-même, Mon-

sieur le commandeur, c'est ma mère, qui avez fait naître cette passion que vous voulez rendre malheureuse! c'est vous qui l'avez entretenue par des espérances (tacites il est vrai), mais qui n'en déchireroient pas moins nos cœurs, si elles ne se réalisoient pas. C'est vous qui nous avez unis d'abord; c'est ma mère qui nous en a fait porter les paroles; eh! vous voulez nous séparer!.... nous arracher l'un à l'autre!.... Ah! commandeur, arrachez-moi plutôt la vie!

LE COMMANDEUR, *commençant à s'attendrir.*

Eh! doucement!... doucement donc, ma chère enfant!

LA COMTESSE, *serrant le bras du Commandeur.*

Ah! vous excitez sa sensibilité!

LE COMMANDEUR, *attendri et se défendant de l'être.*

Eh mais, non..... non, point.... point du tout.

ANGÉLIQUE, *reprenant très-vivement.*

Ah, mon cher Commandeur! cédez, cédez à l'attendrissement dont je viens de vous pénétrer, quoique vous en défendiez encore votre ame! — Elle est foncièrement sensible, généreuse, compatissante. Non, vous ne causerez point notre malheur,... le malheur de notre vie entière.

LE COMMANDEUR, *très-attendri.*

Votre malheur!.... moi!.... votre malheur!

ANGÉLIQUE, *avec un transport de joie.*

Ah, madame! il est touché jusqu'au fond du cœur de ma cruelle situation!.... Il est prêt à se rendre!

Courant au-devant de la Marquise qu'elle apperçoit.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *continuant avec feu.*

Ah, ma mère! venez achever; j'ai commencé à attendrir en ma faveur monsieur le Commandeur; c'est à vous à décider entièrement cette victoire, et de....

LE COMMANDEUR, *l'interrompant, et d'un ton à moitié encore attendri.*

Arrêtez, ma chère Angélique! oui, vous m'avez-là surpris dans un instant de foiblesse, je l'avoue. Mais, actuellement que mes idées sont refroidies, je suis au désespoir de vous dire, ma chère enfant, que la raison ne permet pas que je vous laisse manquer un établissement de douze millions. Quel diable! cela seroit extravagant! ce ne seroit point là l'action d'un bon père de famille!

ANGÉLIQUE, *à sa mère.*

Ah, madame! c'est donc à vous seule....

LA MARQUISE, *à Angélique.*

Oui, ma chère Angélique, je vais lui dire tout ce qui pourra dépendre de moi.

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Eh! décidez, madame! voilà ce qui dépend de vous. Comment! vous n'osez disposer vous-même du sort de votre fille? Quelle foiblesse!

LA MARQUISE, *d'un air timide.*

Cela vous est bien aisé à dire, madame la Comtesse;... mais si vous étiez en ma place....— *S'adressant au*

Commandeur. Tenez, monsieur le Commandeur, je vous le dis avec douceur....

LA COMTESSE, *l'interrompant vivement.*

Eh, madame! est-ce avec douceur qu'il faut traiter avec un pareil tyran! — Laissez, laissez-moi faire. *Le Vicomte arrivera, qui séparera la Comtesse et le Commandeur.*

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, M. RÉCARD.

Le Chevalier et M. Récard suivent le Vicomte à quelques pas.

LE VICOMTE, *d'un ton de gaîté et de badinage.*

Doucement, madame la Comtesse! allons, cessez de quereller ce pauvre Commandeur! je vous apporte ici une paix générale. — Eh! ma foi.... c'est après une véritable guerre! je viens de rencontrer ces deux champions, le Chevalier, et M. Récard, au moment qu'ils quittoient le champ de bataille, et....

LA COMTESSE.

Comment donc?

LA MARQUISE.

Que s'est-il passé?

LE COMMANDEUR.

Viendroient-ils de se battre?

ANGÉLIQUE.

Ah! M. le Chevalier! est-ce ainsi que vous avez évité....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

C'est M. Récard qui m'est venu chercher, mademoiselle; il avoit entendu les propos vifs et passionnés que j'avois tenus sur lui, et il m'a forcé, en galant homme, de lui en faire raison l'épée à la main. — Notre combat, mesdames, s'est terminé sans aucun avantage de part ni d'autre, de sorte que.....

M. RÉCARD, *l'interrompant d'un air sérieux.*

Je vous interromps, monsieur, pour vous dire que, lorsque l'on fait le récit d'une affaire d'honneur, il faut toujours accuser la vérité avec la plus grande exactitude.

LE CHEVALIER, *avec émotion et fièrement.*

Que dites-vous-là, monsieur?

M. RÉCARD.

Je dis, monsieur, qu'il falloit apprendre à ces dames, que dans notre combat, tout l'avantage a été de votre côté. — Je ne sais point me parer d'une gloire qui ne m'appartient pas; faites-moi voir que vous faites assez de cas de votre victoire pour.....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Si j'en fais cas! Parbleu, j'y suis bien forcé! Je vous jure, Commandeur, qu'il y a eu un moment où monsieur m'a pressé, et où il m'a fait courir le plus grand risque.

M. RÉCARD.

Et moi, monsieur, je déclare nettement à mon tour que vous m'avez désarmé, que vous m'avez rendu mon épée et mis à même de recommencer, si j'eusse voulu abuser de votre générosité. — Mais, au contraire, je vous

ai promis de la reconnoître, en renonçant, en votre faveur, à la main de la belle Angélique.

LE CHEVALIER, *courant étourdîment l'embrasser.*

Ah! mon cher ennemi!

LA COMTESSE.

Eh bien! le résultat de tout ceci, funeste Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Cela peut-il se demander? c'est le mariage du Chevalier; et je supplie actuellement madame la Marquise de le conclure et de le conclure tout-à-l'heure.

LA MARQUISE, *avec transport.*

Eh! c'est tout ce que je desire! *A Angélique en l'embrassant :* Ah! ma chère fille! je ne respire que de ce moment-ci!

LA COMTESSE.

Oh! pour le coup, voilà un joli Commandeur!

LE VICOMTE.

Oui, joli : c'est le terme propre.

LE CHEVALIER, *baisant la main d'Angélique.*

Ah! divine Angélique, concevez-vous mon bonheur?

ANGÉLIQUE, *très-tendrement.*

Dites, le nôtre, Chevalier.

M. RÉCARD.

Je suis au désespoir de ne pouvoir rester à la signature du contrat, messieurs et mesdames; mais les affaires me commandent et me rappellent absolument à Paris; mes chevaux sont mis; je pars. Mais puis-je, en partant, me flatter d'emporter à tous, votre estime et votre amitié?

LE COMMANDEUR.

A coup sûr, mon cher enfant, et vous pouvez compter sur les services les plus essentiels de notre part, à tous.

LE CHEVALIER, *lui prenant la main.*

Soyez certain, mon cher ami, que je me mettrois au feu pour vous.

LA MARQUISE, *affectueusement.*

Adieu, monsieur, nous vous souhaitons, toutes, le bonheur que vous méritez.

LE COMMANDEUR, *arrêtant M. Récard, après qu'il a salué et qu'il est prêt à partir.*

Et surtout, que vous ayez celui de rencontrer une femme estimable, un cœur tendre, honnête et zélé, qui entreprenne de vous purger l'esprit de vos fausses idées sur l'amour, et de guérir votre ame de votre insensibilité philosophique. — Espèce de maladie qui court beaucoup à présent, qui vous prive de bien des plaisirs, et dont je voudrois vous voir débarassé.

M. RÉCARD, *en s'en allant, et d'un ton maniéré.*

Hélas! monsieur le Commandeur, je crains bien d'être un malade désesperé! *Il sort, et le Commandeur le reconduit jusqu'à l'entrée de la coulisse.*

SCÈNE X, et dernière.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LE VICOMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oh! il a grande raison de se croire incurable! cet

homme-là n'aura jamais d'amour pour personne, puisqu'il n'en a pas eu pour moi.

LE COMMANDEUR, *revenant.*

Eh bien! quoi donc! vous ne me suivez pas, mesdames? rentrons tous; le notaire est là.

LE VICOMTE.

Le notaire est là, madame la Comtesse; eh bien? ne voulez-vous pas qu'il écrive aussi pour nous quelques mots?

LA COMTESSE, *d'un air vif et gai.*

Non pas, s'il vous plaît, monsieur le Vicomte! le ciel m'a aidée, j'ai fait des réflexions, moi qui n'en fais jamais, et....

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Et elles ne vous ont point amenée à voir que vous serez embarrassée de votre cœur; désolée par vos affaires,....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! monsieur, mon cœur ira comme il pourra! quant à mes affaires, je changerai d'Intendant; mais je ne changerai pas d'état. Il me paroît trop clair, à présent, qu'une veuve qui se remarie, donne la preuve la plus complette qu'elle tombe en démence.

LE COMMANDEUR.

Allons, allons, laissons-là toutes vos folies! Rentrons et allons couronner l'amour de nos jeunes gens!... Leur amour véritable, un phénomène dans ce siècle ci,.... Enfin, un amour tel que j'ai lu que l'on le ressentoit autrefois. *Tout le monde rentre.*

Fin du cinquième et dernier acte.

◇◆◇

SCÈNE

Entre le Duc d'Aumont, Le Kain et le Comte d'Argental,

PARODIE DE CINNA.

Par CURY, *Intendant des Menus-Plaisirs, attribuée à Marmontel, dans le temps où elle parut* (*).

LE DUC.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici :
Vous Le Kain demeurez; vous d'Argental aussi.
Cet empire absolu que j'ai dans les coulisses,
De chasser les acteurs et choisir les actrices;
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang
Que j'eusse moins brigué, s'il eût couté du sang;
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
Du vil Comédien la bassesse importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
Dans sa possession, j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles allarmes.
Le Mousquetaire altier m'a montré le bâton,
Le Public insolent m'accable de lardon.

---

(1) Un amateur nous ayant procuré copie de cette Parodie au sujet de laquelle Collé donne de très-curieux détails dans ce volume, page 309 et suivantes; nous avons cru que nos lecteurs verroient cette pièce avec intérêt. Ce motif a suffi pour nous déterminer à l'imprimer; il sera d'ailleurs agréable de la comparer avec les morceaux qu'en citent Collé et Marmontel. Voyez les Mémoires de ce dernier, tome 2, page 148 et suivantes. (*Note des Éditeurs*),

Molière eut comme moi cet empire suprême :
Monet dans la Province en a joui de même.
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis et l'autre l'a gardé.
Monet, vain, tracassier, plein d'aigreur et d'envie,
Voit en repos couler le reste de sa vie;
Et l'autre qu'on devoit placer au plus haut rang,
Est mort, sans Médecin, d'un crachement de sang.
Ces exemples récens suffisoient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on pouvoit se conduire.
L'un m'invite à le suivre et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur.
Voilà, mes chers amis, ce qui trouble mon ame;
Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma Femme,
Pour résoudre ce soin, avec vous débattu,
Prenez sur mon esprit l'empire qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse au Public et pesante à moi-même.
Suivant vos seuls avis, je serai cet hiver
Ou Directeur de troupe, ou simple Duc et Pair.

LE KAIN.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance.
Je mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher.
N'allez point imprimer une honteuse marque
Aux motifs qui d'ici vous ont fait le Monarque;
Car on diroit bientôt que c'est injustement
Que vous avez changé notre gouvernement.
La troupe est sous vos lois, en dépit du parterre,
Et vous régnez en paix; tandis qu'on fait la guerre;
Plus votre nouveau poste est grand, noble, exquis,
Plus de votre abandon chacun sera surpris,

En critique, il est vrai; mais sur ce qu'on hasarde;
S'il est bien des sifflets, n'avons-nous pas la garde?
Nous goûterons bientôt par vos rares bontés,
Le comble souverain de nos propriétés.
Que l'amour du bon goût, que la pitié vous touche!
Votre troupe à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez combien vous nous avez coûté:
Non que nous vous croyions avoir trop acheté;
De l'argent qu'elle perd, la troupe est trop payée;
Mais la quittant ainsi vous l'aurez ruinée.
Si vous aimez encor à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser,
Conservez-la, Seigneur, en lui laissant un maître;
Et pour nous assurer un bonheur sans égal,
Prenez toujours conseil de M. d'Argental.

M. D'ARGENTAL.

Seigneur, il est aisé de lever tous vos doutes;
Je dirai mon avis tout haut, quoi qu'il m'en coûte:
Je sens bien que l'état a grand besoin de vous;
Cependant je vous prie.... Que ne répondez-vous
A ce raisonnement? Pour vous, je vais conclure.
Il faut choisir toujours la façon la plus sûre;
Car enfin.... quand je pense à tout ce que je voi,
Il me semble; mais non: il vous faut de l'emploi.
Si pourtant vous voulez envisager la chose
D'un œil tout différent.... je dirois.... mais je n'ose.
Voilà, je crois, l'avis qui doit être suivi,
Et vous ne risquez rien à prendre ce parti.

LE DUC.

Ne délibérons plus, cette affaire est finie:
Si je crains le Public, j'aime la comédie;
Enfin quelques brocards qui puissent m'arriver,

Je veux bien les risquer afin de la sauver.
Pour la tranquillité mon cœur en vain soupire :
Le Kain, par vos conseils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je sais trop que vos cœurs n'ont pas pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement sa troupe et ma personne :
Votre amour à tous deux fait ce combat d'esprit,
Et tous les deux bientôt en recevrez le prix.
Vous, qui de l'éloquence avez si bien le charme,
D'Argental, vous serez Ambassadeur de Parme.
Vous, Le Kain, avec moi partagez les honneurs :
Donnez ici des lois, choisissez les Acteurs;
Ainsi d'aucun talent ne craignant plus l'outrage,
Du Public, à coup sûr, vous aurez le suffrage.
Allez voir la Clairon, tâchez de la gagner;
Car son avis ici n'est pas à dédaigner.
Je conserve l'empire et l'éclat dont il brille :
Adieu. Je vais porter la nouvelle à ma Fille (1).

(*) La Duchesse de Villeroy.

FIN.





